




EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.



ORTHODOXE
OV DE L'ABVS
DE L'ANTIMOINE,

DIALOGVE TRES-NECESSAIRE POVR detromper ceux qui donnent ou prennent le Vin & Pouldre Emetique.

Où il est prouué par raisons tirées de l'Ancienne & Nouuelle Medecine ou Chymie, que ces preparations ne peuuent oster à l'Antimoine ses qualitez veneneuses.

Qu'on n'appelle point Art ce qu'il feroit de hazard, mais ce qu'il aura appris de la lecture des Anciens, autrement nous sommes plustost exposez au danger si nous nous soubmettons à des volontez si incertaines. *Cassiodore liure 6. des Diuerses en la Formule du Premier Medecin.*

Composé par Mᵉ CLAVDE GERMAIN, Docteur Regent en la Faculté de Medecine à Paris.





A PARIS,
Chez THOMAS BLAISE, ruë sainct Iacques, à l'Enseigne sainct Thomas, proche sainct Yues.

M. DC. LII.
Auec Priuilege du Roy, & Approbation des Docteurs.



A

MONSEIGNEVR

MESSIRE

NICOLAS FOVCQVET,

Cheualier, Vicomte de Melun, & de Vaux le Vicomte, Conſeiller ordinaire du Roy en ſes Conſeils, & ſon Procureur General.

MONSEIGNEVR,

Le reſpect que ie dois à voſtre Perſonne, & au rang que le merite & la ſuffiſan-

ce vous ont donné dans le premier Parlement de France, se trouuant partagé de la crainte de destourner quelques heures d'vn si digne & illustre employ, m'auroit pû retenir de vous presenter cet Ouurage ; n'estoit que l'ayant conceu par le pur motif d'vne charité animée de ce zele que nostre Compagnie a tousiours & en toutes rencontres genereusement tesmoigné pour la pureté & la verité de l'ancienne medecine, & à combattre les abus & mauuais vsage des noueaux remedes : ie me suis en mesme temps aisement persuadé qu'vn si iuste dessein ne pourroit desplaire à celuy, auquel comme au souuerain depositaire des volontez de nos Roys & de leur Iustice tout ensemble ; il

ii ij

appartient de connoiſtre & d'auoir l'œil ſur tout ce qui peut interreſſer la choſe publique. Et de vray, puis qu'au rapport de Caſſiodore homicidij crimen eſt in hominis ſalute peccare. *Ce ſeroit trop laſchement abandonner la verité que de ſe taire, & ſe rendre complice de tous ces homicides, leſquels, au grand meſpris des premieres & principales maximes de noſtre profeſſion, abuſans maintenant à tous propos d'vne temeraire liberté que l'impunité leur donne, mettent en vſage vn malheureux poiſon reconnu & condamné pour tel par vn decret celebre de noſtre Faculté, donné le 8. Aouſt 1566. Maiſtre Simon Pietre eſtant Doyen, & ce apres vne exacte diſcuſ-*

Lib. 6. var. formul. 19.

ſion & l'entiere connoiſſance de cauſe qui en fut agitée pardeuant Meſſieurs les Gens du Roy, la Compagnie ayant eſté aſſemblée pour ce ſujet par les ordres de la Cour. Laquelle Deciſion ſi Authentique les moins paſſionnez iugeront auoir eſté dautant plus iuſte & equitable, qu'elle ſe trouue conforme à ce qu'ont eſcrit de l'antimoine, & de ſes preparations, tous les premiers Maiſtres de cette nouuelle medecine qu'on appelle Chymie : ainſi qu'il m'a eſté aiſé de iuſtifier par les memoires qu'ils nous fourniſſent, & que i'employe en ce liure pour les combattre de leurs armes. Deuois-je d'ailleurs retenir dans le ſilence la verité des ſentimens de noſtre Eſchole, tandis que ie voy

paroiſtre au iour les faux eloges de l'antimoine, concertez en cachette, & publiez par vn temeraire attentat contre les loix que la Cour nous a données. Il eſt bien vray, MONSEIGNEVR, que ie pouuois laiſſer cette charge à vne meilleure plume, & qu'entre tant de celebres perſonnages qui compoſent cette premiere Faculté de l'vniuers, entre leſquels ie tiens à honneur d'eſtre le moindre; quelqu'autre euſt pû mieux deduire & rehauſſer plus aduantageuſement les veritez que ie traicte. Mais, i'aduouë ingenuëment qu'en ce rencontre amor neſciuit ordinem, pietas vicit pudorem. *Et bien que ie me ſentiſſe trop foible pour deffendre dignement*

par mes Escrits ce testament de nos peres, que quelques moins entendus & peu religieux enfans pretendent faire casser comme inofficieux à l'antimoine, i'ay creu neantmoins que ce m'estoit assez faire si ie trauaillois à desabuser ceux qui se laissent emporter si imprudemment aux fausses persuasions de ces Medecins, qui leur presentent ce dangereux & empoisonné remede; en leur remonstrant qu'il n'estoit authorisé de la raison, ny mesmes des exemples; si ce n'est de quelques charlatans, vagabons & ignorans desquels ils en ont appris l'vsage: qu'on ne le peut mettre en pratique sans violer les loix de la Medecine, & que mesmes si on se veut donner la peine de rechercher

& examiner de plus près la nature de l'Antimoine & de ses preparations, & ne les pas croire sur leur dire, on trouuera que c'est vn tel poison qu'il ne peut en retenant sa vertu vomitiue ou purgatiue, perdre cette maligne qualité ennemie de nostre vie ; sur laquelle toutesfois ils fondent tous leurs miracles. Ce qu'estant ainsi comme ie le monstre par viues raisons & tesmoignages sans reproche : ce sera à vous, MONSEIGNEVR, de iuger & connoistre s'il leur doit estre desormais ainsi permis, sponte delinquere, quibus ante momenta scientiæ animas imponitur obligare, *comme disoit Cassiodore. Pour* Ibid. *ce sujet nostre grand Hippocrate se*

plaignoit autresfois que la peine de l'ignominie estoit trop legere pour retenir vne telle liberté de mal faire, qui seule fait tous les desordres de la

Lib. de lege.

medecine, πρόστιμον γὰρ ἰητρικῆς μούνης ἐν τῇσι πόλεσιν οὐδὲν ὥρισται πλὴν ἀδοξίης. αὕτη δὲ οὐ τιτρώσκει τοὺς ἐξ αὐτέης συγκειμένους. *Aussi du depuis la Loy ayant esgard à sa iuste plainte, & voulant donner des bornes à cette effrenée licence, prononça* sicuti medico imputari euentus mortalitatis non debet: ita quod per imperitiam commisit imputari ei debet, pretextu humanæ fragilitatis delictum decipientis in periculo homines innoxium esse non debet. *Laquelle Loy semble auoir esté escrite sur les memoires d'Hippo-*

ff. lib. 1. l. illicitas §. sicuti.

crate, lors qu'il disoit καὶ ἢν μὲν ὀρθῶς Lib. de affectionibus.
θεραπεύοντος τοῦ ἰητροῦ ὑπὸ μεγέθεος τῆς νόσου
κρατέηται ὁ κάμνων, οὐχὶ καὶ αὕτη ἡ ἁμαρ-
τία τοῦ ἰητροῦ ἐστίν. ἢν δὲ μὴ θεραπεύοντος ὀρ-
θῶς ὑπὸ τῆς νόσου κρατέηται, τοῦ ἰητροῦ. *Et de*
fait selon la Loy mala medica- ff. lib. 10.
menta & venena veniunt in iu- tit. 2. vlp. lib. 19. ad
dicium, sed iudex omnino in- edictum.
terponere se in his non debet,
boni enim & innocentis viri of-
ficio eum fungi oportet. *La Loy*
mesme rapportée par Iulius Pau-
lus passe plus auant & ordonne de
la peine. Si ex eo medicami- Lib. 5. re-
ne quod ad salutem hominis cept. sent.
vel ad remedium datum erat ad fil. ad leg. Cor.
homo perierit, is qui dederit si de Sicar. & Venef.
honestior fuerit in insulam de- tit. 23.
portatur, humilior autem ca-

pite punitur. *Mais celle qui eſt couchée dans les Baſiliques ſans faire aucune diſtinction des perſonnes les condamne à la mort* εἴ τις ἐλεύθερος ἢ δοῦλος ἐπὶ οἵα δήποτε προφάσει δώσει ποτὸν, εἴτε γυνὴ ἀνδρὶ εἴτε ἀνὴρ γυναικὶ, εἴτε δούλη δεσποίνῃ, εἴτε δοῦλος δεσπότῃ καὶ διὰ τῆς τοιαύτης προφάσεως ἀσθενείᾳ περιπέσῃ ὁ τὸ ποτὸν ἐκπιὼν, καὶ συμβῇ αὐτὸν ἐκ τούτου καταρρεῦσαι καὶ ἀποθανεῖν, ξίφει τιμωρείσθω. *La iuſte ſeuerité de ces loix ſeroit, MONSEIGNEVR, en ce temps à ſouhaiter pour arreſter le cours mal'heureux, & tant de coups funeſtes d'vn ſi pernicieux remede qu'on deſguiſe & aſſaiſonne de pluſieurs façons, pour mieux couurir ſa malice & le faire aualer ſans qu'on y penſe. Ce ſont là les*

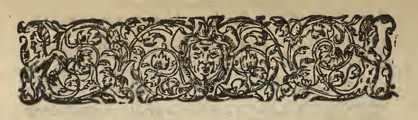
Lib. 60. tit. 39. περὶ φαρμ. ἢ τῶν διδον. ἢ πωλούντων φαρμ.

ſouhaits & les plaintes ordinaires de la voix publique, & particulierement de ceux qui pratiquent la medecine auec plus de probité & de lumiere; bien eſloignez de l'humeur de ces Medecins qui ne s'eſtudient qu'à courir apres le faux luſtre d'vne reputation mendiée parmy la multitude ignorante ἐπιθυμέοντες ἐκχαυνοῦν τὸν πολὺν ὄχλον. *comme diſoit d'eux Hippocrate: Plaintes neantmoins aſſez inutiles & ſans force ſi vous ne les eſcoutez & appuyez de voſtre main. L'ordre que vous pouuez & ſçaurez trop bien y apporter eſt ſeul capable de les ranger à leur deuoir, & de leur oſter des mains ce poiſon qui deſerte tous les iours tant de maiſons, & decime les teſtes des* Lib. de Arte.

plus illuſtres familles. C'eſt de vous, MONSEIGNEVR, que la medecine attend ce ſouuerain remede ſi neceſſaire à la ſanté publique, & pour lequel le Ciel importuné des vœux de tant de Citoyens dont vous aurez ainſi mis la vie en aſſeurance, verſera icy bas ſes benedictions ſur vous & ſur les voſtres, pour gage de celles qu'il vous reſerue pour le plus haut prix de voſtre vertu, que ie reuere auec autant de reſpect que ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſeruiteur,
C. GERMAIN.



Aduertiſſement au Lecteur.

MON CHER LECTEVR, ſi tu n'es entierement preuenu & paſſionné pour des ſentimens contraires aux veritez les plus importantes de la medecine, que ie pretends te deſcouurir en cet ouurage; i'eſpere que mon deſſein paſſera dautant plus aiſement dans ton approbation, que tu le trouueras conceu pour ton ſeruice, pur & net de tout autre intereſt que de celuy auquel l'honneur de ma profeſſion m'appelle: lequel ie ne puis trahir en me taiſant ſans bleſſer d'vn meſme coup ma propre conſcience, qui me porte à te faire voir le peril euident & les ſuites malheureuſes auſquelles tu t'expoſe par vn temeraire vſage de l'antimoine, maintenant aſſaiſonné en vin ou poudre emetique. C'eſtoit aſſez autrefois pour le faire apprehender de ſçauoir qu'il eſtoit conuaincu d'eſtre poiſon par les Decrets authentiques de noſtre Compagnie,

& comme tel que des Arreſts du premier Parlement de France l'auoient banny. Auſſi ne pouuoit-il trouuer en ce bon temps, durant la vigueur des Loix de l'ancienne Medecine d'autres approbateurs qu'vn tas de coureurs Charlatans & Empiriques : ſon cours meſme & debit n'auoit lieu que parmy la populace ignorante & facile à eſtre perſuadée par telle maniere de gens ; leſquels au reſte pour vne ſi criminelle temerité s'eſtoient rendus odieux aux mieux ſenſez & iudicieux Chymiſtes, du nombre deſquels ils ſe rangeoient, en publiant pour donner plus de vogue à leur marchandiſe, qu'ils auoient par vn trauail de pluſieurs années tiré ce rare ſecret des plus ſecrettes operations de la Chymie. Mais à preſent que ie voy ce meſme poiſon entre les mains des plus ſignalez dans l'approbation vulgaire, i'ay ſujet de craindre pour toy qu'à l'exemple de beaucoup d'autres faiſant ioug à leur eſtime, tu ne deuienne trop tard ſage à tes deſpens, ou que du moins l'eclat d'vne telle reputation ne te retienne encores ſuſpends, n'oſant condamner pour leur reſpect vne drogue ſi funeſte. Et de vray qui ne ſe trouueroit eſtonné de voir en nos iours des Medecins dogmatiques ſi diuiſez en leurs opinions touchant l'vſage de l'antimoine. Les vns le tiennent pour vn ſouue-

rain innocent & vnique remede des maladies les plus desesperées, ils s'en seruent mesmes en toutes rencontres; les autres au contraire l'ont en horreur comme vn veritable poison : d'autres sans se declarer de l'vn ny de l'autre party s'accommodent aux temps, aux mœurs & aux personnes auec lesquelles ils se rencontrent, & se laissent aller au courant des opinions contraires; ne faisans aucune difficulté d'employer l'antimoine aux maladies les plus dangereuses, apres s'estre seruis quelquesfois des remedes ordinaires: iugeans estre plus expedient de changer les maximes d'vne meilleure methode pour risquer tout d'vn coup, que d'attendre du temps & de l'vsage continu des medicamens non suspects la guerison de leurs malades. Ces considerations si legitimes & pressantes durant le regne d'vn tel abus, m'auoient porté plusieurs fois de mettre la main à la plume, dautant plus volontiers que par l'estude ou plustost la curiosité que i'ay eu pour la Chymie, i'auois descouuert ce que les Chymistes vantent de plus secret en leurs operations, & particulierement pour celles qui regardent l'antimoine. Mais d'vn autre costé mon humeur esloignée du bruit & de l'ostentation, jointe au respect que ie gardois pour ceux de nostre Compagnie qui en authorisent l'vsa-

ge, me retenoit tout court, ne croyant pas pouuoir arreſter par mes eſcrits le cours de ce deſordre; apres auoir franchy les loix ſouueraines, & violé les ſages reſolutions de la plus celebre Faculté de l'vniuers. Ainſi ie balançois tous les iours ces iuſtes reſſentimens auec la crainte & le reſpect, & pour tant de funeſtes & ſiniſtres effets de l'antimoine, ie me contentois de nourrir en moy-meſme ma douleur par des regrets inutils, iuſques à ce qu'il pleuſt à Dieu me viſiter d'vne faſcheuſe & perilleuſe maladie, en laquelle il permit que ie fiſſe l'eſſay de ce mal'heureux remede, pour t'en dire de meilleures & plus certaines nouuelles que ne font ceux qui l'ordonnent, & ſe donnent bien garde d'en prendre eux-meſmes dans leurs maladies; l'affaire ſe paſſa de la ſorte. Le premier iour d'Octobre de l'année mil ſix cens cinquante ie tombay en vne fiebvre lente continuë, ſuiuie d'vne profonde peſanteur du bas ventre & de quelques fremiſſemens par tout le corps: apres la ſaignée & autres remedes de ſaiſon pratiquez les premiers iours, ceux qui me firent l'honneur de me ſecourir de leurs bons aduis trouuerent à propos de me donner le huictieſme vne legere potion purgatiue, en reſeruant vne ſeconde pour le lendemain, ſi l'occaſion ſe trouuoit auſſi fauo-

rable. L'effet de la premiere sembloit desia le promettre quand le redoublement arriué de nuict & n'ayant cessé sur le iour leur fist rompre ce dessein & penser à la saignée; qu'ils iugerent neantmoins à propos de differer pour quelques heures. Quelque temps apres s'estre ainsi retirez pour reuenir à l'heure donnée vn redoublement inopiné me surprit, & par quelque vapeur portée au diaphragme me causa à l'instant vne difficulté de respirer auec stupeur & engourdissement de tout le costé droict, non sans troubler mes sens: lesquels accidens, bien qu'ils fussent legers en effet comme ils le tesmoignerent à leur peu de durée, mirent l'allarme & l'effroy en ma famille. On court aussi-tost au dernier Sacrement & à mes Medecins ordinaires; mais de malheur ne s'estans pû rencontrer, on en trouua d'hazard vn extraordinaire, qui ne sçauoit encores rien de ma maladie: lequel, bien qu'à son iugement ie fusse à l'extremité ne laissa de donner à l'instant des esperances d'vne prompte guerison à toute ma maison desolée, laquelle en ce besoin apparent donna les mains à ce remede qu'il voila du nom d'vn secret dont il auoit, à ce qu'il disoit, acquis la connoissance par le trauail de trente années; asseurant qu'il me gueriroit auant que le iour fust passé. Et de fait

craignant de perdre l'opinion de ce ſecret s'il l'euſt eſté prendre dans la boutique de l'Apotiquaire, il ayma mieux le preparer & mixtionner chez luy, ayant aſſez de bonté de me l'apporter & faire prendre luy-meſme : ce que ie fis auec beaucoup de peine & repugnance ; quoy que ie n'euſſe ſur l'heure aucune connoiſſance de ce remede ſophiſtiqué de theriaque, comme le gouſt me donna incontinent apres à connoiſtre. Quoy fait il ſe retire & laiſſe ma femme, mes enfans, & mes amis preſens en l'attente de ſes belles promeſſes ; les aduertiſſant qu'on ne s'eſtonnaſt de ce qu'on verroit : que cet excellent remede me feroit vomir, aller à la ſelle, & ſuer tout enſemble, & qu'au moyen de toutes ces euacuations ie guerirois ſur le champ. Et de vray on ne fut pas entierement trompé, ſon dire ſe trouua veritable en ce que dans l'eſpace de quatre heures, bien qu'à chaque moment ie fuſſe preſſé & violenté de vomir, ie vomis ſeulement deux fois auec des efforts ſi extraordinaires en leur violence, qu'ils me firent paroiſtre la ſueur ſur la region de l'eſtomach & au viſage, encores qu'il ne ſortit autre choſe que ce qui eſtoit entré de nourriture ou de boiſſon : mon ventre ne ſe deſchargea qu'vne petite fois, en ſuite l'enuie de vomir me continua touſiours

iusques au lendemain, que s'estant trouué auec ces Messieurs qui me traictoient d'ordinaire, on leur monstra vne liure de chyle pur & parfaictement trauaillé de la quantité de boüillons qu'on m'auoit fait prendre durant le reste du iour & toute la nuict suiuante; lequel i'auois vomy auec des violences nompareilles. Il tascha, pour dissimuler le sinistre effet de son secret admirable, de faire passer aux yeux des autres plus clair-voyants que luy ce chyle pour de la bouë d'vn abscez : & se retira pour ce subjet sur l'heure apres m'auoir condamné à la mort. Peu s'en fallût qu'il ne fust veritable en son prognostique: en effet la fiebvre s'augmenta de sorte qu'elle deuint ardente accompagnée de resueries continuelles, qui ne m'osterent pas neantmoins le sentiment de mon mal, qui garda sa violence l'espace de quatorze iours auec des ardeurs extremes dans le fond de mes entrailles, & specialement dans l'estomach qu'on pouuoit mesme discerner par l'attouchement; & qui me causerent vne telle fiebvre les six premiers iours, qu'à peine se pust-elle esteindre par la quantité d'eau que ie beuuois: on en compta seize peintes pour vne nuict. Messieurs mes Confreres trauaillerent cependant de leur costé par sept ou huict saignées à esteindre ce feu extraordi-

naire, duquel enfin par la grace de Dieu eſtans venus à bout, ie vis retourner ma premiere maladie & reprendre ſes dernieres briſées : mais leurs bons ſoins & ſage conduite luy fit quitter priſe en l'interuale de douze iours. Ie n'auois pas toutesfois encore recouuré mes forces premieres, & ma ſeule foibleſſe me retenoit au logis : quand i'appris, qu'aux deſpens de la verité, on auoit ſemé le bruit que ie deuois ma gueriſon à ce dangereux breuuage qui m'auoit mis à deux doigts de la mort. Les partiſans de l'antimoine apoſtez de toutes parts mettoient mon martyre au nombre de leurs miracles : à peine eſtant ſur les pieds pouuois-ie faire vn pas qu'on me venoit à la rencontre pour me congratuler en faueur de l'antimoine, & du merite de celuy qui m'auoit compoſé vne ſi ſouueraine medecine. Ce qui m'obligea de porter hautement en tous lieux le teſmoignage de la verité, & de taſcher à detromper ceux qui eſtoient preuenus par vn rapport tout contraire. Mais quoy la franchiſe & liberté que ie prenois pour vne ſi iuſte & legitime deffenſe, n'agreoit pas à vn chacun : quelques-vns des ſuppoſts du contraire party me diſoient que ie deuois vſer de plus grande retenuë, & ne pas condamner vn remede ſi ſignalé pour ſon vſage & approbation publi-

que. Les autres s'efforçoient de me fermer la bouche par la consideration de mes propres interests, en me monstrant la foule des ennemis que ie me mettois sur les bras; que les plaintes & raisons se trouueroient inutiles, & trop foibles pour esbranler & diminuer vne creance si commune; à laquelle mesmes les plus iudicieux & mieux sensez n'osoient plus contredire. Ces persuasions toutesfois ne peurent faire aucune impression sur mon esprit, mais au contraire seruirent à me confirmer dauantage dans le dessein que i'auois premierement conceu de mettre au iour & de donner par escrit vn entier & veritable examen des vertus de l'antimoine. Ie creus pour lors que Dieu, qui sçait tirer le bien du mal, m'auoit enuoyé cette maladie pour me donner courage à forcer tous ces obstacles & lasches respects, indignes de l'honneur & sainčteté de ma profession, & m'aduertir ainsi que ie ne pouuois estouffer plus long-temps les veritez qu'il m'auoit fait sentir & reconnoistre, sans me rendre complice & charger ma conscience des malheurs que nous voyons tous les iours arriuer par ce dangereux poison. Que si tu veux croire Platon en sa republique qui fait plus de cas de la conduite & du conseil des Medecins qui ont esté trauaillez de pareilles ma-

ladies, ie me perſuade que mon exemple te pourra retirer d'vne ſi mauuaiſe route, dans laquelle pluſieurs s'egarent & ſe perdent. Pouſſé donc de tels deſirs i'eſbauchois les premiers traicts de cet ouurage, quand ie vis paroiſtre au iour vn petit liure releué de ce tiltre aduantageux, *La Science du Plomb ſacré des Sages*. Lequel comme i'ay ſceu de bonne part ayant eſté concerté entre ceux qui ſont les premiers & les plus zelez ſuffragans de l'antimoine, ie me perſuadé auſſitoſt que i'y rencontrerois des authoritez & des raiſons ſi puiſſantes; qu'elles me feroient tomber les armes des mains & me contraindroient en meſme temps de changer de deſſein & de ſentiment. Mais au contraire le voyant tiſſu d'vne ſi legere eſtoffe, ſans authorité ny raiſons, & ſon autheur traueſty en empirique de la plus baſſe taille, n'auoir recours qu'à l'experience, laquelle, quoy qu'elle luy ait fait le plus ſouuent faillite, il trauaille à faire receuoir pour le ſeul garand des diuines vertus de l'antimoine. Ie me vis lors d'autant plus affermy en ma reſolution, & meſme quand i'appris que nos plus iudicieux Medecins s'eſtans plaints aux partiſans de l'antimoine, de tant de fauſſetez & d'erreurs renfermez en ſi peu de feüilles, ils auoient reſpondu qu'ils ſe ſçauroient bien deffendre ſi on eſcri-

uoit

uoit contre ce liure. Voila, mon cher Lecteur, les motifs qui m'ont excité à te donner cet ouurage. Ie l'escris en nostre langue, & ay mesme tasché de me faire entendre aux moins sçauans par des termes les plus faciles, afin que tu connoisse que ie ne pretends recuser aucun iuge qui voudra prendre connoissance de cause, ny enuier à aucun le profit qui luy peut reuenir de mon trauail. Les doctes & les plus deffians pourront trouuer dequoy se satisfaire dans les textes grecs & latins apposez en marge aux endroits principaux, & me iugeront par ce moyen aussi fidele en mes traductions enfermées dans le corps du discours, que tout mõ procedé exempt de passion : lequel ne tend qu'à te descouurir les bancs & les escueils contre lesquels plusieurs eschoüent durant les orages des plus mortelles maladies. La matiere que ie traicte estant si contestée en ce temps, i'ay fait choix du Dialogue pour escrire, que i'ay creu à l'exemple de Platon estre plus propre à t'instruire : ayant iugé necessaire de faire passer par vne legitime conference tous les poincts litigieux & controuersez qui concernent l'vsage de l'antimoine. Pour ce sujet tu verras *Iatrophile, Philalethe & Orthodoxe,* employez à l'examen de l'inuentaire des pieces des deux parties, en esplusher toutes les in-

ductions, voire les moins considerables pour prendre droict sur icelles. C'est à quoy singulierement Iatrophile ou l'amy des Medecins, & Philalethe ou bien l'amateur de la verité s'estudient, auant que le vieillard Orthodoxe, qui vaut autant à dire que droicturier en ses decisions vienne à prononcer; lequel, tout dogmatique qu'il soit, pour retrancher à ceux qui soustiennent le party de l'antimoine les voyes de recusation ou les iustes moyens d'vn appel, & ne leur laisser aucun grief par vn desny de iustice, iuge enfin le fond de sa cause sur le sac mesme, & sur les escritures produites des plus sçauans & celebres Chymistes. Mais afin que ie te laisse en peu de mots le tissu de ce Dialogue, son projet & sa suite : tu sçauras que m'estant proposé de prouuer & monstrer clairement que le vomitif d'antimoine estoit de dangereux vsage és fiebvres continuës, & qu'il n'est en aucune façon necessaire aux intermittentes : ie fonde la verité de ces propositions sur ce raisonnement,

Le vomitif violent est d'vn perilleux vsage és fiebvres continuës, & n'est nullement necessaire aux intermittentes.

Or est-il que le vomitif d'antimoine est violent.

Donc le vomitif d'antimoine est d'vn perilleux

vſage és fiebvres continuës, & n'eſt nullement neceſſaire aux intermittentes.

La preuue de toutes ces propoſitions a ſeruy de ſujet & de matiere à toute l'eſtenduë de ce Dialogue, que i'ay pour cette raiſon diuiſé en quatre entretiens. Dans le premier deſquels i'examine la premiere partie de cette premiere propoſition, ſçauoir eſt que le vomitif violent eſt d'vn perilleux vſage dans les fiebvres continuës: & pour y paruenir ie viens au deſtail de ces fiebvres, & monſtré par des authoritez & raiſons tirées de la bonne & ancienne medecine, le hazard qu'il y a de s'en ſeruir: ſoit que l'on conſidere la nature de telles fiebvres, leur ſiege, & les accidens qui les accompagnent, ou que l'on aye eſgard aux conditions requiſes & neceſſaires pour exciter le vomiſſement violent auec ordre & methode. Le ſecond entretien a eſté reſerué à la preuue du ſecond chef de la premiere propoſition, qui eſtoit que le vomitif violent n'eſt en aucune façon neceſſaire aux intermittentes; ce que ie prouué par l'induction faite en particulier de toutes ces fiebvres, en remonſtrāt que leur nature ſinguliere, la partie où elles eſtabliſſent leurs ſieges, l'humeur qui les allume & entretient n'ont beſoin de tel vomitif, & que leurs propres ſpecifiques joints à nos remedes

ordinaires estoient suffisans pour leur guerison: apres quoy il me restoit seulement de faire voir que l'antimoine estoit vn violent vomitif; mais d'autant que nous auons à demesler auec des aduersaires, qui pour eluder leur condamnation par les authoritez & raisons prises de la dogmatique & meilleure medecine, ont voulu faire bande à part, & se disans sectaires de Paracelse ne plus reconnoistre d'autres maximes que celles qui se trouueront conformes à ses sentimens & aux loix & preceptes de la Chymie. I'ay esté obligé d'employer le troisiesme entretien à l'entiere discussion de cette nouuelle secte, d'en estaller les principes, deschiffrer les plus secrettes maximes, & te monstrer enfin leur fausseté & leur foiblesse; en les refutant par les propres escrits & sentimens de Paracelse & des plus signalez Chymistes. En outre ie te fais voir que Paracelse traictoit les fiebvres continuës ou intermittentes tout autrement que ne font aujourd'huy ceux qui se disent ses disciples, & qu'il ne s'estoit iamais seruy du vomitif d'antimoine pour leur guerison: cet vsage se trouuant entierement contraire aux regles de sa methode; que i'employe pour conuaincre ceux qui se disent à fausses enseignes les vrays heritiers de sa doctrine & de ses plus beaux secrets. Ie viens enfin

au quatriesme & dernier entretien, auquel ie descouure amplement la nature de l'antimoine, les differentes parties qui le composent, ses vertus tant propres & naturelles que celles qu'il retient ou acquiert de nouueau par ses diuerses & plus secrettes preparations, dont on t'abuse maintenant, lesquelles tu verras conuaincuës de poison par la bouche & les sentimens vnanimes des premiers Chymistes anciens & modernes, & que l'antimoine desguisé en vomitif & purgatif ne nous nuit pas seulement par l'excez & la violence de ses euacuations, mais aussi à cause de son venin arsenical & mercurial ennemy de nostre vie & de nos trois parties principales par la contrarieté de toute sa substance, qui est du tout inseparable de sa faculté vomitiue & purgatiue. Et en dernier lieu, encores que ce liuret de la *science du plomb sacré des sages* ne valût la peine qu'on s'y arrestast n'estant farcy que de fables, & de propositions inutiles, erronées & ridicules qui ne seruent de rien à la decision des poincts controuersez touchant la methode & l'vsage d'à present de donner l'antimoine; i'ay voulu neantmoins par vne legere reueuë que i'en fais, te iustifier les faussetez les plus remarquables qu'il aduance. Que si mon discours semble à ton goût vn peu trop plein d'aigreur &

de liberté, conſidere, ie te prie, que le zele pour vne verité qui t'eſt ſi importante, ne peut ſouffrir aucun deſguiſement ſans ton preiudice, & que ma plume en criant ne trauaille que pour tes intereſts; eſtant au reſte ſi peu ialoux de mes ſentimens, que tu me trouuerras touſiours preſt & diſpoſé à en receuoir de meilleurs. Que ces Meſſieurs donc qui s'interreſſent ſi auant pour vne ſi mauuaiſe drogue, iadis abandonnée & laiſſée aux charlatans en partage mettent la main à la plume; qu'ils nous tracent de meilleures marques dans leurs eſcrits de cette haute reputation & ſuffiſance que le bruit commun leur donne, pour le merite de laquelle ils nous veulent contraindre à prendre d'eux de nouuelles loix & de recourir à leurs remedes. Quant à moy ie donnerois les mains des premiers à ces viues raiſons & authoritez preſſantes, que peut-eſtre ils mettent en reſerue pour la bonne bouche, & pour les coups de maiſtres d'vne replique plus forte: n'ayans eu autre deſſein premierement que de ſonder le gué & nous donner vne fauſſe alarme, en deſtachant de leur gros cet enfant perdu; bien que trop mal couuert pour eſſuyer cette premiere deſcharge. Que ſi toutesfois au contraire quelque reſte de conſcience leur ferme la bouche pour vne cauſe ſi mauuaiſe, & que chez

eux ou pour eux-mesmes ils ayent encores retenu la bonne methode & le meilleur vsage de l'ancienne medecine; bien qu'ils n'osent se declarer crainte de mettre leur credit au rabais: qu'ils se souuiennent du deplorable estat auquel ils s'engagent ainsi de plus en plus en trahissant leur propre connoissance, pour sacrifier tant d'ames innocentes à vne si foible & si peu asseurée reputation; qui sert enfin le plus souuent de ioüet au caprice de la fortune. Il leur seroit bien plus seant de suiure le genie & la moderation de ces grands hommes, ausquels il est encore resté assez de reputation & de merite apres vn simple & veritable adueu de quelque faute qu'ils ont commise. Ils n'appartient qu'aux esprits bas & raualez de ne vouloir rien perdre, si tant est qu'on puisse tenir à perte & deshonneur d'aduoüer qu'on est homme, & par vne ingenuë confessiõ profiter à ceux qui pouuoient tomber en des erreurs semblables. Hippocrate leur a tracé ce chemin en publiãt luy-mesme qu'il s'estoit mespris au iugement qu'il donna de la playe d'Autonomus: il fit conscience de cacher vne faute qui nous pouuoit instruire, ne voulant pas apres s'estre trompé tromper personne. C'est là le veritable esprit que ie leur souhaite, & qui doit seulement porter tout homme d'honneur,

de iugement & probité en l'exercice de nostre profession. Fais donc, mon cher Lecteur, ton profit de cet aduertissement, & prends garde doresnauant d'apporter du moins autant de precaution, de retenuë & de prudence en ce qui peut interresser ta santé ou ta vie, que tu fais pour tes autres affaires.



A MONSIEVR GERMAIN, SVR SON LIVRE contre l'Antimoine.

SONNET.

GErmain, ton grand sçauoir esclatte en ce traité
Qui vient chasser l'erreur de la nouuelle escole;
L'Antimoine est par terre, & dessus ta parole
L'on n'y fondera plus l'espoir de la santé.

Trop long-temps le malade en parut enchanté;
Mais tu romps aujourd'huy ce charme si friuole,
Ton nom va faire bruit de l'vn à l'autre pole,
Et par tout où ton art a de la dignité.

Ce Plomb, le Dieu des Dieux, comme quelqu'vn l'appelle,
N'a trouué qu'vn Chartier armé pour sa querelle,
Tu n'en auras pas moins de gloire à triompher.

Quel est cet ennemy qui vient tirer de terre
Cet homicide Plomb pour nous faire la guerre?
N'estoit-ce pas assez qu'on en eût pris le fer.

I. POVSSET.

Collegij Medicorum de Antimonio Sententia.

VNiuerſi Collegij Medicinæ Facultatis Conuentu habito ſuper ſtibij ſeu Antimonij iudicio & lege ferendâ ſancitum eſt omnium qui in Medicina claruerunt authoritate & rationibus, cùm alibi ſæpè tum nuper apud patronum regium deductis, ipſum ſtibium deleterium eſſe & inter ea ſimplicia quæ venenata qualitate pollent annumerandum: nec poſſe quauis præparatione emendari vt intro citra moleſtiſſimam noxam poſſit aſſumi. Datum in Scholis Medicinæ tertio Kal. Auguſti, anno ſexto ſuprà ſeſquimilleſimum ſexageſimum.

SIMON PIETRE, *Meldenſis Decanus Facultatis Medicinæ.*

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & tous nos autres, Officiers & Iuſticiers qu'il appartiendra; Salut. Noſtre cher & bien amé Maiſtre CLAVDE GERMAIN, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, nous a fait dire & remonſtrer, qu'il auoit compoſé vn liure intitulé *Orthodoxe ou de l'abus de l'Antimoine, Dialogue tres-neceſſaire pour detromper ceux qui donnent ou prennent le vin ou pouldre emetique*, lequel il deſi-

reroit faire imprimer & mettre en lumiere: Et parce qu'il craint qu'il ne soit contrefait & vendu à son prejudice, s'il n'auoit nos lettres de priuilege sur ce necessaires, icelles humblement requerant: A CES CAVSES, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, & ne pas frustrer le public de son ouurage, NOVS luy auons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & distribuer ledit liure, par tels Libraires & Imprimeurs qu'il voudra choisir, en telle forme & caractere & tant de fois qu'il verra bon estre, durant le temps & espace de neuf ans, finis & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer; Pendant lequel temps nous faisons tres-expresses inhibitions & deffenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, de quelque estat & condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer, extraire ou contrefaire ledit liure, en vendre ny debiter, par toutes les Terres & Seigneuries de nostre obeïssance, d'autres que ceux qu'aura fait imprimer ledit Germain ou ceux ayans charge de luy, à peine de quinze cens liures d'amende, & de tous dépens, dommages & interests. VOVLONS qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit liure, copie ou extraict des presentes, elles soient tenuës pour deüement signifiées, & que foy y soit adjoustée, & aux copies collationnées par l'vn de nos Conseillers & Secretaires du Roy, comme au present original. VOVLONS en outre que si aucuns sont trouuez saisis d'aucun exemplaire contrefait, qu'il soit procedé contr'eux comme s'ils l'auoient imprimé; A la charge de mettre deux exemplaires dudit liure en nostre Bibliotheque, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Molé Garde des Seaux de France, auant que

de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes: SI vous mandons que du contenu en ces presentes vous fassiez joüir & vser ledit Germain ou ceux ayans charge ou pouuoir de luy, sans souffrir ny permettre qu'il leur soit fait ou donné aucun trouble ou empeschement. MANDONS en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes, tous exploits & saisies necessaires, sans demander autre permission: CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur d'Haro, Chartre Normande, prises à partie & autres lettres à ce contraires. DONNE' à Paris ce quatriesme iour de Decembre, l'an de grace mil six cens cinquante-vn.

Par le Roy en son Conseil, *Signé*, COMBES.

APPROBATION DES DOCTEVRS.

NOvs sous-signez Docteurs Regens en la Faculté de Medecine de l'Vniuersité de Paris, & anciens Doyens d'icelle, deputez par son decret du septiesme iour de Mars dernier, pour examiner vn liure intitulé *Orthodoxe ou Dialogue tres-necessaire contre l'abus de l'Antimoine, composé par Maistre* CLAVDE GERMAIN, *Docteur Regent en ladite Faculté*; Nous l'auons jugé tres-digne d'estre mis au iour, apres l'auoir leu auec grande satisfaction & examiné auec attention, & trouué remply de bonne & solide doctrine, laquelle luy acquiert autant legitimement la qualité ou nom d'IATROPHILE que celuy de PHILALETHE luy est deû, ne dissimulant ses sentimens touchant les abus de l'Antimoine; lesquels estans receus & considerez sans passion, par ceux qui

s'en seruent auec trop grande liberté, Nous osons esperer qu'ils les reduiront à suiure la vraye, seure & ancienne methode de pratiquer la Medecine, laquelle il enseigne comme vray ORTHODOXE & digne nourrisson de cette Faculté, qui a de tout temps conserué la pureté de la bonne Medecine, l'a pratiquée suiuant les preceptes d'Hippocrate & Galien, & genereusement condamné les erreurs qu'on a tasché d'y introduire. Pour vne entiere recommendation de ce liure, il seroit à desirer que nostre Autheur eût moderé la chaleur de sa plume, & n'eut recommandé le tartre vitriolé, le gilla vitrioli, le mercure precipité, non plus que l'Antimoine; ceux-là, ainsi que cestuy-cy, empruntans leur malice de la Chymie, laquelle il semble vouloir rendre plus recommendable qu'elle n'a esté estimée ou recommendée par les plus celebres Personnages qui nous ont precedez en cette nostre Faculté, la memoire desquels ne perira iamais, quoy que leurs noms ayent perdu leurs places dans le catalogue de ses Docteurs. Fait à Paris ce Lundy 8. iour d'Auril 1652.

MERLET. MOREAV.

ADVIS AV LECTEVR.

MOn cher Lecteur, tu sçauras que si j'eusse esté instruit de cet ancien decret de nostre Compagnie, qui a condamné l'vsage du *gilla vitrioli, tartre vitriolé & mercure calciné*, comme ces Messieurs, qui ayans passé par les premieres charges de nostre Faculté, ont eu en possession ses Registres, me l'apprennent maintenant par la remarque qu'ils en font dans l'Approbation de mon liure, ie les aurois releué de cette

peine, quoy que ie n'y aye gliſſé ces remedes qu'en paſſant & ſeulement pour ſatisfaire à la curioſité des eſtrangers, qui ne ſe plaiſent qu'aux remedes Chymiques, & ainſi leur ouurir le moyen de quitter le pernicieux vſage du vomitif d'Antimoine, pour le changer en vn moins mal faiſant, tel qu'eſt celuy du vitriol approuué meſme par Dioſcoride; lequel, au jugement de Galien, a eſté des mieux entendus en toute l'eſtenduë de la matiere Medicinale: Ie ne t'en diray rien d'auantage, mon humeur eſtant de deferer auec reſpect aux ſentimens de noſtre Compagnie; ie ſouhaiterois vn pareil eſprit à ceux qui ſe ſont liguez contre ce celebre decret qui condamne de venin l'Antimoine, lequel tu liras au commencement de ce liure, n'eſtans fondez que ſur quelques pretenduës experiences indignes & non receuables en vne profeſſion toute dogmatique. Tu ſuppleras auſſi, par ta bonté, aux fautes qui ſont ſuruenuës dans l'impreſſion.

Lib. 5. cap. de Calcantho. Lata ventris animalia neccat drachmæ vniùs pondere deuoratũ aut cũ melle delictũ vomitus ciet, & aduerſus hauſta fungorum venena ex aqua potum auxiliatur.

ERRATA.

PAge 7. ligne 9. en ſe mirans; *liſez*, en ſe mirant. p. 13. l 21. ſurchargé; *liſez*, ſurchargée. p. 23. l 13. aſtrition; *liſez*, aſtriction. p.34 l 7. d'vne; *liſez*, d'vn. p. 125. l. 9. recherchercherché; *liſez*, recherché p. 134 l. 3 dont; *liſez*, donc. p 174. l. 24 cochlaria; *liſez*, cochlearia. p. 181. l 16 recounoiſt; *liſez*, reconnoiſt. p 183. l. 7 carthilages; *liſez*, cartilages. p. 220. l. 17 Iatrophile; *liſez*, Philalethe. p. 243. derniere l. continne; *liſez*, continuë p 261. l. 6. eſpcce; *liſez*, eſpece. p. 264 l 5. bouſlé; *liſez*, bruſlé. p. 268 l. 11. genereux; *liſez* generaux p. 278. l 10 cet; *liſez*, cette p 279. l. 26 coction; *liſez* lotion. p. 410 l 23 imprudence; *liſ.* impudence. p. 430. derniere l blomb; *liſez*, plomb. p. 439. l. 7. compoſé; *liſez* compoſée.

Fautes qui ſe ſont gliſſées dans les authoritez apposées en marge.

Page 7. ligne 6. ὑπερφερᾷ; *liſez*, ὑπερφερῶν p. 14. l. 2. ἐστι; *liſ.* ἐστι. p. 54. l. 15 δύναμιν; *liſez*, δύναμις. p. 6. l. 16. ὠμότης; *liſez*, ὠμότης p. 77. l, 2. 20. *liſez*, 22 p. 78. l. 13. ἐστῳ; *liſez* ἔστω p 78 l 1. ἔπειτα; *liſez*, ἔπειτα. p. 93. l. 7. ἐλλέβορον; *liſez* ἐλλέβορος p. 94. l 9. ἴσμεν; *liſez*, ἴσμεν. p. 94. l 21. αὐτῶ; *liſez* αὐτῷ p 94 l. 29. πας; *liſez*, πᾶς. p. 94 l. 8. περιγεγόνει; *liſez*, περιγεγόνει. p. 108. l. 13. τὰν; *liſez*, τὴν. p. 166. l. 42 ἐμόνυτοι; *liſez*, ἐμόνυτοι. p. 195. l. 11. λεύκχου; *liſez*, λευκοῦ. p. 210. l. 2. vndc; *liſez*, vndè. p. 212. l. 24 ἀποτελέσματα; *liſez*, ἀποτελεσμάτων p. 231 l. 5. chatre; *liſez*, chapitre. p. 264. l. 23 Mereurius; *liſez*, Mercurius. p. 287. l. 9. σχῶσαι; *liſez*. χρῶσαι. p. 351 l 28. ἀλεξιτηρίως; *liſez*, ἀλεξιτηρίως. p. 352. l. 2. θορμὰ; *liſez*, θερμὰ p. 384 derniere lig. tetreri; *liſez*, terreri.

Clarissimo Germano Doctori Medico.



NEscio quod certè est quod me tibi temperat astrum, Clarissime Germane, etenim præterquam quod nos eadem professionis & Collegij ratio sociauit; idem insuper animorum & voluntatum consensus qui est ad connectendas amicitias firmissimum vinculum nos arctius colligauit; eo namque ipso tempore quo aliquid meditabar, parabamque apologiam aduersus stibij assertorem & vindicem, tu maturatâ libelli ἐκδόσει, curam meam anteuertisti, & quod iampridem parturiebam, tam feliciter edidisti, vt eo nomine plurimum tibi debeam: nec meo modo, sed & publico de quo bene mereri pergis, intererat namque salutis publicæ, vetare ne vis veneni latius serperet grassareturque in vulgus, atque portenti huius (quod vtinam intra parturientis viscera elisum) vbi primum contactu suo cœlum terrasque polluit, festinata morte expiationem procurare; tu alter Hercules ἀλεξίκακος inuentus qui monstrum hoc transuerberares, hydram lernæam spiris minacibus horribilem conficeres, Audaculos istos periclitatores nimis temerè de hominis corio ludentes reprimeres, locutuleis istis & blateronibus os occluderes, perituram istam de stibio chartam terso hoc & perpolito stylo qui ætatem haud dubiè feret confoderes, bliteo huic & insulso ἀρπηγραφεῖ ceu in-

compto allineres atrum tranſuerſo calamo ſignum, ab Hippocratis & Galeni capite calumniam quâ plerique magnos illos viros grauare audent amolireris, longè lateque arceſſeres. Perge vir chariſſime eo quo cœpiſti pede in literarium plauſum ire, os doctiorum mereri, æternamque famam condere ingenio, auſim polliceri etiam meo periculo futurum, vt qui genium habet & ſale Hippocratis & Galeni oppidò aſperſus condîtuſque hic à te elucubratus commentarius, Viuat, perennet, legatur, laudetur, perplaceatque omnibus iis qui meliori medicinæ litauerint; in eoque omine deſino.

M. Antonius Carpentarius Doctor Medicus Pariſienſis.



Clarissimo Germano Philænus.



Vi vino vetere vtuntur inquiebat comicus ſapientes puto, ego vero qui veterem doctrinam colunt ſectanturque, & tamen quæ eſt ingeniorum rerumque libido nouandarum cacoethes, iuniores plerique, maiorum qui artis medicæ familiam ducunt, placitis oppedere; κυρίας δόξας antiquare & ſapienter ab iis inuenta vſuque iampridem recepta, temerè vertere non verentur; & pro vetere vino, hornum, fugiens, ſubleſtum, vno verbo puram putamque vappam propinant; quod ſincerum purius ἀπαρέγχυτον quale de meliore nota à patribus ſponte fluxit, prodromum; id ſuo Mangonio adulterant maliſque artibus infuſcant, ſicque crucium nobis ingerunt. Si qui paulo delicatiores hoc quod ab auis atauiſque proſtat, aſperius & durius nauſeabundi faſtidiant, atque ſibi lenius molliuſque concedi poſtulent; ſciant illi non pati ætatem id quod de dolio defuſum placuit & gratiam nouitatis quâ ſolâ cenſetur ſtatim occidere atque euileſcere. Itaque in ea quâ hodie maior pars mortalium laborat malacia, quibus ſola placent ſapiuntque muſtea, in tam varia vinorum ſaliua, etiam ipſâ fatente inuidiâ, oportet te clariſſime Germane palati eſſe peritiſſimum vt in cenſura vinorum facienda quod apud pitiſſantes fieri amat neque vola manus aut ſiphone ſed longe certeriore magiſque fido criterio rationis ſcilicet & experientiæ ἀναμαρτήτῳ vini iſtius emetici cui ſola hominum væſania hodie pretium

fecit indolem maleficam probaueris; Coum, Hippocraticum, vel sola ætate æstimandum asserueris; etiamque sine suspensa edera vendibile, laudaueris, & suo sapore beatum beneficumque exhibueris; vno verbo vtriusque illius vini dotes tam graphicè & feliciter expresseris, posthac vt non sit facile etiam perfido cauponi imponere & pro vero & germano adulteratum obtrudere. Magnam certè tibi gratiam debituri omnes qui valetudini suæ benè consultum esse volunt, in eo præsertim liquore in quo fraus nulla maior.

M. Antonius Carpentarius Doctor Medicus Parisiensis.



Εὐχαριστήριον.

M. Antonij Carpentarij Doctoris Medici Parisiensis.

GRatulor ex animo Germano collegæ nostro Clarissimo eoque vel maxime nomine, hoc sæculo (quo nimis quam plures nouitatis aura tanquam pestilenti sydere afflati veterem doctrinam turpiter ejurantes, nouam ἅιρεσιν profitentur) ob tam egregiè nauatam operam in asserenda Germana & ἠδελφισμένη veterum ἀγωγῇ vt in Hippocrate illustrando, spirantem eius genium expresserit, in Galeni ἐξηγήσει eruenda; tam εὐστόχως & feliciter vt rei aliàs obscuræ lucem, fastiditæ gratiam, obsoletæ nitorem, dubiæ fidem dederit, tam validis rationum momentis ἑτεροδόξων aculeum retuderit, iuniorum typhum represserit; periclitatorum offucias & nebulas, veritatis luce retexerit; suam causam tam tersè & ornatè egerit perorauerítque, nulla vt post hac supersit de re aliàs controuersa dubitandi occasio. Palmarium me hercle opus quod cunctante stilo elucubratum perennabit, & per omne æui tempus plenis gloriæ velis feretur quandiu Medicinæ nomen extabit; dignus commentarius qui recto stet talo apud veri & æqui amantissimos; plausum & ἐπισημασίαν ferat apud sincerioris doctrinæ cultores obseruantissimos, sic vt ὀρθὸς λόγος meritò audiat, & in arce Mineruæ tanquam Phidiæ signum collocetur, ex quo posteri intelligant causam Hippocratis & Galeni aduersùm nuperos istos βαναύσους non fuisse desertam; & si quæ est iniquitas temporum, res ex voto atque animi sententia minùs cesserit; nati natorum & qui nascentur ab illis audiant nos non nobis, sed rempublicam nobis defuisse.

SOMMAIRE DES MATIERES contenuës en ce Dialogue, diuisé en quatre Entretiens.

AV premier, il est prouué que le violent vomitif est d'vn tres-dangereux vsage aux fiebvres continües.

Au second, qu'il n'est pas mesme necessaire aux fiebvres intermittentes.

Au troisiesme, la nouuelle Medecine de Paracelse & des Chymistes, apres vn diligent & fidel examen, est refutée; & monstré que Paracelse & les meilleurs Chymistes n'ont iamais mis en vsage le vomitif d'Antimoine pour la guerison de ces fiebvres.

Au quatriesme, les vertus de l'Antimoine, propres ou acquises par les preparations qu'on luy donne auiourd'huy, sont à plein descouuertes, reconnuës & condamnées de poison: & enfin il est suffisamment répondu aux poincts les plus principaux du liure intitulé La science du Plomb sacré des Sages.

Sapientia est in naturam conuerti, & eo restitui vndè publicus error nos expulerit. *Seneca Epist. 94.*

C'est estre sage que de se conformer à la nature, & de reprendre les brisées que l'erreur du commun nous a fait quitter. Seneque en l'Epist 94.

PREMIER



PREMIER ENTRETIEN.

IATROPHILE, PHILALETHE, ORTHODOXE.

IATROPHILE.

CHER Philalethe, il y a long-temps que ie ſouhaitois vous rencontrer à propos, pour ioüir de voſtre entretien, & vous deſcouurir le deſplaiſir qui me preſſe, quand ie conſidere que plu-ſieurs Medecins de ce temps, laſſez de ſuiure l'ancienne & veritable methode de practiquer la

medecine, meſpriſent les regles d'vn ſi bel Art, qui nous ont eſté auec tant de iugement & de droict, preſcrites par ce grand Hippocrate; ayans introduit preſque dans toutes les maladies l'vſage des violens Vomitifs, preparez auec l'Antimoine, & ce au grand malheur des pauures malades, qui ſe precipitent à la foule entre leurs mains, pour la bonne opinion qu'ils ont ſi legerement conceu de leur merite, & les aſſeurances qu'ils leurs donnent d'vne prompte & entiere gueriſon.

PHIL. Ce n'eſt pas d'auiourdhuy, Iatrophile, que ce deſordre s'eſt gliſſé dans la medecine, & qu'il me donne vn pareil meſcontentement qu'à vous : il faudroit n'eſtre pas chreſtien, & auoir entierement renoncé à la charité que nous deuons au prochain, pour ne s'en affliger. Ce grand malheur de noſtre commune profeſſion, me touche autant de fois que ie fais reflexion ſur tant de morts; meſme de perſonnes les plus illuſtres, que cette façon d'agir & ces dangereux remedes ont rauy à la bonne fortune de noſtre patrie. Pour moy, puiſque nos loix ſe taiſent, ſi i'auois autant de ſçauoir qu'il me reſte de zele pour reprimer cet abus, i'aurois deſja mis la main à la plume, & fait paroiſtre au iour mes ſentimens, pour deſabuſer le monde

de cette fausse opinion dont ie le voy preuenu.

IATR. Vous nous rendrez ce bon office quand il vous plaira, Philalethe, ie connois trop bien la portée de vostre esprit, pour apprehender qu'il eschouë dans vn si genereux dessein, & suis trop ialoux de vostre reputation, pour vous en conseiller la perte. Ie sçay le talent que vous possedez pour la descouuerte de la verité: quoy qu'elle fust cachée, & obscurcie d'espaisses tenebres, vous la desuelopperez, & ferez paroistre, si vous vous en donnez la peine. Que si vous enuiez ce bien au public, i'espere au moins que vous me ferez part de vos lumieres, & m'esclaircirez sur cette proposition, qui fait auiourd'huy tant de bruit, sçauoir, SI AVX FIEVRES CONTINVES ON PEVT SE SERVIR DV VOMITIF PREPARE' AVEC L'ANTIMOINE.

PHIL. L'affection que vous auez pour moy, cher Iatrophile, vous fait ainsi parler à mon aduantage; mais graces à Dieu, ce lustre que vous me donnez ne m'esbloüira pas: Ie me connois assez pour auoir de contraires sentimens de moy-mesme, bien qu'il soit vray que i'ay tousiours bruslé d'vn ardent desir de la verité, & que pour sa recherche, ie n'ay voulu iamais rien mespriser, n'y espargner aucun soin ny

trauail qui m'en ait pû donner la connoiſſance, que i'eſtime d'autant plus loüable qu'elle eſt du deuoir de noſtre profeſſion. Ie n'ay pas toutesfois tant aduancé que vous croyez, & qu'il ſeroit neceſſaire pour reſoudre vne propoſition ſi difficile, la decision en appartient à vn homme conſommé en la lecture des bons liures, & qu'vn grand aage auroit rendu tres-expert en la practique de la medecine & connoiſſance du bon choix & vſage des remedes. C'eſt pourquoy ſi vous le trouuiez bon, nous irions de ce pas trouuer le vieillard Orthodoxe, ſa maiſon n'eſt pas loin de ce premier hameau que vous voyez, il eſt aſſez courtois & de loiſir, comme ie penſe, pour reſoudre voſtre difficulté, & nous en entretenir plainement : vne legere indiſpoſition l'ayant obligé de s'y retirer depuis quelques iours, pour prendre l'air, & aſſeurer ſa ſanté contre ſes menaces.

IATR. Ie vous ſuiuray où vous voudrez, Philalethe, & quoy que ie ne ſois aſſez connu d'Orthodoxe pour entrer ſi librement chez luy, le reſpect toutesfois que ie dois à ſa perſonne, & qui m'obligeroit à la retenuë, cedera pour cette fois, ſous voſtre adueu, à l'enuie que i'ay de m'inſtruire.

PHIL. Ne vous mettez en peine, Iatrophile,

ie vous puis asseurer que vous le rencontrerez d'vn accez tres-facile. Il sera rauy de sçauoir le motif de nostre venuë, & la curiosité qui nous porte à le consulter & rechercher pour arbitre de cette question.

IATR. Allons donc, mon cher Philalethe, i'espere par vostre entremise receuoir auiourd'huy l'entiere satisfaction de ce que ie pretends sçauoir. Ce grand personnage est fort entendu, à ce que i'ay appris, en la doctrine d'Hippocrate, & s'est par ce moyen acquis tant de credit & reputation parmy les doctes, que ses sentimens sont auiourd'huy receus comme des oracles, sortans de la bouche de la verité mesme; de sorte que nous pouuons nous promettre, s'il se veut donner le loisir de nous entendre, & de resoudre la difficulté qui nous arreste, qu'il nous fournira des raisonnemens si solides & pressans, que les plus ignorans & obstinez seroient contraints de les approuuer, & se ranger de son party.

PHIL. Vous ne serez pas trompé, Iatrophile, ie vous diray de luy, ayant l'honneur de le connoistre plus familierement, qu'estant esclairé & retenu comme il est en ses resolutions, lors qu'on le vient consulter sur quelque difficulté, auant que d'en iuger, & pour la decider auec

plus de poids & dequité, sa couſtume eſt de laiſſer à tous venans la liberté entiere de contredire. C'eſt ainſi qu'il met à l'eſpreuue les veritez qu'il aduance. Et partant ne penſez pas qu'il vueille permettre que nous demeurions ſans repartie, occupez ſeulement à l'entendre. Il nous obligera d'employer ce que nous ſçauons, à luy former des obiections contraires, & telles que les plus animez pourroient apporter pour eſbranler la verité des concluſions qu'il voudra prendre, leſquelles, par ce moyen, ſeront de nous d'autant mieux receuës, quelles auront eſté plus fortement debatuës & conteſtées.

IATR. Tous ceux qui ſuiuent noſtre profeſſion, Philalethe, ne marchent pas de meſme pied, & n'apportent tant de circonſpection à ce qu'ils font & diſent. Les vns, ſans ſe peiner dauantage, ſe contentent de l'eſcorce, & tant en theorie qu'en practique penſent que c'eſt aſſez faire, que de ſuiure, comme l'on dit, le cours du marché. Les autres, au contraire, embraſſent les nouueautez qui ſe preſentent tous les iours, pour leſquelles ils ſe paſſionnent tellement, qu'ils publient en leur faueur, que l'ignorance & l'enuie qu'on porte à la reputation de ceux qui les approuuent, & leur donnent cours, pouſſent leurs ennemis à les condamner ſur le

champ. D'autres, enfin, donnent bien quelque chose à l'estude & à la recherche des choses les plus cachées, & croyent auec raison, que nous deuons faire profit de tout, se resouuenans de l'aduertissement que nous donne Hippocrate, qu'en vne profession de telle consequence qu'est la nostre; Il [a] ne faut rien mespriser ny faire à l'estourdy. Mais ils ont ce malheur, que comme vn autre Narcisse, en se mirans ils se perdent, deuenans si ialoux de leurs propres sentimens, qu'ils ne peuuent souffrir qu'on les contredise & examine. Orthodoxe, à ce que vous m'apprenez, est bien esloigné de cette humeur, & quoy qu'elle semble n'estre plus de saison en ce siecle peruers où nous sommes: neantmoins sa droicture & franchise me plaist bien dauantage en nostre exercice, que l'aueugle & malheureuse complaisance de plusieurs, qui courans à grands pas apres vne fausse gloire, mettent tout dans l'indifference, crainte de rencontrer quelque chose qui les arreste en chemin. C'est par ces artifices qu'ils gagnent le cœur & le credit d'vn chacun: leur soupplesse passe pour ciuilité & courtoisie: & les autres, aupres d'eux, paroissent rudes & grossiers en leur conduite. On les iuge aussi-tost opiniastres & superbes.

[a] Hippocr. liure 6 des Epid. sect. 2. art. 17. μηδὲν εἰκῆ μηδὲν ὑπερορᾶν

PHIL. On nous mettra du nombre de ces derniers, Iatrophile, mais qu'on croye de nous ce qu'on voudra, il suffit que la seule conscience, qui nous est vn tesmoin irreprochable mette à couuert la sincerité de nos intentions; c'est la principale satisfaction que nous deuons attendre de tout ce que nous entreprenons. C'est n'auoir point le cœur planté en bon lieu, que de quitter la partie pour ces faux bruits; les ennemis & mesdisans sont les espines qui bordent le droit chemin qui nous mene à la verité, laquelle, certes à present a peu d'amis au prix de la flaterie & du mensonge : mais qui en contr' eschange se trouuent au besoin, aussi constans que fideles.

IATR. Que tout vostre discours me rasseure, Philalethe, & me hausse le courage tout ensemble. Ie vous confesse, qu'auparauant ie tremblois, & ces phantosmes me faisoient telle peur, que pour éuiter leurs approches, ie me suis bien souuent esgaré. O que vostre rencontre a esté ceiourd'huy heureuse pour moy ! & pour le bien que vous me procurez dans l'attente que i'ay des belles veritez que nous apprendra Orthodoxe. Cependant le plaisir que vostre entretien ma donné par aduance, a tellement adoucy le chemin, que ie ne me suis ap-

perceu monter cette montagne, qui porte ſur ſa croupe le hameau que vous me monſtriez nagueres, pour marquer le voiſinage de la maiſon d'Orthodoxe, bien que ie me reſſente encore des reſtes de ma derniere maladie.

PHIL. Ne prenez pas, s'il vous plaiſt, Iatrophile, mon ſilence pour complice de vos complimens, ie les deſaduouë : & vous accorde ſeulement, qu'il n'y a rien qui nous deſrobe le temps plus inſenſiblement, que l'agreable entretien des amis : principalement quand on met ſur le tapis vne queſtion de conſequence, qui occupe tout noſtre eſprit. L'ame qui ſe plaiſt en ce diuertiſſement ſe retire, & ramaſſée preſque toute entiere au cerueau, communique fort peu d'eſprits aux organes des ſens exterieurs ; de ſorte que bien ſouuent il nous arriue comme à ceux qui ſont rauis en extaſe, de ne pas reſſentir les incommoditez qui nous ſeroient en vn autre temps tres-ſenſibles. Mais, mettons fin à noſtre entretien, il me ſemble que i'apperçoy au bout de cette allée mon cher amy Orthodoxe, appuyé de ſon baſton, qui ſe promene doucement, pour iouïr de la fraiſcheur de cet agreable lieu. C'eſt luy-meſme, Iatrophile, ie le reconnois à ſa taille, & à ſon port majeſtueux : que cette apparence exterieure marque bien la

grandeur de l'ame qui est logée en ce corps, qui n'a iusques à cette heure, ressenty aucune diminution de la vigüeur de ses fonctions. Aduançons, ie vous prie, à grands pas, ie suis en vne extréme impatience de l'aborder, nous ne pouuions venir plus à propos, il est seul, nous joüirons ainsi entierement & plus à loisir de sa conuersation.

IATR. Ioignez-le, le premier, Philalethe, vous auez l'auantage d'estre cogneu de luy particulierement: pour moy, ie croy qu'à peine me cognoist-il de nom.

PHIL. Ie feray ce que vous voudrez, Iatrophile, & puisque vous le souhaitez, ie m'aduanceray le premier. Mais, il semble qu'il m'ait desia recogneu & nous veuille preuenir, tant il marche à grands pas.

ORTH. Bien qu'il me reste quelque foiblesse de mon indisposition ie feray pourtant la moitié du chemin, mon cher Philalethe, croyez que si i'eusse esté aduerty de vostre dessein vous ne seriez pas venu me voir ainsi, j'aurois enuoyé mon carrosse. Soyez vous le plus que bien venu, ie vous ay vne obligation particuliere au delà de toutes les autres, pour la peine que vous auez pris de me rendre cette visite. Mais, qui est cet homme qui

s'aduance, n'estoit-il pas de vostre compagnie.

PHIL. Ne recognoissez vous point, Orthodoxe, le genereux Iatrophile, qui s'est acquis, par le grand amour qu'il a pour la veritable doctrine de la Medecine, vne haute reputation parmy les gens d'honneur.

ORTH. Ie me souuiens, Philalethe, d'auoir autresfois conuersé auec luy, & qu'il me tesmoigna par son entretien, l'auersion qu'il auoit pour ceux qui practiquent de nouueaux remedes contre les regles de l'art. Mais comme il ne m'est pas si familier que vous, ie n'ay pû le recognoistre de loin. Quoy, est-il possible, que ie sois ce iourd'huy assez heureux, pour receuoir chez moy, vne si agreable couple d'amis.

IATR. Ce sera moy, Orthodoxe, qui seray comblé d'vn bon-heur sans pareil, si vous me faites la grace de m'admettre pour tiers en vostre compagnie. I'espere cette faueur de vous, & i'employe pour cela le credit de Philalethe.

ORTH. Vous me faites vn sensible desplaisir, Iatrophile, de parler de cette façon. Ne sçauez-vous pas que i'ay tousiours fait estat des hommes de nostre profession, & qu'ils me sont assez considerables d'eux-mesmes, sans

employer quelqu'vn pour auoir accez chez moy. Cessons, ie vous prie, ces ciuilitez, & aduançons vers le logis, vous auez besoin de repos, & de vous delasser de la fatigue du chemin.

PHIL. Nous vous obeïrons, Orthodoxe, mais ie vous prie de croire que nous ne sommes aucunement fatiguez, & si nous cherchons quelque repos, ce sera plustost pour vostre consideration, puisque vostre aage & l'indisposition qui vous reste, ne vous peuuent permettre vne si longue promenade.

ORTH. Il est veritable, Philalethe, qu'elle m'abat insensiblement, ie resens au contraire que l'exercice moderé me fortifie de sorte, que depuis deux iours seulement que ie suis icy arriué, la tranquillité de l'esprit, l'abstinence, le bon air & la promenade, m'ont remis entierement en ma premiere santé.

IATR. Ie ne m'en estonne pas, Orthodoxe, la situation de vostre maison est tres-bonne, elle est bastie sur le penchant d'vne petite montagne exposée au Soleil leuant, à couuert du midy & de l'occident, l'air pour cette raison y est pur & net, les eaux salubres, le terrain excellent; & partant ie croy que les fruicts qui y viennent sont tres-bons.

ORTH. Ma propre experience, Iatrophile, fait foy de ce que vous venez de dire. Ie ne suis iamais venu icy malade, que ie n'y aye recouuré promptement ma santé, sans me seruir d'aucun remede; quand ie suis party de la ville, i'estois sans appetit, i'auois la bouche amere, auec des estourdissemens, des langueurs presque continuelles, & enuie de vomir: maintenant ie me porte tres-bien, graces à Dieu, & ne resens aucune de ces incommoditez.

PHIL. Il n'y a rien, Orthodoxe, qui restablisse plustost nos forces, & dissipe les causes des maladies que la bonté de l'air. La vigueur de nos corps despend des esprits les principaux instrumens de toutes nos actions: Or est-il, que ces esprits estans engendrez de la plus subtile partie du sang, & de l'air que nous respirons: Il est certain qu'vn air espuré produisant de purs esprits, restablit en sa force la chaleur naturelle, qui ne pouuant demeurer oisiue, & n'estant surchargé de nourriture s'employe à consommer les humeurs surperfluës.

IATR. Cette façon de guerir, Orthodoxe, est bien plus seure & agreable que celle qui estoit practiquée en pareille occasion du temps d'Hippocrate, lequel au dix-septiesme Aphorisme du liure quatriesme, en semblable indis-

b ἐν ἀπυρέτῳ ἐόντι, ἀποσιτίη, καὶ καρδιωγμὸς καὶ σκοτώδινος, καὶ στόμα ἐκπικρούμενον, ἄνω φαρμακείης δεῖσθαι σημαίνει.

position conseille le vomissement. S'il b arriue dit-il que quelqu'vn n'ayant point de fiebvre soit incommodé du degoust de la nourriture ; du mal de cœur, de vertige, auec esbloüissemens & amertume de bouche, il a besoin d'estre purgé par haut. C'est à dire par le vomissement : tous ces accidens estans causez par la bile qui nage en l'estomach, laquelle ne peut estre plus promptement & facilement vuidée, que par cette voye.

ORTH. Les hommes du temps d'Hippocrate, Iatrophile, estoient accoustumez à vomir : ce qu'ils practiquoient ordinairement, tant pour la conseruation de leur santé, que pour la guerison des maladies. C'est pourquoy il le conseille absolument en cet Aphorisme; la chaleur de son païs contribuoit beaucoup à la facilité de cette euacuation, parce qu'és regions chaudes, les corps abondent en bile plus subtile, qui de sa nature estant legere se porte facilement à l'estomach. Mais en ces païs froids & où on n'est pas accoustumé au vomissement ; où la bile se rencontre pour l'ordinaire meslangée de pituite, il est beaucoup plus seur, de se seruir tousiours de medicamens purgatifs, qui ne produisent pas si souuent de mauuais effets comme le vomitif.

PHIL. Il femble par ce difcours, Orthodoxe, que vous n'improuuez pas feulement l'vfage du vomitif en cette indifpofition, en laquelle iufques à cette heure, la plufpart des Medecins l'ont confeillé; ains auffi que vous ne le croyez pas vtile, ny mefme neceffaire pour la fanté. Neantmoins [c] c'eft le fentiment d'Hippocrate, aux liures de la diete & de la faine [d] façon de viure. Où il veut que non feulement en Efté mais auffi en Hyuer & durant le froid on practique le vomiffement pour entretenir la fanté; Cette couftume ayant efté approuuée des Grecs, a auffi efté receuë chez les Romains durant vne longue fuitte d'années, auec vn confentement general de ceux qui faifoient la Medecine en ce temps-là. Il y a dans Ciceron en la derniere Epiftre du 13. liure adreffé à Attique, vn tres-beau paffage qui nous enfeigne la façon qu'ils obferuoient pour fe faire vomir. Il parle à Attique de Cefar, & dit, *vnctus eft, accubuit, ἐμετικὴν agebat, itaque & edit, & Bibit. ἀδεῶς & iucundè.* C'eft à dire il fe fift frotter, fe mit à table, il vomit, & partant beut & mangea fans apprehenfion & auec plaifir. Il s'eftoit donc remply, felon le precepte des Medecins, de diuers alimens & breuuages, auant que de

[c] Liu. 3. χρῆσθαι δὲ καὶ τοῖσιν ἐμέτοισι. τοὺς μὲν ὑγροτέρους τρεῖς τοῦ μηνός, τοὺς δὲ ξηροτέρους δὶς ἀπὸ σιτίων παντοδαπῶν.

[d] ἓξ μῆνας τοὺς χειμερινοὺς ἐμέειν· οὗτος γὰρ ὁ χρόνος φλεγματωδέστερος τοῦ θερινοῦ, καὶ τὰ νοσήματα γίνεται περὶ κεφαλήν.

vomir pour en faciliter l'effort : c'est ainsi que tous les sçauans expliquent ce passage de Ciceron. Et Seneque en l'Epistre cent quinziesme, inuectiuant contre l'intemperance des hommes de son siecle, qui auoient accoustumé de s'emplir en vn mesme repas de toutes sortes de mets, dit ces mots. *Confusior non erat vomentium cibus.* C'est à dire que ceux qui se faisoient vomir, ne mangeoient pas plus de diuerses sortes de viandes que ces gens-là.

ORTH. Ie ne condamne pas entierement pour cela, Philalethe, l'vsage du vomitif, tant pour l'entretien de la santé que pour la guerison des maladies : Ie dis, generalement parlant, qu'il y a moins de hazard de se seruir des purgatifs, que des vomitifs ; parce qu'il est assez difficile de rencontrer toutes les conditions requises pour procurer auec asseurance le vomissement. Il faut premierement que celuy qu'on veut faire vomir le puisse supporter aisement, ou par nature, ou par accoustumance, qu'il ait la teste forte, la poictrine large, que l'humeur, soit bile ou pituite, ne soit point attaché & adherant à l'estomach. Toutes ces conditions se rencontrant, on peut donner vn leger vomitif qui descharge seulement ce qui est contenu en l'estomach, & ne

tire

tire rien des parties voisines ; & pour ce sujet Hippocrate & Galien se sont seruis de decoction d'orge mondé, d'eau tiede, d'eau miellée, ou seule, ou meslée auec l'huile ; mais, comme toutes ces conditions se trouuent ensemble tres-rarement, il est vray de dire, que la coustume de vomir que les Anciens practiquoient fort frequemment, estoit plustost introduite par l'intemperance des hommes, & la flatterie, ou plustost indulgence des Medecins, que par vne iuste necessité de conseruer leur santé : De sorte que lors qu'ils se trouuoient l'estomach chargé de cruditez, bien loing de faire abstinence, & donner loisir à la chaleur naturelle de les consommer, ils entroient dans le bain chaud, & se procuroient le vomissement par l'eau tiede, afin de retourner plus promptement à leur desbauche. Que si les Medecins eussent esté curieux de la santé des hommes, ils n'eussent pas approuué cet abus. Il est certain que le frequent vomissement produit beaucoup d'incommoditez, dont ie vous entretiendray vne autrefois : c'est pourquoy ie condamne cette sorte d'euacuation, soit qu'on l'employe pour descharger l'estomach des cruditez que l'intemperance y a laissé, ou pour euacuer l'humeur malin qui s'y

eſt engendré, ou qui y eſt venu d'ailleurs, ſi on n'obſerue toutes les conditions que i'ay cy-deuant remarqué. Que ſi pourtant il arriuoit qu'vn yurongne plein de vin & de viande fuſt tombé en apoplexie, i'approuuerois bien en ce cas, que ſans obſeruer tant de circonſtances, on le fiſt vomir au pluſtoſt auec l'eau tiede, ou en luy donnant quelque autre doux vomitif.

IATR. Nous prenons, cher Philalethe, tant de contentement au docte entretien d'Orthodoxe, que nous ne nous apperceuons de l'inciuilité que nous commettons en ſon endroit, le retenans ſi long-temps debout: obligeons-le, de ſe repoſer.

ORTH. Mes chers amis vous m'aduertiſſez de mon deuoir, i'ay manqué le premier, vous arreſtant icy ſi long-temps ſans vous obliger d'entrer. Ie vous prie d'excuſer cette faute, & d'en attribuer la cauſe au deſir qui m'emportoit de contenter voſtre curioſité; entrons & nous repoſons en la ſalle.

PHIL. Ie le veux, Orthodoxe, là nous ſerons plus à l'aiſe pour noſtre entretien.

IATR. Reprenez donc maintenant, Orthodoxe, le fil de voſtre diſcours, & nous dites, s'il vous plaiſt, pourquoy vous vous con-

tenteriez de donner à vn yurongne apoplectique vn si leger vomitif. La pluspart des Medecins d'auiourd'huy, en donnent en cette occasion des plus violens tirez de l'antimoine.

ORTH. Puisque la cause premiere de cette apoplexie est dans l'estomach, Philalethé, sçauoir est cette quantité superfluë de viande & de vin : laquelle surchargeant la chaleur naturelle, & ne pouuant estre digerée, remplit le cerueau de vapeurs espaisses & grossieres qui estouffent les esprits, & les empeschent de se porter aux organes des sens; d'où il arriue vne soudaine priuation du mouuement & sentiment que nous appellons apoplexie : Vn leger vomitif estant capable de descharger l'estomach de ce fardeau, il seroit non seulement superflu, mais mesme tres-dangereux de mettre en vsage les violens, qui ne se doiuent iamais donner aux corps pleins : de peur qu'en secoüant auec vne violence extréme les humeurs dont ils abondent, il ne s'en fist vn transport en quelque partie noble, & que durant l'effort de leur operation la personne ne fust suffoquée.

PHIL. Ce raisonnement est bien veritable, Orthodoxe, & l'experience nous à plusieurs fois fait voir que les violens vomitifs donnez

d'abord en cette maladie, ſoit qu'elle vienne par yurongnerie, ou autrement, apportent preſque touſiours de funeſtes accidens, en rempliſſant de plus en plus le cerueau, & tuënt bien promptement le malade. C'eſt ce qui arriua il y a quelque temps à vn homme d'honneur âgé de quarante-huict ans ou enuiron, ſanguin de ſon naturel, rouge en viſage, & d'vne bonne habitude; lequel apres auoir enduré quelques iours vne douleur de teſte aſſez conſiderable, auec perte d'appetit, & quelques petits accez de fiebvre ſans ordre, tomba enfin en vne legere fiebvre continuë qui luy oſta auſſi-toſt toute ſorte de raiſon, de façon qu'il ne reconnoiſſoit aucun de ſes plus familiers amis : il ne parloit qu'à grand peine, & en beguayant ne diſoit que des extrauagances. On court au plus proche Medecin, lequel connoiſſant auſſi-toſt la nature de la maladie, dit aux parens, que le malade eſtoit en vne prochaine diſpoſition de tomber en apoplexie, pour la trop grande quantité du ſang, qui rempliſſant extraordinairement les vaiſſeaux diſtribuez par toute la ſubſtance du cerueau, apporteroit enfin vne prompte ſuffocation des eſprits : que les remedes conſiſtoient à ſaigner ſur le champ, de l'vn & de l'autre bras, puis du pied, à appli-

quer des vantouſes, ouurir la jugulaire, ſans oublier les frequens lauemens forts & acres; & apres tous ces remedes, qu'il falloit venir à la purgation qui deſchargeaſt puiſſamment le cerueau. Il fait en ſa preſence tirer du ſang des deux bras, donne ordre qu'on prepare auſſi-toſt vn fort lauement, puis ſe retire auec promeſſe de reuenir ſur ſes pas, pour faire executer les autres remedes. Mais, à peine eſt-il ſorty, qu'vn autre arriue & dit aux aſſiſtans, qu'on auoit perdu beaucoup de temps; & que ſans s'amuſer à la ſaignée, il auoit fallu auſſi-toſt bailler la poudre emetique, pour deſcharger promptement haut & bas la nature ſurchargée de quantité d'humeurs; & en meſme temps tire de ſa pochette cet excellent remede, le meſle auec vn peu de boüillon; & ſe faiſant aſſiſter d'vn valet de chambre, le donne de force au pauure malade: lequel quoy que priué de connoiſſance, & porté, comme ie croy, de ſon bon genie, refuſoit abſolument de le prendre. Cet excellent Medecin demeure pour voir l'effet de ſon remede, qui fut bien autre que celuy qu'il promettoit auec tant d'aſſeurance: le malade ne commança pluſtoſt à auoir enuie de vomir, qu'il ſe fit vn nouueau tranſport d'humeurs aux parties ſuperieures; de ſorte que la

gorge & le visage grossissans à veuë d'œil, il entra en des conuulsions violentes & perdit en mesme temps la parole. Par ainsi il se forma vne apoplexie qui l'emporta en vingt-quatre heures, sans que la saignée du pied, l'application des ventouses, ny les autres remedes faits en suite, peussent reparer le desordre que ce malheureux remede auoit causé.

IATR. Ie sçay, Philalethe, la verité de cette histoire, & i'en produirois quantité d'autres, si ie ne croyois qu'elle seule suffit pour desabuser le monde de l'opinion qu'il a que ce remede est absolument necessaire aux apoplexies. C'est pourquoy ie m'estonne, comme non seulement en cette maladie, mais aussi en plusieurs autres, on se sert si souuent de ce violent vomitif; estant impossible d'estre asseuré de son effet. Nous pouuons bien respondre d'vn medicament purgatif, puis qu'il tire l'humeur qui luy est familier, auec choix & moderation, par la proprieté de toute sa substance; ainsi voulant purger la bile, i'ay aussi-tost en main vn medicament qui produira cet effet, & l'euacuera selon mon intention, de la premiere, seconde, ou troisiesme region du corps, en le proportionnant à la force du malade, & à la quantité de l'humeur que ie veux euacuer; si

bien, qu'en gardant religieusement les regles que l'art enseigne deuoir estre obseruées pour donner à propos vn medicament purgatif, ie suis asseuré de venir à bout de ma fin : mais il n'en va pas de mesme du vomitif violent, qui ne produit son effet que par sa qualité maligne, & entierement contraire à l'estomach.

ORTH. Il y a trois sortes de vomitifs, Iatrophile, les premiers sont doux, & excitent seulement l'estomach au vomissement en ce qu'ils le surchargēt de leur quantité, ou par leur qualité relaschent & affoiblissent sa vigueur, qui consiste en vne certaine adstrition de ses fibres, par le moyen desquelles il se ramasse & reserre pour embrasser de tous costez ce qui est contenu en sa capacité, afin de le mieux retenir, & cuire, s'il est capable de coction : c'est ainsi que les substances douces & grasses excitent le vomissement. Les seconds, qu'on peut appeller mediocres, agissent par leur qualité acre & mordicante, incisent les humeurs visqueux & grossiers, amassez ou attachez plus fortement à ses tuniques, & en cette maniere ils ne les preparent pas seulement à l'euacuation, mais aussi les mettent heureusement dehors sans crainte d'aucun danger, pourueu qu'on ait fidellement obserué les conditions

requiſes pour donner ces remedes. Les troiſieſmes & derniers le troublent entierement, & l'offenſent de ſorte par la maligne contrarieté de toute leur ſubſtance, qu'il eſt contraint d'employer ſes plus grands efforts pour s'en deſcharger: & en cette violente ſubuerſion ils euacuent non ſeulement ce qui eſt contenu en ſa capacité; mais tirent auſſi puiſſamment des parties voiſines, & en ſuite de toute l'habitude du corps, tant les humeurs vtiles ou neceſſaires à la vie, que les vitieux & mauuais; d'où ſuruiennent les conuulſions & autres faſcheux accidens, qui nous mettent en tres-grand peril de la vie. On peut ſe ſeruir quelquefois des premiers ou des ſeconds; mais ie n'approuuerois iamais l'vſage des troiſieſmes.

PHIL. Toutesfois, Orthodoxe, Hippocrate ſe ſeruoit ordinairement de l'ellebore blanc, que tout le monde aduouë eſtre le plus violent des vomitifs, tirez des vegetaux; & iamais medicament n'a eu tant de credit & de vogue chez l'antiquité, que celuy-là, pour la gueriſon des maniaques, melancholiques, gouteux, graueleux, ou de ceux qui auoient l'os du talon rompu ou demis, lors qu'on craignoit que la douleur n'attiraſt quelque humeur maligne ſur la partie bleſſée, dont ſe fuſt enſuiuie

l'inflam-

mation, la fiebvre, phrenesie, conuulsion, tremblement, hocquet, gangrene & autres mauuais accidens: Ils s'en seruoient encores pour l'epilepsie, qui venoit par sympathie de l'estomach, & pareillement pour toutes les maladies situées au dessus du diaphragme, qui tiroient leur source & origine des parties renfermées dans le bas ventre. Les ladres, hydropiques, paralitiques, & tous ceux qui estoient attaquez de maladies longues, attendoient le secours de ce puissant remede. Galien ne s'est esloigné de ces sentimens d'Hippocrate en son Commentaire, sur l'Aphorisme treiziéme, quatorziéme, quinziéme & seiziéme du quatriéme Liure, & semblablement au liure qu'il a intitulé, à sçauoir, Quels, en quel temps, & de quels remedes il faut purger; où il approuue l'vsage de l'ellebore. Paul Æginete l'a suiuy, auec Aëce & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter. Les authoritez de ces grands hommes me persuadent que nous ne deuons pas estre si timides en l'vsage de ces vomitifs violens; & que s'il est arriué quelque accident à ceux qui en ont pris, ç'a esté plustost par la faute des Medecins, qui les ont donné mal à propos, que par leur malignité.

ORTH. Il y a tant de difficultez, Philalethe,

à obseruer les conditions necessaires pour donner auec iugement & asseurance, soit l'ellebore, soit l'antimoine, ou quelque autre violent vomitif, qu'il n'y a Medecin, si habile fust-il, qui ne craigne les accidens qui en arriuent ordinairement. Pour donner donc ces remedes auec ordre & methode, il faut premierement considerer le malade, qu'il soit robuste, vigoureux & ieune, ou à la force de son âge: les enfans & les vieillards ne sont pas capables de les supporter; ceux-cy pour le peu de chaleur naturelle qui leur reste; ceux-là pour auoir les nerfs naturellement foibles. Apres auoir consideré la force du malade, il faut examiner s'il a facilité ou difficulté de vomir; s'il vomit difficilement, il faut en differer l'vsage iusque à ce que par de legers vomitifs on l'ait accoustumé à cette euacuation plus violente. On sçait que le vomissement, fait auec peine, affoiblit l'estomach & toutes les entrailles, & les esbranlant par vne extréme violence, fait grande diuulsion de toutes ces parties, & y attire quantité d'humeurs capables de suffoquer la chaleur naturelle. Outre plus, tels vomitifs nuisent à la poictrine, remplissent le cerueau, estonnent les sens; & pour cette raison, ceux-là seulement qui ont la teste

forte, la poictrine large & quelque peu releuée, & toutes les entrailles de bonne constitution, en peuuent vser. Ceux au contraire qui ont la poictrine plate ou estroicte, le col menu & long, les espaules esleuées, estans disposez à deuenir phtisiques, n'en sçauroient, sans peril euident, supporter la violence. S'il arriue mesme qu'ils viennent à vomir vn peu violemment, sans pour ce sujet auoir pris aucun vomitif, ils courent risque de se rompre quelque veine & de cracher du sang. Apres auoir examiné les forces du malade, & sa constitution particuliere, il faut venir à iuger meurement si la maladie dont il est attaqué, en permet l'vsage : Ils nuisent aux douleurs de teste & autres maladies du cerueau, des yeux, des oreilles, & generalement aux indispositions qui viennent par la propre affection des parties qui sont au dessus du diaphragme, & non par sympathie des inferieures, comme aussi à toutes les maladies du poulmon ; & en general de la poictrine, soit aiguës ou longues : ceux qui ont l'estomach ou les entrailles foibles, douloureuses, enflammées en doiuent apprehender l'vsage, comme ceux qui sont attaquez de fiebvres cõtinuës, essentielles ou symptomatiques : Partant ils profitent seulement aux maladies

que Philalethe vient maintenant de nous deduire, moyennant qu'ils soient donnez au printemps, en automne, & non l'hyuer, [e] ny l'esté. Que si Hippocrate purgeoit quelquesfois en esté, par le vomissement, ce n'estoit qu'auec de legers vomitifs. Toutes ces precautions, qui sont assez difficiles à adiuster ensemble, estant ainsi prises, il faut auant qu'en vser, humecter le corps quelques iours par le repos & la bonne nourriture; preparer les humeurs espaisses & gluantes en les incisant, attenuant, subtilisant; ouurir les voyes & conduits par où ils doiuent passer: mais, quoy que toutes ces circonstances soient exactement obseruées, & l'ellebore ou l'antimoine bien preparez, il ne laisse pas pourtant d'en arriuer de funestes accidens, qu'on a bonne raison d'attribuer à leur violence: C'est pourquoy celuy qui sera de conscience, & autant ialoux de sa reputation que soigneux de la santé de ses malades, ne s'en seruira point. Voila la raison pour laquelle nous auons auiourd'huy aboly l'vsage de l'ellebore.

IATR. Quel sujet donc, Orthodoxe, auons nous de luy substituer l'antimoine, vû qu'il n'est pas moins violent en ses effets? lesquels, quant à moy, ie tiens auoir beaucoup de correspondance auec cette maladie, que les Latins

[e] Il en dõne cette raison au liure de la Saine façon de viure, δεῖ οὖν τὸ σῶμα ψύχειν, καὶ τὰ μετεωριζόμενα κάτω ὑπάγειν, ἐκ τῶν χωρίων λεπτέων & au troisiesme de la Diete, ἐμέτοισι δ' ἰῶ μή τις πλησμονὴ ἐγγένηται μὴ χρέεσθαι.

appellent *Cholera*, Les François *trousse galand* : car ne plus ne moins qu'en cette indiſpoſition, l'eſtomach & les inteſtins, irritez par vne humeur maligne, ne ceſſent de faire effort pour ſe deſcharger haut & bas de ce qui les offenſe, & par cette continuë & violente ſubuerſion, ſuiuie de tranchées, tirent & vuident le bon & le mauuais des parties voiſines, & de toute l'habitude du corps ; d'où s'enſuiuent l'extréme foibleſſe pour la grande diſſipation des eſprits, les vertiges, froidures des extremitez, gouttes-crampes, conuulſions, & enfin, la mort : Ces meſmes accidens ſuruiennent à ceux qui ont pris de l'antimoine ; comme l'a fort bien cy-deuant remarqué Orthodoxe, lors qu'il examinoit la nature des violens vomitifs, entre leſquels l'antimoine ne tient pas le dernier rang.

PHIL. Cela n'empeſche pas, Iatrophile, qu'il ne ſoit bien en credit parmy beaucoup d'honneſtes gens : Il ſemble que comme autrefois on ne croyoit pas pouuoir entierement guerir des grandes maladies ſans l'ellebore ; de meſme à preſent, s'il y a quelque maladie difficile & opiniaſtre, on quitte les bons & ſalutaires remedes, que la veritable methode enſeigne, pour emprunter le ſecours de l'antimoine. Que ſi

les bons & sages Medecins s'opposent à ce mauuais vsage, on se persuade aussi-tost que le peu de connoissance qu'ils ont de sa vertu &preparation,les empesche de s'en seruir: C'est pourquoy ceux qui sont estimez sçauoir sa parfaite preparation, sont le plus souuent appellez chez les malades: ils ne manquent iamais de babil pour debiter leur marchandise, & ne s'oublient de dire hautement & impudemment, qu'ils sont les seuls qui le sçauent parfaitement preparer; qu'ils ont par vn trauail & labeur continuel, descouuert enfin ce secret iusqu'à present inconnu à tous les autres. Ainsi nous entendons vanter par toute la ville la poudre emetique de celuy-cy; l'antimoine preparé de cet autre; & chacun se picque d'estre plus charlatan que son compagnon, pour mieux trouuer son compte aux despens des plus credules.

ORTH. Il n'est pas nouueau, Philalethe, de voir des malades souffrir impatiemment leur mal; pourquoy vous estonnez vous donc s'ils courent apres ce remede, rencontrans tant de Medecins qui l'approuuent, & qui fondent leur fortune sur la reputation qu'ils se donnent d'en auoir seuls la seure & parfaite preparation. Ie leur pardonnerois volontiers l'infame charla-

tanerie, dont ils trompent tout le monde, s'ils en abusoient seulement és maladies longues, que tous les remedes ordinaires n'ont pû vaincre; mais, de le mettre en vsage és fiebvres continuës, en tout temps, en toutes sortes de iours, c'est vn erreur que ie ne puis souffrir: il y a tant de raisons qui destruisent leur opinion, & tant de malheureuses experiences qui condamnent leur practique, que ie croirois blesser ma conscience, si ie ne vous descouurois pleinement les faussetez de leur heresie.

IATR. Vous nous obligez d'autant plus par cette genereuse resolution, Orthodoxe, que nous voyons tous les iours nos citoyens ne pouuoir estre desabusez, bien qu'ils voyent tant de gens d'honneur mourir malheureusement, pour auoir pris vn tel remede: leur aueuglement estant entretenu de l'effronterie de ceux qui s'en seruent, desquels l'artifice ordinaire, si tost qu'ils sont entrez chez les malades, est de dire & asseurer hardiment que tout est desesperé & hors de secours, si on n'vse promptement de l'antimoine, dont toutesfois le succez, à leur dire, sera incertain pour estre donné trop tard: Ainsi, s'il arriue que le malade meure, on n'accusera pas le remede, ains la violence d'vne maladie extréme; s'il reschap-

pe, on vantera par tout ſa vertu admirable; & quoy que d'vn cent à peine s'en ſauue-il vn, ce leur eſt aſſez pour acquerir de la reputation, les morts ne ſe pouuans plaindre: celuy qui eſt eſchappé publie hautement ſes loüanges, & ne ſe peut imaginer qu'vn ſi bon ſuccez luy ſoit venu par hazard, ou de la bonté de ſa nature. C'eſt en cette façon qu'ils ſe mettent à couuert du blaſme, & trompent, ie ne dis pas ſeulement le ſimple peuple, mais beaucoup de grands perſonnages qui paſſent pour habiles en autres choſes.

ORTH. De graces, Iatrophile, ne perdons point le temps à nous entretenir des adreſſes de ces charlatans, reprenons noſtre premier diſcours.

IATR. C'eſt ce que nous ſouhaitons auec paſſion, Orthodoxe, & pour vous dire vray, nous eſtions venus icy exprez pour auoir l'honneur de vous voir, & vous prier tout enſemble de nous eſclaircir cette difficulté: Ie ſuis rauy que nous vous ayons fait inſenſiblement tomber ſur cette matiere, & ouuert le deſſein de l'approfondir pleinement; & afin que nous en remportions vne ſatisfaction entiere, nous prendrons, ſi vous l'auez agreable, Philalethe & moy, le party contraire à vos ſentimens, &

ferons le possible pour détruire vos raisons, ainsi nous descouurirons plus facilement la verité.

PHIL. La proposition que fait Iatrophile me semble fort raisonnable, Orthodoxe, & ie vous prie procedons y de la sorte.

ORTH. I'approuue, Philalethe, cette façon de descouurir la verité, qui a esté si bien mesnagée par ce diuin Platon, en ses Dialogues ; ce sera le vray & iuste moyen de sçauoir, si ie ne me trompe point, quand ie pense que l'vsage de l'antimoine doit estre absolument deffendu és fiebvres continuës, & qu'il est, en telle occasion, vn tres-mortel poison : Cette proposition est generale & ne peut estre veritable, si ie ne proue qu'il n'y a point de fiebvre continué en laquelle on le puisse donner auec heureux succez, selon les regles de la bonne methode. Or pour accomplir mon intention, il faut examiner en détail toutes les especes de fiebvres continuës, ce qui ne se peut faire que ie n'en fasse en premier lieu vne exacte diuision. Ie dis donc que toutes les fiebvres continuës sont simples ou cōposées, & compliquées auec les intermittentes ; les simples sont essentielles ou symptomatiques, ou en partie essentielles, en partie symptomatiques ; I'appelle essentielles, celles qui sont causées par les humeurs contenus dans les

grands vaiſſeaux ; les ſymptomatiques celles qui accompagnent les inflammations : comme il arriue à la pleureſie, peripneumonie, phreneſie, ſquinantie, inflammation du foye & ainſi des autres parties. Il y a vne autre eſpece de fiebvre ſymptomatique qui eſt lente, laquelle tire ſon origine d'vne humeur pourry, profondement caché & enſeuely dans les petites veines de quelque viſcere, lequel y eſtant encore plus opiniaſtrement attaché, y fait l'obſtruction, qui eſt tres-difficile à guerir, de ſorte que par ſucceſſion de temps, la ſubſtance meſme de la partie s'altere & ſe pourrit : la fiebvre hectique qui vient aux vlceres du poulmon, eſt de cette nature. Pour ce qui eſt des fiebvres continuës, ſimples ou eſſentielles, elles ſont ſynoches ou purement & ſimplement continuës: les ſynoches, ſoit qu'on les nomme epacmaſtiques, paracmaſtiques ou homotones ; c'eſt à dire, ſoit qu'elles croiſſent, decroiſſent ou aillent d'vn pas eſgal, ſont pourries ou non pourries. Les fiebvres abſolument continuës, ſi elles ſont ſimples, ſont quotidiennes, tierces, quartes continuës, & toutes ont pour leur cauſe le ſang qui pourrit dans les grands vaiſſeaux, lequel, s'il eſt pituiteux, fait la quotidienne continuë ; comme le bilieux, la tierce ;

le melancholique, la quarte. Les composées sont de diuerses sortes, selon les differentes humeurs qui pourrissent en mesme temps hors les grands vaisseaux ; à sçauoir és petites veines des parties caues du foye, de la ratte, du pancreas, mezentere & autres lieux, esquels ils causent les fiebvres tierces, doubles tierces, quotidiennes, quartes, erratiques, lesquelles lors qu'elles se meslent & confondent auec les continuës, apportent des maladies & indispositions opiniastres. Ayant fait cette diuision des fiebvres continuës (tres-exacte, si ie ne me trompe) il faut que ie les examine en particulier, & vienne apres à prouuer, que le vomitif d'antimoine ne se peut donner en aucunes d'icelles.

IATR. Il n'y a point, Orthodoxe, de moyen plus asseuré pour prouuer la proposition que vous mettez en auant, il est selon les regles de la bonne Logique ; vû que s'il se rencontroit quelque espece de fiebvre, en laquelle le vomitif pust estre donné, selon les preceptes de l'art, la proposition que vous aduancez seroit fausse : C'est pourquoy il est necessaire de parcourir toutes les especes de fiebvres continuës, & de monstrer qu'il ne s'en trouue aucune à qui il puisse profiter.

ORTH. C'est mon intention, Iatrophile, de

ſuiure l'ordre que i'ay eſtably en la diuiſion des fiebvres, & de commencer par les ſynoches, non pourries, qui ont pour cauſe le ſang des veines meſlé auec les autres humeurs, lequel eſtant en trop grande quantité vient à s'eſchauffer, & prenant feu allume cette eſpece de fiebvre qui eſt epacmaſtique, paracmaſtique ou homotone; à laquelle il me ſera aiſé de prouuer que le vomitif, pour leger qu'il ſoit, ne peut eſtre propre; ſa cauſe n'eſtant autre que le ſang pechant en quantité & en ſimple qualité. Galien au cinquieſme Chapitre du neufieſme liure de la Methode, nous enſeigne que ſa guериſon ne deſpend que de la ſaignée & de l'eau froide. Il tiroit du ſang iuſqu'à ce que le malade fuſt preſt de tomber en ſyncope; mais nous qui craignons ces grandes euacuations, aimons mieux y retourner à diuerſes fois, ſelon que le requiert la grandeur de la maladie, & que les forces le peuuent permettre. Il donnoit l'eau froide en quantité lors que les ſignes de coction apparoiſſoient par les ſelles & les vrines; apres auoir premierement durant le cours de la maladie fait prendre beaucoup de lauemens, & purgé doucement la bile engendrée de l'ardeur de la fiebvre. Nous ſuiuons encore auiourd'huy, auec heureux ſuccez, les pre-

ceptes de ce grand Maistre ; & faisons boire le plus que nous pouuons de l'eau boüillie, meslée auec quelque peu de ius de citron, ou autre aperitif qui la fasse passer plus facilemēt. Puis donc que la quantité ou qualité du sang est la seule cause de cette maladie, il est pour constāt que le vomitif ny conuient pas, ne pouuāt diminuer sa quantité ny temperer sa qualité brûlāte. Outre plus il n'est pas necessaire d'vser de ce remede pour euacuer la bile augmentée par l'ardeur de la fiebvre ; les lauemens frequens, les purgations benignes, & les plus legers diuretiques feront cet office ; & de là concluons qu'au regard d'vne telle maladie il nous faut demeurer dans l'ancienne methode, sans innouer aucune chose.

PHIL. Ie n'ay rien à opposer à vos raisons, Orthodoxe, elles sont toutes demonstratiues, cette fiebvre dependant de la quantité & qualité du sang, il conuient euacuer la quantité, corriger la qualité, vuider doucement la bile ; & faudroit estre despourueu de raison pour croire que le vomitif y fust necessaire.

IATR. Ie me rends pareillement, Orthodoxe, & tiens pour certaines & indubitables, les maximes desquelles vous tirez ces indications.

ORTH. Ie passeray donc maintenant, Iatrophile, aux synoches pourries, causées par le

ſang corrompu dans les veines, & le plus ſouuét auec vne grande puanteur, ſans ſeparation des diuerſes ſubſtances dont il eſt compoſé: car ne plus ne moins que le ſang ſorty des vaiſſeaux eſtant retenu en quelque capacité ſe corrompt & conuertit en vne ſubſtance eſtrangere; de meſme par vne conſtitution de temps grandement chaude & humide, il ſe pourrit dans les veines & y acquiert vne qualité tres-maligne: Cette fiebvre eſt auſſi de trois ſortes, epacmaſtique, paracmaſtique ou homotone. Sa cauſe premiere eſt l'obſtruction qui ſe rencontre, tant és extremitez des veines capillaires, qui aboutiſſent au cuir, qu'en celles qui ſont diſperſées par toute l'habitude du corps & des entrailles. L'obſtruction ſe fait par plenitude ou par les humeurs eſpais & viſqueux qui empeſchent la tranſpiration, pour lequel empeſchement les arteres n'attirent point l'air qui ſert de rafraichiſſement au ſang, la ſuye ou exhalaiſon fuligineuſe, acre & de nature ignée n'a point ſes iſſuës; d'où il s'enſuit que la chaleur naturelle eſtant ſuffoquée, l'eſtrangere prend ſa place; ce qui cauſe la pourriture. Pour ce ſujet le ſang qui de ſa nature eſt chaud & humide ſe pourrit aiſement, s'il n'eſt rafraichy par la tranſpiration & purgé de ſes excremens. La gueriſon de cet-

te maladie s'accomplit en diminuant au plûtost par la saignée, la plenitude du sang pourry en toute sa substance, & conuerty en humeurs estrangeres; on trauaille en mesme temps à esteindre la fiebvre par le regime de viure rafraichissant & humectant. On resiste à la pourriture par l'vsage frequent des acides ; comme sont le ius de citrons, orenges aigres, & autres semblables : tous lesquels sucs meslez auec eau boüillie, ou quelque decoctiō conuenable, en rafraichissant puissamment, esteignent la chaleur estrangere, arrestent l'action des esprits veneneux recelez en la matiere qui se pourrit, attenuent & subtilisent l'humeur grossier la cause de l'obstruction, & le chassent par les vrines : ils empeschent enfin qu'il ne s'engendre vne nouuelle pourriture par le retranchement de sa cause ; & comme ils sont pour la pluspart doüez d'vne odeur agreable, ils fortifient les esprits languissans & engloutis de la vapeur maligne qui les infecte. Quelques-vns se seruent de l'esprit de vitriol, de soulphre, ou de crystal mineral : quand à moy ie choisirois plustost les premiers acides pour auoir plus de conformité auec nous & moins de malice, estans tirez des vegetaux. Ie sçay que ceux qui estiment les medicamens chymiques, feront plus d'estat

des acides tirez des mineraux que des vegetaux; mais, ie les prie de croire qu'ils se m'escontent bien fort, puisque selon les principes de leur art, tous les acides viennent d'vne mesme origine, à sçauoir des esprits vitrioliques contenus dans la terre; lesquels selon qu'ils entrent en la composition des mixtes mineraux ou vegetaux, leur communiquent diuers degrez d'acidité. Les Chymistes mesmes nous disent que les vegetaux sont nourris de la resolution des mineraux: que si cela est veritable, il est certain que cet esprit vitriolique & acide, venant à passer de la nature minerale en la vegetable, quitte sa qualité farouche, & s'adoucissant par la chaleur naturelle des vegetaux, deuient plus amy de nostre nature. L'humeur estant ainsi attenué & subtilisé se portera plus facilement du dedans au dehors, & la nature s'en deschargera par la sueur, qui est vne euacuation fort à souhaiter en ce rencontre; on ioindra à ces remedes les frequens lauemens qui tireront tousiours par les selles quelques humeurs pourris: enfin lors que les signes de coction paroistront, la purgation aura lieu.

PHIL. Vostre procedé, Orthodoxe, n'est pas conforme au sentiment de Galien, qui dit au Chapitre neufiesme du liure onziesme de la

la Methode, traictant exactement de la cure de ces fiebvres, que nous deuons estre soigneux de purger les humeurs par les selles, les vrines, & les sueurs; que si par hazard ils se portoient à l'estomach, il veut qu'on practique le vomissement: & de vray, comme il est constant que la perfection de nostre art consiste à imiter la nature, il faut que nous suiuions tousiours ses mouuemens, & les diuerses inclinations des humeurs qni se font par sa sage conduite, lors qu'elle s'en veut descharger. S'il arriue donc qu'vn ieune homme de constitution forte & robuste & disposé à vomir facilement, soit attaqué d'vne fiebvre pourrie, quand la nature aura preparé & separé les mauuaises humeurs, pour estre mises hors par le vomissement; quel danger y auroit-il de suiure le mouuement qu'elle a commancé à leur donner, & d'employer le vomitif d'antimoine, qu'on pourroit mesler fort à propos auec quelque purgatif, afin de tirer par haut les humeurs subtiles, & par bas les plus grossieres.

ORTH. Vous sçaurez, Philalethe, que tous les mouuemens des humeurs viennent, ou de la violence de la maladie qui les irrite & agite extraordinairement, ou de la force de la nature, ou de leur disposition particuliere. S'ils arri-

uent par la violence de la maladie, tant s'en faut que nous les secondions, que nous deuons, en tant qu'il nous est possible, les arrester, en diuertissant ailleurs ces humeurs vagabonds, & leur procurant vne plus seure & commode sortie; par ainsi, au commencement des fiebvres, auquel temps l'humeur est crud & n'a point encores despoüillé sa malignité par la coction; s'il se porte à l'estomach, il se faut bien garder de donner le vomitif, tel qu'il puisse estre, ains au contraire la saignée & les frequens lauemens auront lieu: on fortifiera l'estomach par les acides astringens, estant lors à craindre que cet humeur malin, n'estant appriuoisé par la chaleur naturelle, ne procure quelque disposition inflammatoire, ou quelque autre fascheux accident en cette partie absolument necessaire à la vie. Vn chacun sçait que les desordres de la premiere coction ne peuuent estre reparez par la seconde ny troisiesme, d'où vient que les veines se remplissent d'impuretez. C'est pourquoy nous taschons, par tous les moyens imaginables, de conseruer cette partie en sa force & vigueur, en destournant les humeurs qui s'y deschargent, ceux-là mesme dont la nature a adoucy la malignité ne peuuent sortir par le vomissement, sans que le malade n'en reçoiue quelque

incommodité. La nature pour ce ſujet a enduit de graiſſe & d'vne ſubſtance mucilagineuſe tous les inteſtins, pour les mieux deffendre de la malice des humeurs & excremens qui deuoient tous les iours y eſtre conduits par ſes ordres ; il n'en eſt pas arriué de la ſorte à l'eſtomach, qu'elle a deſtiné pour vn vſage bien plus noble, & non pour vn ſi vil office. Pour ce ie n'ay iamais pû me perſuader que la nature, ſage & prudente comme elle eſt, ait intention de vuider ce qui luy nuit, par le vomiſſement; Vn tel mouuement vient pluſtoſt de l'inclination de ce qui y eſt contenu qu'elle n'a pû maiſtriſer. L'experience nous fait connoiſtre ces veritez : nous ne voyons que tres-rarement les fiebvres continuës ſe terminer par vomiſſemens critiques. Du temps d'Hippocrate, quoy que les hommes fuſſent plus accouſtumez au vomiſſement, qu'ils habitaſſent vn païs chaud, & que les corps fuſſent ainſi plus propres à amaſſer de la bile, cela eſtoit tres-rare. Entre toutes les hiſtoires des Epidemies, il n'y a qu'vne ſeule femme groſſe de trois mois, qui habitoit au riuage, guerie le quatorzieſme de ſa fiebvre continuë, apres auoir vomy quantité de bile; Encore adjouſte Hippocrate qu'elle ſua abondamment, & que ce fut à grand peine qu'elle reſchappa.

Tous les autres qui ont vomy durant le cours de leur maladie, moururent ou ne pûrent se sauuer qu'apres vne longue suite de temps, la nature recherchant de plus seures voyes pour se deffaire de ce qui l'incommodoit. La femme d'Epicrate vomit le quinziesme, vingtiesme & quarantiesme iour, & ne pût guerir qu'à la seconde quarantaine. Cleonactis ayant vomy le vingt-quatriesme, guerit seulement le quarantiesme. Celle qui habitoit au iardin de Dealcis vomit dés le quatriesme & septiesme, & ne guerit que le quarantiesme par vn flux de ventre auec sueur vniuerselle; Il en arriua de mesme à Chærion qui vomit le seiziesme, & se sauua le vingtiesme par la sueur. Lesquelles raisons, Philalethe, jointes aux obseruations d'Hippocrate, m'obligent de tenir pour certain, que si le vomissement symptomatique suruient aux fiebvres continuës, nous deuons faire le possible pour l'arrester ou empescher qu'il n'augmente, en faisant par la saignée, les lauemens & autres remedes, reuulsion des humeurs bilieux qui s'eschappent des veines & se desgorgent dans l'estomach, qu'ils irritent par leur acrimonie. N'auons nous pas iuste raison de craindre que ce vomissement, qui ne peut estre que grandement laborieux & difficile, n'aug-

mente la fiebvre & n'entraifne auec soy de nou-ueaux & plus dangereux accidens? Que s'il est critique, nostre deuoir est, selon les preceptes d'Hippocrate, de nous abstenir de tous remedes. Quand la [f] crise se fait ou est parfaitement faite, il ne faut irriter la nature par medicamens.

[f] Aphor. 20. liure 1. τὰ κρινόμενα καὶ τὰ κεκριμένα ἀρτίως μὴ κινέειν, μηδὲ νεωτεροποιέειν, μήτε φαρμακίοισι μήτ' ἄλλοισιν ἐρεθισμοῖσιν, ἀλλ' ἐᾶν.

IATR. Que si d'auenture, Orthodoxe, la nature ne faisoit vne crise parfaite, pourquoy ne nous sera-il permis de luy aider par le vomitif? ainsi qu'à bonne raison nous la deschargeons par les purgatifs des humeurs qu'elle a preparé, lesquels de soy-mesme elle n'euacueroit pas? quant à moy ie n'en ferois aucune difculté; c'est là le sentiment de Galien: comme l'a sceu fort bien remarquer Philalethe.

ORTH. Ie suis d'accord auec vous, Iatrophile, qu'en ce cas que vous me proposez on peut donner quelque leger vomitif qui aide seulement au mouuement de la bile contenuë en l'estomach, & ne tire rien des parties voisines. Galien en ces occasions se contente de l'eau tiede, simple ou meslée auec huile: il se seruoit aussi quelquefois d'eau miellée, ou de decoction d'orge mondé. Pourquoy donc voulez-vous recourir à l'antimoine? soit qu'il se donne seul ou meslé auec l'infusion de sené? les parties affli-

gées, la nature du mal, la cause qui le produit, les accidens qui l'accompagnent, ne donnent aucune indication de le mettre en vsage. Considerez qu'Hippocrate ne s'est iamais seruy de vomitif és fiebvres continuës, que si en l'Aphorisme dix-septiesme du liure quatriesme, il le conseille à celuy qui a degoust de la nourriture, vn mal de cœur, auec vertige & amertume de bouche, qui sont tous signes de la bile respanduë en l'estomach, & qui se dispose à sortir par haut, c'est à condition que le malade soit sans fiebvre ; ce sang pourry dans les grands vaisseaux qui en est la cause ne peut estre tiré hors par le vomissement. Les accidens qui suruiennent (entre lesquels le plus considerable pour donner le vomitif est la disposition au vomissement) ne demandent vn si violent vomitif, tel qu'est l'emetique d'antimoine ; Enfin les parties qui contiennent la cause de ces fiebvres continuës, c'est à sçauoir les grands vaisseaux, veines & arteres, se vuident aisement de leurs impuretez par les sueurs, les vrines, & les selles, & non par le vomissement. Partant il nous faut de necessité conclure que le vomitif d'antimoine ne peut auoir lieu en telle espece de fiebvre, vû que les parties affligées, la nature de la maladie, sa cause, ses accidens ne nous

donnent aucun ſujet de le mettre en vſage, comme i'ay dit cy-deſſus. Or eſt-il que de ces quatre circonſtances iointes à la force du malade nous ſommes touſiours obligez de tirer toutes nos indications curatiues.

PHIL. Vous ne pouuiez faire, Orthodoxe, vne demonſtration plus conuainquante, bien qu'il me ſemble, qu'outre la diſpoſition au vomiſſement qui ſe trouue en telles fiebvres, qui nous monſtre le chemin qu'il faut tenir pour aider à la nature quand elle manque de faire ſon deuoir: il y a d'autres accidens plus preſſans qui obligent d'employer l'antimoine.

IATR. Il eſt vray, Philalethe, que le tranſport des humeurs au cerueau, lequel en aſſoupiſſant profondément donne l'apprehenſion d'vne prochaine apoplexie, oblige ſouuent de quitter nos remedes ordinaires pour vſer d'abord des plus violens; c'eſt ainſi qu'on à recours à l'antimoine, pour reſueiller la nature opprimée & la deſcharger ſur le champ de ce qui l'accable.

ORTH. Ceux-là ſe comportent tres-mal, Philalethe, ils reſemblent lors à ces Pilotes faillis de courage ou ignorans, leſquels au milieu de la tempeſte perdent le ſens & iugement, & abandonnent leur vaiſſeau à la mercy des vens

& des vagues. Bien loing de demeurer fermes & d'obseruer les diuers mouuemens des humeurs pour y remedier auec ordre & courage, ils s'embarassent d'abord & vont à l'estourdie tous estonnez du moindre accident qui arriue. C'est ainsi qu'ils flottent sans tenir route, sans gouuernail, sans estoile, & qu'emportez du vent de leur propre opinion, ils font malheureusement eschoüer le pauure malade. Ie vous feray comprendre cette verité, quand ie respondray à l'objection que vous me faites maintenant, & traicteray des accidens des fiebvres & moyens necessaires pour y remedier. Ie finiray donc pour venir aux autres fiebvres tierces, quartes, ou quotidiennes continuës, lesquelles ayans, à la façon des autres, leur siege dans les grands vaisseaux ou le sang bilieux, melancholique ou pituiteux se pourrit, n'ont besoin de vomitif pour les raisons que i'ay cydeuant deduit, principalement les quotidiennes & quartes, qui viennent d'vn humeur grossier, qui de sa nature se purge mal-aisement par haut. Il y auroit plus à douter pour la tierce, causée de la bile chaude, legere, subtile, & pour ce plus propre à se descharger par l'estomach. Mais comme Hippocrate a remarqué que cette fiebvre finissoit ordinairement par le flux de

sang

ſang du nez, la ſueur & cours de ventre bilieux, ſans mettre en ligne de conte le vomiſſement. Il ne nous reſte aucun lieu de penſer, qu'en cette maladie la nature de l'humeur qui domine, nous puiſſe monſtrer le chemin de le faire. Ioint que cette fiebvre a ſes redoublemens à craindre, eſquels les humeurs pour eſtre plus eſchauffez ſe tranſportent d'autant plus facilement aux poulmons & au cerueau, & cauſent par ce moyen des inflammations, douleurs de teſte inſupportables, des reſueries, aſſoupiſſemens, difficultez de reſpirer, & pluſieurs autres mortels accidens. Il eſt donc tres-dangereux de l'irriter par ce vomitif violent: car, bien qu'il vuide beaucoup de l'humeur qui fait la maladie, il aigrit celuy qui reſte, lequel ne pouuant plus eſtre regy par la nature, ſe iette le plus ſouuent ſur quelque partie noble aux deſpens de la vie. L'experience nous a tellement confirmé cette verité, qu'il ſera deſormais impoſſible d'en douter. Il y a quelques mois, qu'vn ieune homme fort & vigoureux, attaqué d'vne telle maladie prit le vomitif d'antimoine par les ordres meſmes de ceux qui paſſent pour les plus habiles, & de vray, il fit grand effet: il tira haut & bas beaucoup de bile pourrie, de ſorte que l'on con-

ceut incontinent l'esperance d'vn bon succez, duquel ils se virent descheus le lendemain, qu'vne toux violente, auec difficulté de respirer, l'estouffa plus promptement qu'ils ne pensoient.

PHIL. Il n'arriue, à la verité, que trop souuent de semblables desastres. Ie ne voudrois pourtant, Orthodoxe, en accuser plustost ce vomitif que la nature de la maladie, ou la malice de l'humeur.

ORTH. Le sujet de luy imputer ce malheur est trop iuste, Philalethe, ce medicament qui de sa nature agit par vne extraordinaire violence, mit le trouble aux humeurs, qu'il estoit plus à propos de flatter & adoucir, que de porter à cette extremité & à des mouuemens, aussi funestes qu'inconsiderez.

IATR. Ie me rends pour cet esgard, Philalethe, aux raisons d'Orthodoxe, & i'aduoüe quant & quant, que ie me suis tousiours bien trouué de m'estre tenu ferme aux loix d'Hippocrate, qui commande de ne purger iamais [g] si l'humeur au prealable n'a receu sa coction de la nature: & comme elle n'y trauaille que petit à petit pour la trop grande quantité qui l'empesche. Ie choisis, à son exemple, des purgatifs doux & benings, qui purgent la portion de l'humeur

[g] Aphor. 22. liur. prem. πέπονα φαρμακεύειν καὶ κινέειν μὴ ὠμά.

preparé & non des violens, qui ne font qu'irriter celuy qu'elle n'y a pas encores diſpoſé.

ORTH. Ie ſuis tres-aiſe, Iatrophile, de vous voir en ce bon ſentiment, c'eſt le droit chemin que ceux de noſtre profeſſion doiuent tenir pour paruenir à leur fin. Celuy qui s'en eſcarte, s'il le fait par ignorance, n'eſt point pour cela excuſable deuant Dieu, ny deuant les hommes: ſi c'eſt par temerité, il trahit ſa propre conſcience & trompe meſchamment ſon malade. Il n'eſt pas permis en l'exercice de la medecine, qui nous met entre les mains la vie & la mort des hommes, d'impoſer de nouuelles loix, & de laiſſer les meilleures maximes de nos premiers Maiſtres, que la ſuite de tant de ſiecles a fait reconnoiſtre pour auoir eſté auſſi iudicieuſement eſtablies, qu'elles ſe trouuent veritables. Il faudroit, pour les abolir, auant toutes choſes, en auoir deſtruit les fondemens & confirmé ces opinions nouuelles par des principes, ſcientifiques, & le tiſſu de propoſitions veritables, neceſſaires, & de ſoy connuës. Toutesfois ie voy qu'on oſe ſe ſeruir aujourd'huy de ces vomitifs ſans aucune raiſon: Nous autres au contraire qui faiſons bouclier des loix & preceptes d'Hippocrate, diſons auec luy, qu'on a droit ſeulement de purger les humeurs dont

la nature a fait la coction, & non celles qui sont cruës ; & si vous en demandez le pourquoy? ie vous diray, que par la coction ils deposent la qualité farouche qu'ils auoient, & s'adoucissent en sorte, qu'ils ne resistent plus à l'effet de l'euacuation qui s'en ensuit : soit qu'elle vienne de la vertu du medicament qui les tire par la proprieté de toute sa substance, ou bien par la nature irritée de son acrimonie ; mais lors que tout est crud, ny le medicament, ny la nature de soy, ny mesme estant irritée ne peuuent les mettre hors auec le soulagement du malade, c'est pourquoy, vû que le vomitif d'antimoine n'emporte pas seulement les humeurs preparez, ains aussi qu'il trouble, agite & irrite auec vne violence nompareille ceux qui restent, doit estre entierement rejetté.

PHIL. Bien qu'Iatrophile m'abandonne, Orthodoxe, mesme contre le dessein que nous auions pris de nous opposer conjoinctement à vos sentimens, & de les combattre par d'autres tous contraires : si est-ce pourtant que l'interest de la verité m'oblige à ne me rendre pas si tost, & de douter encores s'il faut attendre la coction des humeurs pour les purger. Hippocrate nous enseigne qu'au commencement des maladies aiguës, bien qu'il ne parroisse au-

cun signe de coction, nous deuons toutesfois les purger, s'ils sont amassez en quantité, ou petillans pour leur qualité : de peur que si nous ne les sortons d'abord ils n'exercent leur violence sur quelque partie principale. C'est l'opinion de Galien, qui asseure que pour lors il n'y a point de peril à purger : parce [h] qu'au commencement de ces maladies l'ardeur de la fiebvre n'est pas grande pour l'ordinaire ; & ne peut pour cette raison s'opposer à l'vsage des purgatifs. Il est donc permis en cette occurrence de songer à la purgation, pourquoy l'humeur se portant à l'estomach & desia tout disposé au vomissement, n'emprunterons nous pas le secours de ce vomitif : pour moy ie croy qu'on le pourroit donner ; & non vn plus leger, qui agiteroit seulement l'humeur & ne le tireroit pas dehors.

[h] C'est le sentiment d'Hippocrate en l'Aphorisme 29. du liure 2. περὶ τὰς ἀρχὰς καὶ τὰ τέλη πάντα ἀσθενέστατα. περὶ δὲ τὰς ἀκμὰς ἰσχυρότατα.

IATR. Encores que i'estime, Philalethe, les sentimens d'Orthodoxe veritables & du tout conformes à la doctrine d'Hippocrate & Galien, si est-ce que ie louë grandement le zelé qui vous emporte plus auant pour la verité ; & quoy que ie luy aye desia donné les mains, vostre contestation me plaist en sorte, que tant s'en faut que ie vueille vous abandonner, qu'au contraire, si i'eusse pû trouuer quelques raisons

pour fortifier voſtre party, ie n'aurois manqué de les rapporter & debiter ſur le champ.

ORTH. Ie vous en conjure derechef, Iatrophile, afin qu'en les deſtruiſant, ſi ie puis, ie vous oſte tout ſujet de plus douter. Ie dis donc, pour reſpondre à l'objection de Philalethe; qu'il eſt conſtant qu'Hippocrate enſeigne en l'Aphoriſme dixieſme du liure quatrieſme; qu'és [i] maladies aiguës, ſi l'humeur eſt dans l'agitation, il le faut purger dés le meſme iour, & qu'il y a danger d'attendre. Et Galien,[k] au Commentaire, dit qu'Hippocrate veut qu'on le practique ainſi, de peur que, ſi nous attendons d'auantage, les forces du malade ne ſe perdent & celles du mal ne s'accroiſſent, & que les humeurs inconſtans & vagabonds ne ſe deſchargent & iettent ſur quelque partie noble. Depuis ce temps iuſques au dernier ſiecle, les Medecins donnoient d'abord en ces maladies, vn leger purgatif, que la famille des Arabes a nommé minoratif. Cette couſtume s'eſt depuis abolie auec iuſte raiſon, puis qu'Hippocrate meſme en l'Aphoriſme vingt-quatrieſme du liure premier, remonſtre [l] qu'il faut au commencement deſdites maladies, vſer rarement de medecines purgatiues, & que ſi on les ordonne, que ce ſoit auec meure deliberation. A laquel-

[i] φαρμακεύειν ἐν τοῖσι λίην ὀξέσιν ἢν ὀργᾷ, αὐθημερόν, χρονίζειν γὰρ ἐν τοῖσι τοιούτοισι κακόν.

[k] Gal. ἀξιοῖ τε διὰ φαρμάκου κενοῦν αὐτίκα, πρὶν ἤ τοι καταφθῆναι τὴν δύναμιν ἢ αὐξηθῆναι τὴν τοῦ πυρετοῦ θερμασίαν, ἢ εἰς κύριον τι κατασκῆψαι μόριον τοὺς ἀλλομένους κατὰ τὸ σῶμα χυμούς.

[l] ἐν τοῖσιν ὀξέσι πάθεσιν ὀλιγάκις καὶ ἐν ἀρχῇσι τῇσι φαρμακείῃσι χρῆσθαι, καὶ τοῦτο προεξευκρινήσαντας ποιέειν.

le condition Hippocrate, au dire de Galien dans le Commentaire, a restraint & attaché cet vsage, pour monstrer plus precisément, qu'il ne la [m] conseilloit tousiours qu'auec crainte & apprehension : & [m] que pour l'ordinaire, vne purgation ainsi precipitée, peut apporter vn tres-grand dommage. C'est pourquoy il veut qu'on l'hazarde bien rarement, parce que (comme Galien adjouste) [n] au commencement de ces maladies l'humeur n'est pas pour l'ordinaire agité, & qu'aussi les purgatifs, estans chauds & secs, sont capables d'augmenter la fiebvre : si de fortune il [o] ne reuient au malade plus de soulagement de l'euacuation des humeurs vitieuses, que de mal de l'impression de la chaleur & seicheresse que le purgatif aura apporté ; mais afin qu'il puisse plus profiter que nuire, on doit de bien prés prendre garde, si le malade est disposé à la purgation : car ceux qui ont beaucoup de cruditez en la premiere region, pour s'estre farcis de diuers alimens, qui engendrent quantité d'humeurs grossiers & gluans ; ceux aussi qui ont les flancs tendus & enflez, les vrines chaudes & bruslantes, ou quelque inflammation des visceres ne sont point propres à la purgation. Il nous faut au contraire rencontrer des humeurs tenus & subtils, exempts de

[m] τὴν εὐλάβειαν αὐτοῦ τὴν περὶ τὰς βιαίους καθάρσεις ἐνδείκνυται σαφῶς.

[n] Au commentaire sur l'Aphor. 25 ὥς εὐλόγως εἶπεν ὀλιγάκις ἐν τοῖς ὀξέσι νοσήμασι κατ' ἀρχὰς ἔσεσθαι χρείαν ἡμῖν φαρμακείας, τῷ μήτε πολλάκις ὀργᾶν ἐν ἀρχῇ τοὺς λυποῦντας χυμούς, μήτ' εἰ καί τι τούτων ὑπάρχει, τοῦ νοσοῦντος ἐπιτηδείως πρὸς τὴν κάθαρσιν ἔχοντος.

[o] Com. sur l'Aphor. 24. κίνδυνος γὰρ οὐ μικρὸς ἐν ὀξεῖ νοσήματι κακῶς φαρμακεῦσαι τῷ πάντα μὲν τὰ καθαίροντα φάρμακα θερμὰ ταῖς δυνάμεσιν εἶναι.

toute ſorte de viſcoſité, & les paſſages deſtinez, à leur ſortie, libres & bien ouuerts. Ce qui tout enſemble ſe trouue tres-rarement au commencement des maladies aiguës, & nous oblige lors, d'vſer bien peu de la purgation. C'eſt ce qui nous l'a fait entierement condamner en ce païs froid, où les hommes pour la pluſpart du temps viuent dans l'intemperance, qui remplit le ventre & les entrailles de beaucoup de cruditez & d'humeurs de cette nature, pour luy ſubſtituer les lauemens. Si donc nous ne trouuons pas l'occaſion de donner au commencement de ces maladies, les purgatifs les plus benings : à plus forte raiſon il nous faudra conclure, que nous deuons nous abſtenir des plus violens, & pareillement des vomitifs tirez de l'antimoine.

IATR. Ces raiſons prouuent aſſez, Orthodoxe, que les humeurs eſtans cruds, & au commencement des maladies on ne doit en ce païs introduire l'vſage des purgatifs, & moins encores des vomitifs : toutesfois afin que cette verité ſoit d'abondant plus connuë, nous vous prions de nous remettre en memoire l'eſſence de la coction, ſes differences & de qu'elle façon la nature y trauaille, cette cognoiſſance contribuëra beaucoup à l'eſclairciſſement des difficultez

cultez qui ſe rencontrent en la queſtion que nous vous auons propoſée

Phil. Vous nous l'auez deſia entamé, Orthodoxe, quand vous mettiez en auant que les humeurs s'adouciſſoient par le moyen de la coction, & deuenoient plus traictables à l'art & à la nature; mais comme ce leger crayon nous en a ſeulement laiſſé vne foible connoiſſance, auec le deſir d'en voir toute la piece acheuée, ie vous prie de luy donner la derniere main: cette matiere eſtant des plus embroüillée & pleine de difficultez qui nous peuuent arreſter.

Orth. Ie vous obeïray, Philalethe, & quoy que les Medecins ayent traicté cette matiere tout autrement que les Philoſophes, ie trouue fort à propos d'examiner les ſentimens des vns & des autres, pour n'oublier rien qui puiſſe ſeruir à vne ſolide & parfaite connoiſſance. La coction eſt appellée des Grecs πέψις, & ſe definit en general, vne perfection faite par la chaleur dans les qualitez paſſiues oppoſées: ce qui conuient à toutes les eſpeces de coction. La perfection eſt le genre commun à toutes les ſubſtances qui ſe cuiſent, par laquelle elles trouuent vn changement qui les rend, ou plus accomplies en elles-meſmes, ou par rapport aux choſes pour l'vſage deſquelles elles ſont de-

ſtinées. Cette perfection, ſelon Ariſtote, au troiſieſme Chapitre du quatrieſme des meteores, ſe fait par la chaleur propre & naturelle de la ſubſtance qui ſe cuit, aidée de la chaleur eſtrangere; mais cela ne ſe peut entendre de la coction en general, puis qu'il y en a, qui ſe fait ſeulement par la chaleur eſtrangere, ſans que la propre y contribué quelque choſe du ſien. La chaleur met cette perfection dans l'humide & dans le ſec, qui ſont les qualitez paſſiues, lors qu'en ſe rendant la maiſtreſſe elle vient à diſſiper l'humeur ſuperflu, & meſlant exactement l'vtile auec le ſec, l'eſpaiſſit enfin, & le termine: & c'eſt en ce poinct que conſiſte la perfection de ce qui eſt cuit. Il me ſemble pourtant, que cela n'explique pas encores aſſez la nature de la coction, puiſqu'en cette operation la chaleur n'agit pas ſeulement ſur l'humide le meſlant auec le ſec, mais auſſi qu'elle tempere le froid & le reduit à vne certaine & propre moderation: nos fruicts feront foy de ce que ie dis; ils ſe trouuent premierement aſpres, aigres, aqueux, ſans gouſt, & de qualité froide: la maturité qui eſt leur coction les rend doux & ſauoureux. La coction en general eſt de deux ſortes, naturelle ou artificielle, on peut adjouſter vne troiſieſme, qui eſt mixte, & com-

posée des deux. La naturelle se fait en deux manieres, à sçauoir par la seule chaleur naturelle & propre de la chose qui se cuit, où par cette mesme chaleur, aidée de l'estrangere. Que si la chaleur externe est artificielle, il se fera vne coction meslangée de la naturelle & artificielle tout ensemble. La maturité qui arriue aux fruicts apres auoir esté destachez des arbres, & aux sucs exprimez d'iceux, comme le vin, cidre, & autres tels, fait monstre de la coction de la chaleur propre : elle est appellée des Grecs πέπανσις, des Latins *maturatio*, & en François maturité. C'est par cette sorte de coction que le vin se meurit en la caue, sa chaleur ou plustost cette substance spirituelle chaude & subtile que l'art en separe facilement, & qu'on nomme esprit, en agissant sur les autres parties, separe premierement la lie & la confine au fond du vaisseau; puis, auec le temps, attache à ses costez vne substance aspre & reuesche, vulgairement appellée tartre; & consommant l'humide superflu, mesle l'vtile & le necessaire auec le sec resolu dans sa liqueur, corrige & tempere les parties froides; & enfin luy donne la parfaite maturité, qui le rend agreable au goust & plus propre pour la nourriture. Il en est de méme du cidre & autres breuuages fermentez. La

coction naturelle, qui ſe fait tant par la chaleur interieure que celle du dehors, ſe perfectionne dans les fruicts par leur propre chaleur conjoinctement auec celle du Soleil, de laquelle s'ils ſont priuez, ils ne peuuent venir à maturité, c'eſt à dire à perfection, qui n'eſt autre, que de donner à leur ſemences la puiſſance de produire. L'artificielle, que l'art, en imitant la nature a inuenté pour perfectionner les choſes qu'elle appreſte, & les approprier à leurs vſages, eſt diuiſée en pluſieurs eſpeces, deſquelles il ſeroit ſuperflu pour l'heure de nous entretenir: ie diray pourtant qu'elle ſe fait par la chaleur jointe à l'humide, ou au ſec; de la chaleur humide prouient l'elixation qu'Ariſtote appelle ἕψησιν. La ſeiche produit l'aſſation qu'il nomme ὄπτησιν. L'elixation eſt vne eſpece de coction de ce qui n'eſt point determiné dans l'humide (c'eſt à ſçauoir de la portion plus aqueuſe) faite par vne chaleur humide. L'aſſation au contraire vient d'vne chaleur ſeiche qui cuit les choſes quand elle les roſtit. L'elixation eſt de deux ſortes, l'vne des choſes dures & ſeiches dont on vient à bout par le moyen d'vne ſubſtance humide qui les penetre, rarefie, fond, & en ſepare enfin l'humidité propre. Et pour cette raiſon les viandes boüillies ſont

plus ſeiches que les roſties; l'autre eſt des choſes liquides que nous faiſons cuire dans leur propre humidité. L'aſſation ſe fait par vne chaleur exterieure extremément ſeiche, qui vient à communiquer cette qualité au dehors des corps qui ſe roſtiſſent; & pour lors l'humeur ne pouuant entierement ſortir eſt contraint de reſter au dedans, d'où vient que les parties internes ſont plus humides. Voila en gros ce que les Philoſophes nous enſeignent de la coction, laquelle ayant cela de propre, que de conſommer l'humide ſuperflu, & meſler l'autre exactement auec le ſec: il faut de neceſſité que ce qui eſt cuit, vienne à vne conſiſtence plus eſpaiſſe. Le contraire de la coction eſt la crudité, qui eſt appellée par les Grecs ὠμότης: la nature de laquelle conſiſte dans l'imperfection, qu'apporte le deffaut ou l'excez de la chaleur, auquel cas l'humeur aqueux ne ſe trouue meſlé auec le ſec, & par ainſi demeure ſans conſiſtence. Pour cette cauſe les ſucs des ſubſtances cruës ſont plus fluides, & plus froids que chauds. Pour ce qui eſt des Medecins ils eſtabliſſent en nos corps deux ſortes de coctions; l'vne qu'ils appellent πέψιν, l'autre πέπασμον, elles conuiennent toutes deux en cauſe principale, qui n'eſt autre, que le principe vital des

parties solides ; c'est à dire la chaleur naturelle aidée par les esprits que la nature leur enuoye, tant du cœur que des autres parties principales. On les distingue seulement à raison de la matiere qu'elles perfectionnent. Celle qui est appellée πέψις, a pour sa tasche de cuire les alimens, comme l'autre les humeurs qui produisent les maladies. La fin de la premiere est de nourrir, pour à quoy paruenir, elle change non seulement les qualitez de l'aliment, mais aussi sa propre substance ; ainsi du pain, vin, & autre nourriture, elle fait du sang qu'elle conuertit apres plusieurs changemens en la substance de chacune partie qui en est engendrée, nourrie & augmentée. Or ainsi que les alimens reçoiuent en nous trois mutations plus considerables, on a remarqué trois sortes de coctions. La premiere en l'estomach, où ils sont conuertis en vne substance liquide & blanche, qu'on appelle chyle, qui a quelque ressemblance à la cresme du laict. La seconde est au foye, qui change le chyle en sang, & luy donne sa couleur. La troisiesme & derniere se fait en toutes les parties du corps, & est appellée assimilation ; parce qu'au moyen d'icelle l'aliment est rendu entierement semblable aux parties qu'il nourrit. De mesme donc que les ali-

mens sont alterez & changez en nostre propre substance par cette espece de coction appellée πέψις : ainsi les humeurs vitieux viennent à vne mutation de toute leur substance, par cette autre qu'ils nomment πέπασμον, laquelle, comme i'ay desia dit, par l'entremise de la chaleur & des esprits, rappelle à la perfection le plus qu'elle peut les humeurs corrompus, & leur communiquant des qualitez amies de la nature, les reduit en vn meilleur temperament: de cette façon la bile qui estoit espaisse, brûlante, acre & haute en couleur, acquiert vne substance mediocre, vne qualité plus douce, vne couleur plus pasle & presque naturelle: il en faut dire le mesme des autres humeurs. Mais dautant que la nature ne fait pas moins paroistre sa force & sa vigueur en la coction des humeurs, que des alimens: on doit tirer cette consequence, que les signes de coction sont le prejugé plus asseuré de la victoire qu'elle doit remporter sur la maladie; & que nostre employ ne doit estre autre que de luy aider à donner la derniere main à cet ouurage de si grande consequence. Ce que nous faisons quand nous ne diuertissons ailleurs ses forces, ains les conseruons en leur entier, la laissant en repos, aussi bien que les humeurs; lesquels pour lors il nous faut plu-

ſtoſt contenir & renfermer que remuer & mettre hors : puis qu'elle ne peut venir à bout de ſon deſſein ſans raſſembler toute ſa vigueur, & meſler parmy ces humeurs beaucoup de chaleur & d'eſprits, qui eſtans irritez & agitez par le medicament purgatif ou vomitif, ainſi donné mal à propos, abandonnent leur taſche, & ſe retirent à leur ſource, laiſſans ces humeurs beaucoup plus effarouchez qu'ils n'eſtoient auparauant: & pour ſurcroiſt de mal, incapables de pouuoir eſtre doreſnauant regis & gouuernez par la nature ſi affoiblie de ce deſordre. La verité de cette doctrine eſt ſuffiſamment connuë de ceux qui ouurent les tumeurs auant leur maturité; ils ſçauent aſſez, qu'elles ne peuuent plus apres cette faute venir à ſuppuration, ſi ce n'eſt auec beaucoup de peine & de longueur. I'eſtime quant à moy qu'il y a bien de la proportion & grande correſpondance de la pourriture des humeurs renfermez dans les veines, auec la corruption de ceux qui font les tumeurs ; & que la nature trauaille de meſme ſorte à la coction des vns & des autres. Partant s'il eſt hors de raiſon d'entreprendre de tirer la matiere des tumeurs auant qu'elle ſoit ſuffiſamment preparée ; ie diray dauantage qu'il eſt bien de plus perilleuſe conſequence de pur-

ger

ger les humeurs durant leur crudité. Ces raiſons ſont à mon aduis aſſez preſſantes pour condamner ce mauuais vſage des medicamens purgatifs au commencement des fiebvres, & plus encores de ces violens vomitifs. I'adjouſteray en outre, que les humeurs eſtans cruds & nullement reduits par la coction en vne meilleure nature, peuuent pour leur extrême malignité, apporter d'abondant de nouuelles trauerſes aux parties nobles par où elles paſſent: de ſorte que le vomitif d'antimoine, en cette occaſion contribuant à la malice des humeurs irritez, excitera en l'eſtomach des deſordres que la nature ne pourra de long-temps & preſque iamais reparer, comme i'ay cy-deuant remarqué. Or ce que ie dis du commencement des fiebvres continuës, ſe doit auſſi entendre lors qu'elles ſont en leur accroiſſement & vigueur; parce qu'en ces deux autres temps, elle eſt encores plus occupée à la coction des humeurs, laquelle eſtant conſommée, marque le temps auquel nous les pouuons & deuons legitimement vuider par la purgation; qui conduira ainſi à ſa fin doucement & ſeurement cet ouurage. Il eſt donc non ſeulement inutile, mais meſme tres-dangereux en quelque temps que ce ſoit de donner lieu au vomitif d'antimoine.

IATR. Toutes ces maximes, Orthodoxe, dont vous appuyez voſtre dire ſont bien veritables. Ie tiens pour moy qu'on ne peut rencontrer l'occaſion en quelque temps que ce ſoit des fiebvres continuës, pour faire prendre le vomitif d'antimoine, ains qu'il faut attendre la coction des humeurs, pour les tirer par la purgation & non par le vomiſſement ; à condition toutesfois qu'ils en ſoient capables : autrement, ſi leur malice nous empeſchoit ce deſſein, comme nous voyons arriuer le plus ſouuent és fiebvres malignes, ce ſeroit en vain que nous laiſſerions trauailler la nature, à ce dont elle ne ſçauroit venir à bout. Il nous reſte donc en telles maladies, de vuider au plûtoſt les humeurs veneneuſes, tant par les purgatifs que vomitifs, voire meſme les plus puiſſans, ſi tant eſt que nous les voyons diſpoſez à ſe deſcharger par cette voye.

PHIL. Ie ſuis ce meſme ſentiment, Orthodoxe, quand ie conſidere que la difficulté de la coction des humeurs, vient & de la quantité dont ils ſurchargent la nature, & de leur diuerſité & qualité maligne ; qui ne pouuant eſtre domptée met promptement le malade aux abois, ſi les humeurs eſquels elle reſide, ne ſont purgez ſans retarder dauantage.

ORTH. I'auois resolu d'examiner cette difficulté lors que nous viendrions aux fiebvres malignes, mais puisque vous m'auez deuancé, ie suis d'aduis de ne pas differer & de la resoudre sur le champ. Galien nous enseigne au Commentaire, sur la sentence quatorziesme de la section premiere du liure premier du Prorrhetique, que [p] la maladie maligne est celle qui menace de peril, sans oster toutesfois l'esperance de la santé; d'autres la definissent par sa violence, & pour estre accompagnée d'accidens extraordinaires & redoutables, qui ne cedent point aux meilleurs remedes pratiquez à propos; mais pour ce qu'il me semble que ces deux definitions n'expriment encores assez le naturel de cette maladie. I'appelleray la fiebvre maligne, celle dont la cause n'est point euidente, ains occulte & cachée dans vn souuerain degré de pourriture; & tel que nous ne sçaurions l'expliquer; ou bien en quelque qualité veneneuse semblable à celle qui se rencontre és maladies pestilentes, & qui ruine tellement & en peu de temps les forces de la nature, que nous ne deuons attendre de sa part aucune resistance, si nous ne luy aidons par les cardiaques, qui remplacent les esprits que ce venin auoit corrompu & dissipé, & par les ale-

[p] κακοήθη τῶν νοσήματα καλοῦμεν, ὅσα κίνδυνον ἀπειλοῦντα τοῖς κάμνουσιν, οὐκ ἀποκόπτει τὴν τῆς σωτηρίας ἐλπίδα.

xiteres, qui combattent particulierement ſa malignité; auſquels on aſſocie les medicamens qui ont la proprieté de purger ces humeurs malignes. Toute la queſtion eſt de ſçauoir comment, & en quel temps cela ſe doit faire.

IATR. Il ne faut pas, Orthodoxe, à ce qui me ſemble vſer pour lors de retardement, mais ſur l'heure donner vn medicament pour tirer ces humeurs malignes, de la premiere, ſeconde, ou troiſieſme region: Or entre tous ceux dont i'ay la connoiſſance, il n'y en a aucun qui nous puiſſe mieux ſeruir que l'antimoine.

PHIL. Ie le penſe ainſi, Iatrophile, vû qu'il euacuë tres-puiſſamment haut & bas, & vient à bout des humeurs contre leſquels nos plus violens purgatifs ne peuuent rien; & d'vn meſme coup deſtache ceux que la ſeule violence du vomiſſement peut emporter; c'eſt l'vnique moyen de ſoulager promptement la nature, & de remedier à ces dangereuſes maladies, qu'il ſemble impoſſible de traicter ſelon la methode ordinaire.

ORTH. Vous confeſſerez tous deux auec moy, Philalethe, & Iatrophile, que vous eſtes bien eſloignez des ſentimens qu'on doit auoir pour agir contre ces mortelles maladies: auez vous oublié ce qu'Hippocrate a remarqué en

la constitution pestilente, qu'il d'escrit au troisiesme des maladies populaires ; que [q] ceux à qui il estoit suruenu flux deventre moururent apres auoir souffert de grandes douleurs : & Galien au Commentaire, nous apprend qu'il en arriua autant en cette grande peste qui suruint de son temps. Les obseruations de ces grands hommes nous donnent assez à connoistre, combien il y a de danger à purger si promptement l'humeur qui produit & entretient ces maladies : il y faut bien proceder d'vne autre façon ; que si ie ne craignois m'escarter par trop de nostre discours, ie vous dirois sur ce sujet, des choses que vous ne seriez pas peut-estre ennuyez d'entendre.

[q] Article 56. où il dit καὶ γὰρ αἱ καθάρσιες τοὺς πλείστους προσέβλαπτον. Et en suite ὡς δ' ἐν κεφαλαίῳ εἰρῆσθαι, πάντες οἱ τὰ μακρὰ νοσεῦντες, καὶ τὰ ὀξέα, ἐκ τῶν κατὰ κοιλίην ἀπέθνησκον μάλιστα πάντας γὰρ κοιλίη συναπήνεγκεν. Gal. au com. καὶ τοῦτο τὸ σύμπτωμα πάντας κατέλαβε τοὺς ἐν τῷ νῦν γενομένῳ λοιμῷ τῷ μακρῷ, καὶ δι' αὐτό γε τοῖς πλείστοις ἀποθανεῖν συνέβη.

IATR. Nous vous en prions instamment, Orthodoxe, ne laissez pas eschapper l'occasion qui en vient si apropos, nous aurions vne autrefois de la peine à la recouurer.

ORTH. Puisque vous le souhaittez, Iatrophile, ie vous diray le plus succinctement qu'il me sera possible, que la seule & veritable cause des maladies pestilentes, est vn venin qui de sa nature a beaucoup de correspondance & de rapport auec les autres venins ; & qui mesme les surpasse en malice : il a encores cela de particulier, qu'il est le plus contagieux de tous:

ne le considerez pas ie vous prie comme vne qualité toute nuë, ains attachée & liée à vne substance spirituelle des plus ennemies de nostre vie, & qui ne cesse d'agir iusqu'à ce qu'elle nous ait procuré la mort ; ou elle nous precipite plustost ou plus tard, selon qu'elle a plus ou moins de malice, & qu'il nous reste de vigueur pour luy resister. Ce venin prend sa naissance en nous-mesme, où y est introduit du dehors par la mauuaise nourriture ou corruption de l'air; quand il se desueloppe des substances auec lesquelles il estoit meslangé, & qui l'empeschoient d'agir ; il commence son action par la pourriture en destruisant la chaleur naturelle du sujet qu'il attaque, & se seruant de l'humide superflu qui n'est plus terminé par le sec monte au dernier degré de sa malice : Il faut donc que nostre premier dessein soit de resister à ce venin, & non pas de songer à la purgation des humeurs malignes.

PHIL. Ie n'auois iamais entendu dire, Orthodoxe, que le venin des fiebvres malignes & pestilentes, eust de la ressemblance auec les autres venins.

ORTH. Cela est pourtant assez conneu, Philalethe, on a vû des empoisonneurs, qui en meslant le suc d'Aconit & de Napelle auec

quelques autres venins tirez des vegetaux & mineraux, faisoient de certaines compositions par le moyen desquelles ils portoient la peste où ils vouloient : si vous feüilletez les Histoires vous trouuerez que depuis vingt siecles il ne s'en est troué vn seul exempt de tels malefices ; comme ces miserables ont confessé volontairement deuant leurs Iuges. Ceux qui ont esté picquez ou mordus de quelque animal veneneux, ou aualle de ces poisons qui tuent par la contrarieté de toute leur substance, souffrent de pareils accidens à ceux des fiebvres pestilentes. La piqueure du scorpion cause la tumeur en l'aine, lors qu'elle est faite aux parties basses ; sous l'aixelle, si elle est au dessus des aines ; & derriere les oreilles, quand elle est au dessus des aixelles : elle excite vne extréme douleur & chaleur en la partie blessée auec vne sueur froide, vne soif qui ne se peut esteindre, des vomissemens & conuulsions si violentes qu'elles tirent mesme l'escume de la bouche ; tout le corps enfin est marqueté de taches liuides : ces accidens ne sont-ils pas le tableau de la fiebvre pestilente ? ainsi donc que le scorpion escrasé sur sa picqueure en est le remede ; de mesme son huile est au dehors vn souuerain preseruatif contre les maladies pestilentes. Si i'a-

uois le loiſir de vous monſtrer en detail les deſordres que chaque venin produit, vous confeſſeriez auec moy qu'il y en a bien peu, qui ne ſoit ſuiuy d'accidens pareils à ceux des fiebvres malignes: partant puiſque le venin de ces maladies a quelque rapport auec les autres, les vns & les autres conuiennent en la methode qu'il faut garder pour les combatre. La vipere appliquée ſur ſa morſure, & ſa chair preparée eſtant priſe, attire à ſoy l'eſprit veneneux contenu en la partie bleſſée; & meſme celuy qui auroit deſia penetré au dedans, & le renfermant dans ſa propre ſubſtance luy oſte le moyen de nuire: de ſorte que la nature ſe ſentant deſliurée d'vn ſi mauuais hoſte, reprend ſes forces, & aidée d'vn tel remede s'en deſcharge par les ſueurs. La ſcorzonere d'Eſpagne a les meſmes proprietez que la chair de vipere; ce qui s'eſt rencontré par les effets ſi veritable, qu'à bon droit, de tout temps, on a eſtimé ces remedes les plus aſſeurez alexiteres des maladies peſtilentes: d'où il s'enſuit que le venin de la vipere & du ſcorpion a bien de la reſemblance auec celuy des fiebvres peſtilentes; vû que leur malice cede à de ſemblables remedes. Il y a encores d'autres alexiteres qui agiſſent d'vne autre façon, que ceux que ie viens de

d'eſcrire,

d'eſcrire, & qui reſiſtent eſgalement à la malignité des venins & des maladies peſtilentes; mais ie les paſſe ſous ſilence, pour ne me deſtourner d'auantage de mon ſujet. Partant ie concluds, que la cauſe des fiebvres peſtilentes conſiſtant en vn eſprit veneneux qui deſtruit la chaleur naturelle, & excite vne tres-maligne pourriture en corrompant les eſprits dés leur ſource; il eſt premierement neceſſaire de combattre cette malice par les remedes que i'ay allegué, leſquels l'empeſchent d'agir, & meſme le retirent par les ſueurs, pour en apres reſiſter à la pourriture par les acides: pour lequel effet le nitre preparé n'eſt pas le moins conſiderable; l'experience iournaliere nous faiſant foy qu'il a la vertu d'arreſter l'action des venins les plus puiſſans; il fixe celuy de l'arſenic & orpiment, & leur oſte ce qu'ils recelent de mal, comme auſſi à l'antimoine, lequel (au dire des Chymiſtes) de violent vomitif il rend ſudorifique. Les vents froids & ſecs qui ſont engendrez de la reſolution des ſubſtances nitreuſes, comme ils engourdiſſent tous les animaux veneneux, & leur empeſchent de communiquer leur venin; auſſi ſont-ils les remedes tres-aſſeurez contre la peſte: les lieux meſmes où le nitre s'engendre ou ſe prepare, ne ſont que tres-

rarement attaquez de cette maladie. De tous ces raiſonnemens pris des experiences qui tombent ſous nos ſens, ie tire cette conſequence; qu'il faut dans ces fiebvres malignes & peſtilentes recourir à ces remedes, & ne ſe laiſſer emporter à l'vſage du vomitif d'antimoine; ce qui ſe doit pratiquer ſans negliger pour ce les autres remedes, comme ſont les lauemens, les ſaignées & purgations legeres: car comme ces maladies attaquent plus ordinairement les corps pleins, il eſt de neceſſité de ſe ſeruir de toutes ces ſortes d'euacuations, autrement les remedes ſpecifiques ne produiroient leur effet. Voila, ſi ie ne me trompe, la veritable façon de traicter ces maladies.

PHIL. Cette doctrine, Orthodoxe, me paroiſt autant curieuſe que veritable, c'eſt ainſi que vous me contraignez de me rendre à la force de vos raiſonnemens.

IATR. I'en ſuis de meſme, Philalethe, Orthodoxe nous ayant ſi bien prouué ſon dire par la demonſtration que les Logiciens appellent *à poſteriori*, en remontant des effets à la cauſe: & concluant auec raiſon, par la reſſemblance qu'il y a des accidens qui arriuent à ceux qui ont auallé quelque venin, ou eſté piquez & mordus par des animaux veneneux, auec ceux

des fiebvres pestilentes ; qu'il faut de necessité qu'ils ayent vne conformité de cause ; & par consequent besoin de pareils remedes alexiteres, & non du vomitif auec l'antimoine.

Orth. Ie vous prie pourtant tous deux de croire que ie ne puis encores assez me satisfaire en la recherche de ces causes si peu descouuertes à nostre raison, & tant differentes en leurs effets, & que ie seray prest de quitter volontiers les sentimens que ie vous en donne, toutesfois & quantes que quelqu'autre mieux entendu me fera voir plus clair en vne matiere si obscure : mais puisque vous n'auez plus d'objection à me faire, demeurons en là pour cette heure, & passons des fiebvres continuës essentielles aux symptomatiques, qui sont violentes & de peu de durée, ou plus douces & plus lõgues : les premieres sont celles qui suruiennent aux inflammations des parties interieures, comme du cerueau, poulmon, diaphragme, de la membrane qui couure les costes, du foye, de la rate & autres. Ie commenceray donc par la phrenesie qui est vn delire perpetuel, auec fiebvre violente causée par l'inflammation des membranes, ou de la propre substance du cerueau ; le diaphragme enflammé cause pareillement cette alienation d'esprit. Or en quelque ma-

niere que cette maladie arriue, ſoit par la propre affection du cerueau, ſoit par ſympathie du diaphragme ; il eſt certain que le vomitif d'antimoine ne peut iamais y eſtre propre ; mais bien les lauemens rafraiſchiſſans, & la ſaignée qui luy eſt neceſſaire pour la reuulſion des humeurs, qui ſe portent de toute l'habitude du corps par les veines & arteres és parties enflammées ; au moyen de laquelle ayant ſatisfait à la plenitude, on viendra à deſtourner par la deriuation ce qui eſt contenu & renfermé en la partie malade ; en appliquant les ventouſes, ſangſuës, veſicatoires, ouurant la veine du front & les arteres des temples : & lors que par ces remedes la fiebvre auec cet accident aura ceſſé, on vſera de purgatifs doux & benings ſouuent repetez ſelon le beſoin, rejettant les violens de peur de rallumer le feu n'agueres eſteint ; pour lequel ſujet nous refuyons l'antimoine, qui agitant les humeurs auec trop de violence, remplit le cerueau & nuit grandement aux propres maladies de cette partie : joint qu'il trauaille le diaphragme & toute la poictrine auec tant de peril, qu'il eſt vray de dire qu'on ne s'en peut iamais ſeruir ſans crime en ces maladies. Il y a meſme raiſon pour la pleureſie & peripneumonie, puiſque nous auons remarqué que

les vomitifs estoient ennemis de la poictrine. L'inflammation du foye doit estre traictée d'vne mesme methode: le feu estant esteint, la cause d'iceluy sera doucement mise hors par les selles, si tant est que l'inflammation ait attaqué les parties caues du foye; ou par les vrines, le mal estant dans sa partie gibbe; la rate & les reins suiuent les mesmes loix: enfin generalement parlant, Hippocrate nous enseigne au liure de la façon de viure és maladies aiguës, qu'au [r] commencement des inflammations le purgatif ne tire rien des parties enflammées pour la trop grande resistance de l'humeur tout crud, ains qu'il affoiblit la nature qui resistoit au mal, & fond mesme les parties saines. Le danger est pareil en l'vsage du vomitif; ce qui le doit faire condamner en ce temps desdites maladies, aussi bien qu'en leur accroissement & vigueur; estant hors de raison pour lors de destourner la nature empeschée à la coction des humeurs: & il se trouuera pareillement inutile au declin, puisqu'en ce temps s'estant renduë la maistresse, pour peu qu'elle soit aidée par les purgatifs, elle se descharge aisement de ce qui luy est nuisible.

[r] Section 4. article 20. ὁκόσοι δὲ τὰ φλεγμαίνοντα ἐν ἀρχῇ τῶν νούσων εὐθέως ἐπιχειρέουσι λύειν φαρμακείῃ, τοῦ μὲν ξυντεταμένου καὶ φλεγμαίνοντος οὐδὲν ἀφαιρέουσιν. οὐ γὰρ διαδιδοῖ ὠμὸν ἐὸν τὸ πάθος. τὰ δὲ ἀντέχοντα τῷ νοσήματι, καὶ ὑγιέα συντήκουσι.

IATR. Si est-ce neantmoins, Orthodoxe, qu'Hippocrate au liure des maladies internes,

le conseille en l'inflammation du poulmon, où il met en auant pour ses causes externes, l'vsage immoderé du vin, des chairs & poissons, qui sont d'vne graisse grandement ennemie de la nature de l'homme, & en accuse aussi le changement des eaux ; rapportant les internes à la pituite meslangée du sang qui descoule sur cette partie : enfin apres auoir d'escrit les signes de cette maladie & ses accidens, qui ne different gueres de ceux qu'il deduit au second & troisiesme liure des maladies[f] où il traicte de l'inflammation du poulmon : il passe à la curation qu'il commence par vn doux vomitif, qu'il continuë l'espace de cinq iours consecutifs : que si par ce remede le malade n'est soulagé, il donne l'ellebore.

[f] ἔπειτα ἢν ἔμετος ἐπέλθῃ αὐτῷ, ἐμέειν προθύμως. ἢν μὴ ἐπέλθῃ, χαλάματι ἐνέμμος πλεῖον ἐμείτω, καὶ ἢν τι φλέγματος ἐμέτῃ ἐπὶ πέντε ἡμέρας τὸ αὐτὸ ποιεέτω, ῥάων γὰρ ἔσται οὕτω ποιῶν.

Il adiouste apres οὗτος ἢν ἀπὸ τούτου δὲ ἐγχύματος καθαίρηται τ. ἢν δὲ μὴ ἄνω αὐτ. καθαίρειν ἐλλεβόρῳ.

PHIL. Il me semble assez difficile, Orthodoxe, de respondre à cette authorité d'Hippocrate ; ie sçay bien que quelques-vns rejettent ce liure comme apocryphe, indigne d'vn tel Autheur ; Mais puisque Galien au Commentaire, sur l'Aphorisme vingt-septiesme du sixiesme liure, & sur la particule dix-huictiesme de la section troisiesme des articles, le cite, comme estant d'Hippocrate : vous le deuez bien aduoüer pour tel & ne le soupçonner de fausseté. Ioint que Monsieur Martin ; qui sans con-

dit eſtoit vn des ſçauans hommes de ſon ſiecle, & de noſtre compagnie, l'en a iugé digne, luy ayant donné vn docte Commentaire.

ORTH. Il eſt vray, Philalethe, que pluſieurs, non ſans raiſon, doutent que ce liure ſoit d'Hippocrate, & ſouſtiennent qu'il eſt meſlé de pluſieurs dogmes contraires à ſes maximes : toutesfois ie ne veux pas pour cela, de peur d'y reſpondre, auoir recours à cette ordinaire eſchappatoire. Ie dis donc qu'en ce liure, Hippocrate d'eſcrit vne eſpece d'inflammation du poulmon cauſée par la pituite, meſlée auec le ſang ; ou pour mieux dire, par vn ſang pituiteux qui deſcoule ſur cette partie par la veine arterieuſe, & y cauſe vn oedeme phlegmoneux ou vn phlegmon oedemateux : quelquesfois auſſi elle tombe du cerueau ſur l'aſpre artere, & ſe reſpandant par les petits canaux des bronches du poulmon eſt attirée de la chaleur dans ſa ſubſtance charnuë, rare & ſpongieuſe ; où eſtant retenuë, & s'eſchauffant, excite cette ſorte de maladie ; de laquelle il recognoiſt pour cauſe premiere, l'yurongnerie, le changement des eaux, l'vſage immoderé de la chair & du poiſſon qui ſe nourrit dans la bourbe, comme l'anguille, & le mulet ; qui ont, au dire d'Hippocratte vne graiſſe ennemie de noſtre natu-

re & propre à faire amas d'humeurs aisez à prendre feu. Cette maladie estant donc venuë d'intemperance, l'estomach se trouue le plus souuent remply de quantité de cruditez, qui l'excitent de soy à vn vomissement de pituite acide, dont s'ensuit quelque petit soulagement: mais comme cette euacuation n'est pas suffisante pour le descharger, & que les restes de ces cruditez estans agitez & meslez de vent, causent des douleurs en l'estomach & és intestins: Hippocrate veut precisement, si [t] l'occasion se trouue propre (c'est à dire s'il ne se presente aucune condition de celles qui nous empeschent de donner le vomitif) que prenant indication de la cause premiere & de la partie où elle est retenuë; il veut, dis-je, que nous donnions le vomitif, de peur que ces cruditez ne soient attirées par le foye, & portées auec le sang au poulmon: ce qui augmenteroit beaucoup la maladie. Il compose son vomitif de miel, laict, vinaigre & eau, & les remuë ensemble auec vne petite branche d'origan qui porte son bouquet, l'odeur duquel rend ce vomitif moins desagreable: ce qui profite d'aduantage; tels vomitifs demeurans plus long-temps en l'estomach, & pour cette raison faisans mieux leur effet. C'est pourquoy Hippocrate au liure de la

[t] τοῦτοι ὁκόταν οὕτως ἔχῃ, καὶ δοκέῃ καιρὸς εἶναι, προαιρεῖν ὧδε μελετᾷν.

façon

façon salutaire de viure recommande, que [u] les potions vomitiues soient plus plaisantes au goust que faire ce pourra : il compose celle-cy de miel, lequel pour sa vertu detersiue est amy du poulmon, & propre à nettoyer les humeurs qui s'y attachent, aussi bien qu'aux tuniques de l'estomach : Il y adjouste le laict qui est familier à tous les deux auec le vinaigre, pour inciser & subtiliser ce qui est de plus grossier ; & parce que son acidité pourroit nuire à cette partie nerveuse, il la corrige par le meslange de l'eau ; qui émousse sa qualité picquante, & destrempe les humeurs qu'il entend vuider par le vomissement : Il le donne tiede pour faciliter l'operation, & veut en outre qu'on le boiue petit à petit, & se tienne de repos estant bien couuert & couché mollement ; cette façon de boire ne contribuant pas peu à vne plus parfaite operation du vomitif ; laquelle ainsi qu'il recommande, doit se faire promptement, autrement si elle estoit longue & difficile, il seroit à craindre que le trauail & l'effort de la poictrine ne rompist quelque vaisseau dans le poulmon. C'est pourquoy il recommande qu'on haste le vomissement auec la plume trempée en l'huile, & introduite fort auant en la gorge ; il donne ce vomitif par cinq iours con-

[u] ὄχεος ἂν μέλλῃ ἥδιςα ἔπεσθαι.

ſecutifs : parce que les humeurs cruds & amaſſez de longue main, ne peuuent eſtre vuidez qu'à diuerſes fois. Il conſeille auant le prendre de faire exercice, ou ſe baigner long-temps en l'eau chaude : l'exercice aidant à eſmouuoir & agiter les humeurs, à quoy le bain contribue de ſa part lors qu'il les fond, & affoiblit les parties qui les retiennent ; que ſi ce vomitif tiré des alimens n'eſtoit ſuffiſant pour ſoulager la nature, il donne hardiment l'ellebore : apres l'auoir adoucy & corrigé par vne preparation qui nous eſt auſſi inconnuë, qu'elle a eſté à Galien.

PHIL. Ce vomitif, Orthodoxe, ſe trouue fort commode en cette maladie pour eſpuiſer la pituite contenuë en l'eſtomach & parties voiſines, & meſme celle qui eſt renfermée dans les bronches & ſubſtance du poulmon. C'eſt ainſi qu'Hippocrate l'a remarqué au meſme liure, en traictant de la quatrieſme eſpece de iauniſſe qui ſuruient l'hyuer, en laquelle la poictrine eſt pleine de pituite : qu'il purge premierement auec la graine de cartame, puis apres auoir fait prendre trois chopines de decoction d'orge mondé meſlée auec le miel, & par ce moyen diſpoſé l'eſtomach au vomiſſement, il donne l'ellebore : ce qu'il practique ſemblable-

ment à ceux qui ſont detenus de la premiere & ſeconde eſpece. C'eſt [x] ainſi, dit-il, que la pituite eſt facilement tirée des bronches & ſubſtance du poulmon; i'adjouſteray à ſon raiſonnement que le vomiſſement ne ſe fait point ſi l'eſtomach ne ſe porte en haut vers le diaphragme, d'où il aduient que la poictrine ſe dilate; & par ce moyen les parties qui ſeruent à la reſpiration, ſont excitées à pouſſer hors ce qui les incommode.

[x] οὕτω γὰρ ἂν ῥήιστα τὸ φλέγμα ἀπαγάγοι τοῦ πλεύμονος καὶ τῶν ἀρτηριῶν.

IATR. Vous m'auez fait vn ſingulier plaiſir, Philalethe, de me remettre en memoire ce paſſage d'Hippocrate, qui nous marque clairement que le vomitif d'ellebore entraiſne aiſement la pituite amaſſée dans le corps & les tuyaux du poulmon. Ceux qui donnent aujourd'huy le vomitif d'antimoine s'en preualent en toutes rencontres; & pour authoriſer plus puiſſamment leur procedé, n'oublient pas cet autre où il le conſeille en l'inflammation du poulmon: ce qui leur fait ſouſtenir & dire qu'il n'y auroit point de plus preſent remede, pour ces maladies, que l'ellebore d'Hippocrate, ſi nous en ſçauions la preparation; & qu'en ſa place nous deuons employer l'antimoine que nous connoiſſons mieux: c'eſt ainſi qu'ils taſchent d'impoſer aux plus doctes, & de fai-

re passer leur nouuelle practique pour ancienne : pour ce nous vous supplions, Orthodoxe, de nous donner vne entiere decision de ces authoritez si pressantes.

ORTH. Vous sçauez, Iatrophile, qu'Hippocrate, dés l'entrée du liure de la façon de viure des maladies aiguës, a blasmé les Medecins Cnidiens de ce qu'ils s'estoient estudié, de faire en particulier le denombrement de toutes les maladies ; en les distinguant entr'elles selon les diuers accidens, que la varieté des temperamens & des causes leur apporte. Ce dessein luy sembloit entierement impossible, vû qu'on ne sçauroit faire rencontre de deux maladies de mesme espece, qui n'ayent à leur suite des accidens bien differens : de sorte que ce seroit multiplier à l'infiny le nombre des maladies, & apporter vne estrange confusion en la medecine, que d'en escrire ainsi les rolles. Pour ce sujet les Philosophes nous disent qu'on ne peut auoir vne science parfaite des choses singulieres ; & à ce propos Galien remarque sur le Commentaire de ce liure, qu'ils auoient compté sept sortes de maladies de la bile, douze de la vessie, quatre des reins, quatre stranguries, trois tetanes, quatre iaunisses, trois phtisies. Sur ce ie vous laisse à iuger si cette consideration est sans rai-

ſon, qui a porté quelques-vns à dire que ce liure venoit de la boutique de quelque Medecin Cnidien, & qu'il eſtoit baſty ſur les maximes de leur Eſchole. Et quoy que ce ſeroit aſſez pour le decrediter, ie ne pretends pas pourtant me ſeruir de ces moyens pour eluder les authoritez qu'il a fourny à Philalethe : ie ſuis preſt d'y reſpondre, pour oſter doreſnauant à ces donneurs d'antimoine vn ſi ſpecieux & authentique pretexte de leur mauuaiſe practique. La premiere maladie dont Hippocrate a parlé, eſt l'inflammation du poulmon, qu'il dit eſtre auec toux violente, douleur aiguë de poictrine, des coſtes, du dos & des hanches, ſuiuie de friſſon, fiebvre, alteration extréme & d'autres accidens. Pour y remedier il conſeille, que ſi l'occaſion ſe preſente, qu'on excite à vomir en la maniere que i'ay remarqué : ſi bien que tout noſtre different conſiſte à trouuer l'occaſion de donner le vomitif; c'eſt le nœud de la difficulté qui ſe preſente, dont ces Meſſieurs ne ſe ſont mis en peine. De plus, il propoſe deux ſortes de vomitifs, le premier eſt doux & emprunté des alimens, le ſecond violent, qu'il ne met en vſage ſinon au deffaut du premier, qui n'aura ſuffiſamment vuidé. Galien demeure d'accord de celuy-là, ſi quelque humeur pour-

ry ſe porte ou amaſſe en l'eſtomach, à deſſein d'aider la nature à le pouſſer dehors : ce qui me feroit volontiers donner les mains à ce vomitif plus doux;mais pource qui eſt du violent pris de l'ellebore, qui vuide auec l'eſtomach toute l'habitude du corps, on ne s'en peut ſeruir que la fiebvre ne ſoit ceſſée ; comme Hippocrate meſme la voulu, & enſeigné au liure de la façon de viure des maladies aiguës : ſçauoir eſt, qu'au commencement de ces maladies, le medicament purgatif ne tire rien des parties enflammées ; ce qu'il faut entendre du vomitif pour la meſme raiſon. Or que ce ſoit la veritable penſée d'Hippocrate, nous l'apprenons de l'Aphoriſme dix-ſeptieſme du liure quatrieſme, qui deffend abſolument le vomitif aux febricitans. Ie confeſſe qu'il n'explique point quel eſt ce vomitif : mais aux Aphoriſmes precedens ayant parlé de l'ellebore, il eſt à preſumer, voire on peut aſſeurer, que c'eſt de ce vomitif qu'il entend parler, & non d'vn plus leger. L'occaſion donc qu'Hippocrate attend pour donner l'ellebore en cette maladie, n'eſt autre que le declin d'icelle ; auparauant lequel, les humeurs cruds & viſqueux n'euſſent pas eſté propres pour ſuiure la violence des mouuemens d'vn tel vomitif : bien qu'il reſte d'abon-

dant à conſiderer, que les hommes du temps d'Hippocrate, ſoit pour la force de leur nature, ou par couſtume vomiſſoient plus facilement; ie mettray de plus en ligne de compte, qu'il ſçauoit ſi bien preparer l'ellebore, qu'il ne s'en enſuiuoit iamais aucun mauuais accident: autrement il eſt aiſé de croire que ce grand Perſonnage, ſi religieux & iudicieux comme il eſt en pratique, ne l'euſt pas employé ſi ordinairement. D'où j'infere que pour donner le vomitif en pareille maladie, on doit auoir vn malade qui vomiſſe ſans peine; ce qui eſt tres-rare de rencontrer pour n'auoir accouſtumé de ce faire: & de plus attendre la fin de la maladie, auquel temps la violence du mal diminuë, & l'humeur eſt mieux diſpoſé à ſa ſortie. Il faut au ſurplus faire choix d'vn vomitif innocent & non ſoupçonné pour ſes mauuais effets, dont l'antimoine, de quelque façon qu'il ſoit preparé, ſe trouue touſiours coulpable, comme ie vous prouueray en examinant ſes vertus propres, & celles qu'il acquiert par les diuerſes preparations qu'on luy donne; enfin quand meſme on ſeroit fourny d'vn tel vomitif, que le malade & les humeurs y fuſſent diſpoſez, il ne pourroit ſeruir qu'à purger l'humeur contenu en l'eſtomach; celuy qui eſt renfer-

mé ailleurs, pour estre grossier & pesant de sa nature, demande plustost le purgatif que le vomitif; comme Hippocrate & Galien nous tesmoignent en diuers lieux: & c'est ainsi qu'il faut expliquer ce passage qui ordonne le vomitif en cette espece d'inflammation du poulmon. Pour ce qui est de l'autre endroit, qui nous enseigne qu'en la quatriesme espece de iaunisse il donnoit l'ellebore, pour nettoyer la pituite contenuë és bronches & substance du poulmon, apres auoir purgé auec la graine de cartame, & preparé les humeurs par la decoction d'orge mondé meslée auec le miel. Vous noterez que cette maladie estoit sans fiebvre; & par consequent il ne fait rien contre ce que ie dis: entreprenant seulement de prouuer que le vomitif violent, tel qu'est celuy d'antimoine, ne doit auoir lieu és fiebvres continuës.

Phil. Il me semble, Orthodoxe, qu'on ne peut expliquer plus nettement ces passages à la confusion de ceux qui les proposent pour deffendre leur vomitif; Venons, s'il vous plaist, à vne autre difficulté qui m'arreste. Hippocrate descriuant en ce mesme liure vne espece d'hydropisie prouenant de la rate auec douleur de cette partie & fiebvre aiguë, auant tout autre remede

remede qu'il y employe, vſe [y] dés le commencement du vomitif d'ellebore, & en ſuite purge le ventre auec le cneoron, le ſuc d'hippophaes, ou le *granum cnidium* qui eſt la graine de thimelée.

[y] τούτῳ ὁκόταν ὧδε ἔχῃ, κατ' ἀρχὰς μελετᾶν. ἄνω μὲν ἐλλέβορον δοῦναι, κάτω δὲ κνέωρον ἢ ἱπποφαέως ὀπὸν, ἢ κνίδιον κόκκον.

ORTH. Il eſt vray, Philalethe, qu'Hippocrate d'eſcrit en ce liure vne hydropiſie auec inflammation de rate, cauſée pour s'eſtre trop remply de figues non meures, comme auſſi de pommes & raiſins, & pour auoir beu du vin doux; tous ces alimens ayans la faculté d'eſchauffer beaucoup, jointe à vne humidité ſuperfluë propre à y former obſtruction, & apporter inflammation ſuiuie de douleurs aiguës & fixes, qui ſe communiquent au palleron, clauicule, mammelles & hanches; & ce auec vne fiebvre violente. Si peu que le malade mangeoit, l'eſtomach s'en trouuoit chargé, & la rate en ſe groſſiſſant donnoit vn ſurcroiſt de douleur. Pour obuier à tous ces maux il vient d'abord au vomitif d'ellebore, puis il purge: la raiſon de ſon procedé eſt, ſi ie ne me trompe, qu'en cette maladie l'intemperance a farcy l'eſtomach, les veines, les viſceres & tout le reſte de l'habitude du corps de quantité d'impuretez & cruditez, qu'il conuient ayant eſgard (comme il enſeigne ailleurs) à leur propre pente, mettre

hors, tant par le vomiſſement que par la purgation. Mais ie reſponds qu'il n'eſt pas croyable qu'il donnaſt ſi temerairement ces puiſſans vomitifs, comme font nos charlatans dés l'entrée d'vne telle maladie, & qu'il euſt oublié les loix qu'il nous preſcrit en tant de lieux pour vſer de ces remedes auec iugement & heureux ſuccez : car tout ainſi qu'à l'inflammation du poulmon dont nous nous entretenions n'agueres, il ne donne point au commencement l'ellebore, ny meſme ſi l'occaſion n'en vient à propos: Il nous faut croire qu'il en a vſé de la ſorte en cette derniere maladie; autrement ce procedé ſi abſolu ſe trouueroit blaſmable & entierement indigne d'vn ſi grand Maiſtre. Ce ſeroit luy faire tort de luy attribuer ſans clauſe ny reſerue, & le rendre par ce moyen autheur d'vne pernicieuſe methode, contraire à celle qu'il nous a marqué dans les Aphoriſmes & au liure de la façon de viure des maladies aiguës & en mille autres lieux.

IATR. Mais quoy, Orthodoxe, l'occaſion que tant vous deſirez auec Hippocrate, ne vous ſemble-elle point aſſez preſſante en cette maladie, où l'eſtomach & les parties voiſines ſont ſurchargées de tant d'impuretez, & dont la nature ne ſçauroit ſe deffaire, ſi vous ne venez

promptement à ſon ſecours auec les vomitifs & purgatifs auant que le feu ſoit entierement allumé. Ainſi vous retrancheriez promptement la cauſe primitiue de ce mal, & tireriez meſme quelque choſe de conſiderable de la partie affligée par le plus proche conduit qui joint la rate à l'eſtomach.

ORTH. I'aduouë pour moy, Iatrophile, que ie n'improuuerois pas au commencement de cette maladie, ſi elle ſe trouuoit exempte de fiebvre, les plus legers vomitifs ; & pour proceder auec plus de ſeureté ie ſubſtituerois les lauemens aux purgatifs : tandis d'ailleurs que ie trauaillerois à diuertir les humeurs qui fondent de toutes parts ſur la rate. Et en effet, ſi vous liſez tout au long le narré de cette maladie, vous trouuerez Hippocrate en de pareils ſentimens ; la ſuite de ſon diſcours vous fera paroiſtre qu'elle n'eſtoit pas touſiours auec la fiebvre : Faites, dit-il, cecy au commencement de la maladie, ſeruez vous de ce regime de viure; & s'il n'y auoit point de fiebvre qu'on vſe de pain roſty fait de froment ou bien du biſcuit : auquel cas il y auoit moins à craindre pour le vomitif d'ellebore, quoy qu'il l'aye touſiours apprehendé dans la fiebvre, & lors que les humeurs agitez ſe portent en haut. C'eſt pour-

quoy en la premiere eſpece qu'il d'eſcrit des maladies de la rate, à laquelle la fiebvre s'eſt jointe dés le premier iour, il ordonne bien la potion d'ellebore ; mais c'eſt pour tirer & vuider par bas, & pour ſeconder cet effet il employe encores la graine de thimelée. Vous noterez meſme, ce qui eſt plus conſiderable, qu'en la troiſieſme eſpece de maladie de la rate, qui procede d'vne plenitude de ſang dont au Printemps elle regorge en ſorte qu'elle eſt trauaillée de douleurs aiguës, qui ſe vont communiquant à la mammelle, aux clauicules & eſpaules ; bien qu'il ne faſſe aucune mention de fiebvre, il dit neantmoins qu'il conuient pour la guerir ſuiure la meſme methode : & ſur tout nous aduertit particulierement de ne donner aucun vomitif. Enfin apres tout & pour concluſion vous trouuerez bien ſouuent en ce liure des maximes erronées, & vne practique toute contraire aux ſentimens qu'Hippocrate nous à laiſſé en ſes liures non ſuſpects. Que ſi Galien ſemble l'approuuer, en le citant au Commentaire ſur l'Aphoriſme vingt-ſeptieſme du liure ſixieſme : ſon tiltre incertain luy diſpute aſſez ſa legitime, du moins nous fait-il connoiſtre qu'il a paſſé par tant de mains, que ſa doctrine en a pû eſtre alterée & deuenir ſuſpecte

à ceux qui ſçauent mieux diſcerner le vray genie d'Hippocrate. Contentez-vous de ces raiſons, Philalethe, & me permettez d'examiner quelqu'autre maladie.

PHIL. Il faudroit eſtre bien difficile ou plûtoſt opiniaſtre pour ne s'en contenter pas, Orthodoxe, & ne croire qu'au commencement de cette fiebvre continuë Hippocrate, ou ce qui eſt plus vray ſemblable quelque autre ſous ſon nom, n'a pû ny deu ordonner ainſi l'ellebore : Il nous en a trop bien monſtré l'vſage en ſon liure des articles ; quand il le donne en la fracture & luxation du talon, y appoſant cette condition principale que [z] le malade ſoit ſans fiebvre, auquel cas Galien meſme remarque en ſon Commentaire ſecond, ſur le liure des fractures, article vingt-ſeptieſme, [a] qu'il y a danger à donner l'ellebore ſans auoir preparé le malade par le regime de viure, n'eſtant venu à la cognoiſſance de pluſieurs qu'elles humeurs le corps recele : peut-eſtre auſſi ſe ſeruoit-il de l'ellebore blanc d'autant plus aſſeurement, que la façon de viure des hommes de ſon temps à qui il faiſoit la medecine le pouuoit permettre ; leſquels ne viuoient pas en oiſiueté, ains employoient le temps au trauail & mangeoient fort ſobrement : de ſorte qu'ils

[z] ἢν μὲν ἀπύρετος ἔῃ, ἐλλεβορίζειν, ἢν δὲ μή, μή.

[a] τὸ γὰρ διδόναι τὸν ἐλλέβορον ἄνευ τοῦ προδιαιτῆσαι, σφαλερὸν, ἀδήλου γεόντος ἔτι πολλῶν ὁποίους ἔχει τὸ σῶμα χυμούς· ἴσως οὖν ἐπὶ τοῦ τότε σώματος ἀκινδύνως ἐχρῆτο τῷ λευκῷ ἐλλεβόρῳ διὰ τὴν δίαιταν ὧν ἐθεράπευσεν ἀνθρώπων, οὐκ ἀπο-

ne faisoient pas amas d'humeurs grossieres: que si en outre nous prenons garde à la vigueur des corps, que ce genre de vie conseruoit en son entier, nous luy permettrions encores plus aisement de leur bailler l'ellebore; vû qu'ils pouuoient mieux resister à la violence du vomissement. Voila les raisons que Galien met en auant pour approuuer ce procedé d'Hippocrate, qui autrement eust semblé trop hardy & contraire au [b] precepte qu'il nous en a tracé en l'Aphorisme treiziesme du liure quatriesme.

ORTH. Inferez donc de tout ce discours, Philalethe, que le vomitif d'antimoine le surpassant beaucoup en violence, doit estre absolument defendu en toutes les fiebvres continuës; & partant qu'il nous seroit superflu d'en instruire l'examen en detail.

IATR. Que cela n'empesche le dessein que vous en auiez pris, Orthodoxe, il n'y a point, comme l'on dit, de regle si generale qui n'ait son exception: ainsi se peut-il rencontrer quelque sorte de fiebvre à qui ce remede seroit propre. Hippocrate a noté dans les coaques que la fiebvre appellée [c] leipyrie se terminoit heureusement par le *Cholera*, qui de soy est tres-funeste, & que par ce moyen la nature vuidoit

λαυστικὴν καὶ ἀργὸν οὖσαν, ἀλλ᾽ ἐν πόνοις μὲν πολλοῖς, ἐδέσμασι δὲ ὀλίγοις, ὡς μὴ πάχος ἀθροίζεσθαι χυμῶν ἴσμεν γὰρ ὅτι τοὺς τοιούτους ὀργίαι τε καὶ πλησμοναὶ γινῶσι εἰ δὲ τὴν ἰσχὺν ἐννοήσεις τῶν τε σωμάτων ἐκ τῆς εἰρημένης διαίτης γινομένην, ἔτι καὶ μᾶλλον αὐτῷ συγχωρήσεις ἐλλέβορον αὐτοῖς διδόναι, δυναμένων γε τῶν τότε ἀνθρώπων ἀντέχειν πρὸς τὰς τῶν ἐμέτων ταλαιπωρίας.

[b] πρὸς τοὺς ἐλλεβόρους τοῖσι μὴ ῥηιδίως ἄνω καθαιρομένοισι πρὸ τῆς πόσιος προϋγραίνειν τὰ σώματα πλείονι τροφῇ καὶ ἀναπαύσει.

[c] Artic. 120. τὰ λειπυρικὰ μὴ χολέρας ἐπιγινομένης οὐ λύεται.

tout d'vn coup haut & bas la cause entiere de cette fiebvre.

PHIL. Il est bien merueilleux, Orthodoxe, qu'vn accident qui est ordinairement si à craindre, soit l'vnique remede de cette fiebvre, causée d'vn humeur non moins malin que celuy qui nous donne la fiebvre pestilente. C'est de là qu'on peut colliger, que si la nature trouue ses aduantages par vne telle euacuation; le Medecin qui la suit doit à son defaut employer vn medicament qui fasse l'effet du *Cholera*; c'est à dire qui purge haut & bas le plus promptement & auec vne extréme violence. Or vous n'en trouuerez pas vn en toute l'estenduë de la nature, au moins de ceux qui sont venus à nostre connoissance, qu'on puisse comparer à l'antimoine; pourquoy donc ne l'employerions nous pas?

ORTH. Si vous considerez, Philalethe, la nature de cette fiebvre, ses accidens & la maniere qu'on en guerit, vous la iugerez toute extraordinaire. Galien au Commentaire sur l'Aphorisme quarante-huictiesme du liure quatriesme, nous dit qu'elle vient d'vne inflammation des visceres qui tient de la nature des erysipeles, laquelle ainsi qu'vne ventouse retire le sang & les esprits vers leur centre: d'où vient

que les malades bruslent au dedans tandis qu'ils gelent au dehors. Paul Æginete au Chapitre trentiesme du liure second, tesmoigne pareillement qu'elle prouient d'vne mauuaise habitude des entrailles, qui approche beaucoup de l'erysipele : & que sa cause consiste en vne bile espaisse, visqueuse, vitelline & de qualité tres-acre; qui s'eschauffant dans les parties fait esclorre cette disposition erysipelateuse ; l'humeur, qu'vne serosité des plus malignes nourrit & entretient, en picquotant l'orifice de l'estomach, excite premierement les nausées, puis les vomissemens, & se communiquant au cœur en abat les forces, & plonge le malade en vne tristesse non accoustumée, qui luy donne de l'inquietude & desplaisance de toutes choses, voire de ses plus familiers amis qui l'assistent, contre lesquels la cholere l'emporte à la moindre occasion : Il semble enfin qu'il n'y ait maladie plus miserable que celle-cy. Cette fiebvre donc venant d'vne inflammation & disposition erysipelateuse des visceres, que la bile pourrie & esleuée au souuerain degré de sa malice a suscité; Il ne nous reste à faire autre chose en son commencement, son progrez & vigueur : sinon de trauailler à la diuersion des humeurs qui prennent leur route & se retirent de

toute

toute l'habitude du corps à leur siege principal: ce que nos remedes ordinaires executent. Que si les humeurs estans cruds & non encores appriuoisez le vomissement surprenoit, il se faudroit bien donner de garde de l'aigrir par quelque vomitif; pour les raisons que i'ay cy-dessus allegué en discourant des fiévres sinoches pourries, ausquelles (ce que ie ne sçaurois assez rebattre) l'euacuation telle qu'elle soit ne fust lors iamais profitable. Ie dis bien plus, que s'il s'en faisoit quelque part vne descharge, & que la vigueur de la chaleur naturelle vint à les adoucir & mettre hors: il est constant que cette euacuation partagée ne sera d'aucun profit au malade, tandis que les signes d'vne coction totale ne se trouuerront dans les selles & les vrines; & pour ce sujet il nous est defendu d'irriter les euacuations symptomatiques, vû que celles qui sont de cette nature portent les marques plus asseurées de la malice du mal, qui s'aigrit & empire par tels remedes donnez à contre-temps. Adioustez à cecy, que cette humeur toute farouche qu'elle est encores, ne demande point le vomitif, bien que le malade monstre y auoir la disposition : & partant la nature du mal, & les parties ou cette fiebvre a mis son siege nous en interdisent l'vsage. C'est vn

desfondemens de la bonne methode, qu'il ne faut attirer ou practiquer la descharge des humeurs par les parties qui sont affligées; ains au contraire comme Galien apres Hippocrate nous enseigne au Chapitre quinziesme du liure onziesme de la methode, les repousser au plus loing en diligence, & soulager par toutes sortes de moyens la foiblesse des parties malades; & ce d'autant plus promptement que leur necessité pour la vie nous y oblige. Quant à moy en cette fiebvre, le plus souuent soupçonnée d'inflammation ou disposition erysipelateuse de quelque viscere, ie n'vserois du vomitif d'antimoine, sçachant qu'il ne tirera pas seulement l'humeur de l'estomach; lequel il force à vomir plustost par sa qualité maligne que par sa quantité, mais mesme en mettant le trouble en tous lieux, qu'il attirera sur la partie affligée telle quantité d'humeurs qu'elle pourroit suffoquer subitement & à l'improuiste. Enfin si Galien pour les raisons alleguées nous defend de purger en la dysenterie, & d'employer les diuretiques és inflammations des reins: il s'ensuit pareillement que le vomitif d'antimoine seroit d'vn temeraire & perilleux vsage en cette fiebvre.

IATR. Ie ne puis me departir de vos senti-

mens, Orthodoxe, & faut que ie vous accorde que celuy qui donneroit en telle maladie ce vomitif, & en tous les temps que vous nous marquez, commettroit vne faute qui ne ſe pourroit reparer. Ie ne voy pas pourtant qu'il y euſt pareil danger de le prendre au declin; ſpecialement ſi la nature manquoit de force pour entreprendre vne euacuation ſi neceſſaire.

PHIL. Et meſme, Orthodoxe, ne peut-il pas arriuer quelquesfois que la nature ait telment diſſipé ſes forces à la coction des humeurs, qu'il ne luy en reſte aſſez pour acheuer leur ſortie; ne ſeroit-il pas loiſible en ce cas de luy donner vn coup d'eſperon pour l'aduertir & exciter tout enſemble à faire ſon deuoir, qu'auez vous plus à craindre? le feu des entrailles eſt eſteint, & l'humeur tout diſpoſé à ſuiure la route qu'on luy voudra donner.

ORTH. De vray, Philalethe, il eſt fort à propos en ce rencontre d'aider à la nature; mais ſi l'humeur eſt tellement diſpoſé pour l'euacuation, comme vous nous dites, les moindres remedes ſeront trop ſuffiſans: ſans qu'il ſoit neceſſaire d'emprunter la violence de l'antimoine, que vous ne trouuerez exempt d'vne qualité maligne & veneneuſe. Nous ferons donc

aſſez apres auoir atteint le declin de cette fiebvre, lors que l'humeur ſe diſpoſe à ſortir haut & bas, ſi la nature ſe rend trop pareſſeuſe de donner vn remede qui tiraſt doucement les humeurs ſubtiles & legeres par le vomiſſement, & par le ventre les plus groſſieres.

IATR. Ce ſeroit tout gaſter, Orthodoxe, & trauailler à l'eſtourdie que de faire autrement, & de courir pour lors apres l'antimoine, ſes efforts ne pourroient eſtre que dommageables : or eſt-il que ſur tout l'excellence de noſtre employ oblige à mieux prendre ſes ſeuretez.

PHIL. Que cela donc, Orthodoxe, demeure entre nous pour arreſté, & partant ſi vous l'agreez, recherchons quelque autre ſorte de fiebvre.

ORTH. Vous ſerez obey, Philalethe, n'ayant plus rien à dire des fiebvres ſymptomatiques qui ſuruiennent aux inflammations des parties internes ; ie veux venir à celles qu'on nomme lentes ſymptomatiques, qui ſont cauſées (comme i'ay deſia dit) par vn humeur groſſier, pourry & reſſerré és plus petites veines de quelque viſcere, ou eſtant opiniaſtrement attaché & retenu, l'obſtruction ſe forme grandement difficile à deſgager : de façon que par ſucceſſion de temps la ſubſtance meſme de la partie

s'altere & se corrompt. C'est pourquoy pour en venir à bout auec methode, il conuient premierement descouurir en quelle partie gist son foyer, afin de faire choix de remedes propres & specifiques à la partie; lesquels sans luy communiquer beaucoup de chaleur, puissent attenuer, subtiliser & fondre les humeurs qui entretiennent l'obstruction, pour les vuider par les plus doux purgatifs à mesure qu'ils seront preparez. Par ainsi les vomitifs & principalement les violens n'y pourront estre employez: puisque leur substance grossiere arrestée & enfermée és petites veines, ne permet pas qu'on les purge, sinon petit à petit & sans rien forcer.

IATR. Ce procedé, Orthodoxe, est tellement iudicieux & raisonnable qu'on ne le sçauroit condamner.

ORTH. Ayant donc ainsi prouué, Iatrophile, que le vomitif violent doit estre interdit aux fiebvres essentielles simples & symptomatiques; il me sera aisé d'inferer que celles qui sont en partie essentielles en partie symptomatiques, n'en peuuent souffrir l'vsage; & pource ie les passeray soubs silence pour venir aux fiebvres compliquées, lesquelles estans composées de continuës meslées auec les intermittentes, se trouuent aussi differentes en leurs

especes, qu'il se fait de differentes mixtions d'humeurs. La tierce simple, ou double, vraye ou bastarde se mesle auec la continuë synoche & autres : il en est de mesme de la quotidienne & de la quarte ; si bien que tous ces meslanges causent des fiebvres qui ne sont pas moins difficiles à guerir, qu'à connoistre : car comme elles sont suiuies de signes & d'accidens prouenans de ce meslange, ils ne different pas peu de ceux des fiebvres simples : & le danger en est plus grand, tant pour la varieté de leurs causes & accidens, que pour la difficulté de prendre à propos l'occasion de faire les remedes. Hippocrate en descrit vne de cette nature au premier liure des maladies populaires qu'il a appellé τριταιοφυῆ, comme qui diroit approchant de la nature de la tierce, pource qu'elle s'aigrit de deux iours l'vn : & quoy qu'elle ne vienne iamais à l'entiere intermission, elle rabat pourtant beaucoup de sa violence aux iours qu'elle n'a point ses redoublemens. Sa cause est quelque peu d'humeur crud & pituiteux meslé auec quantité de bile qui fait ce redoublement ; lequel estant passé, la pituite qui se pourrit allume la continuë auec bien moins de violence : sa malice est tres-grande & difficile à vaincre, la nature ayant fort peu de relasche ; à peine

eſt-elle hors de la violence d'vn redoublement, qu'il en ſuruient vn autre qui emporte le reſte de ſes forces & de ſa vigueur. Hippocrate au lieu que i'ay propoſé nous en fait cette deſcription : ils [d] eſtoient, dit-il, attaquez de fiebvres continuës & ſans relaſche, qui s'aigriſſoient en tous les malades à la façon des tierces ; eſtans vn iour plus legeres, & l'autre reprenans leur violence. Et entre toutes les fiebvres qui regnoient en ce temps, celles-là eſtoient les plus malignes, plus longues & plus faſcheuſes : elles paroiſſoient au commencement aſſez douces, mais en general elles alloient touſiours en augmentant, & s'aigriſſant és iours critiques ; & lors qu'elles ſe tournoient en vn pire eſtat, elles paroiſſoient vn peu ralenties, & derechef tout à l'heure elles recommençoient à s'irriter auec plus de violence : & pour la pluſpart monſtroient leur malice aux iours critiques, les friſſons prenoient par interualle & ſans ordre, quoy que moindres qu'és autres fiebvres.

IATR. Ie ne m'eſtonne pas, Orthodoxe, ſi cette ſorte de fiebvre d'eſcrite par Hippocrate fut longue & perilleuſe : elle ſuccedoit à vne conſtitution de temps froide & humide qui auoient remply les corps de pluſieurs & diuerſes ſuperfluitez, que la nature eſtant ainſi ac-

[d] Section 2. Article 25. οἱ δὲ διηνεχέες μὲν τὸ ὅλον καὶ οὐδὲν ἐκλείποντες, παροξυνόμενοι δὲ πᾶσι τριταιοφυέα τρόπον, μίαν ὑποκουφίζοντες, καὶ μίαν ἐπιπαροξυνόμενοι, πάντων βιαιότατοι τῶν τότε γενομένων καὶ μακρότατοι, καὶ μετὰ πόνων μεγίστων γενόμενοι, πρηέως ἀρχόμενοι, καὶ τὸ ὅλον ἐπιδιδόντες ἀεὶ, καὶ παροξυνόμενοι ἐν κρισίμοισι, καὶ ἀνάγοντες ἐπὶ τὸ κάκιον σμικρὰ διακουφίζοντες, καὶ ταχὺ πάλιν ἐξ ἐπισχέσεως βιαιοτέρως παροξυνόμενοι ἐν κρισίμοισιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ κα-

κύμενοι. ῥίγεα δὲ πᾶσιν ἀτάκτως καὶ πεπλανημένως ἐγίνοντο, ἐλάχιστα δὲ καὶ ἥκιστα τυἱέοισιν, ἀλλ' ἐπὶ τῶν ἄλλων πυρετῶν μείζω.

cablée & trauaillée diuersement, ne pouuoit surmonter qu'auec beaucoup de temps, de danger & de peine.

PHIL. Les raisons d'Iatrophile me font croire, Orthodoxe, que nous ne deuons attendre en telle maladie vn grand secours de la nature, & partant qu'il faut au plustost recourir à l'art, employant le purgatif & ce grand vomitif tout ensemble.

ORTH. Tout beau, Philalethe, il faut en celle-cy comme aux autres se donner la patience & attendre la coction des humeurs, autrement si vous vous efforcez de les mettre hors, vn dessein si precipité ne vous sçauroit reüssir; apprenez d'Hippocrate, que ceux ausquels il suruint quelque euacuation symptomatique, telle qu'est celle que vous pretendez faire, perirent tous malheureusement ou ne guerirent qu'à peine.

IATR. I'ay fait cette remarque, Orthodoxe, mais i'estime que le malheur de ces euacuations, procedoit de ce qu'elles ne se faisoient que peu à peu, & par ainsi elles n'emportoient pas la cause du mal assez viste, dont les malades souffroient d'auantage, & le mal alloit toûsiours en empirant. Qui donneroit donc vn puissant medicament comme le vin emetique meslé

meslé auec nos purgatifs, soulageroit à mon aduis plus promptement le malade.

ORTH. Ie m'estonne que ie ne vous aye pû persuader encore, Iatrophile, qu'il est tousiours dangereux de donner vn vomitif ou purgatif quand les humeurs sont cruds; peut-estre que vous attendez la confirmation de l'experience, & iusques là vous en voulez surseoir le iugement. Ie vous renuoye à Hippocrate, il vous en fournira des exemples au liure que ie viens d'alleguer, ou par les euenemens il enseigne que les euacuations symptomatiques ne profiterent pendant la crudité des humeurs: si elles se faisoient lentement, leur malice accruë par ce retardement augmentoit le premier mal, & en procuroit vn second aux parties par lesquelles ils passoient; c'est de là que leur suruenoient les dysenteries, lienteries, colliquations, mauuais flux de ventre, & enfin l'hydropisie. Si elles estoient plus promptes & violentes, les forces se trouuoient incôtinent affoiblies, de sorte qu'ils perissoient tous miserablement. Par ces succez ie vous laisse à iuger si l'euacuation artificielle, pour douce où violente qu'elle soit, peut se promettre vn soulagement legitime & asseuré auant la coction des humeurs, laquelle estant les violens purgatifs ne sont point neces-

ſaires, non plus que le vomitif d'antimoine.

PHIL. Ie confeſſe, Orthodoxe, que les humeurs n'ayans encores deſpoüillé leur mauuaiſe qualité, en font porter la peine aux parties par où ils paſſent ſi lentement, comme vous auez ſagement remarqué auec noſtre Hippocrate; toutesfois ie ne puis croire, cette euacuation forcée ſe faiſant au pluſtoſt & auec abondance, que le malade n'en receut vn grand ſoulagement. Ses forces ne peuuent eſtre par ce moyen beaucoup diminuées, ains ie me perſuade au cõtraire, qu'elles ſeroient ſur le champ par cette deſcharge plus ſenſiblement allegées, & ſe feroient paroiſtre auec plus de vigueur.

ORTH. Encore que les humeurs, Philalethe, ſoient ſi malins, ils ne ſont point abandonnez de la chaleur naturelle ny des eſprits: ie dis dauantage, plus ſont-ils corrompus, plus la nature ſe rend ſoigneuſe d'y en enuoyer pour les reduire en meilleur eſtat: de ſorte qu'il faut de neceſſité qu'elle en ſouffre vne grande perte ſi vous les diſſipez par la purgation durant qu'elle trauaille à la coction. Il n'en va pas ainſi lors qu'elle eſt faite, puiſque la meilleure part de la chaleur & des eſprits ayant acheué ſa taſche ſe retire incontinent à ſon principe où le plus grand beſoin la rappelle.

IATR. Ce raiſonnement, Orthodoxe, ne m'eſtoit iamais venu en la penſée, & quand il n'y auroit que cette conſideration, elle ſeroit ſuffiſante pour me faire condamner l'vſage des vomitifs violens.

PHIL. Cela eſt bien iuſte, Iatrophile, le motif de cette deciſion d'Orthodoxe me plaiſt, tant il exprime naifuement le genie de la nature; laquelle quoy que priuée de raiſon & de connoiſſance n'en manque iamais pour ſa conduite; & meſme lors que la plus preſſante neceſſité la reſueille. C'eſt ce qui fait qu'elle employe tant de chaleur & d'eſprits à dompter l'extréme malice de ces humeurs, deſquels autrement elle ne deuiendroit iamais la maiſtreſſe. Et pour ce ſujet le ſoulagement qu'on eſperoit de telles euacuations eſt bien funeſte & cherement vendu; puiſque en meſme temps on ſouffre vne perte beaucoup plus conſiderable, & qui ne ſe peut le plus ſouuent reparer. Les Hydropiques & ceux dont la poictrine eſt pleine de bouë font foy de cette verité; encores que l'ouuerture les eſpuiſe d'vne ſeroſité qui croupiſſoit depuis pluſieurs mois dans les entrailles, ou d'vne ſanie tres-infecte; L'iſſuë neantmoins en eſt touſiours mortelle ſi on ne la gouuerne par les forces.

ORTH. Considerons maintenant puisque ces sentimens vous agreent. La fiebvre que Galien a dit estre fort commune à Rome, & qu'il appelle apres Hippocrate hemitritée, comme qui diroit demie-tierce; parce qu'elle est composée de tierce intermittente & de quotidienne continuë. On luy assigne pour cause la bile & la pituite, qui pourrissent & s'allument en diuers lieux en pareille ou inegale quantité: si la bile surpasse la pituite, les accidens ont plus de rapport auec ceux de la tierce; si la pituite predomine, ils tiennent plus de ceux de la quotidienne continuë: que si ny l'vn, ny l'autre humeur n'emporte le dessus, il s'en fait vn vray hemitritée. Hippocrate l'a d'escrit fort bien en la premiere constitution du premier des maladies populaires. Les [e] fiebvres qui couroient en ce temps, dit-il, estoient auec frissons, continuës & sans aucune intermission, leur nature estoit de l'hemitritée; elles estoient vn iour plus legeres, & s'aigrissoient l'autre; & generalement parlant elles croissoient tousiours en violence: & pource qu'elle est composée de quotidienne continuë, & de tierce intermittente; le premier iour pour l'ordinaire les deux fiebvres sont meslées ensemble; le second, la quotidienne continuë est seule: que si la bile tient le dessus,

[e] Article 23. ἦν δὲ τοῖς πλείστοις αὐτέων τὰ παθήματα τοιάδε. φρικώδεες πυρετοί, συνεχέες, ὀξέες, τὸ μὲν ὅλον οὐ διαλείποντες, ὁ δὲ τρόπος ἡμιτριταῖος, τὴν μίαν κουφοτέρην, τῇ δ' ἑτέρῃ ἐπιπαροξυνόμενοι, καὶ τὸ ὅλον ἐπὶ τὸ ὀξύτερον ἐπιδιδόντες.

quelque friſſon aſſez conſiderable marque dés le commencement la fiebvre intermittente, ſa chaleur eſt plus vehemente , elle monte plus promptement à ſa vigueur ; bref ſur la fin de l'accez quelque peu de bile ſe deſcharge par le vomiſſement, les ſelles & les ſueurs. Quand la pituite eſt la maiſtreſſe, le froid eſt plus grand aux extremitez, le poulx plus enueloppé, l'accez plus long, quoy qu'auec moins de chaleur & de ſoif. Que ſi l'vn & l'autre humeur s'égalent alors ils forment le veritable hemitritée, auquel l'accez de la tierce ne commence pas ſeulement par l'horreur, qui eſt vn accident mitoyen entre le tremblement & le froid, & meſme participe de l'vn & de l'autre ; mais auſſi vient-il fort ſouuent durant l'accez & à diuerſes repriſes. Cette fiebvre de quelque cauſe qu'elle vienne eſt des plus dangereuſes, elle bleſſe l'eſtomach & les parties nerveuſes, cauſe des veilles, des phreneſies, & quelquesfois des aſſoupiſſemens plus funeſtes & autres ſemblables accidens. Or comme elle a diuers foyers & ſe trouue compoſée d'humeurs differentes; il faut pour ſatisfaire à tout, vuider les humeurs ſuiuant leur pente & inclination, ſoit qu'ils ſoient contenus dans les grandes ou petites veines, ſans eſpargner meſme les vomitifs les plus doux, ſi le cas y eſchet.

IATR. S'il y a quelque fiebvre continuë, Orthodoxe, en laquelle le vomitif d'antimoine fust necessaire, ce seroit, ce me semble, en celle-cy ; principalement lors que la bile predomine, qui estant renfermée és parties caues du foye ou quelque autre lieu du bas ventre, se trouue à bon droit estre la cause & principale source de tous ces accidens, specialement si elle est vitelline ou ærugineuse. Permettez ie vous prie, que ie fasse icy vne petite digression pour vous descouurir les sentimens que i'ay de la nature & accidens de cette fiebvre ainsi causée : ie croy qu'en son accez la partie la plus chaude & subtile de cette bile se porte aisement des petites veines aux grandes, ou estant meslée auec le sang pituiteux & pourry qui fait la quotidienne continuë, l'eschauffe, le subtilise & transporte au cerueau ; où pour sa diuerse qualité il excite des accidens bien differens ; tantost des veilles auec alienation d'esprit ; tantost l'assoupissement & lethargie, quelquesfois aussi cette sorte de mal que les Grecs appellent typhomanie, qui n'est autre qu'vne disposition partagée de phrenesie & lethargie. Que si la partie la plus subtile apporte tant de desordres, celle qui est plus espaisse, & plus acre n'en doit pas estre moins coulpable : c'est d'elle que s'es-

leuent ces exhalaiſons ſi contraires & ennemies de nos eſprits, qui cauſent les foibleſſes, ſueurs & langueurs extraordinaires, & meſme aſſez ſouuent mortelles, dans la rigueur & violence de l'accez. Que ſi elles s'attachent aux membranes qui enueloppent le cerueau, elles donnent des douleurs de teſte inſupportables; ſi elles penetrent plus auant & s'inſinuënt dans ſa ſubſtance, elles ſurprennent les eſprits, arreſtent incontinent leur action, & les empeſchent de ſe porter aux organes des ſens, en plongeant le malade dans vn profond ſommeil, tout lequel mauuais meſnage procede pluſtoſt de leur qualité maligne & narcotique que de leur abondance.

PHIL. Ie croy, Orthodoxe, que cette bile eſt nommée ærugineuſe, non tant pour reſembler en couleur au verdet que les Latins appellent *Ærugo*, que pour en poſſeder les qualitez malignes; ceux qui ſuiuent Paracelſe l'ont dit vitriolée, & croyent par ce nom nouueau auoir mieux rencontré que nous, à cauſe qu'elle porte en ſoy les characteres d'vne meſme nature que le vitriol; à ſçauoir la couleur, la ſaueur aigre auec aſtriction, l'acrimonie, & vne certaine portion ſulphurée propre à prendre feu, entierement narcotique, & pareille à celle que

l'art ſepare aſſez facilement du vitriol : & c'eſt à ce qu'ils diſent, de cette ſubſtance ſulphurée & narcotique portée au cerueau, que viennent les grands aſſoupiſſemens de ces fiebvres.

ORTH. Il eſt vray, Philalethe, que cette ſubſtance ſe retrouue dans le vitriol, & toutes & quantes fois que vous l'aurez agreable ie vous la feray voir; elle a l'odeur de l'opium, prend feu & cauſe l'aſſoupiſſement, ſoit qu'elle ſoit donnée ſeule ou meſlée auec quelques correctifs; mais c'eſt à tort qu'ils nous blaſment pour l'auoir appellée ærugineuſe, ils ne ſçauent pas que nous luy auons impoſé ce nom à cauſe de ſa couleur & de ſes proprietez, qui ont grand rapport auec celles du verdet; qui n'eſt autre choſe que le cuivre reduit en poudre verte par la faculté corroſiue des vapeurs acres du vinaigre, ou de telle autre liqueur, en laquelle il ſe reduit entierement & auec facilité, ſans perdre toutesfois ſa nature metallique, qu'il reprend auſſitoſt au creuſet : vû donc que le cuivre & le verdet contiennent en ſoy (comme ils ſçauent fort bien) quantité de vitriol pareil à celuy de chipre : Nous auons, ſelon leurs maximes, meilleure raiſon de la nommer ærugineuſe, qu'ils n'ont eu de l'appeller vitriolée.

IATR. A ce que vous dites, Orthodoxe, il y a

deux qualitez malignes en cet humeur qui cause la fiebvre dont vous parlez. La premiere stytique & astringente, qui fait qu'elle ne peut estre facilement purgée : & la seconde narcotique, ennemie des forces de la nature qui subsistent par la seule liberté du commerce des esprits, sans lequel il est hors de son pouuoir de se defaire d'vn ennemy si puissant. C'est pourquoy nous deuons luy opposer vn remede qui puisse fondre cet humeur grossier, & le mettre hors, tant par haut que par bas malgré sa resistance, puis qu'il est contenu en des parties qui ont grande communication auec l'estomach & les intestins : or pour en faciliter la sortie, il conuient deslier ces esprits retenus & les deliurer de l'esclauage de cette faculté narcotique. Ie sçay que vous nous auez n'agueres prouué par l'authorité d'Hippocrate fondée en raison, à laquelle mesme nous auons esté contraints de donner les mains ; qu'on ne se trouuoit iamais bien des grandes euacuations tandis que les humeurs estoient cruds, à cause de la trop grande & subite dissipation des esprits qu'elles apportent. Mais on vous respondra que cela seulement seroit à craindre vers la fin de la maladie, lors que les forces sont abbatuës par sa longueur & violence ; & qu'au commen-

cement, où elles se trouuent en leur entier, & que les humeurs ne sont pas encore paruenus à ce souuerain degré de malice, la nature auroit tres-grand besoin d'vn tel secours, qu'on pourroit esperer du vomitif d'antimoine: auquel si nous meslons l'infusion de sené nous luy apporterons sans doute par cette double euacuation vn soulagement grandement considerable.

ORTH. Ie vous disois autrefois, Iatrophile, que plus la maladie est grande & perilleuse, plus nous deuons estre religieux à garder les loix les plus importantes de nostre profession. Vous m'estonnez quand ie vous voy si hardy que de conseiller ainsi le vomitif d'antimoine: ne sçauez vous pas que cet humeur grossier & malin ne peut sans risque estre purgé par quelque voye que ce soit, qu'il n'ait au prealable deposé sa malice? Voyez, ie vous prie, comme Galien au Commentaire second sur le liure des fractures, article vingt-septiesme, apprehende le vomissement procuré par l'ellebore, lors que le corps est remply d'humeurs espais & gluans: il [f] estrangle, dit-il, assez souuent pour ce sujet durant son operation. Ne deuriez vous pas estre dans la mesme apprehension quand vous songez à donner l'antimoine? vous vous trompez si vous croyez que ces assoupissemens

f εἴωθε γὰρ ἐνίοτε πνίγειν, ὅταν χυμοὺς παχεῖς, ἢ γλίσχρους ἐν αὐτῷ πολλοὺς τὸ σῶμα περιέχει.

qui vous font tant de peur, ne viennent que d'vne vapeur narcotique, l'effet de laquelle seroit de peu de durée & moins à craindre: le transport d'humeurs au cerueau en est la cause, que vous augmenterez en secondant la violence effrenée de leurs mouuemens, par les puissans efforts du vomitif: c'est par ce moyen que vous remplirez de plus en plus la teste; & que vous fournirez à l'embaras d'vne mortelle apoplexie. Que si vous attendez le progrez & le plus haut poinct de la maladie, pour ces mesmes raisons vous n'y trouuerez non plus vostre compte: si le mal est en son declin il n'est besoin d'vser de violence; nos purgatifs suffiront. Ie sçay bien que le vomissement qui suruient au commencement ou à la fin de la tierce intermittente meslée auec la continuë, trompe les moins iudicieux, & leur fait naistre l'enuie de practiquer temerairement ce remede. Mais ie croy que s'il leur restoit vn peu de sens commun pour faire reflexion sur leur dessein, & en considerer les consequences, ces exemples ne leur plairoient pas, & les raisons contraires les porteroient à condamner doresnauant le malheureux vsage de ce vomitif.

PHIL. Il me semble neantmoins, Orthodoxe, que cette maladie composée d'vne quoti-

dienne continuë & tierce intermittente, deuroit estre traictée auec les remedes propres à l'vne & à l'autre; & par ainsi le vomitif d'antimoine qui termine si heureusement les fiebvres tierces, du moins pour cet esgard y seroit necessaire.

IATR. Ie vous seruiray de tesmoin, Philalethe, ayant heureusement hazardé ce remede en telle rencontre de fiebvres, qui ont pour la plufpart leur foyer dans les parties caues du foye; & cette experience me retient d'autant plus volontiers attaché à vos sentimens, qu'Orthodoxe mesme a tantost aduoüé, que la tierce intermittente fait le plus grand mal de l'hemitritée.

ORTH. Ie ne veux pas icy combatre de viues raisons la foiblesse d'vne trompeuse & aueuglée experience, Iatrophile, bien que vous m'en donniez assez de sujet; de peur de rompre à tous propos le fil de mon discours: Ie n'entends pas pourtant que cette excuse preiudicie à la verité. Il se presentera assez d'occasion de vous monstrer nettement que le violent vomitif n'est pas necessaire aux fiebvres intermittentes. Ie vous diray seulement pour l'heure que si vous la soûmettez à l'arbitrage des malades, qui en ont de bon-heur & par hazard reschappé, vous

perdrez voſtre cauſe; & leur propre confeſſion vous fera croire, que la violence des maux qu'ils ont ſouffert en ſon operation, & qu'ils ſouffrent quelquesfois encore, ne peut eſgaler le bien qu'ils ont receu & que vous leur promettez. Mais pour ne laiſſer en arriere voſtre obje-ction; ie reſponds qu'il y a beaucoup de differen-ce, ſi vous conſiderez à part la fiebvre tierce, ou quand elle ſe joint à la continuë: celle là s'allume de peu d'humeur mis à l'eſcart: celle cy au contraire en abonde tellement, que la nature a de la peine à le regir, eſtant reſpandu par toutes les veines. Et quand bien meſme il ſeroit permis en tirant les indications du mal, de ſa cauſe & de ſon foyer, d'employer le vomitif d'antimoine en la tierce intermittente; la conjoncture d'vne continuë ſeroit aſſez preſſante pour nous en interdire l'vſage.

PHIL. Croyez vous, Orthodoxe, que les fiebvres continuës, ſi nous en exceptons les ſymptomatiques, n'ayent leur foyer ailleurs que dans les grands vaiſſeaux? ſi la fiebvre, au dire d'Hippocrate eſt vn feu, & ſi vous iugez la comparaiſon de Galien au Chapitre onzieſme du ſecond liure des fiebvres luy eſtre propre; ſçauoir eſt, qu'elle s'attache à nos humeurs ainſi que le feu ſe prend au bois, & comme il fait

ſon aliment de la matiere oleagineuſe qui s'y rencontre, laquelle eſtant conſommée il eſt de neceſſité qu'il s'eſteigne, ne laiſſant pour veſtige que quelque peu de cendres : de meſme la portion oleagineuſe qui ſe trouue dans les humeurs, ſert de nourriture à la fiebvre; laquelle dure autant de temps qu'il luy en faut pour la conſommer. Hippocrate [g] au liure de la nature de l'homme, & au ſecond & quatrieſme des maladies, la reconnoiſt pour la premiere cauſe des fiebvres pourries, continuës ou intermittentes : & nous enſeigne que ſelon ſes differences ou ſon meſlange, elle allume diuerſes ſortes de fiebvres. La vitelline cauſe la fiebvre chaude, la iaune plus pure & en moindre quantité fait la vraye tierce, comme la quotidienne ou l'hemitritée, ſi elle eſt plus impure, plus eſpaiſſe & amaſſée en plus grande quantité : la quarte vient quand elle eſt meſlée auec l'humeur melancholique. Il en eſt de meſme des continuës qui ont leurs redoublemens ſemblables aux accez des tierces, des quartes, ou quotidiennes intermittentes : celles-cy s'allument en beaucoup de bile vitelline, auec laquelle ſe ſera meſlé quelque peu de pituite, ou de bile paſle & ſubtile, ou de ſuc melancholique. Et de ce meſlange les continuës quotidiennes, tier-

[g] οἱ πλεῖστοι τῶν πυρετῶν γίνονται ἀπὸ χολῆς. & par enumeratiõ il range en ſuite ſous cette cauſe la ſynoche, quotidienne, tierce & quarte.

ces ou quartes prennent leur origine. La raiſon pour laquelle Hippocrate veut que la bile ſoit l'aliment principal de ce feu de la fiebvre, n'eſt autre; que [h] pour ce qu'elle eſt graſſe & oleagineuſe, & qu'elle s'engendre d'vne pareille ſubſtance qui ſe trouue en noſtre nourriture : & meſme il eſt certain que nos graiſſes la nourriſſent lors qu'elles ſe fondent. Vous noterez donc par ce raiſonnement d'Hippocrate, qu'il n'a pas creu que la continuité ou intermiſſion de la fiebvre, dependiſt ſimplement du foyer & du lieu où s'eſt amaſſé l'humeur qui l'allume; mais pluſtoſt de ſa qualité & quantité. S'il eſt d'vne ſubſtance eſpaiſſe & viſqueuſe & qu'il abonde, il aura plus de cette matiere oleagineuſe plus propre à tenir feu; par ainſi la fiebvre ſera de plus longue durée. Et de vray, la raiſon que donnent ceux qui mettent le foyer des continuës dans les grands vaiſſeaux m'a ſemblé bien foible. Ils mettent en auant, qu'il faut pour entretenir la fiebvre continuë, que ſans ceſſe les exhalaiſons des humeurs enflammez & pouris ſe portent au cœur, qui les communique inceſſamment par les arteres à tout le reſte du corps; & qu'il n'y a que les grands vaiſſeaux qui puiſſent continuellement fournir à cet incendie. A quoy ie replique, que ſi quelque humeur

[h] Liu. 4. des maladies, ὁκόσοισι δὲ τῶν ἀνθρώπων πῦρ ἐμπίπτῃ, ἄλλο μηδὲν τοῦ ἀνθρώπου κακὸν ἔχοντος, ἀπὸ τῆς πιμελῆς ἐνεούσης τοῦ χωρίου, ἐμπίπτει. puis apres donnant raiſon pourquoy la fiévre s'augmente par la durée, il dit θερμαινομένου γὰρ τοῦ αἵματος ἐξαλμυεῖ μάλιστα διὰ τοῦτο τοῦ ὑδρωποειδέος, ὅ τι ἐστὶ τῷ πυρὶ πολεμιώτατον, καταλείπεται γὰρ τὸ λιπαρὸν καὶ κοῦφον ὅ τι ἐστὶ χολῶδες καὶ τῷ πυρὶ τροφὴ μάλιστά ἐστιν.

de qualité ou quantité notable s'amasse quelque part, & allume la fiebvre ; elle sera tousiours en ce cas continuë. Les phlegmons des parties les plus esloignées du cœur en font la preuue, & nous iustifient qu'vne fiebvre continuë peut s'allumer de la pourriture des petites veines. Ne sçait-on pas que nostre corps est ouuert de tous costez, & que ces substances spirituelles & toutes de feu sont si subtiles, qu'elles se portent en tous lieux ; & rien n'en peut arrester le commerce. Disons donc que le simple esloignement du foyer n'empeschera iamais la continuité de la fiebvre.

IATR. L'experience, Orthodoxe, la premiere de nos maistresses, appuye fortement l'opinion de Philalethe. Nous auons vû cette année derniere des fiebvres continuës malignes, dont le siege se rencontroit hors les grands vaisseaux ; comme il parust assez quand on vint à les examiner de plus prés. Elles auoient cinq ou six heures, peu plus ou moins, de remission assez considerable ; la fiebvre redoubloit apres sans frisson ny aucun autre accident, du nombre de ceux que nous apperceuons au commencement des intermittentes : la violence du redoublement causoit des douleurs de teste extraordinaires, des assoupissemens auec mouue-

mens

mens conuulſifs accompagnez quelquefois de foibleſſes, inquietude, enuie de vomir, auec deſgouſt de la nourriture; le poulx eſtoit inegal & treſſaillant, la chaleur acre & piquante, principalement vers le progrez & durant la vigueur des redoublemens : le bas ventre eſtoit eſleué & tendu bien que ſans douleur, les vrines telles qu'en ſanté; ſinon que ſur la fin de la maladie, elles ſe troubloient vn peu : tout le corps eſtoit couuert de taches pourprées, le ſang qu'on tiroit paroiſſoit beau en ſa couleur & nullement pourry; la ſeroſité en eſtoit bilieuſe : hors les redoublemens tous ces accidens ceſſoient, excepté quelque douleur de teſte ou leger aſſoupiſſement, le poulx demeuroit égal & fort, mais au reſte viſte & frequent : les ſeuls excremens du ventre gardoient les marques de la pourriture, leur couleur paroiſſoit tres-mauuaiſe, la ſubſtance en eſtoit fort claire & fluide qui tenoit beaucoup de la nature de la bile ærugineuſe non ſans vne puanteur & infection extrême. Les malades gueriſſoient par l'vſage des lauemens & cardiaques; on practiquoit auſſi la ſaignée, bien qu'auec plus de moderation que ſi le feu euſt eſté allumé és grands vaiſſeaux, ou qu'il y euſt eu inflammation au bas ventre; les plus doux purgatifs apportoient vn ſoulage-

ment tres-sensible. Puis donc qu'on ne trouuoit rien à redire au sang ny aux vrines, dont toutesfois nous empruntons les signes les plus certains des maladies qui ont pris place dans les grands vaisseaux ; il reste à penser que leur foyer estoit renfermé és petites veines & rameaux de la veine porte: le ventre tendu & esleué, la puanteur des selles monstroient assez aux moins clair-voyans le giste de la pourriture.

ORTH. Ie sçay bien, Philalethe, qu'Hippocrate aux endroits que vous auez cité, estime la bile estre la principale cause de la fiebvre ; ie ne veux point vous disputer cette opinion, quoy qu'elle meriteroit bien d'estre contestée, & que la derniere partie du liure de la nature de l'homme où elle est contenuë, me la fasse soupçonner ; comme ne venant pas au iugement de [1] Galien, de nostre Hippocrate, ny d'aucun de ses disciples : non plus que les quatre liures des maladies attribuez à Polybe. Neantmoins ie veux croire auec vous que la fiebvre est vn feu allumé dans vne matiere oleagineuse, laquelle se trouue plus en la bile qu'en quelque autre humeur : que la partie la plus grasse de nos alimens luy donne l'estre ; qu'elle produit la fiebvre continuë ou intermittente, selon sa quantité & qualité, & qu'elle peut

[1] οὔκουν φασὶν ἱπποκράτειον εἶναι τὸ βιβλίον, ὡς καὶ φανερῶς ψευδοῦς ὄντος τοῦ λεγομένου καὶ διαφερομένου τοῖς ἑτέρωθι γεγραμμένοις ὑφ' ἱπποκράτους. & pour tesmoigner que son Autheur est pl^9 ieune, il fait remarque

s'amasser en tous les rameaux de la veine porte qui nourrissent plusieurs parties du bas ventre. Ie reçois encore les obseruations d'Iatrophile, en ayant fait assez souuent de pareilles ; mais ie ne me voy point obligé par toutes ces choses de conclure auec vous qu'il fust necessaire d'en venir au vomitif d'antimoine. Et ce pour deux raisons, la premiere est, que l'humeur qui allume la fiebvre continuë en ces parties doit estre amassé en quantité suffisante ; & de plus, estre espais & visqueux pour entretenir continuellement son feu. Or si vous le voulez de cette nature, il se trouuera plus propre à sortir par les selles que par le vomissement. La seconde est, que l'amas de telles humeurs en cette fondriere & cloaque d'excremens contracte vne pourriture toute extraordinaire ; Iatrophile en a fort bien iugé par l'extrême puanteur des selles. Estans donc si malins & de leur nature ayans plus de pente vers le bas, nous ferions faute de vous croire : ie ne veux point exagerer icy la violence de cette euacuation, ny la malice du remede. Ie me contenteray de dire que la puanteur & infection insupportable de ces humeurs que vous pretendez faire remonter par le vomissement, n'apporteroit pas seulement durant son effort des foiblesses & syn-

de la façon de parler, & de qnelques mots inusitez du temps d'Hippocrate, οὐδαμόθεν γὰρ οὔθ' Ἱπποκράτης, οὔτε τις τῶν παλαιῶν ὁ συνεχῆ πυρετὸν ὠνόμασε σύνοχον, ὥσπερ οὐδὲ οὐρήματα τὰ οὖρα.

copes dangereuſes; mais auſſi laiſſeroit en l'eſto mach vne impreſſion de ſa malice, qu'a peine vne longuë ſuite de temps pourroit effacer: ce que nous voyons arriuer à ceux qui en ont vſé de la ſorte; ils demeurent ſans appetit, tous attenuez & languiſſans pour le deſgouſt & abomination eſtrange de la meilleure & plus familiere nourriture. Enfin ie diray ſans paſſion que c'eſt bien abuſer de la miſere d'vn pauure malade que de contraindre ſa bouche à faire l'office de chaire percée, & luy donner à ruminer de telles ordures.

PHIL. Ie vous confeſſe, Orthodoxe, qu'vne telle malice & corruption, à laquelle on expoſe ainſi les parties nobles, deuroit eſpargner ce paſſage & faire changer de route à ces ordures. Mais, penſez vous qu'elle s'y rencontre toûjours, & qu'il ne ſe puiſſe allumer en ces parties vne fiebvre continuë, deuant que ſa cauſe ſoit montée à ce ſouuerain degré de pourriture.

IATR. Le cas que propoſe Philalethe, eſt à mon aduis fort conſiderable, Orthodoxe; par exemple, ſi la bile s'amaſſe au pancreas ou par ſa mauuaiſe diſpoſition ou qu'elle y vienne d'ailleurs, qu'elle ſoit gluante & eſpaiſſe, & ainſi plus capable de fournir la matiere d'vne

fiebvre continuë ; & ce d'autant plus opiniaſtre que ſa cauſe ſe trouuera renfermée en vn corps glanduleux qui s'en abbreuue, & la retient plus longuement : penſez vous que lors on fiſt mal de ſonger à l'antimoine ? pour moy ie n'en ferois aucune difficulté : vû que les humeurs contenus en cet endroit ſe vuident aſſez commodement par cette voye. Ceux qui en ces derniers ſiecles ont plus curieuſement recherché les ſecrets de l'antimoine, nous en ont ouuert le chemin. Iean Georges Virſungues en l'an 1642. en preſence de pluſieurs perſonnes dignes de foy (entre leſquels eſtoit Nicolas Bartholin qui rapporte cette obſeruation au Chapitre treziéſme du premier liure de ſes inſtitutions anatomiques) trouua vn conduit large, membraneux & ſolide, qui ſe portoit obliquement ou directement le long du pancreas, & reſpandoit pluſieurs petits rameaux par toute ſa ſubſtance ; aboutiſſant enfin à l'inteſtin *duodenum* proche le conduit cholidoque, & y deſgorgeant la bile qui y eſt contenuë par vne ouuerture aſſez grande qu'vne valuule fermoit, empeſchant qu'on ne pût introduire la ſonde par ledit inteſtin dans le pancreas : ains au contraire elle s'ouuroit facilement du pancreas au dehors, & dans l'inteſtin : & quoy que ce canal

fuſt vuide de bile il s'en trouuoit neantmoins touſiours teint, & lors qu'on y conduiſoit la ſonde, on l'en retiroit colorée, de ſorte qu'il ſemble que telle partie ait eſté faite pour vn ſecond reſeruoir de la bile. De là vous iugerez s'il vous plaiſt combien le vomiſſement eſt commode en ce rencontre : ſi cet humeur doit eſtre groſſier & viſqueux, comme vous dites, il ſera plus ſeur & plus aiſé de le mettre hors par cette voye que de le promener par tant de parties, & luy faire faire tous les contours des inteſtins.

ORTH. Si tous les corps, Iatrophile, eſtoient baſtis de la ſorte, & ne deſdiſoient cette obſeruation de Virſungues, elle ſeroit fort conuainquante. Mais Galien au liure ſecond des temperamens, par l'exemple du Philoſophe Eudeme, & de ceux qui comme luy vomiſſoient la bile tous les iours; nous fait dire que cette diuerſité de conduits eſt vn joüet de la nature dans vne matiere qu'elle gouuerne à ſon plaiſir: & en vain Virſungues auroit fait la remarque d'vne telle conſtitution particuliere, ſi elle nous euſt eſté commune comme le ſont les autres conduits de la bile. Ie dis bien plus, ſans que ie vueille pour ce blaſmer ſa curieuſe recherche, qu'il n'eſt beſoin que vous vous tra-

uailliez ainſi pour nous monſtrer au doigt & à l'œil les routes de la nature ; elle les trouue en tous lieux, & meſme ſe les fait quand elle eſt preſſée : Ie conſens en voſtre faueur que le pancreas ſe puiſſe deſgager par le vomiſſement ; conſiderez toutesfois ie vous prie quel doit eſtre l'humeur qui ſe peut deſcharger de la ſorte, & ſi eſtant groſſier & viſqueux il ſe pourra demeſler de l'embaras de tous ces petits rameaux diſperſez par la ſubſtance du pancreas; vous le tireriez pluſtoſt hors de ſa place que de le nettoyer ainſi tout d'vn coup comme vous pretendez faire : la violence n'y ſeruira de rien ; & ſi vous vous donnez la patience, comme vous deuez, les plus doux remedes en viendront à bout. Il y a quelque temps qu'ainſi temerairement on donna à la trauerſe & en cachette le vomitif le neufieſme d'vne fiebvre continuë dont on iugeoit le principal foyer eſtre au bas ventre, ie m'aſſeure que le pancreas en eſtoit auſſi coulpable qu'vne autre partie : le malade meſme eſtant d'vn temperament melancholique auoit preſenty pluſieurs ſemaines deuant vne peſanteur incommode en ces parties, ce qui marquoit certainement la nature & quantité des humeurs qui s'appreſtoient pour cette fiebvre. Le remede fit quelque peu d'effet, il

vomit auec des violences extrêmes & continuelles, quoy qu'inutilement, car on ne tira presque rien que ce qu'il prenoit de nourriture & de boisson; dont la fiebvre s'irrita tellement que pour l'appaiser & esteindre le feu il fallut derechef retourner plusieurs fois à la saignée, aux lauemens, & enfin aux purgatifs les plus legers qui acheuerent la guerison.

PHIL. Il nous est impossible, Orthodoxe, de resister à la force de vos raisonnemens, & de demeurer plus long-temps dans les persuasions contraires : apres tant de lumieres ie soustiendray desormais auec vous ; qu'encore que le foyer de cette fiebvre nous permette le vomitif, la condition de l'humeur y resiste : & nous ne pouuons trauailler auec asseurance sans son consentement.

IATR. Ie me rends pareillement, Orthodoxe, en vous demandant la grace de nous instruire plus à plein sur les fiebvres qui regnent maintenant parmy nous.

ORTH. Ces fiebvres dont vous me parlez, Iatrophile, redoublent tous les iours, & le plus souuent sans frisson; elles ressemblent en quelque façon à la double tierce continuë ; & ont deux foyers, l'vn és grands vaisseaux, l'autre en la veine porte : ainsi la bile croupissant &

pour-

pourriſſant en deux endroits, cauſe deux tierces inégales pour la pluſpart du temps en leurs accez. Nous les voyons ſouuent en ce païs où nos Citoyens font grande chere & bien peu d'exercice ; dont il faut de neceſſité qu'ils amaſſent beaucoup d'impuretez en la premiere region du corps : elles gueriſſent heureuſement en tirant du ſang, & arreſtant le tranſport qui s'en pourroit faire ſur quelque partie noble ou principale ; les lauemens alteratifs & purgatifs, le regime de viure, les aperitifs rafraiſchiſſans, & enfin la purgation ſecondent la ſaignée, & racheuent la gueriſon ſans le ſecours du vomitif. Les accidens qui ſuruiennent inopinement n'obligent point à changer ces ordres ; s'il arriue par exemple vn vomiſſement ſymptomatique, il le faut empeſcher pour les raiſons & par les moyens que i'ay propoſé cy-deuant ; s'il eſt critique & que la nature ait de la peine à enfanter ſon deſſein, le vomitif doux ſuffira. Que ſi l'humeur plus eſchauffé ſe portoit à la teſte & cauſoit en ſuite l'aſſoupiſſement, lethargie, conuulſion & autres accidens d'vn cerueau remply de ſeroſitez, & trauaillé par leur acrimonie ; vous ne manquerez chez nous de remedes pour l'en deliurer : vous pouuez attendre vn prompt ſecours des ventouſes, veſi-

catoires, & de l'ouuerture des arteres, si vous iugez que ces accidens viennent des serositez qu'elles respandent dans la substance du cerueau. Il est superflu de vous donner icy la liste de tous les remedes que la medecine vous fournira en tels inconueniens : Ie diray en vn mot que si la fiebvre estoit moins allumée, & qu'il n'y eust aucune inflammation au bas ventre; ie trouuerois plus à propos de trauailler sur le champ à l'euacuation par quelque puissant purgatif, qui tirera tout d'vn coup les humeurs grossiers renfermez en la premiere region, & les subtils & fereux qui se portent au cerueau. Le vomitif au contraire augmenteroit le mal & la crainte, aidant à leurs violens mouuemens qui les portent en haut; tandis que le vomitif trouble à contre-temps le bas ventre, & y met vn tel desordre qu'il se termine assez souuent par vn mortel abscez. Si vous me vantez en ce cas desesperé la vertu de l'antimoine ; Hippocrate voulant en l'Aphorisme sixiesme du liure premier, qu'és [k] extrêmes maladies on employe les derniers remedes, croyez vous que nous ayons besoin pour cela des fourneaux des Chymistes? parcourez nos dispensaires ils vous fourniront vn bon nombre de puissans remedes propres en ce rencontre: tel est nostre electuai-

k ἐς δ' τὰ ἔσχατα νοσήματα, αἱ ἔσχαται θεραπεῖαι ἐς ἀκριβείην κράτισται.

re de psyllium, de carthame, de suc de roses, le diaprunis laxatif & autres donc ie me suis tousiours seruy heureusement. Il ne m'est donc plus besoin de plus long discours pour vous faire gouster les iustes raisons de cette ancienne methode & condamner la nouuelle ; il me semble que ie n'ay rien oublié de ce que ie vous auois promis, ie m'en rapporte à vous, Philalethe & Iatrophile, que s'il est d'auenture eschappé quelque chose à ma memoire, ie vous prie de m'en aduertir & de le pardonner à l'aage.

PHIL. Puisque vous nous obligez à parler franchement, vous me permettrez de dire, Orthodoxe, que vous auez passé sous silence la fiebvre chaude, & celle appellée des Grecs ἀσώδης, pour les inquietudes qu'elle apporte.

ORTH. Vous dites vray, Philalethe, mais la tierce continuë & violente est la veritable fiebvre chaude, celle qui est dite ἀσώδης est de mesme nature au iugement de plusieurs, ou plûtost vne espece de fiebvre leipyrie : pource que ceux qui en sont attaquez bruslent dedans & sont froids au dehors, auec grandes inquietudes, ne pouuans demeurer en repos ou trouuer vne bonne place : ils sont mesmes quelquefois sujets aux nausées & vomissemens. Sa cause vient

d'vne bile espaisse meslangée de pituite dont les visceres s'enflamment. Hippocrate l'a d'escrit au liure de la façon de viure des maladies aiguës, ou pour sa guerison il veut que le malade soit couché mollement dans vn lieu obscur, qu'il ne s'agite que le moins qu'il pourra ; il ne luy donne que l'oxymel aqueux, & fait fomentation fort tiede sur les flancs auec la graine de lin boüillie dans l'eau & l'huile, n'osant irriter cet humeur farouche ; ains faisant toûjours son possible pour l'adoucir. D'où il vous laisse à penser si le vomitif violent luy seroit propre.

IATR. C'est maintenant, Orthodoxe, que nous pouuons dire qu'il ne nous est rien eschappé de ce qui nous eust pû laisser quelque scrupule : vous nous auez plainement satisfait, & quand bien il vous resteroit encore quelque chose à nous dire ; Ie serois d'auis, qu'on remist la partie à demain crainte de vous incommoder plus long-temps, & d'alterer par nos demandes si importunes vne santé qui nous est si chere, vous obligeant ainsi à parler d'auantage.

ORTH. Ie n'eusse iamais crû, Iatrophile, auoir assez de force pour tant parler, il me semble neantmoins, bien que le Soleil en se cou-

chant m'aduertiſſe du contraire, qu'à peine eſtes vous arriuez tant la douceur d'vn tel entretien me charme en me laiſſant auſſi frais qu'au commencement, & tout preſt de continuer ſi vous me le permettiez. Mais puiſque vous le trouuez bon mettons fin pour ce iourd'huy à noſtre entretien, & nous ſouuenons que le vomiſſement practiqué ſelon la couſtume des Anciens n'eſt aucunement neceſſaire pour conſeruer la ſanté, eſtant plus expedient de faire abſtinence, & de donner par ce moyen loiſir à la chaleur naturelle de diſſiper les ſuperfluitez de la nourriture. Qu'on a eu raiſon d'abolir l'vſage de l'ellebore, & qu'à tort on luy veut maintenant ſubſtituer le vomitif d'antimoine. Que comme Hippocrate, Galien & les plus ſçauans Medecins qui les ont ſuiuy, n'ont iamais donné l'ellebore aux fiebvres continuës ; Nous ne deuons non plus vſer de l'antimoine, ny de tous les autres vomitifs violens : vû que la fiebvre continuë, les humeurs qui l'allument, les accidens qui s'en enſuiuent, & ſon foyer meſme nous le deffendent ; ce qui ſe doit eſtendre aux medicamens purgatifs tels qu'ils puiſſent eſtre quand il y a crudité. Bref nous pouuons renfermer tout noſtre entretien en ce ſyllogiſme.

L'vsage des violens vomitifs est tres-dangereux en toutes les fiebvres continuës.

Or le vomitif d'antimoine est violent, dont il est tres-dangereux de se seruir du vomitif d'antimoine és fiebvres continuës.





DEVXIESME ENTRETIEN.

IATROPHILE, PHILALETHE, ORTHODOXE.

IATROPHILE.



E confesse, mon cher Philalethe, que ie vous suis entierement redeuable du profit que ie tiray hier de l'entretien d'Orthodoxe, lors qu'il nous exposa si clairement & auec tant de sçauoir des veritez qui m'auoient esté iusqu'à ce iour peu connuës; & qu'il nous persuada si fortement, que le violent vomitif

est d'vn dangereux vsage pour les fiebvres continuës : il faisoit estat de nous monstrer auiourd'huy que l'antimoine est de cette nature. Partant si ie croyois auoir autant de force sur son esprit qu'il m'a fait paroistre de courtoisie, ie le prierois volontiers d'examiner, comme il a de coustume, si cette sorte d'euacuation est absolument necessaire pour les fiebvres intermittentes. Et certes, le grand cours de la practique de ce temps me porte à vne commune persuasion, que telles maladies ayans leur foyer au bas ventre, peuuent ceder heureusement à ce remede ; principalement si elles se trouuent opiniastres & rebelles.

PHIL. I'ay tousiours admiré, Iatrophile, la bonté & le sçauoir d'Orthodoxe, & vous puis tesmoigner qu'il ne prend point plus grand plaisir dans l'entretien de ses amis, qu'à resoudre quelque poinct de doctrine ou de practique qu'on luy aura proposé ; principalement s'il est de consequence en nostre profession. Attendez vous donc qu'il satisfera pleinement à vostre enuie, d'abord que vous luy en aurez fait l'ouuerture.

IATR. Ie sçay bien, Philalethe, qu'Orthodoxe est si bon, & de plus il vous cherit tellement, qu'il ne vous peut rien refuser de ce que vous

vous luy demanderez. Ie vous prie donc, l'occasion se monstrant à nous si fauorable, vû qu'il a resolu de passer encores icy quelques iours, de ne la pas laisser eschapper, & de luy faire la proposition de cette seconde demande.

PHIL. I'accompliray vostre desir, Iatrophile, son entretien ie m'asseure nous fera couler aussi agreablement toute la matinée, que nous acheuasmes la iournée d'hier : ie me souuiens de l'auoir autresfois oüy dire de belles choses touchant ces maladies. Mais ne perdons vn temps si cher, descendons promptement au iardin ; i'ay peur que nous ne l'y trouuions desia, ie sçay bien sa coustume.

IATR. Vous ne vous abusez pas, Philalethe, il me semble que ie l'apperçoy au bout de ce parterre, & qu'il vueille entrer sous le cabinet de phyllirée.

PHIL. C'est luy-mesme, Iatrophile, doublons le pas ; il aura sujet de nous accuser de paresse. Nous sommes tous confus, Orthodoxe, que vostre aage auancé ne vous empesche pas d'estre plus matineux que nous.

ORTH. Ie ne fais que descendre tout maintenant, Philalethe, & n'ay pas ainsi beaucoup d'auantage sur vous. Vous sçauez la coustume que ie practique de ne demeurer iamais au lict

passé cinq heures, & quand la saison m'y conuie, comme elle fait à present, de faire la promenade du matin ; c'est elle qui entretien ma santé depuis qu'Hippocrate m'a appris, qu'il faut [1] que l'exercice precede le manger.

[1] Liu. 6. des epidem. sect. 4. art. 28. πόνοι σιτίων ἡγείσθωσαν.

IATR. Il est vray, Orthodoxe, que le sommeil du matin, principalement apres le leuer du Soleil est grandement prejudiciable à nostre santé ; le sommeil retire la chaleur & le sang au dedans, le Soleil & la lumiere la rappelle en dehors ; si bien que ces contraires mouuemens mettent en trouble le repos, voire mesmes les fonctions de toute la nature, qui attend le resueil pour faire la distribution de la nourriture & vuider les excremens.

PHIL. Ie diray plus, Orthodoxe, qu'outre l'incommodité que nous apporte ce sommeil, qui est assez grande pour en destourner les plus curieux de leur santé ; il desrobe à nos sens la plus belle partie de la iournée, & à nostre esprit la plus commode pour l'estude, le cerueau estant lors pur & net des fumées de la cuisine, & les esprits qui en sont les instrumens, reprenans leur vigueur premiere.

ORTH. Pourquoy donc perdons nous, mes amis, ces plus belles heures du iour ? poursuiuons vostre dessein, que nous auions

entamé & laissé pour le reprendre.

IATR. C'est pour ce, que nous vous cherchions, Orthodoxe, & puisque vous auez compris le sujet de tout nostre entretien en vn syllogisme, duquel la premiere partie a esté desia par vous si clairement prouuée; venons, si vous l'agréez, à la seconde, & voyons si l'antimoine est vn vomitif violent, & s'il retient en soy, comme l'on dit, des qualitez malignes & veneneuses.

PHIL. Vous nous auez monstré, Orthodoxe, que le vomitif violent est extremement dangereux és fiebvres continuës, mais nous doutons encore s'il en est ainsi pour les intermittentes, lors mesme qu'elles sont longues & opiniastres. Ce qui nous tient d'auantage suspends, c'est que nous voyons les plus religieux ne faire plus difficulté d'en vser, & que les heureux succez luy ont donné telle reputation, qu'on ne croit pas maintenant pouuoir guerir sans ce remede.

ORTH. Ie sçay bien, Philalethe, qu'il y en a qui guerissent apres en auoir pris; mais i'estimerois auoir fait vn iugement temeraire si pour ce (comme fait le vulgaire ignorant) ie prononçois en sa faueur. Hippocrate m'apprend au premier de ces Aphorismes, la difficulté

qu'il y a d'eftre equitable en ce iugement. Ne voyez vous pas tous les iours deuant vos yeux guerir des malades malgré les loix de medecine, qui par ainfi doiuent leur fanté pluftoft au hazard & à la fortune, qu'à vne fage & iudicieufe conduite, telle que noftre profeffion demande : & fi ie l'entreprends, ie vous prouueray auffi clairement qu'on peut auec raifon auoir ces fentimens pour les effets merueilleux de l'antimoine : & qu'il n'eft pas neceffaire d'y auoir recours és fiebvres intermittentes, comme ie vous monftray hier, qu'il ne s'en faut feruir aux continuës.

PHIL. Nous vous en prions inftamment, Orthodoxe, vous nous ferez en cela vn fingulier plaifir, en nous releuant de ce doute que nous a laiffé la bonne opinion qu'vn chacun conçoit de ce remede; quoy que nous n'ignorions pas, s'il en guerit quelques-vns, que plufieurs s'en plaignent ; mais auffi le plus grand nombre n'en dit mot.

ORTH. Vous fçauez bien defguifer la verité en vous raillant, Philalethe, & prier quant & quant de fi bonne grace qu'on ne peut vous efconduire : puifque vous le defirez, ie fatisferay premierement à la demande que vous me faites, remettant apres le difner à m'acquitter de ma

promesse, qui estoit de vous descouurir le venin & la violence de l'antimoine. Monstrons donc maintenant que les fiebvres intermittentes n'ont besoin d'vn tel remede, ce que ie vous vas prouuer par Induction, qui est le moyen le plus propre pour tirer vne conclusion necessaire des propositions particulieres.

PHIL. Que vostre façon d'enseigner est reguliere, Orthodoxe, ça esté par cette methode que vous nous auez dechiffré ce qui estoit de plus embroüillé dans les fiebvres continuës; i'espere qu'elle ne vous reüssira pas moins pour les intermittentes : mais ie vous prie auant toutes choses de me dire d'où vient qu'entre les fiebvres, les vnes sont continuës, les autres intermittentes.

ORTH. Ie m'estonne que vous me faisiez cette demande, Philalethe, mesmes apres y auoir satisfait ; & ne puis comprendre quel motif vous y porte, d'accuser vostre peu de memoire. Vous nous en auez donné trop de preuues; de penser aussi que vous l'ignoriez, il faudroit ne vous pas connoistre, ny le rang que vostre merite vous donne : quant à moy ie croy que vous la remettez sur le tapis pour me sonder encores, & voir si ie demeureray ferme & arresté en la resolution que i'en donnay hyer;

elle estoit telle, à sçauoir qu'il y a deux opinions contraires sur cette question. Les vns veulent que la continuité ou intermission de la fiebvre vienne de son foyer, & de la nature de l'humeur qui la cause, les autres se contentent de cette derniere : la raison sur laquelle les premiers se fondent est, que pour entretenir la continuité de la fiebvre, elle ne doit manquer de son aliment propre, & n'auoir rien qui l'empesche ou retarde de se communiquer au cœur ; & de ce ils inferent que la quantité de l'humeur y est necessaire pour l'vn, & le voisinage du cœur pour l'autre : c'est pourquoy ils la logent dans les grands vaisseaux. Ils disent au contraire qu'il faut pour les intermittentes fort peu d'humeur arresté en vn lieu plus à l'escart & serré, ce qui fait que sa cause estant ainsi ramassée & reduite à l'estroit, la Nature ne la peut entierement mettre dehors par l'effort d'vn accez ; & que de ces reliquats auec la mauuaise impression de la partie, se prouigne l'humeur pour la seconde attaque. On n'aura pas de peine à croire que la nourriture qui aborde incessamment en vne partie si mal disposée, ne s'y pourrisse, & ne contribuë à r'allumer de nouueau cette fiebvre; adjoustez y encores la foiblesse, qui l'expose à receuoir les impuretez des autres parties. Les

autres soustiennent au contraire que la seule condition du peu ou plus grande quantité de la matiere qui s'enflamme, apporte cette difference de continuité ou d'intermission, en quelque lieu qu'elle se rencontre. L'exemple du phlegmon qui cause la fiebvre continuë, bien qu'il soit en vne partie des plus esloignées, donne l'auantage à cette derniere opinion, comme ie l'ay cy-deuant remarqué; ayant mesme conclu en leur faueur, suiuant les maximes d'Hippocrate: que les continuës se pouuoient allumer és petits & grands vaisseaux.

IATR. Pourrions nous prendre l'alternatiue, Orthodoxe, & soustenir auec raison que les intermittentes s'allument pareillement des humeurs reseruez, tant és grands que petits vaisseaux.

ORTH. Quelques Anciens, Iatrophile, ont mis le siege des intermittentes és grands vaisseaux, & proposé pour leur cause la pituite, la bile, ou l'humeur melancholique meslé auec le sang; & que cét humeur s'en separant à l'entrée de l'accez, se portoit de veine en veine iusques aux plus petites, esparses par toute l'habitude du corps: d'où procedoit à leur aduis, le frisson, le froid ou l'horreur, que la chaleur de la fiebvre suiuoit lors qu'il venoit à s'allumer,

& duroit autant de temps qu'il en failloit pour l'attenuer, subtiliser & dissiper par la sueur qui terminoit l'accez. Et quoy que cette opinion semble assez plausible pour estre appuyée de raisons vray-semblables & de l'authorité des Anciens; si est-ce pourtant, qu'à mon iugement nos derniers siecles se peuuent vanter d'auoir mieux reconnu la retraicte de ces fiebvres, & marqué plus precisement leurs limites, qui sont renfermez de la premiere region du corps & des plus petites veines de ses visceres, & mesme quelquesfois estendus au dehors proche l'estomach, és parties caues du foye, de la rate, du pancreas, mesentere & autres; lesquelles parties, à raison de leur fonction ordinaire, employée à changer les alimens pour nostre nourriture, & separer les excremens, amassent & entassent de iour en iour des impuretez les vnes sur les autres, dont la pourriture sert d'aliment à cette sorte de fiebvre, differente selon leur particuliere nature. La pituite fait la quotidienne, la tierce vient de la bile, & de l'humeur melancholique la quarte.

PHIL. Pensez vous, Orthodoxe, que la quotidienne ait son siege en l'estomach, la tierce au foye, la quarte en la rate?

ORTH. La quotidienne, Philalethe, est tres-

rare

rare en ces quartiers ; cette fiebvre dont nous apperceuons tous les iours les accez est la double tierce. Ie ne dis pas pourtant qu'elle ne se puisse quelquefois rencontrer. Pour moy ie ne l'ay encore obserué ; sa cause fait la raison de sa rareté, qui n'est autre qu'vne pituite restée de la premiere coction & amassée en l'estomach & és intestins, d'où elle a le chemin tout ouuert pour sa sortie. Bien qu'elle s'arreste assez souuent en quelque intestin, ou pour lors elle excite plustost les tranchées & la colique que la fiebvre. Mais ny ayant que sa portion plus grossiere, qui se separe en cette premiere coction & la plus subtile se portant au foye, il se pourroit faire que la nature s'en deschargeroit par apres sur quelque partie du bas ventre, ou elle s'amasseroit à loisir en telle quantité qu'elle seroit suffisante pour allumer la fiebvre quotidienne; qui en ce cas n'auroit son foyer en l'estomach & intestins. Toutesfois i'estime cette sorte de fiebvre plus rare que la premiere: mesmes quelques-vns croyent selon cette opinion que vous nous auez tantost voulu faire passer pour estre d'Hippocrate, que la bile est capable de produire toutes sortes de fiebvres. La tierce aussi n'a pas tousiours son siege és parties caues du foye, non plus que la quarte en la rate;

vû qu'il n'y a aucune partie de cette premiere region qui ne puisse faire amas de bile ou d'humeur melancholique.

IATR. Ce retour si reglé de telles fiebvres me surprend entierement, Orthodoxe, & ie ne trouue rien d'admirable comme de voir les accez reuenir si precisement à certains iours, & quelquefois à la mesme heure, sans rompre leur ordre; si ce n'est lors qu'elles viennent à changer, la tierce deuenant quarte, & la quarte tierce, ou que quelque cause externe ait apporté ce changement.

ORTH. Nous sommes aussi empeschez, Iatrophile, à trouuer la raison de cet ordre si reglé que les Philosophes celle du flux & reflux de la mer. Ceux qui se sont trauaillez iusques à cette heure pour en auoir l'esclaircissement ont tombé en tant d'absurditez & d'erreurs, qu'il leur eust esté plus expedient de confesser auec Galien que ces effets merueilleux dependent absolument de la particuliere nature de l'humeur qui produit la fiebvre : ou comme dit Fernel, d'vn certain degré de pourriture inexplicable; & c'est assez marquer le foible de nostre connoissance que d'en demeurer là sans pouuoir penetrer plus auant.

PHIL. Cette response, Orthodoxe, ne sa-

tisfera pas ceux qui ne reconnoissent aucunes qualitez occultes, qu'ils disent estre par mespris le pont aux asnes.

ORTH. Ces gens-la, Philalethe, me font pitié en se donnant ainsi la gehenne; & ne pouuant souffrir les bornes que Dieu a mis à nostre raison, tant la superbe les hausse au dessus de nostre condition, qu'ils pensent que ce leur est vn affront, que d'arrester si court dans la connoissance des choses: neantmoins tous leurs efforts sont autant de reproches à la foiblesse de leur iugement. Ils trouuent le feu chaud & ne sçauroient dire le pourquoy.

IATR. Ie seray tousiours des vostres, Orthodoxe, cette ignorance que vous nous aduoüez, marque la parfaite connoissance de vous-mesme, il n'appartient qu'à Dieu de connoistre & de sçauoir tout. Laissons donc precipiter ces Messieurs si sçauans en ces abysmes sans fond; dites moy seulement, ie vous prie, si la cendre des humeurs restée au foyer & la mauuaise disposition de la partie, est la seule cause du retour de la fiebvre? quelques-vns tiennent cette pensée pour vne pure resuerie; les autres l'approuuent, & nous disent que comme les fiebvres continuës qui disparoissent sans sujet ont leur retour, la cause n'ayant esté entie-

rement vuidée par l'art ou par la nature : de mesme, l'humeur amassé en la partie où est le siege de la fiebvre intermittente, n'estant en vn accez tout consommé, qu'il en reste assez pour continuer plusieurs autres; à quoy fournissent tous les iours les impuretez qui y affluent, ou sont tirées d'ailleurs. Il est ainsi de necessité, toutes ces causes se rencontrant ensemble, que la fiebvre soit prolongée.

ORTH. Il se peut faire quelquesfois, Iatrophile, bien que rarement cela arriue, qu'il ne demeure au foyer que la mauuaise disposition auec le peu de reste de ce qui a brûlé pendant l'accez; & lors la fiebvre est pour cet esgard de peu de durée & facile à guerir. Il en va au contraire quand il y a beaucoup d'humeur, lequel pour sa demeure & par la suite de plusieurs accez, augmente sa mauuaise qualité & fait qu'ils sont plus longs & plus dangereux. L'histoire qu'apporte Fernel au Chapitre dixiesme de son traicté des fiebvres, rend tesmoignage de cette verité. Le cadaure d'vn malade decedé de paralysie suruenuë à vne fiebvre tierce ayant esté ouuert, on trouua vne liure de bile ærugineuse qui s'estoit emparée des nerfs de l'espine : d'où nous pouuons inferer qu'il y a assez souuent quantité d'humeur au siege de la fiebvre, le-

quel on irrité à contre-temps par la purgation ou autres remedes qui l'eschauffent; si bien qu'estant ainsi attenué & subtilisé, il change aussitost la nature de la fiebvre. C'est de la sorte que les malades portent la faute de ceux qui les traictent auec tant d'imprudence, & que la simple quarte se change en double, la double en triple, & enfin en continuë; ce qui n'arriueroit pas s'il se rencontroit peu d'humeur au foyer de la fiebvre.

IATR. Sur ce ie vous demanderois volontiers, Orthodoxe, quand l'intermittente se change en continuë, est-ce à raison que l'humeur qui la produit va se subtilisant de plus en plus, & que penetrant plus auant il se glisse dans les grandes veines.

ORTH. Cela se peut faire de la sorte, Iatrophile, & c'est l'opinion la plus commune; mais pource que la continuité de la fiebvre ne depend pas tousiours de son foyer, comme nous auons dit, ains de la quantité ou qualité de l'humeur; ne vous estonnez pas si sans partir de sa place, & de plus estant eschauffé par ces remedes donnez mal à propos, il fait la continuë de la fiebvre iusques à ce qu'il soit consommé.

PHIL. Il n'y a pas grand sujet de s'esmerueil-

ler, Orthodoxe, si la tierce simple se change en double ou en continuë, & que le mesme arriue à la quarte. Mais que la quarte apres auoir long-temps duré puisse deuenir tierce, cela me surprend. Ie sçay bien que la bile qui cause la tierce peut par succession de temps se changer en vne humeur noire, & ainsi donner lieu à la quarte. Toutesfois ie ne puis comprendre, si vous ne me l'apprenez, qu'estant changée de la sorte elle vienne à reprendre sa premiere nature & causer derechef vne tierce.

ORTH. Quand il ne reste plus rien, Philalethe, de cet humeur qui causoit la quarte, & que l'intemperie de la partie a esté corrigée, elle cesse pour lors; ce qui n'empesche pas que la tierce ne puisse suruenir, pour quelque portion de bile qui auroit esté retenuë & amassée en vn autre endroit.

IATR. I'ay bien de la peine, Orthodoxe, à m'imaginer que cela se fasse de cette façon. Est-il croyable que durant la fiebvre quarte il se puisse faire autre part vn amas de bile pour donner lieu à la tierce? vû que selon Galien au Chapitre onziesme du liure second des fiebvres, la cause du retour des accez vient de ce que nous trauaillons tous les iours à faire amas d'impuretez dont les parties saines se deschargent sur

celles où la fiebvre a estably son siege ; là elles se corrompent & changent en humeur pareil à celuy auec lequel elles se meslent, & proportionné à l'intemperie de la partie. Ie dis en outre que si cette fiebvre vient à bout des epilepsies & conuulsions, en consommant leur cause; comment ne dissipera-elle pas celle qui amene la tierce ? si du moins elle ne la change en humeur noire fort propre pour prolonger la quarte.

ORTH. On trouueroit de prime-abord, Iatrophile, vostre objection grandement difficile à resoudre : & neantmoins il sera aisé d'y respondre à celuy qui considerera auec Galien au lieu que vous citez. Que pour conseruer la mesme nature de fiebvre & luy entretenir le retour ; il est besoin d'vn amas d'impuretez superfluës pareilles en qualité & quantité à celles qui l'ont premierement causé ; ce qui arriue de necessité, & se rencontre dans le mesme poinct de son periode ; quand la cause qui agit est la mesme, & qu'elle exerce son action sur vn mesme sujet : ce qu'estant ainsi on vous dira, que le sujet qui apporte ce change n'est pas le mesme. Ne sçauez vous pas que tout agent agit selon la disposition de sa matiere ; & que dans les alimens vous auez des parties qui ont plus de

rapport à la bile : si bien que tandis que la chaleur d'vne fiebvre quarte les va corrompant, quoy qu'elle en tire quelque aduantage pour son entretien, elle augmente toutesfois beaucoup plus cet humeur bilieux, qui s'amasse ainsi de iour à autre en quelque partie. Ie ne pense pas que vous vouliez croire que les humeurs differentes en nature ne se puissent accumuler petit à petit en mesme temps, & en diuerses parties; par ce moyen la tierce viendra à succeder à la quarte. Si pour vous esgayer vous voulez d'autres raisons, & que i'adjouste vn faux iour à cette verité; j'emprunteray les sentimens des Chymistes.

PHIL. Ie vous en prie, Orthodoxe, faites nous gouster vn peu de leur nouuelle Philosophie.

ORTH. Ils disent, Philalethe, qu'il n'y a rien en toute la nature qui n'ait sa semence, laquelle ils definissent vn principe vital & spirituel, ayant la faculté de se reuestir d'vn corps qui luy soit conuenable. De cette façon les maladies ont leurs semences, comme ils pretendent prouuer par l'exemple de celles qu'on dit estre hereditaires. Il est de necessité, à leur dire, puisque le fils d'vn pierreux ou goutteux est sujet à de pareilles maladies, que la semence du

pere toute ſpirituelle contienne en ſoy, non ſeulement l'eſprit artiſan deſtiné à luy former vn corps & baſtir le domicile de ſon ame, que Dieu vient apres à infuſer en la matiere organiſée ; mais auſſi vn autre mal-faiſant & ſoüillé, lequel maintesfois apres auoir demeuré long-temps aſſoupy ſans monſtrer ſa malice, vient à ſe reſueiller & produire la pierre & la goutte ; trauaillant ainſi ſelon l'ordre de ſa predeſtination. C'eſt en cet eſprit que les maladies contagieuſes conſeruent la force & vigueur de leur ſemence. Conſiderez s'il vous plaiſt comme la verole ſe communique ; vne vapeur maligne ou pluſtoſt vn eſprit infecté de ſa malice, s'attache à la partie qui a touché le corps du verolé, où elle excite vn ſi petit vlcere, que meſme aſſez ſouuent on le voit tout ſoudain diſparoiſtre ; tandis que cet eſprit ſe gliſſe plus auant de veine en veine, & ſe porte au foye : où s'eſtant eſtably il monſtre bien-toſt ce qu'il ſçait faire. Il corrompt le ſang & les humeurs dés leur ſource, & de cette corruption (qui au reſte n'a rien de pareil aux autres qui ſe rencontrent en nous) naiſſent tous les accidens qui la ſuiuent. Apres auoir prouué de la ſorte que les autres maladies ont leurs ſemences, ils inferent de là que les fiebvres l'ont ſemblablement toute

determinée, que l'experience nous fait assez connoistre; vne simple tierce se communiquant quelquefois d'vn sujet à vn autre.

IATR. Ie m'estonne, Orthodoxe, comme ces gens-la se sont tant alambiqué la ceruelle apres toutes ces belles resueries, pour nous desguiser l'ancienne doctrine & l'assaisonner à leur mode: pensent-ils dire quelque chose de noueau, en changeant les noms & appellans semences des maladies, ce que nous nommons causes. N'auons nous pas reconnu deuant eux, que la semence d'vn pere pierreux recele la mesme disposition capable de produire vn pareil effet dans le fils. Que le venin de la verole se communique par l'attouchement, personne ne l'ignore: & mesme que son leuain resté dans les linges ne possede & retienne cette malice. Nous sçauons que l'haleine du poulmonique nuit aux sains. Ils adjoustent, à cette façon de parler metaphorique, vne plaisante comparaison: comme le grain de bled, disent-ils, germe en terre, & par l'esprit qu'il contient se bastit vn corps; ainsi les semences des maladies germent en nous, & y causent vn desordre & corruption de nos humeurs, esquels ils se renferment.

ORTH. Vous allez bien viste, Iatrophile, de condamner ainsi sur l'etiquette, vne opinion

dont peut-estre vous n'auez pas encore l'entiere connoissance. Apres qu'ils ont estably la semence particuliere de chacune maladie ; il enseignent que comme le grain de froment contient auec sa semence celle de l'yuroye : de façon que s'il est mis en mauuaise terre, sa semence ne trouuant pas la matiere propre à son ouurage demeure oisiue, tandis que celle de l'yuroye trauaille pour naistre de ce grain : de mesme, que les semences des fiebvres ne sont pas si determinées à produire leurs especes, qu'elles ne soient capables d'en exciter vne autre, dont elles contiennent la semence : d'où vient qu'elles se changent si facilement les vnes aux autres. C'est ainsi qu'ils s'eschappent de la difficulté que vous m'auez proposé, Philalethe.

PHIL. Ie crois pour moy, Orthodoxe, que de cette opinion ainsi forgée ils ont voulu inferer qu'il y auoit en la nature des medicamens specifiques ; propres & particuliers pour estouffer & retenir l'actionde ces semences des maladies, qu'ils appellent specifiques des maladies, comme nous admettons des specifiques des parties : Nous viendrons, s'il vous plaist, à les examiner lors que nous parlerons des fiebvres en particulier. Maintenant dites moy, ie vous prie, d'où vient qu'vne seu-

le portion de la bile s'allume de deux iours en deux iours pour faire la tierce, & de l'humeur melancholique de trois en trois pour la quarte? qu'est ce qui empesche que tout ce qu'il y a d'impuretez amassé au foyer ne brusle en mesme temps, & ne se consomme tout? Ie vous disois hier auec Hippocrate que la fiebvre se prend aux humeurs ne plus ne moins que le feu au bois, que le feu s'entretient & conserue tousiours iusqu'à ce qu'il ait consommé sa matiere; pourquoy donc n'en sera-il pas de mesme de la fiebvre? d'où vient qu'elle se contente d'vne portion pour vn accez, & laisse l'autre en reserue pour les suiuans?

ORTH. Ie n'auray pas grande peine à vous respondre, Philalethe, il est aisé de comprendre que le feu de la fiebvre ne consomme en vn accez que la portion de l'humeur desia disposé à s'enflammer; ainsi le feu ne s'allume dans le bois, s'il n'y a auparauant introduit la disposition necessaire. Galien au liure premier de la difference des fiebvres Chapitre cinquiesme, pour nous faire mieux entendre cette verité se sert de l'exemple du fumier qui s'eschauffe au Soleil, & brusle à diuerses reprises; si bien que ce qui estoit venu au dernier degré de chaleur le iour precedent, se morfond le lendemain;

& lors la portion qui l'auoisine s'eschauffe à son tour, pour se refroidir puis apres tout de mesme. Ne vous estonnez donc plus pourquoy l'humeur amassé au foyer ne se consomme pas entierement en vn accez : vû qu'il n'y est pas esgalement disposé en toutes ses parties. Ainsi vne partie s'allume la premiere, & les autres de suite, iusqu'à ce que tout soit consommé ou emporté par les remedes.

IATR. Cette comparaison nous confirme bien vos veritez, Orthodoxe, & nous fait iour pour la connoissance de la longueur & briefueté de la fiebvre intermittente ; il reste que vous nous instruisiez en particulier de la nature de ses accez, des accidens qui suruiennent & des parties ou elle prend place.

ORTH. Pour vous contenter, Iatrophile, ie dis en general qu'il n'y a aucune partie en la premiere region du corps, qui ne puisse seruir de foyer à la tierce ; quoy que la simple s'allume plustost és parties caues du foye : ou la bile qui en est la cause s'amasse pour l'ordinaire. La fausse ou la bastarde l'aura quelquefois en la rate, au pancreas, mesentere & autres lieux : la longueur des accez sera selon la quantité & qualité de l'humeur qui prend feu, & que l'habitude du corps se rencontrera plus ouuerte ou serrée. La

violence & grandeur des accidens, vient de sa seule qualité & de ses mouuemens, & pour ces causes les accez anticipent ou retardent. Mais c'est trop s'arrester sur le general, venons au particulier & voyons s'il y a quelqu'vne de ces fiebvres à laquelle l'antimoine soit absolument necessaire.

PHIL. Ne trouuerriez vous pas à propos, Orthodoxe, de commencer par la quotidienne qui a pour son siege l'estomach, les intestins ou les parties voisines.

ORTH. Vous auez raison, Philalethe ; ie vous diray donc pour trancher court en cette fiebvre, que les remedes generaux supposez ie ne ferois aucune difficulté de donner le vomitif, soit que l'estomach ou les parties les plus proches le contiennent. On auroit trop de peine à traisner par tant de retours & replis des intestins cet humeur grossier & visqueux ; le plus court chemin est de le faire sortir de la sorte. Bien que ce dessein estant pris n'oblige pas à se seruir d'vn vomitif violent, les plus mediocres tels que nous proposasmes hier seront suffisans. Que s'ils ne vous contentent ie vous permettrois bien d'entrer en la boutique des Chymistes, pourueu que laissant à part tous leurs vomitifs violens, vous fissiez choix du sel

de vitriol, nommé par eux, *gilla vitrioli*, lequel dissouds dans l'oxymel ou boüillon gras, excite vn vomissement assez doux & facile, qui descharge l'estomach & les parties voisines des impuretez y contenuës.

IATR. Quand ie considere, Orthodoxe, les vertus de l'oxymel & du vitriol assemblées en ce vomitif : ie ne puis que ie n'en approuue l'vsage. Il incise, subtilise, destache ces grossiers excremens, & mesme conserue les forces de l'estomach que cet effort auroit pû esbranler.

ORTH. Ie ne m'arresteray pas dauantage, Iatrophile, sur cette fiebvre qui se rencontre si rarement parmy nous, afin de passer à la vraye & simple tierce, dont le siege est le plus souuent és parties caues du foye, ou la bile amassée se pourrit & prend feu. Son accez commence par le frisson, la soif, les nausées, les vomissemens & autres accidens qui sont assez connus suiuent apres.

PHIL. Cette fiebvre est sans peril, Orthodoxe, & se termine dés le septiesme ou le neufiesme accez, quelquefois mesme le cinquiesme, & pour cette raison elle cede promptement à nos remedes, n'ayant aucun besoin de violence, ny mesme de vomitifs.

ORTH. Vous auez frappé au but, Philale-

che, le regime de viure, les lauemens, la saignée, la ptisanne rafraischissante aperitiue, qui emporte par les vrines la bile plus subtile auec nos doux purgatifs en viennent à bout. Il faudroit estre priué de sens pour employer en vne legere maladie, vn si violent remede. C'est de cette methode qu'il faut traicter la vraye double tierce: en tout cas si le vomitif y estoit quelquefois iugé necessaire, ie me seruirois d'vn plus leger; puis que cet humeur subtil & destaché se porte assez de soy-mesme à estre euacué par le vomissement.

IATR. I'estime, Orthodoxe, qu'on ne s'en pourroit passer aisement en la tierce bastarde, comme estant beaucoup plus fascheuse, & dont l'humeur rebelle ne se peut dompter qu'à peine: si vous auez esgard à ses accidens, ils sont tous dangereux & d'vne mauuaise suite; ce qui nous peut contraindre à le vuider promptement comme on fait auiourd'huy, en donnant ce vomitif au commencement de l accez; principalement lors qu'il est accompagné d'vn grand assoupissement, qui nous doit donner vne iuste apprehension d'vne prochaine lethargie ou apoplexie, laquelle souuent termine mal'heureusement cette fiebvre.

ORTH. Quiconque pretend traicter cette mala-

maladie auec methode, Iatrophile, doit en premier lieu considerer sa nature, & si elle est causée de la bile meslée de pituite ou d'humeur melancholique; puisque la diuersité des causes oblige à changer de remedes : ce n'est pas encore assez, il faut descouurir son foyer, sans laquelle connoissance on ne peut auec iugement determiner quelque chose pour sa guerison.

PHIL. Il est constant, Orthodoxe, que l'indication tirée de la partie ou est le foyer de la fiebvre n'est pas de petite consequence; elle nous enseigne par quelle voye nous vuiderons les humeurs qui la produisent, & de quels remedes nous nous seruirons pour paruenir à nostre fin; celuy qui ne fait ces reflexions ne peut reüssir que par hazard; ainsi le pauure malade, quelque persuasion qu'on luy donne du contraire, doit l'entiere obligation de sa santé à la bonté de sa nature qui a surmonté son mal & celuy des remedes.

ORTH. Ie suis bien aise, Philalethe, de vous voir attaché à ces bons sentimens, ie vous puis tesmoigner que les ayant mis en practique il m'est souuent arriué de surmonter ainsi l'opiniastreté de telles maladies. Depuis huict ou dix mois vne femme aagée de dix-neuf à vingt

ans, d'vne constitution bilieuse tirant sur la melancholique, & d'vn teint oliuastre; apres vne longue tristesse fut attaquée d'vne tierce bastarde dont le siege estoit en la rate, ou mesme elle resentoit auant sa maladie vne douleur pesante: les accez duroient prés de trente heures, & lors qu'ils la prenoient la rate venoit à s'enfler & grossir: la douleur s'aigrissoit auec des eslancemens iusque à la clauicule, le frisson duroit au commencement trois heures entieres, auquel succedoit la chaleur fort violente, suiuie d'vne extrême soif & douleur de teste, & enfin d'vn profond assoupissement dont elle n'estoit quitte que sur le declin, lors qu'vne legere sueur finissoit l'accez, non pas toutesfois en sorte qu'il n'y eust encore quelque reste de chaleur au flanc gauche auec la douleur de teste & la soif.

IATR. Cette fiebvre, Orthodoxe, encore qu'elle fust intermittente estoit grandement difficile, & à mon iugement des plus dangereuses; i'eusse pour moy apprehendé que ce profond sommeil n'eust enfin ioüé quelque mauuais tour.

ORTH. c'estoit là toute ma crainte, Iatrophile, quoy que son foyer fust esloigné du cerueau, & que ces assoupissemens ne fussent cau-

sez que des fumées qui s'en esleuoient, puisque l'accez finy n'en laissoit aucune marque; le reste des autres accidens entretenoit le soupçon que i'auois qu'vne portion de l'humeur pourry en son foyer ne se communiquast aux grandes veines, & ne fournist par ce moyen plus de matiere pour ce mortel assoupissement. Comme donc i'eus examiné la nature de cette fiebvre, sa cause, son foyer, & preueu le mal qui pouuoit arriuer; i'employay pour sa guerison le regime de viure, les lauemens, les saignées des bras & du pied, & en dernier lieu les purgations; quoy faisant, ie luy ostay sa violence, les accez n'estoient plus que de douze heures, le frisson se diminua, la tumeur & douleur de la rate se trouua moindre. Si est-ce pourtant que i'estois en deffiance de sa longueur & opiniastreté, & craignois mesme qu'elle ne vinst à degenerer en quarte: la malade auoit la mesme apprehension, & pour ce se laissa aisement persuader par quelques-vns de ses amis qu'elle ne la pouuoit euiter qu'en prenant le vomitif d'antimoine. I'eus bien de la peine à luy faire croire le contraire, & qu'elle pouuoit sans courir fortune guerir auec asseurance par vne autre voye; enfin elle me creut, & laissa trauailler à fondre & resoudre par les fomentations l'humeur grossier &

visqueux qui nourrissoit l'opiniastreté de cette fiebvre; en mesme temps elle vsa de diuretiques meslez aux specifiques de la partie affligée. Le succez respondit à mon attente ; i'entraisnay par les vrines quantité d'ordures : & ce qui est de plus merueilleux, c'est que cette seule euacuation emporta la fiebvre, n'ayant voulu souffrir d'estre purgée d'auantage.

IATR. Vne guerison si subite m'estonne en sorte, Orthodoxe, que si vn autre que vous m'en faisoit le recit, ie le prendois pour vn conte.

ORTH. Vostre estonnement cessera, Iatrophile, quand vous songerez à ce succez & y adjousterez la raison : elle auoit esté suffisamment vuidée par les lauemens, saignées & purgations, & ne restoit plus au foyer qu'vn peu de bile plus espaisse & attachée qui entretenoit la fiebvre : qu'estoit-il donc question de faire, sinon que de la fondre, détacher & attenuer pour la mettre hors? La fomentation executa le premier dessein, & les diuretiques le second. C'est ainsi que Galien traicte ces fiebvres au chapitre dixiesme du premier liure de l'art de guerir escrit à Glaucon.

PHIL. Pourquoy tardiez vous tant, Orthodoxe, à vous en seruir? n'eust-il pas aussi bien reüssi si vous les eussiez practiqué plustost?

ORTH. Tant s'en faut, Philalethe, ils auroient nuit beaucoup. Le corps n'estant pas desemply, les fomentations eussent plus attiré d'humeur sur la partie, que dissipé : L'inflammation y seroit par ce moyen suruenuë & mesmes accreuë par les diuretiques, qui durant ce trouble l'eussent eschauffé & charié par les reins auec autant de peril que de douleur. C'est pourquoy il me fallut prendre mon temps pour faire employ de ces deux sortes de remedes specifiques. Iugez donc apres cela s'il est à propos en cette tierce bastarde de mettre en practique le vomitif tel qu'il puisse estre.

IATR. Ie viens à vne seconde charge, Orthodoxe, & vous dis qu'en tel rencontre ie ne sçay surquoy vous fondiez l'apprehension de ce remede ; les saignées auoient osté la plenitude des veines, les lauemens & purgations les impuretez du bas ventre, ainsi auec toutes ces precautions ayant esté donné au commencement de l'accez, ie croy qu'il eust rendu vn bon seruice à la nature emportant les reliquats du foyer. C'est la methode qu'enseigne Hippocrate au cinquiesme des maladies populaires, article soixante & troisiesme, où il ne veut pas qu'on attende que l'accez soit passé pour se seruir du vomitif ; mais tandis qu'il regne & que

les [m] humeurs de soy se portent en haut; lors que les malades sont les plus inquiets & qu'auec grande pesanteur de teste ils ne se peuuent tenir en place. Galien pareillement au chapitre dixiesme du liure premier de la façon de guerir escrit à Glaucon, ayant en vain employé les diuretiques & purgatifs [n] fait prendre le vomitif apres le repas, & asseure que plusieurs par le seul vomissement ont esté entierement gueris.

PHIL. Il eust esté à souhaitter, Orthodoxe, qu'Hippocrate & Galien eussent specifié en ces lieux qu'Iatrophile vient de citer quel estoit ce vomitif : toutesfois Galien au liure auquel il donne pour tiltre, qui sont ceux que l'on doit purger, en quel temps & comment, apres auoir declaré les precautions pour donner l'ellebore auec asseurance, ordonne [o] le vomitif durant l'accez, pource que lors l'humeur est esmeu & disposé à sortir par haut.

ORTH. Ie reconnois bien tous ces passages, Iatrophile & Philalethe, & quoy que vous vous en teniez forts, ils ne m'obligent pas pourtant à receuoir l'induction que vous prenez que Galien ait donné l'ellebore pendant l'accez de ces fiebvres; lisez & vous sçaurez qu'il n'a pas seulement parlé en ce liure de son vsage, mais aussi des autres vomitifs. Ce qu'il tesmoigne quand

[m] τὰς δ' ἄνω ἐν τοῖσι παροξυσμοῖσι. τότε γὰρ καὶ αὐτόματα μετεωρίζεται ἐπὴν ἀσώδεες καὶ καρηβαρέες καὶ ἀλύοντες ὦσι.

[n] ὁ δὲ ἐπὶ τοῖς ἀσιτίοις ἔμετος εἰς τοσοῦτον ἄρα τοῖς ἐν τῷδε πυρετῷ χρονίζουσι χρήσιμος, ὥστε πολλοὺς οἶδα τελέως ἀπαλλαγέντας εὐθέως ἐπὶ τοῖς ἐμέτοις.

[o] καὶ ἀπὸ τῶν παροξυσμῶν δὲ σκοπὸν εἰς ἔνδειξιν τοῦ τρόπου τῆς κενώσεως ἕξει, ἐκ μὲν τῶν ἄνω ποιούμενος τὰς κενώσεις ἐν τοῖς παροξυσμοῖς, ἐκ δὲ τῶν κάτω κατὰ τὰς καλουμένας ἀνέσεις. καὶ γὰρ αὐτόματα οὕτως ὠφελεῖ, ἐν μὲν τοῖς παροξυσμοῖς ἐμούντων γε πολλῶν.

apres nous auoir enseigné le plus leger vomitif fait auec l'infusion en oxymel des raues lardées d'ellebore, il dit, que ceux qui ont le brechet estroit ne sont propres à estre purgez par les autres vomitifs ; & principalement par celuy qui est composé de l'ellebore blanc. Il est bien vray que suiuant les traces d'Hippocrate, entre les indications qu'il prend pour purger à propos, il choisit le temps des accez pour exciter le vomissement ; ayant auparauant parlé de celles qu'on doit prendre de la nature de l'humeur & de sa pente, de la constitution du malade, de son aage & accoustumance, comme aussi de la saison ; toutes lesquelles circonstances il vouloit se rencontrer pour authoriser l'vsage de quelque vomitif que ce fust. Mais quand mesme ie vous accorderois qu'il eust donné l'ellebore durant l'accez de ces fiebvres ; sans vous arrester en disant qu'il en sçauoit l'vsage & le moyen de l'appriuoiser : vous remarquerez qu'il ne l'employe qu'à l'extremité & apres auoir inutilement esprouué les autres remedes. Quand à moy ie ne me suis trouué en cette detresse pour y auoir recours, les autres remedes que ie mettois en practique me donnoient de plus en plus l'esperance d'vne parfaite guerison sans rien violenter par le vomitif.

IATR. Vostre sage conduite, Orthodoxe, parut mieux en ce rencontre pour n'estre forcée d'aucun incident: mais si la fiebvre eust eu son foyer au pancreas, mesentere, ou parties caues du foye, qui ont peu de communication pour se desgager par les veines, vous eussiez esté contraint apres le vain effort des purgatifs, & la fiebvre s'opiniastrant de plus en plus d'en venir au vomitif; & au lieu de l'ellebore substituer le vin ou la poudre emetique.

PHIL. Les mesmes sentimens me retiennent, Orthodoxe, apres vn traictement trop doux, dont on est si souuent abusé, il faut vser de violence pour esbranler & arracher la bile plus grossiere & gluante du fond des parties où elle s'est cantonnée.

ORTH. Ie confesse, Philalethe, que nos medicamens ordinaires sont trop foibles pour tirer raison d'vn tel humeur. Et partant il faut abandonner le malade à la longueur de la fiebvre ou en rechercher de plus puissans. Ne croyez pas pour cela que i'en sois si despourueu que ie fusse forcé d'vser de l'antimoine. Hippocrate mesme me le deffend, & par l'exemple des melancholiques m'enseigne, que ce qu'il y a de grossier dans la masse des humeurs ne doit estre purgé que par le bas. La practique d'vn si grand Maistre

Maistre nous doit seruir de regle en pareille rencontre pour faire choix de purgatifs qui ayent la vertu de fondre cet humeur, le dissoudre & vuider en mesme temps par le ventre.

Iatr. Tels purgatifs, Orthodoxe, seront de necessité des plus violens, & pour cette cause d'vn perilleux vsage, soit que vous consideriez les excez de leur operation, ou la profonde impression d'vne chaleur vehemente qu'ils laisseront dans les entrailles.

Orth. Desabusez vous, Iatrophile, la vertu purgatiue de nos medicamens ne vient pas de l'excez de cette qualité premiere que tant vous craigniez, autrement elle en seroit inseparable ; si vous les employez à propos l'vsage vous releuera de cette crainte, de laquelle mesme quelques purgatifs chymiques sont exempts. Et ie tiens pour asseuré que si Hippocrate & Galien eussent eu la connoissance de la Chymie descouuerte depuis peu, ils n'auroient fait difficulté de mettre en vsage le mercure preparé, estant calciné sans eau forte, & meslé auec nos purgatifs ; l'experience iournaliere tesmoigne son innocence, & les heureux succez luy donnent l'approbation d'vn chacun ; il trauaille lentement & fait sans violence des euacuations tres-considerables : ainsi vous trou-

uerrez vos seuretez en ce remede, que l'antimoine ne vous peut promettre.

PHIL. Ie suis tesmoin de ses merueilles, Orthodoxe, il fond les humeurs les plus espais, desbouche les obstructions opiniastres, & pour ce sujet est fort souuerain pour les fiebvres longues : Mais comment, & en quel temps croyez vous qu'il faille s'en seruir ? sera-ce auant l'accez, durant iceluy, lors qu'il decline, ou qu'il est finy ? ne pourrons nous pas auec raison le mesler auec les vomitifs lors que les humeurs se trouuent renfermez en quelque partie proche de l'estomach?

ORTH. Si l'humeur, Philalethe, se trouuoit disposé au vomissement ie ne ferois aucune difficulté de me seruir de nos vomitifs ordinaires. Mesme ie ne blasmerois pas quelqu'vn qui seroit tiré & trié de la Chymie, tel qu'est le sel de vitriol adjousté à nos purgatifs, comme nous disions en la fiebvre quotidienne ; que si le malade ne resentoit aucune nausée, ie me garderois du vomitif tel qu'il pût estre, & me contenterois du purgatif que ie vous disois, pourueu qu'il fust composé de specifiques de la partie & de la maladie tout ensemble. On a accoustumé de le donner sur la fin de l'accez, quelquefois deuant, & en quelque rencontre

durant iceluy : toutesfois il faut bien prendre ses mesures pour le donner en ce dernier temps, comme estant plus contraire aux anciennes maximes.

IATR. A ce que i'entends, Orthodoxe, vous nous establissez des medicamens specifiques; ne sçauez vous pas que cette opinion est maintenant condamnée & soupçonnée de charlatanerie? on en veut mesme soustraire les preuues anciennes, en disant que les purgatifs ne purgent que par irritation & non par cette vertu specifique, laquelle Galien nommoit proprieté occulte & de toute la substance.

ORTH. Si ceux qui la decreditent, Iatrophile, estoient plus esclairez & moins paresseux à considerer de plus prés les merueilles de la nature, ils changeroient d'aduis & trouueroient en toute son estenduë des effets qui estonnent nos sens, & font eschoüer leur raison. Ie n'aurois iamais fait si ie voulois parcourir les metaux & animaux pour nous en donner des tesmoignages : ie vous diray seulement en general, que les plantes ayant esté dés le poinct de leur creation destinées à nostre vsage par l'infinie bonté de leur autheur, sont remplies de ces vertus secrettes & proprietez merueilleuses, que les effets sans raison ont descou-

uert à nos anciens plus curieux & laborieux que nous, qui m'esprisons tant de belles connoissances. Et certes à ce que ie voy ces Messieurs qui font tant les raisonnables auec Pelops Maistre de Galien, ont bien mal profité de la Philosophie, qui leur enseigne que ce grand ouurier de l'vniuers, pour marque du secret de ses ouurages, a attaché à vne certaine & propre matiere vne forme tousiours suiuie de sa proprieté, qui fait tous ces miracles de la nature: estant ainsi determinée à vn effet singulier. C'est elle qui fournit aux animaux & aux parties des alimens si differens: que s'ils sont contrains d'aduoüer auec nous, que la plus petite partie de nostre corps a sa nourriture tellement propre & affectée, qu'elle ne peut appartenir à vne autre. Ils faut pareillement qu'ils confessent, qu'il y a en la nature des remedes specifiques à ces parties, comme aussi aux humeurs & aux maladies.

PHIL. Ie m'estonne, Orthodoxe, de leur opiniastreté & qu'ils ne veulent reconnoistre auec Hippocrate, Galien, & tous les plus sçauans Medecins des siecles passez les vertus specifiques des medicamens.

ORTH. Nous auons iuste sujet de nous en esbahir, Philalethe, & qu'apres tant de lumie-

res ils perſiſtent en cette ignorance. Galien au premier liure de la compoſition des medicamens ſelon les genres inuectiue contre tels Medecins, qui agiſſans en ſophiſtes ſe contentoient de ſe mocquer de ceux qui eſtoient, à leur dire, ſi ſimples que de donner creance à ces vieilles reſueries, pour inuenter des medicamens de differentes proprietez & vertus, ſelon la diuerſité des remedes cephaliques, hepatiques, ſpleniques & autres qui les compoſoient. Quelle apparence, diſoient-ils, qu'en meſme temps des vertus ſi diuerſes, & bien ſouuent ſi contraires vinſſent à ſe porter à tant de parties, comme ſi elles euſſent gardé vne obeïſſance aueugle pour quelque puiſſance ſuperieure qui les gouuerne. Que ſi parmy tant d'embarras elles venoient par malheur à changer leurs ordres, & que ce qui doit aller au foye ſe portaſt à la rate, ou aux reins, quelle confuſion ſeroit-ce? mais ces gaufferies font bien paroiſtre l'ignorance qu'ils auoient de la vertu & vſage des remedes. Ils ne ſçauoient pas que le lievre marin vlcère ſeulement les poulmons, que les cantharides priſes ou appliquées par dehors nuiſent particulierement à la veſcie. Et partant comme il y a des vertus nuiſibles qui impriment en quelque partie le charactere de leur malignité,

sans endommager les autres. Il est necessaire d'admettre dans les medicamens des vertus salutaires & propres aux indispositions d'vne partie plustost que d'vne autre, soit pour la fortifier ou purger de ces impuretez. L'experience nous fait connoistre que les bechiques nettoyent les poulmons, l'hepatique conserue vne singuliere proprieté pour le foye. Les vertus des plantes specifiques aux maladies ne sont pas moins veritables & merueilleuses que celles-cy. Galien qui n'estoit pas si facile pour croire de leger, a remarqué par plusieurs experiences que la racine de piuoine masle guerissoit l'epilepsie, & blasme l'ambition de son maistre Pelops qui donnoit la gehenne à sa raison, & la vouloit obliger de prouuer pourquoy la cendre des ecreuisses de riuiere & non celles de mer, estoit vn remede asseuré contre la rage. Le seul nom sert assez de preuue que la scorzonere d'Espagne est l'antidote naturel du venin de la vipere; ce qui a meu plusieurs de s'en seruir, comme ils font heureusement és fiebvres malignes. Nos Septentrionaux sujets au Scorbut connoissent le cochlaria pour son specifique. La pimpinelle a des vertus & proprietez singulieres pour la guerison des fiebvres intermittentes. Ie ferois tort à la verité si ie passois sous-silence la pe-

tite centaurée qu'il y a si long-temps qu'on appelle febrifuge : Galien apres Dioscoride a publié ses rares vertus ; tant s'en faut qu'elle nuise donnée en breuuage comme on se pourroit abuser par le texte de Dioscoride mal entendu, lequel luy donne en outre vne vertu particuliere pour les maladies des nerfs. Fernel rapporte au Chapitre treiziesme du second liure des causes cachées, qu'il y auoit de son temps vn Medecin fourny de tels remedes propres & specifiques pour les fiebvres intermittentes, par le moyen desquels il faisoit des cures merueilleuses, qui luy donnerent grand credit & reputation. Enfin nous ne pouuons attendre vn succez heureux de nos remedes, si nous ne les proportionnons à la cause de la maladie, laquelle ayant vne maligne qualité, qui tient bien souuent de la nature des venins, & qui est determinée à vn effet plustost qu'à vn autre ; peut-on douter & contester dauantage qu'il n'y ait dans le sein de la nature des remedes qui luy soient en pareil degré & raison opposez, & assez puissans pour en arrester ou chasser la malice. Cette connoissance fait rougir tous les iours des superbes sçauans, quand ils voyent guerir par des idiots, & auec des remedes qu'ils foulent aux pieds, les malades qu'ils ont laschement abandonné.

PHIL. Nous vous auons grande obligation, Orthodoxe, de nous auoir estably & prouué si solidement la verité tant debattuë de ces vertus & proprietez occultes : nous ne pouuons plus douter apres ce que vous en auez dit, qu'il n'y ait des medicamens specifiques aux parties, aux maladies & aux humeurs. Ce qui nous obligera d'oresnauant d'en faire vne plus curieuse & exacte perquisition, à laquelle nostre profession nous engage.

ORTH. Ie veux vous y confirmer d'abondant, Iatrophile, par ma propre obseruation. Vne femme aagée de vingt-quatre ans ou enuiron, d'vn naturel bilieux tirant sur le melancholique, & d'vn teint brun iaunastre, mais au reste de bonne habitude, fust surprise d'vne fiebvre tierce simple qui degenera en double, puis en continuë, des plus violentes, suiuie de beaucoup d'accidens qui donnoient à craindre. La continuë ceda à plusieurs saignées, aux lauemens, purgations & autres remedes, & fit place à la double tierce qui changea en tierce & ne laissa de perseuerer malgré deux prises de vin emetique qu'on luy auoit donné à mon insceu. C'est pourquoy les esperances estans perduës apres le vain effet d'vn si souuerain remede, on parloit d'appeller quelque fameux charlatan & empi-

empirique si le bon-heur d'vne potion dont ie m'aduisay sur l'heure n'eust rompu ce dessein. Ie luy fis prendre au commencement de son frisson vn verre de suc de pimpinelle bien espuré, auquel i'adjoustay quelques goutes d'huile de poiure ; à peine l'eust elle pris que le frisson cessa par vne legere douleur de tout le corps, auec vn peu de moiteur & quelque descharge d'vrine plus grande que de coustume: la chaleur ne succeda point au frisson ; ains ce qui est le plus admirable, elle guerit sur le champ ; bien qu'elle fust tourmentée de la fiebvre depuis deux mois, & que les accez fussent encore de seize heures.

PHIL. Cette guerison si subite, Orthodoxe, est aussi estrange que peu asseurée ; ie croirois volontiers qu'elle arriua plustost par hazard, qu'autrement.

IATR. C'est là aussi ma pensée, Orthodoxe, & que ce remede par bonne fortune fust donné au temps que la maladie alloit se terminer d'elle-mesme ; ainsi on ne luy en doit point la gloire : quelle apparence y auoit-il qu'vne fiebvre de seize heures d'accez se terminast sans aucune euacuation considerable ; vû qu'elle auoit desia subsisté quelques sepmaines malgré le grand effet du vomitif donné pour vne se-

conde fois sans perdre rien de sa violence.

ORTH. Il est vray, Iatrophile, que ce succez fut merueilleux ; & comme vous n'en reconnoissez pas la cause, ie ne m'estonne point si vous le donnez au hazard ; vous ne l'estimerez pas si estrange quand vous aurez gousté mes raisons. Et quoy, vous esbahissez vous que l'antimoine n'ait emporté rien de la fiebvre? les impuretez qui se rencontrent en telles maladies ne sont pas tousiours capables de se vuider par cette voye, tant à raison du foyer de la fiebvre qui sera plus esloigné de l'estomach, que de la qualité de l'humeur plus propre à passer par les vrines & les sueurs, ou à s'euaporer par l'insensible transpiration. C'est pour lors qu'il est bien de besoin d'auoir d'autres remedes, lesquels sans forcer la nature vuident insensiblement & sans peine la cause de ces opiniastres indispositions. Ce fut pour ce sujet qu'ayant tenté inutilement les purgatifs; le vomitif mesme ayant fait double perte de son credit, i'eus recours à cette potion diaphoretique & diuretique tout ensemble, suiuant la doctrine de Galien au dixiesme Chapitre du 1. liure de l'art de guerir, escrit à Glaucon. Et par son moyen l'humeur estant fondu fut aisement & promptement emporté par les sueurs & les vrines.

PHIL. I'apprends, Orthodoxe, par vos raisons qu'il y a des fiebvres qui ne peuuent guerir autrement, soit que telles euacuations viennent de la nature ou de l'art ; Mais comment estoit-il possible que celle-cy dont les accez estoient encore de seize heures, & qui par consequent deuoit estre entretenuë de quantité d'humeurs, guerit entierement par des euacuations si legeres.

ORTH. Vostre objection est fort raisonnable, Philalethe, estant fondée sur la commune opinion, qui est que l'abondance de l'humeur grossier, visqueux & fermement attaché, est cause de la longueur de la fiebvre & des accez; specialement si le corps est d'vne mauuaise habitude & fort serré; qui ne iugeroit, cela estant, qu'il fust necessaire d'vne ample euacuation pour respondre à cette abondance. Neantmoins si vous y prenez garde vous trouuerez que la quantité des humeurs n'est pas toûjours la nourrice des fiebvres longues & opiniastres, & que la cause principale git en leur qualité, puissance & vigueur, bien que la quantité en soit petite ; laquelle dans le progrez de l'accez s'accroissant des impuretez des parties voisines, fournit à cette longueur : & partant y en ayant peu de surcroist lors que l'accez

commence, vne petite euacuation sera capable de faire quitter prise à la fiebvre. Les Chymistes rendent vne autre raison d'vn effet si soudain, elle est assez plausible; toutesfois pour le present contentez vous de celle-cy.

IATR. Vous auez bonne grace, Orthodoxe, de nous faire ainsi la monstre sans desployer vostre marchandise. Pardonnez si i'ose dire (ie croy que Philalethe ne me desaduoüera pas) que vous ne nous sçauriez contenter laissant quelque chose derriere; vous connoissez la passion qui nous mene.

ORTH. Vous me pressez trop, Iatrophile; il faut que ie vous agrée: sçachez donc que les Chymistes disent apres nous que la fiebvre est vn feu allumé en vne matiere combustible & oleagineuse; & que tout ainsi qu'ils sçauent par le moyen de l'art fixer tellement vne substance huileuse, qu'en petite quantité elle peut par vn long-temps seruir au feu de nourriture, de mesme qu'vn peu d'humeur de substance oleagineu- & inflammable fixé en son foyer, nourrit la longueur de la fiebvre. Ils donnent la preuue de leur dire par l'exemple de leur huile incombustible, dont ils entretiennent des lampes durant plusieurs siecles; telle estoit celle qui se trouua allumée au sepulchre d'Olibe le Grand,

quinze cens ans apres y auoir esté mise, comme le rapporte Scardeonius en son histoire Padoüanne.

PHIL. Il est vray, Orthodoxe, que les Chymistes se vantent de faire tels miracles ; mais quoy qu'il en soit, ie trouue leur Philosophie bien ridicule, quand ils s'imaginent en nous vn tel ouurier, qui dispose de la façon l'humeur qui sert d'aliment à la fiebvre, qu'il ne se puisse consommer qu'à grand peine. Laissons les, ie vous prie, forger ces opinions sur des apparences sans raison, & venons à la fiebvre quarte, que le vulgaire nomme la croix des Medecins.

ORTH. Si cette maladie nous est rebelle, Philalethe, la peine qu'elle donne à descouurir sa source en est la cause. On la recounoist de deux especes, l'vne vraye & l'autre fausse, ou bastarde. La vraye suruient ordinairement à la tumeur de la rate pour vn amas d'humeur melancholique. La fausse succede aux fiebvres continuës, intermittentes, reglées ou erratiques; l'humeur qui les causoit estant deuenu plus espais, plus acre & malin. Cette cy a son foyer, tant en la rate qu'au mesentere, pancreas & autres lieux ; pour venir à ses remedes, ie ne dis rien des signes qui nous la font connoistre, &

nous marquent l'euenement; vous les sçauez trop bien.

IATR. Ie vous prieray neantmoins, Orthodoxe, deuant que vous entriez plus auant en matiere, de nous ouurir vos sentimens sur l'vsage de la rate. Croyez vous qu'elle soit simplement destinée à separer l'humeur melancholique, & cette lie du sang fait au foye, ou si vous aimez mieux suiure Aristote, lequel au Chapitre septiesme du liure troisiesme des parties des animaux, l'estime vn autre foye, qui attire des intestins par le rameau splenique la portion du chyle la plus aqueuse, pour faire le sang dont elle se nourrit, & quelques parties du bas ventre.

PHIL. Il est necessaire, Orthodoxe, de resoudre premierement cette difficulté, & d'examiner soigneusement qu'elle doit estre la fonction de la rate, & ou est estably le siege de l'humeur melancholique qui nous cause la fiebvre quarte.

ORTH. Vous auez raison, Philalethe, n'attendez pas toutesfois que ie me constituë arbitre de cette question, qui a exercé tant de grands personnages anciens & modernes: contentez vous que ie vous declare librement & simplement ce que i'en pense; & qu'ainsi ie iette les fondemens de la methode, laquelle à mon ad-

uis, on doit tenir pour guerir cette fiebvre. Ie ne me suis iamais pû persuader que la rate ait esté destinée, comme l'on croit communement, pour espurer le sang de l'humeur melancholique plus grossiere & terrestre, puis qu'il deuoit demeurer dans les veines & seruir de nourriture aux os, aux carthilages & autres parties de substance dure & solide. Hierosme Reusnere excellent Medecin de Nordlingue, vous instruira pleinement des raisons de cette opinion, en l'exercitation quatriesme de son traicté du scorbut. Il est plus vray-semblable qu'elle a esté reseruée à vn plus noble employ, & qu'elle partage auec le foye l'office de faire du sang de la portion du chyle, qu'elle attire par le vaisseau splenique: si vous me demandez la qualité & condition de ce chyle, ie vous diray que les opinions sont differentes. Aristote & beaucoup d'autres apres luy, estiment qu'elle en diuertit les humiditez superfluës qui troubleroient par leur froideur la fonction du foye, & les conuertit en vn sang subtil & sereux. Hippocrate nous enseigne au liure quatriesme des maladies, que mesme par auance elle tire ces humiditez de l'estomach, qui pourroient autrement empescher la perfection du chyle, & les descharge promptement par les arteres

emulgentes. Que si elle manque à ce deuoir cette espece d'hydropisie suruient qu'il d'escrit au premier liure des maladies des femmes. C'est la route que tiennent les eaux minerales, ou autre boisson prise en quantité, & que nous rendons aussi-tost. L'estomach par ce moyen estant deliuré, trauaille ce chyle espuré qui reste auec plus de perfection, dont le foye tire la plus pure & subtile partie: & la rate, selon l'opinion de Varolius, la plus grossiere & impure, qu'elle subtilise & change en vn sang fort aqueux. Mais, à mon aduis, Varolius se trompe, n'estant pas croyable que cette portion plus grossiere pût estre conduite à la rate, si quelque humidité aqueuse n'eust seruy à l'y porter; & de ces deux substances elle fabrique l'humeur melancholique, qu'Hippocrate nomme tantost eau, pour estre entierement sereux, tantost bile noire, à raison de sa partie terrestre, à laquelle i'attribuë les maladies dont on accuse l'humeur melancholique. Et de vray, estant composé de parties si differentes, qui peuuent en outre paruenir à diuers degrez de pourriture, il est propre pour exciter d'estranges maladies, en longueur d'accidens & difficulté de guerir. Si nous venons à l'examiner de plus prés, sa partie aqueuse tient de la nature du vinaigre distillé

& se porte aisement d'vne partie à autre, ou elle excite des douleurs & fluxions importunes & opiniastres. La grossiere & terrestre est pour la plusport meslée de parties acres & corrosiues, qui participent, si nous en croyons les Chymistes, de la nature du sel fixe : pour laquelle raison il s'attache fermement aux parties où il se rencontre, & la nature ne le peut adoucir qu'à peine, ny chasser d'elle-mesme sans l'aide des medicamens. Quand il se corrompt & allume il deuient l'aliment de la fiebvre quarte, que nous disons simple, lors qu'il est exempt de ces qualitez malignes ; que s'il aduient que les parties aqueuses soient consommées, & qu'il ne reste que les acres & corrosiues, il approche de l'humeur atrabilaire qui est cause de la fausse quarte, dont la nature est differente selon qu'elle se trouue meslée auec les autres humeurs.

PHIL. Quand vous diuisez, Orthodoxe, l'humeur melancholique en parties sereuses & grossieres, vous ne determinez laquelle des deux sera la cause de la quarte, ou si elles y contribuent ensemble.

ORTH. Excusez moy, Philalethe, ie vous ay dit que c'estoit la plus terrestre & grossiere, laquelle comme elle abonde en substance olea-

gineuse est plus propre à allumer la fiebvre. L'autre au contraire, estant toute aqueuse & composée seulement de parties acres & picquantes de la nature du sel ammoniac ne la pourroit entretenir. Et en outre tant de longueur & opiniastreté ne peut proceder que d'vn humeur grossier plus fortement attaché en quelque partie.

IATR. S'il est de cette nature, Orthodoxe, pour tirer raison de ces fiebvres, il le faut mettre hors sans faire violence ; & pour ce auant toutes choses le preparer & adoucir.

ORTH. Ce sont en general là les vrais moyens, Iatrophile, pour vaincre telles maladies, lesquels on met en practique diuersement selon la varieté des accidens particuliers. La connoissance du foyer de l'humeur nous est en premier lieu necessaire. Il faut en suite examiner sa nature & l'espece de la fiebvre, si elle est simple ou fausse, vraye ou bastarde, ou associée de quelque cachexie & disposition à l'hydropisie. Nous voyons pour l'ordinaire les melancholiques & bilieux ayans esté trauaillez de fiebvres durant l'Esté tomber vers l'Autonne en la quarte. I'ay plusieurs fois reconnu par la tumeur du flanc gauche que cette fiebvre auoit son foyer en la rate, qui pour lors descendoit

fort bas, auec vne dureté telle qu'on en remarquoit aisement l'estenduë, ce qui pouuoit bien faire croire qu'elle estoit farcie de cette humeur & apprehender l'hydropisie par le deffaut de sa fonction. Vn sang fort sereux sortoit le plus souuent de la narine gauche, & les sueurs excessiues & importunes finissoient les accez; tout le corps mesme s'est quelquefois rencontré couuert de grosses galles.

PHIL. Cette espece, Orthodoxe, estoit des plus difficiles à guerir, le genre de la tumeur & la qualité de sa cause deuoient certainement apporter vne iuste crainte d'vne hydropisie incurable.

ORTH. Ie l'ay toutesfois, Philalethe, esprouué plus facile que celle dont le siege estoit au mesentere, ou pancreas. La raison est, que la rate se desgage aisement par les vrines & les selles. De sorte que si vous vous donnez la patience de fondre & resoudre cet humeur grossier qui l'enfle & endurcit, les purgatifs & diuretiques l'emporteront sans beaucoup de peine.

IATR. Ce dessein me semble bien raisonnable, Orthodoxe, & dans la vraye methode; mais ie croy que l'execution n'en est pas si facile que vous dites.

ORTH. Pardonnez moy, Iatrophile, moyen-

nant que la tumeur ne fust de la nature du scyrrhe confirmé, & qu'on eust la connoissance des remedes propres & particuliers, il ne seroit pas si difficile d'y remedier : les fomentations de la partie, les emplastres emolliens auancent beaucoup la guerison ; mais auant toutes choses il faut auoir soin des remedes internes qui ayent le mesme effet au dedans, & preparent de la sorte ces humeurs à vne plus commode sortie. Que si on les mesloit auec nos remedes qui purgent les serositez dont les veines & arteres regorgent, il ne resteroit plus rien à faire pour l'asseurer & parfaire.

IATR. La force de vos raisonnemens, Orthodoxe, me fait bien reconnoistre en general les specifiques ; mais quand ie viens au particulier i'ay de la peine à me rendre : ie veux qu'il y aye des specifiques particuliers pour vuider chaque humeur : s'ensuit-il qu'il s'en rencontre de pareille nature pour les preparer & fondre. C'est ce qui m'arreste ; vû que cette vertu que vous croyez specifique dépend des qualitez premieres qui nous sont sensibles.

ORTH. Ie loüe vostre courage, Iatrophile, de vous defendre ainsi pied à pied ; ie pretends neantmoins vous faire lascher prise, & que vous vous rendrez à la raison fondée sur l'experien-

ce : n'apprenez vous pas tous les iours que chaque corps mixte & coagulé a son contraire qui le dissout ? ce qui dissout l'argent ne dissout pas l'or ; ce qui dissout l'or ne dissout pas le soulphre ; il est de mesme des autres. La loy de la composition de toutes les substances mixtes le veut ainsi & l'ordonne, & que comme elles ne sont basties que par vn ordre particulier de leurs principes, aussi ne peuuent elles estre destruites que par vne dissolution specialle qui y mette le desordre. Ne vous estonnez donc plus si des humeurs gluans & visqueux sont fondus par quelques medicamens & non par d'autres. De cette façon l'experience nous fait voir en plusieurs gommes ces proprietez merueilleuses, desquelles si vous en faites choix & les meslez aux specifiques des parties & purgatifs propres, vous verrez des effets admirables & bien souuent au delà de vostre attente.

Phil. Vostre experience, Orthodoxe, accuse les moins credules ; vos raisons les condamnent : ie douterois pourtant encores que tels medicamens pour la plusspart d'vne nature chaude & seiche, pussent conuenir à l'ardeur d'vne fiebvre de si longue durée.

Orth. Vous vous rendez bien-tost, Philalethe, à l'opinion qu'on a conceu trop lege-

rement du temperament de ces substances. Si vous eussiez consulté nos anciens Philosophes, ils vous eussent apris que tous les corps mixtes sont tellement partagez en leurs plus petites parties, qu'on se peut promettre du rafraischissement de celles qui ne nous tesmoignent que de la chaleur. Si vostre curiosité vous emporte au delà, & vous fait appeller de ce iugement; les Chymistes vous feront voir que les gommes ne sont autre chose que des resolutions du sel des plantes dont on les tire, & qu'elles se dissouldent dans les substances aqueuses à la façon de tous les autres sels, & non dans les huileuses. Ce qui vous donne à iuger qu'elles n'abondent en parties huileuses, pour fournir d'aliment à la fiebvre, & que de leur substance sallée elles tirent la vertu de fondre & subtiliser ces humeurs. Et vous remarquerez que ce sel n'a aucun rapport auec le nostre, sinon qu'il se fond en l'eau, gardant au reste vne qualité toute contraire, & tesmoignant au goust vne acidité penetrante, qui venant à se mesler en l'estomach auec l'humidité y contenuë, se porte aisement à la rate ou y est attiré; & c'est là qu'elle agit puissamment, qu'elle fond & subtilise cette masse grossiere & l'emporte hors, si vous la ioignez aux purgatifs; moyennant

que vous ayez soin de faire choix de sa partie la plus pure, qui sera plus propre à vostre dessein, si vous y adjoustez le sel fixe de la plus grossiere calcinée selon l'art, que vous trouuerrez sous la langue auoir vne acidité agreable & subtile. Il vint il y a quelques années en ce païs vn homme chercher la guerison d'vne fiebvre quarte suruenuë à plusieurs fiebvres tierces, doubles tierces & erratiques qui l'auoient diuersement trauaillé le long de l'Esté : sa rate fort esleuée alloit de iour en iour s'endurcissant, & luy causoit vne mauuaise habitude de tout le corps, l'acheminant insensiblement à l hydropisie; quoy qu'il eust obserué fidelement les remedes ordinaires qu'on luy auoit prescrit. Il fut bien plus heureux en l'vsage de ceux-cy : à peine s'escoula-il vn mois que la tumeur de la rate commença à disparoistre; le corps recouura son en bon poinct, & les accez de dix-huict heures se trouuerent reduits à six; & encores si fauorables qu'ils luy donnerent l'asseurance de s'en retourner chez luy auec esperance d'vne prochaine & entiere guerison ; qui luy fut confirmée au mois de Ianuier apres vn second mois passé en ces remedes, le reste desquels eust vn pareil succez en d'autres attaquez en plain Hyuer de la mesme fiebvre. Ie croy que ces expe-

riences jointes à la raifon l'emporteront enfin fur voftre incredulité ; & que vous croirez defformais que ces remedes font les vrays fpecifiques de la quarte, en quelque partie qu'elle ait fon foyer.

IATR. Ce fuccez à la verité eft bien merueilleux, Orthodoxe ; & i'ay apris que Camille, excellent Medecin de Genes, fe donna autrefois vne haute reputation parmy les fiens par cette heureufe practique. Mais penfez vous que ces remedes ainfi affortis fuffifent toufiours, & qu'on leur doiue la gloire entiere de la guerifon fans en faire part à l'antimoine.

PHIL. Pour moy ie ne l'en voudrois pas exclure, Orthodoxe, la feule confideration du foyer & de l'humeur qui peche dans le voifinage de l'eftomach m'y feront confentir. L'experience noftre premiere maiftreffe nous fait tous les iours paroiftre l'innocence & le bon-heur de l'antimoine; mefme entre les mains des plus groffiers & idiots, foit qu'on le donne en poudre, ou vin emetique, tout feul ou auec l'infufion du fené ; principalement fi l'affoupiffement furuient durant l'accez, n'y ayant point pour lors de feureté aux remedes que vous propofez : la mort le plus fouuent deuance le bon effet qu'on en attendoit.

ORTH.

ORTH. Ie vous ay desia dit, Philalethe, que la grandeur du peril nous oblige plus estroictement de garder les regles de la bonne methode, & ne rien commettre au hazard. L'assoupissement qui tant vous effraye & alarme vient des seules vapeurs que le feu de la fiebvre esleue de l'humeur qui l'alume. Or est-il qu'iceluy estant grossier & pesant ne peut estre tiré par haut qu'auec violence, ayant sa pente naturelle qui l'emporte en bas : à quoy Hippocrate[p] vous aduertit de prendre bien garde, deuant que faire choix pour les euacuations.

IATR. Neantmoins, Orthodoxe, Galien s'est seruy de l'ellebore, il nous enseigne au Chapitre onziesme du liure premier de l'art de guerir escrit à Glaucon, de traicter d'abord cette fiebvre le plus doucement qu'on pourra, sans employer aucun puissant purgatif ny diuretique : il tire du sang s'il le trouue à propos, & fait garder vn regime de viure qui tienne le ventre libre ; il vse premierement de lauemens doux, puis des acres & plus forts ; il defend toute sorte d'alimens de suc grossier, permettant le vin blanc & delicat qui aye peu de chaleur ; il conseille aussi l'vsage d'vne certaine composition faite des trois especes de poiure, & pour la boisson ordinaire la decoction de

[p] Au liure des humeurs ἄγειν ᾗ ῥέπει διὰ τῶν συμφερόντων χωρίων, & en l'Aphorisme 21. du liure premier, ἃ δεῖ ἄγειν ὅκου ἂν μάλιστα ῥέπῃ, ταύτῃ ἄγειν διὰ τῶν ξυμφερόντων χωρίων.

poiure entier. Si la fiebvre est sans violence il veut que le malade ne quitte point son trauail les iours d'intermission. Quand elle est montée à sa vigueur il ordonne vn regime de viure qui subtilise dauantage, & veut qu'on applique sur le ventre des fomentations & emplastres emolliens; & les signes de coction apparoissans, il nous recommande de purger par plusieurs fois les humeurs noires & melancholiques. Que si ces remedes n'auancent rien il fait vomir apres[q] le repas; & pour ce il donne premierement l'ellebore preparé auec les racines de raiffort; & enfin mesme en substance, si ce n'est qu'il y eust quelque empeschement. Apres tous ces remedes il loüe la theriaque & les medicamens propres & particuliers pour cette fiebvre, entre lesquels il propose le suc de l'aser, & vous noterez qu'il adjouste que si on practique ces remedes dés le commencement auparauant la vigueur & les signes de coction, que d'vne simple quarte on en fera vne double, & de celle-cy vne triple, & en dernier ressort vne continuë. Cette authorité de Galien nous apprend, Orthodoxe, qu'il y a raison en cette fiebvre de mettre en vsage le violent vomitif, puis qu'il n'apprehendoit pas de donner l'ellebore en substance; quoy qu'il fust re-

[q] χρῆσθαι δὲ καὶ τοῖς ἀπὸ τῶν σιτίων ἐμέτοις, τηνικαῦτα συνεχῶς, καὶ μηδενὸς κωλύοντος ἐλλέβορον λευκὸν διδόναι, τὴν πρώτην ἐπιμιγνῦντα ῥαφανίσιν· εἰ δὲ μηδὲν ἀνύει καὶ αὐτὸν τὸν ἐλλέβορον, &c.

connu de son temps pour le plus violent vomitif. Nous pouuons donc bien en suiuant son exemple venir à l'antimoine.

ORTH. Ie confesse, Iatrophile, que Galien s'est seruy de l'ellebore ; toutesfois nous ne l'oserions auiourd'huy entreprendre pour les mauuais accidens qu'il produit, & dont la mort s'ensuit le plus souuent ; laquelle on ne peut lors imputer qu'à sa qualité veneneuse [r] que Discoride a aduoüé au Chapitre trente-troisiesme de ses alexipharmaques. C'est pourquoy ie ne vous puis permettre de tirer cette consequence qu'on peut pareillement employer l'antimoine. Ains i'infereray au contraire qu'il faut aussi en interdire l'vsage ; voire mesme à plus forte raison que son venin est plus puissant, comme ie vous feray voir quand nous viendrons à examiner la nature de ce mineral.

[r] προσνοητέον δὲ καὶ τῶν ἐπ' ὠφελείᾳ διδομένων ἐπιφερόντων δὲ πολλάκις κίνδυνον οὐχ ἧττα τῶν ἄλλων φαρμάκων ὡς ἑλλεβόρου λευκοῦ, &c.

PHIL. Vous auez assez prouué, Orthodoxe, que le vomitif d'antimoine n'est point necessaire aux fiebvres quotidiennes, tierces & quartes, de quelque nature qu'elles puissent estre. Pour ce qui est de celles qu'on nomme erratiques qui viennent de la diuersité des humeurs contenus en plusieurs foyers, ie croy qu'elles doiuent estre traictées de la mesme methode, & partant qu'elles n'ont besoin de ce vomitif.

ORTH. Vous dites vray, Philalethe, telles fiebvres, quoy que vagabondes, sont sujectes aux mesmes loix que nous auons posées. C'est pourquoy sans m'y amuser dauantage ie me contenteray de vous faire vn bref sommaire de nostre entretien. Nous auons en premier lieu estably, que toutes les fiebvres intermittentes auoient leur foyer dans le bas ventre, & és petites veines des parties caues du foye, de la rate, mesentere, pancreas, estomach & intestins: & partant qu'il est faux que le siege de la quotidienne soit seulement en l'estomach, de la tierce au foye, & de la quarte en la rate; ains qu'il n'y a aucune partie de la premiere region du corps qui ne puisse seruir de foyer à toutes ces especes de fiebvres. Que l'ordre & la regle des accez ne despend point du lieu ou l'humeur s'allume, mais de la particuliere nature d'iceluy, qui conserue tousiours l'ordre de ses mouuemens, soit qu'il fust amassé en grande ou en petite quantité. Que tout l'humeur contenu au siege de la fiebvre pour l'ordinaire ne se consomme pas entierement en chaque particulier accez, & qu'il en reste beaucoup qui se disposant à prendre feu à diuerses reprises, doit faire le nombre des accez, & la longueur des fiebvres: principalement si vous y adjoustez la

mauuaise disposition de la partie, auec les cendres des humeurs qui ont bruslé. Que la longueur des accez ne despend pas tousiours de la quantité de l'humeur & que la qualité y contribuë de sa part. Que la quotidienne, qui a son siege en l'estomach & parties voisines, ne peut facilement guerir sans le vomitif & purgatif tout ensemble, & qu'on se peut seruir apres nos vomitifs de quelqu'vn tiré de la Chymie, tel qu'est le sel de vitriol meslé à nos purgatifs. Que la tierce simple estant aisée à guerir n'a besoin de violent vomitif non plus que la fausse ou bastarde : & que si elle auoit son siege au pancreas, & au plus profond du mesentere le vomitif de vitriol suffiroit. Que ces purgatifs se donnent ordinairement sur la fin de l'accez, quelquefois mesme durant & auparauant iceluy. Qu'il ne faut pourtant en ces longues maladies fatiguer les malades à tous propos auec les plus puissans remedes, que les plus doux & qui sont souuent les moins estimez pour estre les plus connus, monstrent des effets admirables. Que la quarte ne demande en aucune façon le vomitif. Qu'entre tous les remedes qui luy conuiennent les gommes tiennent le premier rang, estant meslées auec les purgatifs specifiques. Et qu'enfin, puisque la crainte du ha-

zard nous a fait quitter l'ellebore, ce seroit vne plus grande temerité de luy substituer l'antimoine, qui le surpasse beaucoup en malice & violence. Dont ie conclus qu'il n'y a aucune necessité de s'en seruir en telles maladies, & que l'vsage en est aussi perilleux qu'incertain en ses effets. Mais c'est trop parler & ieusner, brisons là; le déjeuner nous attend.





TROISIESME ENTRETIEN.

PHILALETHE, ORTHODOXE, IATROPHILE.

PHILALETHE.



Ovs auez tantost monstré clairement, Orthodoxe, le danger qu'il y a de se seruir du violent vomitif aux fiebvres continuës, & qu'on s'en pouuoit passer aux intermittentes : i'en reconnois les raisons si puissantes, que ie ne pense pas qu'vn Medecin dogmatique pût reuoquer en doute la verité des conclusions que

vous en auez pris· Mais ceux-là s'en mocqueront qui suiuent Paracelse & se tiennent aux sentimens des Chymistes ; n'estans pas obligez de s'accorder à nos principes, en ayans estably d'autres auec lesquels ils se peuuent mettre à couuert de vos raisons & nous retenir en doute. C'est pourquoy, pour venir à vne legitime & entiere decision, qui ne peut estre qu'auec connoissance de cause, ie iugerois necessaire de monstrer la fausseté de leurs principes, ou en les laissant passer, par leurs mesmes maximes condamner en ces maladies l'vsage de l'antimoine. Tout autre que vous, qui possedez de longue main l'entiere connoissance des secrets de leur doctrine, auroit de la peine à nous en esclaircir.

ORTH. Laissant à part vos complimens, Philalethe, ie confesse que le moyen que vous proposez est le meilleur, & c'est ainsi qu'il nous les faut conuaincre. Ma curiosité pour ce sujet me porta il y a long-temps à lire les œuures de de Paracelse, & de ceux qui ont suiuy ses maximes; voulant en cela imiter Galien, qui ne dedaigna pas d'auoir pour maistres des empiriques & methodiques, afin de s'instruire en leurs sectes & les combatre puis apres auec plus de iustice. C'est pourquoy ie prendray plaisir à

contenter

contenter vostre curiosité, & vous leuer les difficultez qui pourroient venir de la part de ces empiriques ; lesquels pour se mettre plus en credit publient hautement qu'eux seuls ont herité des secrets de Paracelse. Il faut vous descouurir l'imposture dont ils abusent les petits & les grands, & faire voir qu'ils n'ont pas entendu la doctrine de ce Prince des Chymistes, & que nous sçauons mieux faire le choix & pratiquer plus à propos ses remedes, quand la rencontre de la bonne methode nous le permet.

IATR. Vous ne pouuiez, Orthodoxe, choisir vn entretien qui nous fust plus vtile & aduangeux : il faut que ie confesse que le faux iour de la verité que les effets donnent quelquefois à leur doctrine, m'a esbloüy bien souuent & fait paroistre des difficultez qui me font encor de la peine.

PHIL. C'est aussi ce qui m'arreste quelquefois, Orthodoxe, & me fait malgré moy dans les occasions de la practique, douter de la verité de nos maximes. Declarez nous donc, s'il vous plaist, quelle opinion vous auez de Paracelse & de sa doctrine.

ORTH. Vostre demande est bien estenduë, Philalethe, on n'y sçauroit respondre sans s'es-

carter beaucoup de nos brisées ; ie ne veux pas neantmoins vous esconduire : vous sçaurez ce qu'on peut penser & dire sans passion de cet homme & de sa doctrine. Le iugement en a esté fort different ; les vns l'ont blasmé & condamné sans l'entendre ; les autres au contraire l'ont estimé le pere de la vraye medecine, & deferé entierement à ses nouuelles maximes : tels ont esté la pluspart des Alemans & autres peuples Septentrionaux les plus passionnez pour la Chymie. Il y en a qui tiennent le milieu, lesquels sans se faire de party, apres auoir examiné diligemment ses escrits, ont tiré le bon parmy le mauuais. Il estoit Suisse de nation & de mœurs (comme il confesse luy-mesme en sa sixiesme defense) aussi rudes & farouches que son païs. La [f] nature, dit-il, ne nous a pas formé de matiere bien delicate, & nous ne sommes accoustumez de gagner nostre vie en filant de la soye, ny nourris de figues ou de vin miellé ; le fromage, le laict & le pain d'auoine sont nos alimens ordinaires, qui ne peuuent pas nous rendre si doüillets & de mœurs si faciles : nous retenons durant nostre vie les impressions qu'on nous a donné dés nostre naissance ; & puisque nous viuons parmy les sapins, nous ne pouuons pas resembler à ces ef-

[f] è filo quidem subtili natura me non texuit : nec meæ patriæ is mos, est vt sericum nendo magnus quęstus fiat. Ficubus non alimur, aut mulso, aut simila. Cibus noster est caseus lac & panis auenaceus. Hęc qui subtiles homi-

feminez esleuez si mollement. Il retint tant qu'il vescut les teintures de sa premiere education, & fut fort peu sociable, sale en ses vestemens & fort adonné au vin, dont les excez luy ruinerent tellement la santé, qu'il mourut en sa cinquantiesme année accablé de toutes sortes de maladies. Il n'espargna, à son dire, en sa ieunesse aucun soin ny trauail pour se rendre sçauant; & à l'exemple des anciens Philosophes, il voyagea par toute l'Europe, & visita la pluspart des Escholes de Medecine pour se perfectionner en cet art. Mais son esprit turbulent & sans arrest n'en prit qu'vne tres-legere teinture: outre qu'il estoit desia preuenu des maximes de la Chymie, en laquelle il auoit esté instruit soigneusement par Guillaume Hohennemius son pere, & par beaucoup d'autres excellens Maistres, desquels il apprit la plus secrette Philosophie, qu'ils appellent adepte ou acquise; Il fut aussi aidé en cette estude des escrits de Scheyt Euesque de Setgach, d'Erard, Lauental, de Nicolas Euesque d'Hipponeuse, & autres qu'il nomme par honneur au Chapitre premier de la premiere partie du troisiesme traicté de sa grande Chirurgie, où il confesse ingenëument qu'il s'estoit pareillemēt enrichy des experiences prises des Chymistes, en-

nes facere possint? sed quod & à teneris nobis implantatum per omnem vitam resipimus, nos enim qui inter conos abietum enutrimur, similes esse non possumus ijs, qui cum mollibus vestibus in Gynecçis enutriuntur.

tre lesquels il loüe Sigismond Fucger de Schuuak pour auoir grandement adjousté à cet art.

PHIL. Vne confession si franche & ingenuë me plaist, Orthodoxe, & tesmoigne que cet homme auoit quelque chose de bon.

IATR. Elle fait le procez, Philalethe, à ces superbes ingrats, lesquels ayans honte de tenir quelque chose d'autruy, blasment les sentimens de ceux qui les ont enseigné.

ORTH. Vous sçaurez donc qu'ayant acquis ces connoissances, & tiré les remedes du trauail de ses experiences, il commença à faire paroistre le mauuais naturel qu'il receloit; on reconnut aussi-tost en luy vne superbe insupportable, vne ambition desreglée, vne vanité nompareille, dont il fut tellement enyuré, qu'il se qualifia le Monarque de toutes les sciences, & se creut capable de condamner la doctrine ancienne, & de bastir sur ses ruines vne nouuelle sorte de Philosophie. Quelques-vns ont creu, non sans raison, qu'il estoit grand magicien, comme mesme font foy plusieurs liures qu'il a escrit, & entr'autres ses archidoxes de magie: & pource il a reconnu vne troisiesme sorte de Medecins qui guerissent les maladies par characteres, du nombre desquels il s'est mis au liure que i'ay allegué, où il enseigne la façon

de les faire & de s'en seruir. D'Ariot Medecin de Beaune grand sectateur de sa doctrine, confesse en son Commentaire sur le douziesme Chapitre du premier traicté de la seconde partie de sa Chirurgie, que ceux qui disent qu'il auoit vn esprit familier qui l'instruisoit ne se sont point trompez; non pas qu'il fust, dit-il, diabolique, mais bien son ascendant constellé & bon demon, qui luy enseigna la doctrine qu'il a laissé; le recompensant ainsi auec iustice & raison de toutes les peines qu'il auoit pris à la rechercher. Et la raison pour laquelle il se persuade qu'il ait esté enseigné par vn bon demon, est l'vtilité que les hommes retirent de sa doctrine, laquelle ne peut auoir pour maistre l'ange des tenebres, autheur de nostre ruine. Voila de quelle façon ce Commentateur tasche de mettre à couuert sa magie, qui ne paroist que trop aux moins versez en la lecture de ses liures; mesme plusieurs des siens n'ont fait difficulté de le reconnoistre pour vn des celebres magiciens de son temps, quoy qu'il ait honte quelquefois de l'aduoüer, cachant ce crime d'vn voile de pieté, & disant que Dieu donne à ses characteres les vertus de guerir, & non pas le diable. C'est ainsi sans y penser qu'il descouure sa turpitude en escriuant que les characte-

res sont les syrops & breuuages, dont ces esprits se seruent pour la guerison des maladies.

PHIL. Ses œuures, Orthodoxe, nous fournissent assez de quoy le conuaincre de ce crime, il n'est besoin de l'exagerer dauantage; ie me contenteray de dire que par vostre discours on peut iuger que si cet homme n'eust abandonné Dieu, & se fust porté au bien, qu'il auoit assez de talent pour se faire valoir & prendre place parmy les grands hommes de son siecle.

IATR. Il est vray a ce qu'il dit, Orthodoxe, qu'il auoit vn desir merueilleux d'apprendre, mais la curiosité s'estant emparée de cet esprit peu esclairé & moins iudicieux luy causa sa ruine; bien qu'à la verité il fust de grand trauail. On l'accusa d'adherer à l'heresie de Luther, quoy qu'il fust plus croyable qu'il n'auoit aucune religion la magie luy ostant tous les sentimens de la diuinité.

ORTH. Il estoit, Iatrophile, aussi orgueilleux que le demon qu'il auoit choisi pour son maistre, & nous ayant voulu faire croire que luy seul auoit la connoissance vniuerselle de toutes choses; il prit la liberté d'escrire de la Theologie, que sa plume sacrilege a noircy & violé par quantité d'erreurs, d'heresies & d'im-

pietez manifestes. Quand est des maximes de sa nouuelle Philosophie, elles sont directement opposées à celles d'Aristote ; & bien qu'elles ne s'accordent aussi aux sentimens de Platon, elles ne luy sont pas neantmoins si contraires. Ie vous donneray presentement vn petit eschantillon de la piece qu'il a ourdie pour faire le tissu de sa medecine, afin qu'il ne manque rien à vostre esclaircissement.

PHIL. Cette digression, Orthodoxe, encore qu'elle semble esloignée du sujet de nostre entretien, est entierement necessaire au dessein que vous prenez : on ne peut porter iugement auec equité de la verité ou fausseté des maximes qu'il enseigne sans la connoissance de cette Philosophie, sur laquelle elles ont esté establies.

IATR. C'est ainsi, Philalethe que Galien apres Hippocrate nous apprend qu'il est impossible de reconnoistre de plus prés la nature des maladies, si on ignore les elemens, les temperamens, les humeurs, les parties & leurs fonctions, & generalement tout ce qui est compris en la Physiologie. Et partant, puisque pour leuer toutes les reproches qu'on auroit à faire contre vostre procedure, vous pretendez d'examiner si on peut donner auec asseurance

aux fiebvres continuës le vomitif d'antimoine : il nous faut premierement descouurir à plein les fondemens de toute la doctrine de Paracelse, les passer par vn iuste examen ; & quand mesme on les voudroit accorder, venir enfin à la preuue que l'vsage de ce vomitif est contraire aux maximes de sa medecine.

ORTH. I'ay eu intention d'en vser de la sorte, Iatrophile ; sçachez donc que Paracelse diuise les elemens en deux globes ; à sçauoir, le celeste & terrestre. Le celeste comprend auec l'air le Firmament qu'il appelle Ciel ou feu. Le terrestre, la terre & l'eau, & veut que ces quatre elemens soient les matrices des semences de toutes les choses creés, dont Dieu les a remply par la vertu de son Verbe, & de cet Esprit qui estoit porté sur les eaux en la creation du monde; ausquelles semences il a adjousté les trois principes qui sont necessaires, quand selon l'ordre de la loy qu'il leur a imposé elles sortent de leur repos, & trauaillent à se bastir vn corps pour paroistre au monde & entretenir l'ordre continuel des generations. Il remarque qu'il se fait en ces quatre elemens quatre generations bien differentes, & que l'vn n'a besoin de l'autre pour mettre au iour ses productions, qu'il y a en la terre de l'eau, de l'air & du feu terre-

stre ;

stre; lequel auec les trois principes & les semences des choses suffisent pour toutes les generations terrestres. Il dit le semblable des autres elemens, la terre produit ses fruicts dans l'air, comme les plantes & les animaux; l'eau dans la terre, comme les mineraux & metaux, & ainsi des autres. Qui sera curieux d'esplucher par le menu les mysteres de ces nouueaux sentimens, pourra lire les liures de la Philosophie qu'il a dedié aux Atheniens. A ces quatre elemens les semences de toutes les choses sont attachées d'vn lien indissoluble, de sorte qu'il faut que l'esprit humain trauaille pour les conceuoir separées: elles sont toutes spirituelles, & ne tombans point sous les sens sont par consequent exemptées de grandeur, longueur, largeur, profondeur, & de toutes les qualitez corporelles. Elles retiennent de leur autheur vne pureté & puissance vitale, par le moyen de laquelle elles penetrent les abysmes des elemens, gardant fidelement & sans desordre les loix qu'il leur a prescrit. Et comme leur tasche est, à ce que i'ay dit, d'entretenir sans interruption l'ordre des generations par vne vertu merueilleuse, qui contient spirituellement en soy toutes les qualitez qui sont de l'apennage des corps qu'elles composent, comme les couleurs, odeurs, saveurs, fi-

gures, & autres dispositions sensibles. Le temps determiné pour l'action de ces semences n'est pas plustost venu, que pour se reuestir d'vn corps elles empruntent de l'element qui les tient attachées les trois principes, à sçauoir le sel, le soulphre, & le mercure auec les autres elemens necessaires à leur fin. Et vous noterez qu'elles ne tirent les vns & les autres, que tous spirituels & resolus en vapeur subtile, dont elles font le meslange donnans à chacun sa place, & enfin les coagulans en vn corps, auquel par ce moyen elles donnent sa iuste dimension, sa couleur, l'odeur, la saueur, chaleur, froidure, figures, & autres qualitez propres. Ce qui nous fournit de sujet d'admirer la science & puissance de celuy qui a renfermé en ces substances spirituelles tant de vertus & proprietez cachées. C'est[t] en ces semences qu'il a mis les principes des generations, les causes des mixtions, les formes qui donnent l'estre à leurs composez, sans que par leur corruption elles puissent estre destruites, & laquelle aduenant elles se retirent au lieu de repos dans la matrice des elemens dont elles estoient sorties, attendant l'occasion de se monstrer derechef sur le theatre du monde, & se former vn autre corps.

[t] *Paracelse au liure de la vie longue,* Vita rerum est essentia spiritualis inuisibilis impalpabilis Est spiritus continens in se occulte rei virtutem & potentiã, Qui corrupto corpore manet semper viuus & relicto mortuo corpore redit in suũ locum vnde venerat.

PHIL. Voila vne doctrine bien estrange,

Orthodoxe, il semble qu'elle vueille remettre en credit les idées de Platon, les homœomeries d'Anaxagore, auec les atomes de Democrite, en composant ainsi les corps mixtes de substances si subtiles, qu'elles pourroient bien meriter le nom d'atomes. Elle tire la forme du sein de la matiere par vne voye toute extraordinaire, & nous propose des principes des generations tous solides & stables, en reiettant la priuation comme vn principe imaginaire, & declarant que la mixtion des elemens vient de la vertu des semences & des formes. Par ce moyen elle condamne ces Philosophes qui ont laissé eschapper tant de siecles, sans auoir pû determiner si la mixtion se fait des seules qualitez des elemens, ou de leur substance : bref, elle fait presque renaistre la metempsychose de Pythagore, & la palingenesie des anciens.

IATR. Ces gentilles pensées, Orthodoxe, font honneur à tous les vieux Philosophes de l'antiquité, en deterrant & faisant reuiure leurs opinions surannées & enseuelies dans l'oubly. Ie souhaitterois volontiers sçauoir les raisons qu'il employoit pour les deffendre.

ORTH. Il a posé, Iatrophile, pour fondement de sa doctrine la lumiere de la grace, & de la nature. Par la lumiere de la grace il entend

l'instructiõ que les hommes reçoiuent de Dieu, ou des escrits de ceux qu'il a chery à tel point que de leur ouurir ses tresors, & faire part de sa science. Il prend Moïse à garant de son opinion, & se porte fort du liure de la Genese, où Dieu parlant par la bouche de ce Prophete, apres auoir descrit la creation du monde, epilogue en ces mots. C'est [u] là l'ordre de la creation du Ciel & de la terre, lors qu'ils furent produits au iour que le Seigneur Dieu fit le Ciel & la terre, auquel il fit naistre aussi les arbrisseaux des châps, deuant qu'ils leuassent de terre, & toute sorte de verdure de la campagne deuant qu'elle germast.

[u] Chap. 2. nombre 4. αὕτη ἡ βίβλος γενέσεως οὐρανοῦ καὶ γῆς ὅτε ἐγένετο, ᾗ ἡμέρᾳ ἐποίησε κύριος ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, καὶ πᾶν χλωρὸν ἀγροῦ πρὸ τοῦ γενέσθαι ἐπὶ τῆς γῆς καὶ πάντα χόρτον ἀγροῦ πρὸ τοῦ ἀνατεῖλαι.

Philon Iuif expliquant ce passage en son liure du Monde dit, [x] que par iceluy il appert clairement que Moïse a voulu faire mention des idées qui deuoient estre comme les cachets des choses sensibles : car deuant que la terre fust couuerte de verdure les herbes estoient desia en nature comme il dit, & deuant que le foin parust dans les campagnes, le foin inuisible y estoit. Mais Paracelse passe bien plus auant, & ne se contentant pas de la comparaison employée par les Platoniciens pour nous faire receuoir les idées, & de dire que comme l'architecte voulant bastir vne ville ou maison, forme en son esprit l'idée d'icelle ; de mesme que Dieu proiettant de

[x] ἆρ' ἐμφανῶς τὰς ἀσωμάτους καὶ νοητὰς ἰδέας παρίστησιν, ἃς τῶν αἰσθητῶν ἀποτελεσμάτων σφραγῖδας εἶναι συμβέβηκε. πρὶν γὰρ χλοῆσαι τὴν γῆν, αὐτὸ τοῦτο ἐν τῇ φύσει τῶν πραγμάτων χλόη φησὶν ἦν. καὶ πρὶν ἀνατεῖλαι χόρτον ἐν ἀγρῷ, χόρτος ἦν οὐχ ὁρατός.

creer le monde, desseigna en son entendement vn monde archetype & spirituel, sur le modele duquel il bastit le visible. Ains malgré toute l'ancienne Academie, qui n'a reconnu ces idées que dans l'entendement du Createur de l'vniuers, il les fait sortir dehors, en disant, que Dieu ayant creé les idées, leur assigna pour demeure l'element dans lequel elles deuoient faire leurs productions : voila de quelle sorte il pretend esleuer les fondemens de sa doctrine par la lumiere de la grace. Venons maintenant à celle de la nature, qui n'est autre que la connoissance que nous tirons des sens & des experiences : telle est cette preuue qu'il en donne. Tirez, [y] dit-il, d'vne plante l'eau, le sel, & l'huile, meslez le tout ensemble & remettez en terre, il en renaistra vne plante pareille à celle que vous auez détruit, voire beaucoup plus belle. D'où il nous reste à conjecturer que la semence & la forme de la plante n'auoit point esté corrompuë, ains qu'elle estoit demeurée en son entier, retirée dans la matrice de son element. Cette obseruation, de la verité de laquelle chacun peut s'esclaircir, pourroit seruir de preuue à l'histoire de ce Medecin Polonois, qui gardoit en son cabinet plusieurs phioles de verre bien bouchées, dans lesquelles estoit renfermé quelque peu de cendres

[y] *Au liure de la resuscitation des choses naturelles.* Cum ista principia simul habes pone ea in ventre equino & putrefac ad suum tempus. Si postea ea materia in pingue solum sepeliatur, videbis illam reuiuiscere, & arborem inde nasci.

tirées des plantes qui estant doucement eschauffées esleuoient insensiblement vne idée de leur plante. De façon que la cendre d'vn rosier vous faisoit paroistre dans sa phiole vn rosier tout spirituel, representant la figure & couleur des feüilles & des fleurs.

PHIL. Cette fable est de mesme fabrique que l'histoire de Ioseph Duchesne, dont il parle au second liure de son grand miroir du monde, & qui arriua chez luy, à ce qu'il dit, Monsieur de Luynes y estant, lequel ayant extraict par curiosité le sel des cendres d'orties, & l'eau dans laquelle il l'auoit fondu venant la nuict suiuante à se geler & glacer, fut tout estonné le lendemain matin de voir dans ladite eau quantité d'orties representées au naturel, quoy que sans leur coloris.

IATR. Cette opinion, à mon aduis, Orthodoxe, pourroit auoir de la vray-semblance estant fondée sur l'Escriture saincte, & mesme conforme aux sentimens de ces vieux Philosophes suiuis des experiences, principalement si nous la restreignions aux semences & formes des plantes, & en exceptions celles des animaux.

ORTH. Ce n'est pas là pourtant, Iatrophile, la pensée des sectateurs de cette Philosophie, lesquels reconnoissent deux sortes d'animaux,

les parfaits & imparfaits : ceux-là engendrez par l'accouplement du masle & de la femelle : ceux-cy naissans de la pourriture, & produits aussi quelquefois à la façon des autres. Les formes ou les ames des animaux parfaits (à la reserue de celle de l'homme qui est toute immortelle & infuse par son Createur en la matiere organisée) sont actuellement, à leur dire, en leurs semences, & ne peuuent se conseruer ailleurs que dans leur propre matrice : car estant plus spirituelles que celles des plantes, elles se dissipent aussi-tost à l'air. Ils n'entendent pas par la semence son corps blanc & escumeux, le seul esprit qui y est contenu merite ce nom. Quand aux semences des animaux imparfaits elles tiennent d'vne substance plus grossiere & visqueuse, qui ne s'exhale pas facilement, non plus que celle des plantes : ainsi elles se conseruent en leur entier plus long-temps, en sorte qu'aduenant la prochaine disposition elles se forment vn nouueau corps & prennent vie. Ainsi la souris s'engendre du fumier ; la grenoüille de la bourbe, mesme tombe de l'air en terre à demy formée : Le canard mort & pourrissant donne l'estre au crapaut, à la grenoüille, aux serpens & autres animaux veneneux dont il s'estoit nourry. Toutes lesquelles rai-

sons nous pourroient induire à croire que les formes des plantes & des animaux ne perissent point. Ce qui semble n'estre esloigné des sentimens d'Hippocrate au premier liure de la diete, ny mesme contraire à nostre religion: car encore que ces formes, comme ils disent, ne perissent point, ils n'entendent pas neantmoins pour cela les faire plus durer que le monde.

PHIL. Vostre iugement est grandement moderé, Orthodoxe, nos ennemis, non plus que ceux de nostre profession ne sçauroient s'en offencer. Mais pour ce qui est de leurs trois principes, le procez est bien plus difficile à accorder. Paracelse ne les peut prouuer par la lumiere de la grace puisée des sainctes lettres; & quoy qu'il veüille inferer du premier Chap. de la Genese, que Dieu ayant creé les elemens les remplit des semences de toutes les choses qui seroient produites; il ne sçauroit y rencontrer ses trois principes. Pour moy ie ne pense pas qu'il puisse mieux reüssir par la lumiere de la nature.

ORTH. Il est fort empesché, Philalethe, à desbroüiller ses nouuelles maximes, se trouuant le plus souuent abandonné de la raison & de l'experience. Il veut en son troisiesme liure des Archidoxes qu'on puisse extraire les quatre elemens de chacun corps mixte, & pa-

reillement

reillement les trois principes ; à sçauoir le sel, le soulphre & le mercure. L'effet neantmoins ne suit pas son dire : quand il resout vn corps mixte en ses substances, il y rencontre la terre, l'eau, l'air & le feu, & non ces trois principes imaginaires separez des elemens. C'est pourquoy ceux qui l'ont suiuy, remarquans les deffauts si sensibles de sa Philosophie, ont esté forcez de le desdire & de faire bande à part : les vns n'admettans que deux elemens, les autres trois ; lesquels estans associez à leurs principes sont suffisans, à leur dire, pour la parfaite composition des mixtes. Ils distinguent leurs principes en premiers & seconds, & font ceux-là simples : si bien que le sel sera purement & simplement sel sans aucun meslange de soulphre ny mercure ; & ainsi des deux autres. Pour ceux-cy ils les pretendent meslangez des autres, le sel consideré en cette façon se trouuera meslé de soulphre & de mercure, le soulphre de mercure & de sel, le mercure de soulphre & de sel. Voila leur raisonnement sur leurs principes : Faisons en ie vous prie l'examen y employans les moyens dont ils se seruent pour les prouuer.

PHIL. Ceux qui autrefois leur ont disputé cette doctrine, Orthodoxe, aduoüoient bien

que leurs principes se rencontroient en l'artificielle dissolution du mixte, mais qu'il n'en arriuoit pas de mesme en la naturelle & par vne telle distinction ont creu pouuoir dementir l'experience qui leur descouuroit ces trois principes. Et certes, il n'est pas au pouuoir de la nature non plus que de l'art de resoudre les corps en des substances autres que celles dont ils sont composez.

IATR. Ils ne sçauroient, Orthodoxe, refuser les moyens que vous tenez pour les conuaincre sans se destruire eux-mesmes. Et comment ne les accepteroient-ils pas puis qu'ils ont sur iceux ietté les premiers fondemens de toute leur Philosophie?

ORTH. Ie veux donc, Iatrophile, emprunter auec eux la lumiere de la nature, & me seruir de leur art pour resoudre vn mixte en ses diuerses substances qui le composent : par exemple, prenons le vin & le diuisons exactement en ses parties. Si nous le distillons, il s'exhale premierement vn esprit ou eau de vie, qu'ils nomment le mercure ou subtil, puis vn humeur aqueux & insipide, nommé par eux phlegme : en troisiesme lieu, vn huileux plus ou moins grossier & de mauuaise odeur. Il restera enfin au fond du vaisseau vne cendre extre-

mement acre, de laquelle on tire le sel auec l'eau chaude ; ce qu'estant fait, il demeure quelque peu de terre froide, seiche, insipide, & despoüillée de toutes les autres qualitez. Venons maintenant au detail. Cet esprit de vin contient trois parties ; à sçauoir, vne substance huileuse & inflammable, vn sel qu'ils appellent ammoniac, & vne eau insipide. Or cette portion huileuse qu'ils nomment soulphre, est ce que nous appellons à meilleur tiltre l'element du feu, la nature duquel il faut qu'elle retienne estant si propre à brusler. Ie les veux instruire en nos maximes, afin qu'ils sçachent que quand nous disons que nos corps sont composez des quatre elemens, nous n'entendons pas qu'il s'y retrouue vne portion du feu elementaire, on n'en pourroit souffrir l'actiuité ny la chaleur extrême ; il nous suffit de reconnoistre ses vestiges emprains en cette matiere, qui peut si facilement se conuertir en feu : & pour ce sujet, nous appellons feu & non soulphre la substance huileuse de l'esprit de vin. La seconde partie est le sel ammoniac, qu'ils disent estre vne substance sauoureuse extremement subtile, laquelle si vous considerez de prés, n'est autre que la plus legere partie du sel fixe esleuée par la distillation, & qui s'y rejoint aussi aise-

ment qu'elle s'en separe ; ce que vous trouuerez veritable, si apres auoir bruslé l'eau de vie, ou mesme deuant la brusler vous la distillez pour vne seconde fois sur son sel fixe : car alors ce qu'ils appellent sel fixe retient à soy l'ammoniac ; si bien qu'il ne vous reste plus qu'vne eau elementaire & insipide. Partant s'ils n'estoient aueugles ils pourroient ainsi voir leur mercure composé des elemens ; sçauoir est, de la plus subtile partie du sel fixe, de feu & d'eau. C'est donc vne trop grossiere ignorance de vouloir donner le nom de principe à vne substance qui paroist estre mixte. Or est-il que ce que i'ay mis en auant de l'eau de vie, qu'ils appellent mercure du vin se trouuerra veritable en tous autres mixtes, desquels on voudra extraire ces pretendus principes.

IATR. C'est pourquoy, Orthodoxe, les dogmatiques ont raison de les disputer ; la Philosophie nous enseigne & le nom mesme le porte, que les principes ne peuuent estre composez les vns des autres, ny de quelque autre substance telle qu'elle soit, & de là ils seront contrains de conclure que leur mercure estant ainsi composé ne doit estre tenu pour principe : que si vne fois vous le despoüillez de son sel & de son soulphre il ne reste que l'element de l'eau qui s'ex-

hale, & en ce cas leur mercure ne seroit autre chose qu'vne eau rarefiée en air.

IATR. Vos discours me donnent à connoistre, Orthodoxe, que cette nouuelle secte est vne vraye eschole de piperie dont les maximes en nos temps ont corrompu la pureté de la vraye medecine, & les operations secrettes alteré la santé de nos corps, aussi bien que la bonté de nos monnoyes: leurs apparences exterieures m'auoient quasi persuadé la verité & stabilité de leurs principes, deuant que vous m'ayez ouuert les yeux & fait voir comme ie m'estois lourdement abusé. Vous les laisserez sans replique & sans science si vous poursuiuez & leur ostez les deux autres principes.

ORTH. Ils n'en auront pas meilleur marché de moy, Iatrophile, voyons ce qu'ils disent de leur soulphre, ils l'appellent principe huileux, & disent que c'est vn corps liquide, odorant, liant les choses seiches & desunies, seruant d'aliment au feu, qu'il fait paroistre en son plus haut degré de chaleur & de lumiere: Ils le tiennent pour l'humide radical, le lien de la vie & de la forme. Il est, comme ils le diuisent, premier ou second principe: estant consideré comme premier & simple on le iuge entierement insipide, & la definition cy-dessus mention-

née luy est tres-propre : quand ils le mettent pour second, il se trouue plus ou moins messlangé des autres principes, & specialement de quelque portion de sel que vous pourrez separer par la lotion & rendre à son sel fixe. Mais pour determiner plus nettement qu'elle est la nature de cette substance, considerons la en sa pureté estant despoüillée de son sel qu'ils appellent bruslant ou nitreux.

PHIL. Vne telle substance, Orthodoxe, par eux reduite en sa pureté naturelle, n'est autre, à mon aduis, que la substance de la chaleur naturelle propre & particuliere à chaque corps mixte. C'est [z] elle qui dans les animaux, au dire d'Hippocrate, au liure des chairs, est immortelle, entend, oit, voit, sent toutes choses presentes & futures : c'est cet humide radical que nous auons reconnu les premiers estre de substance huileuse, remply d'esprits & de chaleur, le fondement de la vie, & la cause de sa plus courte & longue durée.

[z] δοκέει δέ μοι ὃ καλέομεν θερμὸν ἀθάνατόν τε εἶναι, καὶ νοεῖν πάντα καὶ ὁρῆν καὶ ἀκούειν καὶ εἰδέναι πάντα καὶ τὰ ὄντα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι.

ORTH. On doit entendre ce passage d'Hippocrate de cette façon, Philalethe, i'encheriray pourtant au delà, & vous diray derechef que cette substance huileuse qu'ils appellent soulphre n'est autre que l'element du feu temperé par le meslange des autres elemens, & pro-

portionné à la particuliere condition des mixtes.

PHIL. Les Chymistes, Orthodoxe, ne veulent admettre que des principes sensibles qu'ils puissent voir, gouster & toucher, & pour cette raison l'element du feu ne leur apparoissant en la separation des substances qui composent vn mixte ils pensent auoir assez de droict pour dire qu'il n'y en a point, & que mesme nous n'auons pas plus de raison de donner le nom de feu à cette substance huileuse, qu'à l'huile dont nous nous seruons.

IATR. Puisque les noms les plus propres doiuent exprimer la nature des choses, ils me semblent rencontrer fort à propos, Orthodoxe, quand ils appellent soulphre ce principe huileux à cause qu'il est inflammable, & qu'ils ne reconnoissent rien de tel qui ne participe de la nature du soulphre.

ORTH. Ils donnent à croire, Iatrophile, qu'ils sont Philosophes sensibles, & toutesfois l'impuissance de leur art leur enuie ce titre, & les dément bien souuent ne pouuant faire paroistre ces principes. Vous l'apprendrez par ce qu'ils nous content de leur mercure, ie n'entends pas celuy duquel i'ay desia parlé, mais vn autre qu'ils ont controuué & appellé simple, le

definissans vn corps simple, subtil, clair, lumineux, sans saveur, sans odeur, penetrant par tout, estant la matrice des couleurs, & donnant la vie aux corps. Neantmoins les plus curieux & industrieux de cette cabale ne l'ayant pû rendre sensible par la dissolution des substances mixtes, l'ont rebuté & estimé ce troisiesme principe imaginaire : Pourquoy donc l'admettrons nous, vû que leurs operations ne le peuuent faire voir? Ils n'abusent pas moins de la liberté qu'ils se donnent à nommer soulphre cette substance huileuse ; pensent-ils par ce desguisement de noms fait sans sujet & si mal à propos nous imposer & faire croire que toute substance inflammable est sulphurée ? ils auroient mieux rencontré auec nous, & plus proprement parlé s'ils l'eussent appellé ignée, puis qu'elle contient en soy la nourriture de cet element, & symbolise auec luy par sa substance.

IATR. A vray dire, ie les trouue bien temeraires, Orthodoxe, de s'imaginer qu'ils renuerseront les fondemens de nostre Philosophie & medecine pour en establir vne autre, n'estans iusques à present d'accord ensemble pour ses principes. Ie ne sçay si leur sel sera de meilleur goust & moins fade.

ORTH. Ils le definissent, Iatrophile, vne substance

stance savoureuse, solide, se dissoluant à l'eau ou à l'air humide, se condensant au chaud moderé, & fondant quand il est vehement. Lors qu'ils le contemplent en sa simplicité & comme premier principe, ils le bastissent d'vne seule nature, sans varier, susceptible de toute forme, ayant la vertu de conseruer le sujet où il domine. S'ils le considerent meslangé, & comme second principe ils le font de trois sortes; à sçauoir le fixe, comme le sel gemme & marin, puis vn autre bruslant, tel qu'est le nitre ou salpetre; & en troisiesme lieu, le volatil ou ammoniac, pareil à celuy qui vient des sablons de Lybie. Ils disent que ces trois differences de sel se reconnoissent par l'artiste dissection des corps de tous les trois ordres mineraux vegetaux & animaux. Mais en bonne Philosophie vous iugerez telles differences bien friuoles. Ie vous ay desia monstré que celuy qu'ils appellent ammoniac, & le nitreux sont de mesme nature, que le fixe du corps mixte dont ils le separent, & ne sont differens que selon le plus ou moins de sa subtilité. Ainsi ils deuroient dire sans multiplier si inconsiderement ces especes qu'és corps mixtes se retrouue vn sel composé de parties differentes. Quand ils nous donnent le sel comme premier principe, despoüillé

entierement de soulphre & de mercure, ils asseurent qu'il conserue les mixtes, leur donne la saveur, dureté & solidité; par ce moyen vne once de sel rarefié durcira en ambre iaune vne liure de substance huileuse : le mesme est du iayet, des cornes, ongles & os des animaux. Ils luy attribuent aussi les saveurs remettans leurs differences à la subtilité & meslange du sel marin, nitre & ammoniac, quoy faisant ils ne connoissent que trois saueurs simples. La salée qu'ils font propre au sel marin, la doucereuse au nitre, & l'amere à l'ammoniac; & par le seul assortiment de ces sels ils donnent l'estre à toutes les saveurs, & mesmes nous monstrent qu'elles se changent contre toute apparence de raison. Ainsi l'huile de vitriol, qu'ils disent estre vn sel ouuert, perd presque toute son acrimonie si vous la meslez auec le sel de tartre resolu en liqueur, quoy qu'il soit tres-acre & corrosif: pource qu'en cette mixtion ces deux sels qui estoient auparauant ouuerts, estendus & rarefiez, venans à se condenser perdent leur force: & de cette maniere ils composent leur tartre vitriolé. Ils trouuent aussi le sucre pour doux qu'il soit & agreable au goust, composé de parties extremement corrosiues, qu'ils nomment sels mordicans. Ils donnent pareillement à leur sel

la faculté de purger par le vomissement, les selles, les vrines & les sueurs. Le vitriol purge par le vomissement, le sel gemmé par le ventre, le nitre par les vrines & le ventre, & d'autres par les sueurs. Si bien que les purgatifs, à leur dire, empruntent des sels qui les composent leur faculté specifique, ce qu'ils entreprennent prouuer par cette experience. Prenez, disent-ils, quatre onces d'vn medicament purgatif qui aura esté infusé, bruslez-le & en tirez le sel de ses cendres; vous trouuerrez qu'il restera moins de sel que d'vne once du mesme purgatif sans estre infusé; bien qu'en le bruslant son sel volatil s'exhale. D'où ils inferent qu'il n'y a dans le purgatif que le sel qui aye la vertu de purger, tant pour son acrimonie qui irrite la nature, & l'oblige à se descharger, que pour estre accompagné de la forme du purgatif, dont la vertu specifique tire auec choix, en quoy consiste l'essence de la purgation.

PHIL. I'apprends de vostre discours, Orthodoxe, que les Chymistes appellent sels toutes les substances sauoureuses qui se dissouldent en l'eau : ie ne sçay pourtant qui leur a donné l'authorité de les nommer ainsi; s'ils se fondent sur leur lumiere de la grace, il ne paroist point que Dieu ait creé ces sels qu'ils s'imagi-

nent entrer en la composition de tous les mixtes : Nous trouuons bien qu'il fit commandement aux eaux qui estoient sous le Ciel de se ramasser ensemble, & qu'il appella cet amas la mer, laquelle est remplie de veritable sel. Que si on a estendu ce nom au sel gemme, ammoniac, & au nitre, ç'a esté pour quelque rapport qu'ils ont auec iceluy. Mais quelle proportion, ie vous prie, peut-il auoir auec le sel doux du sucre, amer de l'aloës & coloquinte, aspre & reuesche du vitriol? Il est vray qu'ils conuiennent ensemble en ce qu'ils sont substances sauoureuses, ou plustost qualitez attachées à ces mixtes qui sont l'objet du goust, & que ce sont des especes contenuës sous vn genre qui portent chacune à part ses differences essentielles. En cette maniere ils broüillent tout prenans l'espece pour le genre.

IATR. La force de vostre raison, Philalethe, me fait dire qu'ils parlent impertinemment de donner ainsi le nom de sel à toutes les substances sauoureuses. Toutesfois, si nous considerons leur resolution en l'eau toute pareille à nostre sel, elles peuuent bien meriter le nom de sel, & estre rangées sous son espece.

ORTH. Certes, l'experience nous fait voir, Iatrophile, qu'elles se fondent aisement en l'eau,

& que leur sel n'est autre qu'vne substance humide coagulée ayant beaucoup de conuenance auec l'eau : & si Paracelse s'en veut rapporter à luy-mesme, nous les dirons auec luy les fruicts de cet element. On sçait qu'il est impossible de connoistre la qualité & difference de la saveur si la substance où elle reside ne se fond en liqueur par le moyen de la saliue, & ne se communique au corps spongieux de la langue, destinée pour remarquer ses differences ; pour laquelle raison on la pourroit referer à l'eau comme à son genre, n'estoit qu'elle symbolise aussi auec la terre, parmy laquelle elle se fond pareillement, pourueu que vous y apportiez l'industrie necessaire. C'est de la sorte que le verre se fait, lors que le sel estant fondu à feu violent se mesle exactement auec sa cendre & la rend fusible & diaphane ; laquelle vitrification est d'autant plus à admirer que ces deux substances meslées ensemble, de toutes les qualitez qu'elles auoient auparauant ne retiennent plus que la pesanteur : la terre rend le sel insipide, & le sel en contre-eschange la terre fusible & diaphane. Partant puis qu'ils font tant de cas des apparences & qu'ils se vantent de tirer du feu la vraye connoissance de la nature & des substances qui composent les mixtes ; pourquoy donnent-ils

à cette substance sauoureuse la qualité de sel? Ils me respondront aussi-tost que c'est à cause qu'elle se fond en l'eau ; mais ie repliqueray qu'ils auoient autant de raison de l'appeller terre : qu'elle tient de l'vn & de l'autre element, & qu'estant seule & separée de la terre, si on la pousse à feu violent elle s'exhale aussi-tost en vapeur à la façon de l'eau ; au contraire elle se fixe & coagule tellement auec la terre qu'elle ne peut plus estre reduite en substance liquide ny exhalée en vapeur ; au moins ie ne connois aucun d'eux qui ait encore descouuert ce secret. Disons donc que leur sel est vne eau terrestre, ou vne terre aqueuse que l'art apres la nature peut reduire en sa simplicité elementaire. Ce qui les a trompez quand ils ont inuenté ce troisiesme principe, est qu'ils n'ont pas connu, mesmes suiuant leurs maximes, que la nature faisoit toutes ses productions par vne continuelle succession de coagulation & de resolution : & que les formes qui trauaillent à faire les mixtes, agissantes comme ils veulent, selon l'ordre de cette mere vniuerselle de toutes les choses sublunaires, resoluent les substances seiches & terrestres en atomes, les meslent auec l'eau, dont toutesfois elles se peuuent separer pour retourner à leur principe sans souffrir au-

cune tare. Ainsi dans l'eau la plus claire vous y trouuerrez d'eux substances, l'vne terrestre & limoneuse, & l'autre pierreuse, qui se coagule en pierre séblable à celles qui naissent au terroir d'où elles vient à sourdre. Les eaux du terroir de Paris se coagulent en plastre de mesme que la terre dans ses quarrieres; l'autre [a] substance qui s'y rencontre est l'humide coagulé, lequel quoy que meslangé auec la terre ne despoüille iamais la nature de son element. Et de mesme que le sec resolu, ne quitte point sa condition terrestre quoy que fondu en l'eau & deuenu liquide : cet humide coagulé qu'ils appellent sel gardera tousiours sa nature & sera vne espece d'eau; bien qu'il semble estre entierement terrestre.

[a] *Paracelse au premier liure des degrez & compositions chatre* 2. humidum duplex, humidum per se & humidum coagulatum. Siccum duplex, siccum per se & siccum resolutum.

PHIL. Comme ils font estat, Orthodoxe, de n'estimer veritable que ce qui est sensible, ie m'estonne qu'ils ne nous bastissent de verre voyans que leur sel meslé auec ses cendres se vitrifie.

IATR. Ie respondray pour eux, Philalethe, qu'il y a bien de la difference, le verre se fait par la mixtion, le sel au contraire par la separation.

ORTH. Le peu de lumiere qu'ils ont, Iatrophile, les a fait fouruoyer dans ce labyrinthe d'erreurs, s'estans imaginé quand nous disons que les substances mixtes estoient composées

des quatre elemens, que nous les voulons en leur simplicité & pure nature seulement reuestus de leurs qualitez premieres; ce que l'ordre & la loy de la mixtion ne peut souffrir. Aussi sommes nous bien esloignez de cette pensée, qui soustenons au contraire, qu'en la production des mixtes les elemens venans à se mesler & joindre en vn corps, decheent de leur pureté premiere, & que de tout ce meslange resultent les qualitez secondes qui donnent aux mixtes la couleur, saveur, odeur, & autres qualitez sensibles, lesquelles mesmes nous rencontrons en leurs principes resolus auec bien plus d'industrie & de science : bien que l'art ne puisse venir à bout de les separer entierement & les rendre à leur nature premiere. S'estans donc ainsi arrestez aux apparences des sens, ils ont creu que quelques elemens auec leurs trois principes entroient en la composition des mixtes, & que nos corps n'estoient exempts de cette loy generale, ains que de leurs diuers meslanges procedoit le temperament du tout, & de chaque partie. Pour ce qui est des humeurs que nous reconnoissons pour nos principes sensibles, ils les croyent imaginaires aussi bien que ceux qui sont corrompus ou contre nature. La raison de leur croyance est qu'ils apperçoiuent dans l'artiste

ciste dissection des alimens, les elemens, le sel, le soulphre & mercure tous purs parmy beaucoup d'excremens, entre lesquels ils trouuent bien vne matiere sulphurée & puante, des mucilages tartareux, des substances liquides de pareille condition que l'vrine, la sueur & autres impuretez sans nom & sans nombre; mais quelque industrie qu'ils apportent par leur art ils n'y sçauroient rencontrer & faire voir la bile, la pituite, ou l'humeur melancholique : & si l'on vient à separer de ces humeurs le sel, le soulphre, & le mercure, il ne reste plus rien de considerable à ce qu'ils disent pour produire les maladies. Ce qui les a induit à croire qu'il ne s'engendroit en nos corps aucunes humeurs, & que la nature agissant à la façon de l'art trauailloit seulement à la separation des impuretez & à se nourrir des parties pures, qui sont ces trois principes purs tirez de nos alimens. Que les impures estoient des matieres tartareuses fecondes en sel, soulphre & mercure impurs meslez auec les elemens, d'où procedoient les maladies, la nature ne se rendant soigneuse de les vuider comme estans toutes remplies de substances acres, salées, ameres, douces, acides, insipides, reuesches & autres, lesquelles estans meslées ensemble ne portent aucun dommage, ains seu-

lement lors qu'elles sont separées & exaltées au souuerain degré de malice.

IATR. Cette opinion, Orthodoxe, est en partie tirée d'Hippocrate au liure de l'ancienne medecine, où disputant contre les Sophistes de son temps, il enseigne que [b] ce n'est le chaud, le froid, le sec & l'humide qui produit les maladies; mais le chaud & l'amer joints ensemble, le froid & l'acide, & ainsi des autres; & qu'il y a en nous de l'acre, de l'amer, du salé, du doux, de l'insipide, de l'aspre & autres vertus qu'on ne pourroit nombrer, lesquelles estans separées les vnes des autres, & paruenuës au plus haut poinct de leur puissance causent les maladies.

[b] ἔνι γὰρ ἀνθρώπῳ καὶ πικρὸν καὶ ἁλμυρὸν, καὶ γλυκὺ καὶ ὀξὺ καὶ στρυφνὸν καὶ πλαδαρὸν καὶ ἄλλα μυρία παντοίας δυναμίας ἔχοντα πλῆθός τε καὶ ἰσχύν. ταῦτα μὲν μεμιγμένα καὶ κεκρημένα ἀλλήλοισιν οὔτε φανερά ἐστιν οὔτε λυπέει τὸν ἄνθρωπον. ὅταν δέ τι τούτων ἀποκριθῇ καὶ αὐτὸ ἐφ᾽ ἑωυτοῦ γένηται τότε λυπέει τὸν ἄνθρωπον.

PHIL. Nous ne pouuons pas, Orthodoxe, condamner ces sentimens; Hippocrate les authorise, la raison & l'experience les approuue.

ORTH. Si l'ambition, Philalethe, n'eust aueuglé Paracelse & porté à se faire chef de party contraire, on eust pû facilement accorder la pluspart de ses opinions auec nostre doctrine: ie vous feray voir à la rencontre que ce dessein ne seroit pas impossible. Mais à present que ie me sens obligé de vous discourir des causes de la fiebvre continuë & intermitente suiuant ses maximes: il n'est pas à propos que ie m'amuse à desmesler ces differens, ie veux mes-

me retrancher ce qu'il dit en general des causes des maladies, qu'il attribuë à vne matiere tartareuse feconde en sel, soulphre & mercure impurs, & laisser aussi à part les impuretez mercuriales & salées qui sont la cause des autres maladies pour venir aux sulphurées, lesquelles seruent d'allumettes à la fiebvre. Paracelse & ses suiuans n'ont pas voulu conuenir auec nous pour le nom & la cause de la fiebvre. Ce mot de fiebvre qui signifie chaleur ne declare pas assez, à leur phãtaisie la nature de ce mal qui commence la pluspart du temps par le froid, & dont il est bien souuent la plus considerable partie. Ce qui les a porté à dire, la fiebvre estant accompagnée de deux qualitez si contraires, qu'il failloit que sa matiere, que nous disons en estre la cause conjointe, & qu'ils appellent la maladie, fust meslée de substances differentes en vertus & proprietez ; l'vne actuellement froide, & l'autre chaude & bruslante. Ils veulent que la froide procede d'vne substance nitreuse resoluë meslée de la sulphurée, laquelle venant à s'exhaler cause le froid, le frisson ou l'horreur selon les diuers degrez de sa froidure. Que le nitre soit rafraischissant, principalement quand il s'exhale : l'experience le fait connoistre. Remplissez de nitre vn vaisseau d'emboucheure

estroicte exposez-le au feu, de sorte qu'il se fonde il en sortira vn vent tres-froid. En la partie du Languedoc que les prochaines montagnes du Geuodan & Viuarets couurent du Nort, durant les chaleurs de l'Esté, depuis les onze heures iusques sur les trois heures apres midy, vn vent froid s'esleue pareil à la plus forte bize de leur Hyuer ; en sorte qu'il oblige les voyageurs à se mieux munir contre la froidure. Or est-il qu'il prend son origine de ces montagnes qui abondent en nitre lors qu'il est fondu & resolu par l'ardeur du Soleil: Nous voyons aussi que l'eau en laquelle on a fondu autant de nitre qu'elle en peut dissouldre, conserue tousiours sa fraischeur, mesme estant exposée aux rayons du Soleil le plus chaud. Personne enfin n'ignore que le crystal mineral qui n'est autre que le nitre degraissé rafraischit puissamment. Que si on leur objecte que la vapeur du nitre condensée en substance liquide, laquelle ils appellent esprit, est tres-chaude, acre, & corrosiue, mesme capable de dissouldre les metaux, au moins fait elle partie de l'eau forte propre à cet vsage. Ils respondent qu'il y a grande difference de la vapeur du nitre rarefiée & reduite en vent, auec la mesme vapeur condensée en eau, laquelle fait plustost la dissolution des metaux,

pour la tenuité de sa substance, ou par la vigueur de ses esprits reünis & ramassez ensemble que par sa chaleur : que si elle est rarefiée & reduite en vent elle rafraischit beaucoup, quoy qu'elle ne soit pas du tout destituée d'acrimonie ou au moins de quelque aigreur picquante. C'est la raison qu'ils donnent pourquoy l'on dit qu'vn grand froid penetrant brusle : Et par ces effets exterieurs ils nous veulent persuader que cette substance nitreuse qui cause le froid se trouue en plus grande quantité és fiebvres intermittentes, comme és continuës celle qui est huileuse.

IATR. Ils se contentent d'affirmer, à ce que ie voy, Orthodoxe, que la matiere de la fiebvre est partie oleagineuse, partie nitreuse, sans donner comme ils ont de coustume aucune preuue de leur dire.

ORTH. Pardonnez moy, Iatrophile, ils le monstrent par les raisons & les preuues que ie viens de vous deduire ; & de plus ils vous proposent nos vrines desquelles ils separent le nitre comme des autres excremens du corps. Il est vray qu'il ne s'y rencontre pas coagulé ains resolu en liqueur, quoy que toutesfois il conserue encore toutes ses vertus & proprietez. Et de ce ils tirent la raison & philosophent à leur

mode sur les accidens qui suiuent les fiebvres.

IATR. Cette substance qu'ils appellent sel ne peut agir, Orthodoxe, si elle n'est fonduë & resoluë en liqueur. Et pour cette cause nous en resentons les effets plus grands que lors qu'elle est coagulée. Mais, de grace, expliquez nous de qu'elle façon ils entendent que le nitre excite les frissons & cause la suite des accidens des fiebvres.

ORTH. La bile selon ce qu'ils pensent, Iatrophile, ne peut causer le frisson, que si elle le faisoit il ne pourroit estre sans douleur, vû qu'elle picque & irrite les parties membraneuses par son acrimonie; & partant leur opinion est qu'il procede des vapeurs nitreuses actuellement froides, qui pour ce excitent vn veritable froid auec frisson & tremblement de tout le corps, ainsi qu'il arriue à ceux qui s'exposent à la rigueur d'vn froid violent, estans vestus à la legere: & de la qualité de cette vapeur nitreuse ils tirent les differences du frisson, froid ou horreur. C'est pourquoy ils ont controuvé en nos alimens plusieurs especes de soulphre nitreux differentes en force & vigueur. Lors donc que ces vapeurs acides, subtiles & spirituelles se glissent en la substance des muscles, elles causent les frissons & tremblemens, quand elles

attaquent le cœur & se meslent auec ses esprits; le poux se change, deuient petit, enueloppé, inegal & frequent. Si elles remplissent le cerueau, l'enuie de dormir surprend, & mesme le profond sommeil, quelquefois entremeslé de veilles importunes: La vapeur froide & nitreuse estant dissipée le feu prend à la substance oleagineuse, & alors les vapeurs qui s'esleuent sont plus grasses & tiennent plus de l'exhalaison du soulphre, d'où viennent les chaleurs, alterations extraordinaires, les douleurs de teste, alienations d'esprit, inquietudes; ainsi le poux se desgageant deuient plus viste & frequent, & la fiebvre perseuere iusqu'à ce que la matiere combustible soit toute consommée ou emportée par flux de ventre ou d'vrine, par les sueurs ou l'insensible transpiration.

PHIL. I'admire, Orthodoxe, comment cette secte qui a plus trauaillé à s'establir par l'experience de ses operations a pû trouuer des raisons tirées de ses principes, & philosopher si plausiblement; bien que par vne autre voye, sur les causes & accidens les plus estranges & cachées des maladies.

ORTH. Toutesfois si nous espluchons de plus prés ses raisonnemens, Philalethe, nous trouuerrons, comme ie vous disois tantost,

qu'ils ne sont pas tousiours si differens des no-stres. N'auons nous pas reconnu deuant Paracelse & les siens, que la fiebvre s'allume & nourrit d'vne matiere oleagineuse ? il est vray que nous l'appellons bile, & eux soulphre nitreux: Nous la voulons amere & acre, & eux meslée d'vn sel nitre, auquel ils donnent les effets que nous imputons à son acrimonie; ainsi à le bien prendre, ils ne combattent en ce poinct que pour les noms qu'ils ont changé, pour nous faire auec de vieilles erreurs vne nouuelle querelle. Mais c'est assez parlé de leurs premiers mysteres; venons à la diuision qu'ils ont fait de toutes les fiebvres auec Paracelse. Pour y paruenir ils mettent en auant qu'il se fait en nous trois coctions generales; la premiere en l'estomach & intestins; la seconde és veines mesaraïques & au foye; la troisiesme aux reins. Ils considerent apres en nos alimens deux substances differentes, l'vne pure & nourriciere, l'autre impure & excrementeuse; celle-cy est de deux sortes, l'vne capable de coagulation & resolution qu'ils appellent tartre, l'autre qui ne peut estre coagulée; bien que quelquefois elle se resoulde en quelque façon, & tient le milieu entre les tartres coagulez & resolus; ils la nomment fece ou lie de tartre. De cette substance composée de

nitre

nitre & de ſoulphre, auec quelques parties terreſtres la fiebvre vient, de laquelle ils ne connoiſſent aucune de ces coctions qui en ſoit exempte, la nature ayant accouſtumé tous les iours de la ſeparer & mettre hors, autrement peu à peu elle s'amaſſe, fait l'obſtruction, ſe pourrit, & allume enfin la fiebvre continuë ou intermittente, ſimple ou compoſée ſelon ſa condition tartareuſe pure ou meſlée.

IATR. Il paroiſt à voſtre diſcours, Orthodoxe, que Paracelſe ne prend pas les differences des fiebvres de la diuerſité de leur foyer, ains ſeulement des excremens tartareux.

ORTH. Vous ny prenez pas garde, Iatrophile, bien qu'il n'eſtabliſſe comme nous le foyer des fiebvres continuës és grands vaiſſeaux, ny celuy des intermittentes és petites veines des parties contenuës au bas ventre: neantmoins il les diſtingue ſelon l'ordre des differentes coctions, & auſſi par la diuerſité des excremens qui les produiſent, ainſi les fiebvres de la premiere coction continuës ou autres ſont ſeparées de celles de la ſeconde, à raiſon de leur foyer, de l'humeur & des accidens, ils diſent le meſme de toutes les autres.

PHIL. Cette opinion, Orthodoxe, n'eſt pas en tout eſloignée de la verité, ſi nous leuions le

masque de ces mots nouueaux qui la desguisent; ie me souuiens d'auoir en nostre premier entretien monstré par l'authorité d'Hippocrate, que la continuité de la fiebvre ne dépend de son foyer, ains de la matiere qui luy sert de nourriture.

IATR. Donnons ie vous supplie, Orthodoxe, quelque chose à Paracelse, & de peur de perdre nostre route, laissons luy sans contester plus auant la diuision de ses coctions si mal disposées, poursuiuons maintenant le détail qu'il fait des fiebvres, & voyons si les maximes de sa methode s'accordent auec l'vsage du vomitif d'antimoine.

ORTH. C'estoit-là ma pensée, Iatrophile, & le dessein que i'auois de vous faire parler Paracelse sur ce sujet. Il nous dit qu'en la premiere coctiõ la matiere sulphurée & nitreuse la plus grossiere se separe & se vuide par les voyes ordinaires, qu'elle s'eschauffe & prend feu d'elle-mesme, si elle vient à estre retenuë à cause des vapeurs acres & ignées qu'elle exhale tousiours, lesquelles ne trouuans point d'issuë l'enflamment & donnent ainsi occasion à la fiebvre. C'est vne de ses maximes que tous les excremens nitro-sulphurez sont de la nature du fumier, lequel contient beaucoup de nitre. Or ainsi que le fu-

mier s'il n'est espars brusle & conserue long-temps sa chaleur, de mesme ces excremens nitrosulphurez, estans ramassez en quelque part seruent d'aliment à la fiebvre.

PHIL. Mais ie ne puis comprendre, Orthodoxe, comment cela se fait, vû que la fiebvre procede d'vn excez de chaleur estrangere, & que l'experience nous apprend que le sel nitre ne peut souffrir de chaleur autre que la moderée; s'il est trop eschauffé il s'esbranle à l'instant, il tressault, & plus vous le tenez estroictement enfermé, plus il exerce sa violence contre tout ce qui le resserre & retient.

IATR. C'est pour cela qu'il veut, Philalethe, que cette vapeur nitreuse cherchant en vain à sortir, en secoüant tout le corps, fasse seulement le frisson & le tremblement qui precede la fiebvre.

ORTH. Cette imagination, Iatrophile, est aussi plaisante que ridicule: Ie serois sans raison si ie m'arrestois à la refuter; bien vous diray-ie pour reuenir à nostre discours, que ces superfluitez sulphurées & nitreuses, que Paracelse en son troisiesme chapitre de son second liure du tartre appelle fece, lie ou pourriture de tartre, causent dans les parties où elles s'arrestent la fiebvre continuë ou intermittente. La con-

tinuë si elles sont composées de parties homogenées, c'est à dire de mesme nature toutes sulphurées & capables d'entretenir continuellement la fiebvre. L'intermittente, si elles ont des parties differentes, dont quelques-vnes soiét disposées à prendre feu, les autres non. Il ne se donne pas la peine de les examiner en particulier, soit continuës ou intermittentes, simples ou composées, il les traitte toutes de mesme façon, à la mode des Empiriques, & de ceux que Galien disoit chausser vn chacun sur vne mesme forme. Pour la quotidienne, il n'en rapporte autre cause que les feces tartareuses qui abondent plus en mercure, lesquelles excitent la tierce quand le sel predomine, & la quarte lors que le soulphre excede les deux autres principes. Il donne en general pour signes de ces fiebvres de la premiere coction les nausées & frequents vomissemens, auec pesanteur d'estomach, l'haleine puante, & rapports pareils à ceux qui ont mangé des œufs frits au beurre noir ; les malades sont lourds & pesans, assoupis ou en resuerie, au reste peu alterez & grandement desplaisans dans leur inquietude.

PHIL. Quel iugement ferez vous, Orthodoxe, de cette doctrine, pourroit elle auoir quelque apparence de verité ? Pensez vous qu'il

se puisse amasser en l'estomach & aux intestins de telles humeurs propres à faire la fiebvre tierce quarte ou continuë ? ie ne dis rien de la quotidienne, nous demeurons d'accord qu'elle a son siege en cette partie ; quand à moy ie fais difficulté de donner mon suffrage à ces sentimens.

ORTH. Toutesfois cet amas d'impuretez en l'estomach & intestins n'est pas impossible, Philalethe, & ne voudrois pas nier que sa demeure ne pust exciter plusieurs sortes de fiebvres. Ie pense pour moy qu'il auoit vû de telles maladies en son païs, dont les habitans ont le bruit d'estre fort addonnez aux excez de la bouche. Seuerin le Danois rapporte au chapitre treiziesme de son idée de la medecine philosophique, que plusieurs febricitans auoient reuomy la fiebvre, & qu'elle n'estoit qu'vne matiere mucilagineuse, verdastre, sulphurée & amere, en laquelle on remarquoit quelque temps apres estre vuidée vn mouuement tremblant assez sensible au grand estonnement des assistans, mais au reste suiuy de la ioye extraordinaire du malade, pour la croyance d'auoir vomy sa fiebvre, comme en effet il se trouuoit guery sur le champ & remis en sa premiere santé, il confesse aussi qu'il s'estoit mocqué premierement de cette verité

pour estre lors entierement attaché à la doctrine de Galien, de qui il auoit appris que la fiebvre estant vne intemperie du cœur chaude & seiche ne se pouuoit guerir par le vomissement; & en outre, il dit auoir plusieurs fois obserué des fiévres venir de l'estomach (ce qu'on remarquoit clairement par les accidens qui le trauailloient & continuoient hors l'accez) & que telles fiévres ne cessoient que par le vomissemēt reïteré.

IATR. Il y a bien de l'apparence à ce que vous nous dites, Orthodoxe, si nous considerons les excez de l'intemperance & la qualité & diuersité des excremens, qu'vne nature accablée laisse croupir en ces parties; seroit-il croyable qu'il ne s'en rencontrast iamais de propres à allumer la fiebvre? On sçait que nostre estomach fournit assez souuent quantité de bile porracée, & i'ay maintesfois obserué que ceux qui à peine estoient sortis de la fiebvre, en se surchargeans d'alimens par leur corruption venoient à la renouueller aussi-tost.

ORTH. Ce qu'estant posé, Iatrophile, ainsi que le veut Paracelse, ces fiebvres ne peuuent estre entierement gueries sans le medicament vomitif & purgatif tout ensemble; l'humeur qui les excite ne pouuant se desgager qu'à peine des destours des intestins, laquelle considera-

tion luy a fait partager l'euacuation, & ordonner que ce qui est contenu en l'estomach & intestins grefles fust vuidé par le vomitif, laissant au purgatif la charge de nettoyer ce que le vomitif n'auroit pû entraisner. Il employe pour remedes la centaurée, l'ellebore noir, la colocynthe, le filer montanum & le cataputia, sans faire mention de l'antimoine, bien qu'il eust connu parfaitement la puissance supréme de ce vomitif & purgatif. Ie vous laisse à penser s'il l'a iugé necessaire à ces fiebvres, l'ayant ainsi oublié lors qu'il traite expressement de leur guerison, pour laquelle il desploye en cet endroit tous les secrets de sa connoissance.

PHIL. Il nous laisse à deuiner, Orthodoxe, qu'elle est son cataputia, si c'est la semence du Ricinus que nous appellons paulme de Christ, ou celle de l'espurge. I'estimerois pour moy que ce seroit plustost la derniere ; on en croira ce qu'on voudra, ce different ne nous touche pas maintenant, ce nous est assez qu'il n'ait osé se seruir de l'antimoine.

IATR. Mais quoy, tous ces remedes, Orthodoxe, pour estre vn peu moins dangereux que l'antimoine, sont encore par trop violens pour se promettre de la seureté & quelque bon succez de leur vsage.

ORTH. Vous remarquerez, Iatrophile, que Paracelse auoit de coustume de rabattre par ses diuerses preparations la violence des remedes desquels il pretendoit se seruir, joint qu'il auoit a traitter des corps puissans & robustes si sujets aux excez de la bouche, & à mettre hors quantité d'humeurs rebelles que les medicamens benins n'eussent pû tirer. Apres le purgatif il faisoit prendre deuant l'accez certaines pilules de Laudanum pour fortifier l'estomach & fondre ces excremens tartareux, que la nature ainsi aidée vuidoit apres plus facilement. Vous sçaurez en passant que par ce Laudanum il n'entend pas celuy de nos Chymistes, que l'opium qui en est la base rend entierement narcotique & d'vn tres-perilleux vsage en toutes sortes de fiebvres. Ains vne composition de remedes roboratifs artistement preparez à dessein de restaurer la nature languissante, & surmonter par ce moyen les plus desesperées maladies, comme Oporinus, qui de son domestique & secretaire estoit deuenu son plus grand ennemy, a esté contraint d'aduoüer, au rapport de Michel Toxites en son dictionnaire des mots de Paracelse. Voila la maniere dont il traite les fiebvres de la premiere coction.

IATR. On pourroit, Orthodoxe, prendre la mesme

mesme induction, pour monstrer aussi qu'il a negligé la saignée, vû qu'il n'en fait aucune mention.

PHIL. Pour moy ie pense, Iatrophile, qu'il l'auroit pû oublier pour le peu de connoissance qu'il auoit du fond de la medecine & des indications que nous prenons pour pratiquer auec raison ce premier de tous les remedes.

ORTH. Si est-ce, Philalethe, qu'il en a escrit vn liure, & quoy qu'il n'aye iamais sceu les reigles de la revulsion & deriuation qui nous ont esté enseignées par Galien aprés Hippocrate : toutesfois il ne s'esloigne gueres de nos maximes. Ne[c] veut-il pas en premier lieu, pour mettre la saignée en pratique, qu'on sçache l'origine & distribution des veines, la qualité du sang tiré, & le siege de la maladie ? Il inuectiue aussi contre ceux qui consultent leurs ephemerides pour prendre mieux le temps de la faire. Si le[d] mal est dans les veines il y court aussi-tost faisant choix de la veine la plus proche de la partie malade, que s'il n'y estoit renfermé pour lors il ne songe pas tant à la saignée qu'à retrancher la source du mal, il demeure dans ces sentimens quand il reconnoist la fiebvre allumée en vne portion du sang oleagineuse, laquelle il dit estre necessaire d'oster promptement en choisissant

[c] *En la Preface du liure de la saignée.* Vt sine fundamento nihil certo sciri & comprehēdi potest nec etiā salutare vllum consiliū promi. Ita hic quoque cognosci debet venarum origo & distributio & educti sanguinis natura seu conditio, & deniq; morborū adhæsio : ex quibus inter se comparatis sciri ac intelligi potest quo casu phlebotomia cōmoda vel damnosa sit.

[d] *Et au quatriesme traité du mesme liure il dit ces mots,* secundò inquirenda est sedes vel loc⁹ venæ in qua morb⁹ hospitatur, vbi enim morbi radix viget ibi omninò inuadendus est.

la veine voisine du foyer, & ne vise à autre chose qu'à mettre hors au plustost la maladie, comme il appelle, c'est à dire la cause conjoincte, ayant peu d'esgard à l'antecedente. Que s'il a eu seulemét vne grossiere connoissance de la bonne doctrine que nous deuons à Hippocrate & Galien; on luy pourroit pardonner, pour auoir vescu en vn siecle ou chacun suiuoit celle des Arabes. Et ce fut lors que l'eschole de Paris secoüa le ioug de ces barbares, & en abjura les erreurs, auparauant on n'y faisoit mention d'Hippocrate n'y de Galien, Auicenne auoit tout le credit, on lisoit publiquement ses ouurages. Monsieur Brissot fut le premier qui abolit vne si mauuaise coustume, & dessilla les yeux aux plus clair-voyans de ce temps-là, descouurant l'abysme de leurs erreurs, & la pureté de la premiere medecine. I'adiousteray encore qu'il s'accommodoit aux mœurs de son païs rude & grossier, dont les habitans pour estre fort laborieux, n'auoient le plus souuent besoin de ce remede, & duquel mesme ils ont auiourd'huy grande auersion.

IATR. Ce n'estoit pas peu à luy, Orthodoxe, dans vn temps si mal'heureux à nostre profession & parmy tant de tenebres, d'auoir conserué quelque petite estincelle de sa lumiere, &

reconnu que si la fiebvre estoit au sang qu'il failloit ouurir la veine & choisir celle qui estoit la plus proche.

Phil. Quiconque, Orthodoxe, ne sera point preoccupé de passion, confessera ingenuëment, que le choix qu'il fait des veines est entierement conforme aux loix qu'Hippocrate nous a laissé, & qu'en ce point il se trouue mieux entendu & plus iudicieux que ces Medecins qui viuoient de son temps; lesquels encore qu'ils fussent esclairez par les nouuelles lumieres du sçauant Brissot, ne laissoient de persister en leur heresie, ouurans tousiours les veines les plus esloignées du foyer de la maladie.

Orth. Vous estes à ce que ie voy bien equitables, Philalethe & Iatrophile, ie vous sçauray tousiours bon gré d'aduoüer si franchement la verité. Et certes s'il s'est contenté du vomitif & purgatif en telles maladies causées par l'humeur grossier estant hors des veines, sans faire mention de la saignée, on ne le doit tant blasmer, vû qu'il ne visoit iamais qu'à sa cause conjoincte, à laquelle de soy par nos maximes elle est inutille. Poursuiuons donc, si vous l'auéz agreable, & voyons ses sentimens sur les fiebvres qu'il dit estre de la seconde coction : laquelle se commence aux veines mesaraïques & finit aux reins.

Il ne se fait separation à son dire par la premiere coction, que des plus grossiers excremens nitrosulphurez, les autres meslez auec le chyle sont portez au foye, où ils doiuent estre separez & vuidez par les vrines tant en santé qu'en maladie. Car bien qu'elles paroissent nettes & transparentes, elles contiennent toutesfois des impuretez grossieres que la force de la chaleur naturelle a reduit en atomes, vous le reconnoistrez clairement par le froid qui les trouble & espaissit : ce qui luy fait dire, apres auoir examiné les diuerses parties dont elles sont composées, qu'elles ne contiennent pas seulement des excremens nitrosulphurez, mais aussi vne substance pierreuse resoluë en liqueur, laquelle venant derechef à se coaguler se petrifie par le moyen de l'esprit du sel qui est le maistre de la coagulation : Or que ces excremens nitreux y soient contenus, les Selpetriers nous l'apprennent, qui les en tirent tous les iours. C'est de la sorte que la nature agit en cette seconde coction pour leur separation ; que si elle y manque, ces excremens s'amassent, font obstruction, se pourrissent, s'enflamment, & causent enfin les fiebvres continuës & intermittentes.

IATR. Cet homme, Orthodoxe, me sem-

ble bien artificieux à desguiser nos maximes, ne donnant quasi que des mots nouueaux à vne vieille doctrine.

PHIL. Il paroist auoir puisé sa philosophie de ces Sophistes dont Galien fait mention au second chapitre du premier liure des facultez naturelles, lesquels auoient opinion que toutes les alterations se faisoient par la separation & mixtion sans aucune mutation des substances, & que la nature agissoit à la mode des artisans, qui en ostant, adjoustant ou meslant, trauaillent & acheuent tous leurs ouurages. De là il s'est persuadé que les humeurs ne s'engendroiēt au foye de la nourriture que nous prenons, ains que la separation & euacuation s'y fait seulement des substances vtiles & inutiles ; la nature se reseruant celles-là, & les meslant en sorte par succession de temps qu'elle les change en chair, en os, en nerfs, en cartilages & autres parties ; la substance desquelles n'est autre que les elemens, & trois principes reuestus & masquez de ces formes & apparences exterieures. Il dit le mesme des excremens que nous appellons humeurs contre nature, ausquels nous attribuons les causes des maladies.

ORTH. Vous descouurez sans y penser, Philalethe, les fondemens de la querelle qui dure &

s'entretient entre les vrays sectateurs de Paracelse & les dogmatiques, & ie m'estonne comme ceux-là ont pû garder tant d'animosité contre nous, & retenir la pluspart de nos indications ; & de vray j'y rencontre peu de difference si nous leuons leur masque & ne nous arrestons aux noms qu'ils ont controuué. Mais il nous faut suiure le fil de nostre entretien, & voir ce que dit Paracelsce des impuretez de la seconde coction. Il les establit moins grossieres que celles de la premiere, & pource il veut que les fiebvres qui en viennent continuës ou intermittentes soient plus fascheuses. Il marque les signes par vne grande pesanteur en l'hypochondre droict, quelquefois auec tumeur, principalement si la partie gibbe du foye est la plus affligée, s'ensuit la mauuaise couleur de tout le corps, & mesme bien souuent la iaunisse & cachexie, non sans grande alteration : la douleur neantmoins de la partie est mediocre, parce qu'elle vient, selon sa doctrine, des esprits des sels acres, picquants & corrosifs. Or en telle maladie & partie, la substance oleagineuse surpasse la salée ; estant donc d'vne nature douce, elle ne peut causer la douleur, si ce n'est par sa quantité y faisant vne violente distension.

PHIL. Nous voulons bien, Orthodoxe, auec

Paracelſe, que la fiebvre intermittente puiſſe arriuer en ces parties gibbes du foye ; mais non la continuë differente de celle qui ſuruient à ſon inflammation, ou du moins à ſa diſpoſition inflammatoire. C'eſt pourquoy on ne le ſçauroit excuſer d'auoir broüillé ces maladies enſemble, & forgé mal à propos de nouuelles differences.

ORTH. De meſme, Philalethe, qu'il s'amaſſe en la region du foye des humeurs nitroſulphurez, leſquels pour la difference de leur ſel, ſoulphre & mercure, produiſent pluſieurs ſortes de fiebvres intermittentes : Paracelſe auſſi a creu qu'il s'y pourroit rencontrer vn humeur oleagineux, qui pource ſeroit capable d'allumer la fiebvre continuë bien differente de l'inflammation de cette partie ; ce que ie vous feray particulierement entendre quand ie deſcouuriray les ſentimens qu'il a des fiebvres qui ſuruiennent aux inflammations des parties. Il accorde bien qu'il y a chaleur & tumeur, mais ſans matiere capable de ſuppuration ; il ne peut auſſi ſouffrir qu'on conſidere cette maladie comme obſtruction pure & ſimple, laquelle ne vient que des excremens tartareux, entierement contraires aux oleagineux qui font les fiebvres ; & pour ce il rend vne autre raiſon des obſtru-

ctions de cette partie lesquelles se forment sans fiebvre, en les attribuant à la substance tartareuse priuée de l'oleagineuse, de laquelle si la seconde coction ne la separe & euacuë, les petites veines du foye & parties voisines s'emplissent, & mesme estant auec le temps resoluë en liqueur fort subtile, elle penetre la propre substance du foye & s'y coagule diuersement selon sa nature: & par consequent si la matiere de la fiebvre continuë differoit, comme il dit, de celle qui cause l'inflammation ou l'obstruction simple, il auroit eu raison d'apporter sa distinction entre ces maladies, puis qu'il donne le nom de maladie à l'humeur que nous disons estre la cause conjoincte. Et en suiuant cet ordre les excremens nitrosulphurez estans retenus causent l'obstruction, se pourrissent, & prenant feu apportent ces diuerses sortes de fiebvres; pour la guerison desquelles il trauaille a oster les obstructions en fondant les humeurs amassez, & les vuidant par la voye la plus propre & conuenable, qu'il estime principalement estre celle de l'vrine: il songe en suite au restablissement des forces du malade. Ie vous diray en vn mot les moyens qu'il employe, il se sert de l'esprit de tartre pour desboucher les veines, de la centaurée & ellebore noir pour purger, & n'admet

autre

autre roboratif que son laudanum. Voila tout ce qu'il ordonne sans penser à l'antimoine.

IATR. Fait-il, Orthodoxe, aussi peu de cas de la saignée en ces dangereuses maladies qu'aux fiebvres de la premiere coction?

ORTH. Il a bien pû mettre en oubly ce grand remede, Iatrophile, puis qu'il parle si confusement au chapitre septiesme de son traicté second, du second liure du tartre, de la cure de ces fiebvres, sans distinguer leurs especes, ny ce qu'il y a de particulier en chacunes d'icelles: toutesfois si nous prenons garde de plus prés à ce qu'il dit ailleurs; sçauoir est que chacune maladie à sa semence, & la fiebvre ses vertus & proprietez singulieres, & mesme l'inclination naturelle, cõme toutes les choses crées pour se conseruer: & qu'à cette fin la fiévre attire des parties voisines, & pareillement de toute la masse du sang, & des lieux les plus esloignez les substances oleagineuses qu'elle a fondu & separé. Il nous sera aisé de tirer l'induction en faueur de la saignée, & par ses sentimens la iuger necessaire; sinon pour vuider l'humeur qui cause la fiebvre, au moins pour empescher qu'elle ne s'accroisse ou se change en pis. Quoy qu'il en soit, il demeurera pour constant que ceux qui se vantent estre ses plus fidelles disciples, & qui

donnent neantmoins auec tant de temerité le vomitif d'antimoine en ce genre de fiebvres, ne suiuent ny son exemple ny sa doctrine.

PHIL. Plus ie remarque, Orthodoxe, les secrets de la philosophie de Paracelse, quoy qu'il soit tenu comme empirique : ie ne le trouue pas tousiours si esloigné de la raison & de la bonne methode.

IATR. Si nous en voulons faire la comparaison, Philalethe, auec les Medecins qui viuoient de son temps & en son païs, ie croy pour moy qu'il eust pû aller du pair auec eux, au moins nous ne pouuons auec iustice blasmer quelques remedes qu'il nous a donné, lesquels sans faire aucun tort à la nature maistrisent souuent les plus fascheuses & abandonnées maladies ; que s'il se fust contenté d'adiouster à la medecine les lumieres que ses experiences sur la matiere medicinale luy auoient fourny, il eust sans doute rencontré beaucoup plus de partisans, & les esprits les plus raisonnables eussent embrassé ses inuentions ; mais son orgueil & la haine qu'il a tesmoigné auoir contre l'ancienne & bonne medecine, l'a transporté & aueuglé dans ses propres lumieres, & fait prendre à contre sens les maximes qu'il auoit emprunté d'ailleurs. Car quand il dit, par exemple, que le semblable gue-

rit son semblable: Il ne nous dit rien de nouueau, Hippocrate [e] l'a aduancé le premier au liure des parties de l'homme; mais il l'explique & pratique à sa nouuelle mode, en qualifiant des maladies nitrosulphurées qui ne peuuent ceder qu'à des medicamens nitrosulphurez, lesquels quoy que semblables, sont toutesfois contraires en ce point qu'ils les chassent & mettent hors par les selles, vrines & sueurs. Sa raison est, que les choses qui ont de la sympathie & rapport les vnes auec les autres, se joignent plus facilement que les contraires, qui se fuyent & s'esloignent: si bien qu'à son sens, afin que le remede agisse contre la maladie, c'est à dire contre l'humeur qui la cause, il faut qu'il fasse ses approches auant que de la pouuoir chasser. Mais que dit-il, sinon ce qu'a creu Aristote de nostre aliment, & Galien apres Hippocrate de nos purgatifs faisant ainsi porter ses liurées aux dogmes de nos peres.

[e] διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται καὶ διὰ τὰ ὅμοια προσφερόμενα ἐκ νοσεύντων ὑγιαίνονται.

ORTH. Vous auez raison, Iatrophile, il faut prẽdre en ce sens cet axiome que Paracelse nous a desrobé, & suis bien satisfait de l'explication que vous luy donnez auec tant d'equité, que les vns ny les autres ne s'en peuuent plaindre: il auoit esgard à cette maxime quand il posoit les remedes des fiebvres abondans en substance ni-

treuse & sulphurée, ayans la proprieté de deso-piler & vuider par les selles, vrines & sueurs les substances qui les produisent, & qu'il disoit que c'estoient là les seuls & vrais specifiques de ces maladies; que si d'abondant ils se trouuoient specifiques à la partie qui leur seruoit de foyer, il donnoit l'asseurance de les guerir pour grandes & difficiles qu'elles fussent.

PHIL. Cette doctrine, Orthodoxe, est de Galien que vous remarquiez hier auoir reconnu les medicamens specifiques des maladies & des parties : c'est pourquoy ces grands & fameux charlatans, qui se disent Paracelsistes, sont bien esloignez de leur compte & des enseignemens de leur maistre, lors qu'ils soustiennent impudemment que le vomitif d'antimoine est le seul remede de toutes les fiebvres opiniastres & rebelles.

IATR. Ie voy aussi d'vn autre costé, Philalethe, que son procedé condamne l'erreur de ces engourdis & paresseux, lesquels ne pouuans suiure Hippocrate & Galien en la recherche de la matiere medicinale, se contentent de trois ou quatre remedes pour traicter toutes sortes de maladies, en mettant par ce moyen au rabais tant de vertus & proprietez merueilleuses, que Dieu par sa bonté infinie a voulu donner pour

nostre vsage aux mineraux vegetaux & animaux.

ORTH. Ie ne vous entretiendray pas long-temps, Iatrophile, des fiebvres de la troisiesme coction, qu'il a voulu se faire aux reins, par lesquels vne autre espece d'excrement nitrosulphuré plus subtil qu'és autres coctions se separe, lequel autrement s'il est retenu se pourrit, & cause des fiebvres continuës ou intermittentes beaucoup plus difficiles ; d'autant que les vapeurs qui s'esleuent de ces humeurs nitreuses sont extremement acres & picquantes, & par cette qualité si estrangere excitent des violentes douleurs aux reins, aux lumbes, à la hanche & parties genitales, la rate mesme en ressent les attaques assez souuent. Ie passerois pour ridicule si ie me proposois de contester auec luy pour cette resuerie, qui se destruit assez de soy-mesme : les plus petits apprentifs de nostre profession sçauent trop bien qu'il ne se fait aucune coction publique dans les reins, & que s'il entend la confondre auec la particuliere, il en pourra compter autant qu'il y a de parties. Ie vous diray seulement vn mot de la methode qu'il pratique pour guerir ces fiebvres phantastiques, la cause desquelles il dit consister en vn tartre pourry, qu'il chasse aussi-tost par les vri-

nes ; faisant estat entre autres remedes du sel d'absinthe meslé auec l'huile de vitriol corrigé de son acrimonie, & du sel de tortuës auec le crystal calciné comme leurs vrays specifiques.

IATR. I'aduouë, Orthodoxe, que tels diuretiques sont puissans pour entraisner ces excremens nitrosulphurez, quoy qu'il s'en serue fort mal à propos, n'estant pas seur lors d'en vser, ny mesme auant que d'auoir pratiqué les euacuations generales qu'il neglige entierement.

ORTH. Excusez-moy, Iatrophile, au cinquiesme chapitre du second liure de la vie longue il a pourueu à la purgation, qu'il ordonne au commencement de toutes sortes de fiebvres auec le diaceltatesson que plusieurs Chymistes ignorans le iargon de leur Maistre ont mal pris pour l'antimoine vomitif, & auec ce *qui pro quo* desolé quantité de familles. Ils feroient mieux d'aller à l'eschole de Michel Toxites qui les apprendroit en son Dictionnaire des mots de Paracelse, que son diaceltatesson ou plustost comme il corrige diatessadelton n'est autre que le mercure precipité, qui est vn remede purgatif bien esloigné de la malice de l'antimoine.

PHIL. Ie m'estonne, Orthodoxe, que ces grands Docteurs ne se soient resueillez aux cris

de tant de personnes, & corrigez de cet abus si criminel.

IATR. Il y a bien plus à plaindre & à craindre, Philalethe, de la part de quelques Medecins dogmatiques, lesquels trahissans leur profession se sont laissez aller aux sentimens de Crollius Rulandus, Hartmannus & autres nouueaux Chymistes, qui sans auoir penetré plus auant l'obscurité affectée de Paracelse nous ont introduit l'vsage du vomitif d'antimoine pour la guerison des fiebvres : ils auroient esté moins coupables s'ils se fussent contentez du precipité, encores que ie ne le croye pas exempt de malignité puis que c'est vn mercure calciné à l'eau forte, qui luy laisse vne qualité veneneuse & acrimonie corrosiue presque autant à craindre que celle de l'antimoine.

ORTH. Ie trouue, Philalethe, Paracelse plus iudicieux & prudent que ses escholiers d'auiourd'huy, au choix & preparation de ses remedes, il ne prenoit pas pour diatessadelton le precipité commun blanc ou rouge qu'il n'a osé employer qu'aux vlceres, & ce estant meslé auec vnguens propres & conuenables. Seuerin le Danois vn des plus experimentez Chymistes a bien sceu remarquer la difference qu'en auoit fait Paracelse en son dixiesme liure des tumeurs,

pustules, & vlceres de la maladie venerienne, à sçauoir [f] que le mercure precipité ne sçauroit passer dans vne approbation legitime pour sa qualité corrosiue contractée de l'eau forte qui ne luy peut estre ostée quoy que laué & boussé à l'eau de vie. Ce n'est donc pas la ce precipité dont il entend purger les frebricitans, ains celuy qu'il prepare auec son eau de blanc d'œufs durcis distillée pour la seconde fois sur leurs coquilles calcinées, laquelle il distille plusieurs fois sur le mercure iusques à ce qu'il soit coagulé, & pour la derniere façon sur vne once de mercure ainsi preparé, il distille d'abondant six onces d'eau d'alun, quoy fait le mercure se reduit en poudre laxatiue qui purge doucement. Voila en peu de mots toute sa methode pour la guerison des fiebvres de la premiere, seconde, & troisiesme coction, & le purgatif dont il s'est seruy au commencement de toutes sortes de fiebvres si ce n'est lors qu'il en a specifié d'autres, entre lesquels il n'a iamais donné lieu à l'antimoine. Pour ce qui est des fiebvres dont le siege est dans les veines, ou comme il se l'est forgé en quelque partie particuliere, la saignée luy suffit pour les guerir, moyennãt qu'elle soit faite des veines qui vuident le plus promptement leur cause: & tant s'en faut qu'il y veuille donner

[f] Præcipitatus mercuri' nunquã perfectum remedium esse potest eo quod perpetuo corrodens vis ab aqua forti impressa ipsum comitetur. Ita preparand' est vt nec sublimatio nec calcinatio accedat. Et per aquã ouorum supra suam calcem (in qua mercurius extinctus sit) distillatam in rubicundũ puluerem reducatur.

ner lieu aux vomitifs, qu'au contraire il neglige mesme les purgatifs, croyant tout faire s'il peut disposer la nature à se descharger de ce qui luy nuit par les voyes qui luy sont les plus conuenables, en la fortifiant de son laudanum à nous inconnu. C'est pour cette cause qu'il fait grand estat de la crise qui arriue par hemorrhagie. Cela fait voir à ses disciples qui descrient tant à tout propos la saignée, combien Paracelse se fioit en ce seul remede.

PHIL. Rien à ce que ie voy, Orthodoxe, ne nous empesche maintenant de conclure que Paracelse, comme on le vouloit faire croire, n'a point mis en vsage le vomitif d'antimoine pour la guerison de ces fiebvres continuës ou intermittentes dont nous nous sommes entretenus, que s'il paroist qu'il en ait vsé de la sorte pour celles que nous appellons symptomatiques, ces Messieurs qui se vantent pour les disciples d'vn tel maistre, & qui ont donné la vogue en telles maladies à ce vomitif, se trouueront sans Maistre aussi bien que sans raison.

IATR. Paracelse nous paroistra à mon aduis, Philalethe, encore plus esloigné d'vn tel vsage és fiebvres continuës qui suruiennent aux inflammations des parties interieures; i'en attends auec vous vn plus ample esclaircissement d'Orthodoxe.

ORTH. Pour mieux l'entendre, Iatrophile, il faut luy accorder ses maximes, & dire auec luy que nos alimens abondent en diuerses substances impures dont les vnes sont propres à la coagulation, les autres à la resolution. Celles-la sont des mucilages contenans en soy vne matiere resoluë capable de se coaguler en pierre, sable, ou bol, selon qu'elle participe de la nature de ces substances: ainsi ces excremens produisent differentes maladies tartareuses en diuerses parties de nostre corps. Ceux-cy sont pleins d'impuretez mercuriales, comme les autres de salées, & par leur resolution excitent des dysenteries, lienteries, & autres maladies de telle nature. La pluspart des fruicts qui ne sont point de garde, le vin trouble & crud, la biere nouuellement faite, amassent beaucoup de ces ordures. Entre les impuretez tartareuses & mercuriales il place deux autres, dont l'vne produit la fiebvre qu'il a appellée lie ou pourriture de tartre, l'autre est la source & origine des inflammations qui degenerent pour la pluspart du temps en suppuration, & contient des esprits veneneux pareils à ceux qui font la malignité du soulphre, arsenic, vitriol, orpiment, & autres venins de mesme estoffe. Lors donc que ces impuretez sont separées des substances qui les en-

fermoient & contenoient : ils se transportent en quelque partie le plus souuent des plus principales, & estalans leur malice selon l'ordre de leur nature, tirent le sang & les humeurs des parties voisines & y apportent l'inflammation differente pour ce sujet: car s'ils ont plus de rapport auec l'arsenic ils causent la peste, auec l'orpiment la pleuresie. Ie ne veux m'embroüiller dans le particulier de ces maladies imaginaires; si vous voulez vous y amuser dauantage, vous pourrez lire à loisir le troisiesme, quatriesme & cinquiesme chapitre du traicté second du second liure du tartre, où vous rencontrerez dequoy contenter vostre curiosité, & obseruerez que Paracelse n'a que deux remedes pour toutes ces fiebvres malignes, la saignée & les diaphoretiques. La saignée pour mettre hors le sang & les humeurs que ces esprits attirent des parties voisines & esloignées. Les diaphoretiques pour dissiper promptement par les sueurs ces venins spirituels ennemis de nostre vie.

PHIL. Quelle decision nous donnerez vous, Orthodoxe, de cette doctrine, quant à moy ie tiens que son autheur a forgé ces nouuelles resueries pour se faire admirer des esprits foibles & de legere croyance.

ORTH. Ie me suis proposé seulement, Phi-

lalethe, de vous desduire succinctement ce qu'il enseigne de la nature des fiebvres, & les remedes qu'il employe, afin de faire connoistre à ces nouueaux Chymistes combien ils s'escartent de la methode de leur Maistre, n'ayant point pris à tasche de prouuer la verité ou fausseté de ses sentimens. Ie diray pourtant que sur le sujet dont nous venons de parler ils approchent de ceux de Galien qui tesmoigne qu'en nos corps il se pouuoit engendrer des venins. Mais il ne se contenta pas de parler en termes si genereux, ains s'est efforcé de connoistre de plus pres leur nature singuliere, & d'approprier les remedes à leur malice, lequel dessein me semble loüable, quoy que la foiblesse de nos lumieres ne nous puisse promettre cette connoissance. Nos sens sont par trop grossiers pour distinguer tant de sortes d'impuretez mineralles qu'il dit estre contenuës en nos alimens, que nous tirons des animaux & vegetaux qui sont nourris selon sa doctrine, de la resolution des mineraux. C'est assez à son aduis pour nous le faire croire, que de reconnoistre en nous leurs vertus & proprietez meslées & jointes à d'autres substances pures & amies de nostre nature.

IATR. Vous nous auez grandement confirmé, Orthodoxe, en la creance que nous auions,

ayant si franchement & nettement declaré les veritables sentimens de Paracelse touchant la guerison des fiebvres : pour laquelle il ne fait aucun employ du vomitif d'antimoine. Ie douteray tousiours neantmoins si ce luy a esté assez de le condamner par son silence, iusqu'à ce que vous nous ayez estallé les raisons qui l'ont meu à ce faire.

ORTH. Puisque vous n'estes pas content, Iatrophile, de l'authorité de Paracelse si elle n'est suiuie de ses raisons. Vous sçaurez qu'il entend en son commentaire sur l'Aphorisme vingt & vniesme du liure premier d'Hippocrate, que le Medecin externe, à sçauoir l'homme, se doit regler sur la nature qu'il appelle le Medecin interne, & suiure en tout & par tout ses mouuemens & la pente qu'elle donne aux humeurs. La[g] nature, dit-il, est le meilleur Medecin, & sçait bien les voyes pour donner issuë aux impuretez qui l'incommodent, & s'en descharger les ayans preparez par la coction, comme il veut au commentaire vingt-deuxiesme du liure premier où il fait comparaison des fruits verds & non meurs auec les maladies cruës ; &[h] dit que comme ces fruits ne viennent à nostre vsage s'ils ne sont paruenus à maturité : de mesme nous ne pouuons guerir d'vne maladie qui n'est pas en-

[g] Natura melior est medic⁹ optimè sciens vbi quærendus sit exitus commodissimus.

[h] Re immatura nemo vti potest quid enim prodest immaturum pomum vel

core meure. Celuy qui ouuriroit vne tumeur auant sa maturité outre l'excessiue douleur, apporteroit beaucoup de dommage au malade; la condition est pareille en toutes les autres maladies, si nous les voulons chasser auant qu'elles y soient disposées par la coction. Et pour ce il confesse qu'Hippocrate a eu raison de nous enseigner qu'il faut mettre hors les maladies qui sont meurs & non les cruës, & que nous deuons nous former sur son exemple & en vser de la sorte. Et sur ce pied, prenez garde [i] s'il vous plaist, qu'il nous aduertit de ne faire estat de la quantité des humeurs, qui se vuident par la seule violence des medicamens, mais de leur qualité & soulagement qui en reuient au malade. Tout ce raisonnement de Paracelse oblige ceux mesme qui ne le voudroient, d'aduoüer qu'il est entierement conforme aux loix d'Hippocrate & de Galien, & qu'il a eu raison en donnant lieu à vn autre vomitif qu'à celuy de l'antimoine, dans les fiebvres de la premiere coction de faire ce discernement & d'interdire l'vsage en toutes les autres fiebvres & maladies : mesme si elles n'ont leur siege en l'estomach ou parties voisines. Ie diray derechef pour conclure que sa croyance est que pour vuider la maladie selon l'ordre de la bonne methode, il faut rechercher

pyrum? ita etiam nihil incipi potest cum morbo immaturo, maturatione enim precedente sequitur eius cura.

[i] Non consideranda est quantitas excrementorum. Imo potius videndum an illæ euacuationes sint conuenientes & debitæ nec gloriari debet medicus de multitudine sedium sed potius de vera egestione.

diligemment en quelle partie elle a mis son siege, & la chasser hors par les conduits qui luy sont conuenables; que si d'aduenture il se sert du vomitif en des maladies, qui comme il pense ne peuuent estre gueries que par cette euacuation. C'est pour le seul esgard des ordures assemblées en l'estomach & autres lieux proches qui ne peuuent souffrir vne plus prompte, aisée & entiere euacuation, ce qui l'oblige d'ordonner quelquefois la purgation en la peste, pleuresie & autres maladies, comme il a fait au commentaire sur l'Aphorisme vingt-quatriesme du liure premier, quoy qu'il tienne quelles ne peuuent guerir que par les diaphoretiques.

PHIL. Cette methode, Orthodoxe, pourroit auoir lieu és maladies communes & qui guerissent facilement, mais ie pense que les extremes, courtes, ou longues & opiniastres veulent d'autres remedes, & vne façon de guerir differente suiuant l'Aphorisme d'Hippocrate, que nous auons cité en nostre premier entretien, qui nous recommande de leur opposer des remedes extremes, & comme l'experience auoit rendu sçauant Paracelse en la connoissance des medicamens, & fort industrieux à les preparer. Ie ne doute point (vû qu'il fait tant d'estime des preceptes d'Hippocrate) qu'il n'eust alors suiuy

ses sentimens, & employé ses derniers efforts pour ces extremes maladies. Or puis que la Chymie ne reconnoist de plus puissant vomitif que l'antimoine, il est à preiuger qu'il ne l'a oublié en ces occasions plustost que de quitter prise & laisser perir le malade auec les remedes ordinaires.

Orth. Vostre coniecture d'abord est bien vray-semblable, Philalethe, & que des extremes maladies requeroient de luy ce remede extreme. Vous sçaurez pourtant que Paracelse a eu d'autres pensées en l'explicatiõ de cet Aphorisme, où il veut (ce qu'il a appris de Galien) que le Medecin considere exactement à quel degré est montée la maladie, pour luy opposer vn remede qui soit au moins égal en puissance. Toutes choses, adiouste-il, n'ont pas leur force & vigueur dés le commencement, quand vn chesne leue de terre vn enfant le peut arracher, mais lors que par la suite des temps il est paruenu à sa iuste grandeur, les bras de plusieurs hommes & beaucoup de iournées y sont necessaires, il en est de mesme des maladies qui sont en leur naissance, les legeres guerissent par les moindres & plus faciles remedes : quand elles ont ietté de profondes racines, & sont paruenuës au plus haut point de leur malice, c'est alors que les plus

puissans

puissans sont de saison, il appuye ce raisonnement de l'exemple de l'hydropisie, qui peut d'abord se guerir par les pilules de gommes, & entre autres de sagapenum ; que si elle est plus auancée, il prepare les mesmes pilules d'vne autre façon, quand enfin elle est venuë à son extremité, & que le malade est tout bouffi de serositez, pressé d'vne difficulté de respirer & d'autres mortels accidens, il en exalte la force par vne troisiéme preparation, en tirant leur quinte essence & la faisant passer par la circulation. C'est ainsi qu'il en vse quand les plus puissans remedes luy sont besoin, augmentant la vertu sans changer leur nature : ce que ne practiquent pas les Chymistes d'auiourd'huy aussi temeraires que leur maistre a esté en ce point aduisé.

PHIL. Ie ne pense pas, Orthodoxe, qu'vn hõme raisonnable & non passionné puisse condamner vne telle doctrine, elle est entierement conforme à celle d'Hippocrate & fondée sur cet axiome indubitable qu'il faut ouurir la veine la plus proche & qui euacuë plus promptement la cause conjoincte de la maladie, & purger par le ventre le plus voisin qui sont les conduits qui communiquent plus auec le lieu où la maladie a estably son siege, partant ie vous confesse que vous nous auez leué toutes les difficul-

tez qui se pourroient rencontrer sur ce sujet.

IATR. Et certes on pourroit esperer, Orthodoxe, que tant d'authoritez tirées mesme de leur Paracelse, soustenuës de toutes ces raisons & experiences conformes aux loix de la nature contraindroient enfin ces déuoyez de se remettre en bon chemin & venir à resipiscence, n'estoit que la superbe, l'ignorance, l'opiniastreté qu'ils ont en partage, & la honte de se desdire les retient dans la route d'vne pratique erronée.

ORTH. Au moins me restera-il cette satisfaction, Iatrophile, de m'estre acquité sans passion de ce que ie vous auois promis, vous ayant fait voir le malheureux desordre que ces nouueaux venus ont introduit en nostre profession : mais il est temps que nous cessions le disner nous appelle : remportez seulement le sommaire & abregé des principes de la Philosophie & medecine de Paracelse qui ont donné sujet à nostre entretien. Nous disons donc qu'il diuise les Elemens en deux Globes le celeste & terrestre ; le celeste comprenant l'air auec le firmament qu'il nomme feu : le terrestre la terre & l'eau. Que ces quatre Elemens estoient les matrices des semences de toutes les choses dont Dieu les a remply en la creation du monde par la vertu de son Verbe & de cet esprit qui estoit

porté sur les eaux. Que ces semences estoient spirituelles & doüées de vertus & proprietez singulieres pour entretenir l'ordre continu & la varieté des generations. Que le temps de leur repos estant accomply, elles se resueilloient & trauailloient selon cet ordre, attirans les elemens necessaires auec les trois principes spirituels & resolus en vapeur & les meslans ensemble, se bastissoient enfin vn corps perissable; qu'elles demeuroient toutesfois immortelles & retournoient au lieu de leur repos pour renaistre par apres. Que nos corps comme tous les autres mixtes estoient composez des elemens & des trois principes, à sçauoir du sel, soulphre, & mercure, qui sont pareillement les causes des maladies. Que les humeurs ne se faisoient en nous, ains la seule separation des excremens en la premiere, seconde & troisiesme coction, lesquels estans retenus produisoient diuers genres de maladies; que les nitrosulphurez allumoient les fiévres continuës ou intermittentes, & vous noterez particulierement que pour leur guerison Paracelse ne s'est seruy du vomitif & purgatif tout ensemble, qu'en celles de la premiere coction, mesme qu'il n'a osé y employer l'antimoine: quant est des autres il les guerissoit auec les purgatifs & diuretiques specifiques de la par-

tie & maladie, ausquels il adioustoit d'abondant les diaphoretiques. Que les fiebvres qui tirent leur source du sang ne pouuoient estre gueries que par la saignée de la plus proche veine du foyer de la fiebvre. Que les continuës qui suruiennent aux inflammations des parties interieures & se changent en abscez venoient des esprits pareils en nature à ceux qui se rencontrent en l'arsenic, vitriol, orpiment, & autres venins de mesme classe. Que ces esprits malins venans à se separer des humeurs qui les enserroient, s'arrestoient en quelque partie pour l'ordinaire necessaire à la vie ; dans laquelle ils imprimoient le charactere de leur malice, & attiroient des parties voisines, voire mesme des plus esloignées, les humeurs corrompus, & ainsi causoient les inflammations & fiebvres malignes, differentes selon la diuersité de ces esprits veneneux qu'il vouloit qu'on chassast par les sudorifiques propres & particuliers. Et en dernier lieu que Paracelse dans l'extremité des fiebvres continuës & intermittentes, de quelque nature qu'elles fussent, n'auoit mis en vsage le vomitif d'antimoine, ains qu'il s'estoit contenté suiuant ses maximes de remedes specifiques à la partie & à la maladie, les exaltant par son art en vn souuerain degré de force pour les mieux approprier & mesurer à sa grandeur.



QVATRIESME ENTRETIEN.

ORTHODOXE, PHILALETHE, IATROPHILE.

ORTHODOXE.



VISQVE nous auons monſtré, Philalethe, par les authoritez & maximes d'Hippocrate, de Galien, & meſme de Paracelſe, qu'ils condamnoient entierement le procedé de cette ſecte empirique que nous voyons à preſent regner au grand malheur de noſtre profeſſion, & que le violent vo-

mitif est d'vn dangereux vsage és fiebvres continuës; que les intermittentes s'en peuuent passer : il me reste seulement à prouuer que le vomitif d'antimoine est de cette nature, ainsi nous pourrons iustement tirer la consequence qu'il s'en faut entierement abstenir en ces maladies.

PHIL. Par ce moyen, Orthodoxe, vous couronnerez nos vœux & vos peines : toutesfois si vous m'en croyez nous remettrons la partie à demain, & donnerons cet apresdinée à vn entretien moins penible. Ce n'est pas sans contention d'esprit que vous nous auez esclairé parmy ces tenebres de Paracelse, d'où peu de ses disciples se sont tirez à leur honneur.

IATR. I'estois de cette pensée, Philalethe, & prierois volontiers Orthodoxe de se donner vn peu repos, ou de choisir vn autre diuertissement plus agreable, autrement i'ay apprehension que la peine que nous luy donnons n'incommode sa santé depuis si peu de temps restablie,

ORTH. Vous me pardonnerez s'il vous plaist, Philalethe & Iatrophile, vostre entretien m'a donné de nouuelles forces, & me voyant desia au bout de la carriere ie ne sçaurois m'arrester : poursuiuõs donc si vous y consentez, & examinõs la nature de l'antimoine, quelles sont ses vertus naturelles ou acquises. Les anciens ne les ont

pas reconnu toutes, sa malignité leur a esté cachée. Dioscoride au chapitre nonante-neufiesme du liure cinquiesme dit[k] qu'il est d'vne vertu emplastique, rafraischissant & astringent, qu'il consomme les excroissances de chair, mondifie & cicatrise les vlceres principalement des yeux, qu'il estanche le sang, en vn mot qu'il ressemble en vertus au plomb bruslé. Il le rostissoit sous les charbons ardens enueloppé de paste, puis l'esteignoit dans le laict de femme, ou vin vieil, ou le faisoit brusler à feu ouuert iusques à ce qu'il eust pris feu ; il adiouste que si on le brusle dauantage il se liquefie à la façon du plomb, & c'est ce que les Chymistes appellent auiourd'huy le regule. Galien[l] au neufiesme liure des medicamens simples luy attribuë seulement vne faculté desiccatiue & astringente ; & pour cette raison l'employe és maladies des yeux, és collyres secs ou liquides. Paul Æginete, Oribase, Aece, Auicenne n'en disent pas dauantage, ains rapportent les mesmes paroles de Galien. Actuarius paroist auoir eu vne legere connoissance de son acrimonie, quand il escrit au sixiesme liure de sa methode de guerir, que l'antimoine n'estant point laué garde sa vertu astringente, & que la coction luy oste tellement ses forces qu'il semble n'auoir plus d'acrimonie.

[k] δύναμιν δ' ἔχει ἐμπλαστικὴν, στυπτικὴν, ψυκτικὴν, σταλτικὴν τῶν ὑπερσαρκούντων, ἀπουλωτικὴν ἑλκῶν καὶ καθαρτικὴν ῥυπαρειῶν καὶ τῶν ἐν ὀφθαλμοῖς ἑλκῶν. ἐπέχει δὲ καὶ τὰς ἐκ μήνιγγος αἱμορραγίας. καὶ καθόλου δ' ἐμφερὴς ἡ δύναμις αὐτοῦ τῷ κεκαυμένῳ μολίβδῳ.

[l] στίμμι πρὸς τῇ δυνάμει τῇ ξηραντικῇ, καὶ στύψιν ἔχει τὸ φάρμακον τοῦτο. διὸ καὶ τοῖς ὀφθαλμικοῖς φαρμάκοις μίγνυται, τοῖς τ' ἀναπλαττομένοις εἰς τὰ καλούμενα κολλύρια, καὶ τοῖς ξηροῖς ἃ δὴ ξηρὰ κολλύρια προσαγορεύουσιν.

Voila ce que les anciens nous ont appris & laissé des vertus & proprietez de ce mineral.

IATR. Ie m'estonne, Orthodoxe, comme vous oubliez Hippocrate qui en a parlé le premier & reconnu sa faculté purgatiue, il l'ordonne au liure des maladies en celle qu'il apelle [m] *Ileus Auriginosus*.

[m] εἰλεὸς ἰκτερώδης.

ORTH. C'est là que ie vous attends, Iatrophile, sçachant bien que vous ne laisseriez eschapper ce passage d'Hippocrate, duquel on se sert auiourd'huy pour luy faire authoriser l'vsage de l'antimoine. Il est bien vray qu'en ce lieu & pour la maladie que vous me marquez, il veut qu'on [n] purge la teste τῷ πετραγώνῳ : mais qui vous a reuelé que c'est l'antimoine dont il entend parler. Vous auriez tort de me donner Galien pour caution ; vû qu'en son explication des mots d'Hippocrate, ne [o] pouuant trouuer la veritable interpretation de ce mot caché, & que vous ne rencontrerez en vn autre liure ny en pas vn autre autheur Grec, ancien ou moderne, au sens qu'on luy donne, se contente de dire que quelques-vns l'interpretoient des crouſtes ou escailles de l'antimoine, & que les autres le prenoient pour l'antimoine mesme : laquelle façon de parler de Galien luy oste tout le credit de cette authorité ; ioint que cette explication estant croisée

[n] τὴν κεφαλὴν αὐλὲν καθαίρειν τῷ πετραγώνῳ.

[o] πετραγώνῳ. τινὲς μὲν ταῖς ἐνεισκομέναις κατὰ τὸ στίμμι πλαξὶ, τινὲς δ' αὐτὸ τὸ στίμμι.

croisée és anciens liures me doit à iuste raison estre suspecte, & ce d'autant plus que i'apperçois en marge au lieu de πετραγώνῳ, πετραμμήνῳ, bien que ce mot ait esté corrompu & ne signifie rien. Ce qui me surprend dauantage c'est que ie voy Monsieur Martin se ranger si tost de ce party: & certes ie suis fasché de trahir icy mon humeur & d'estre obligé pour maintenir la verité de desdire ce grand homme, il auroit comme ie presume assez de candeur & de bonté pour me le pardonner, s'il estoit encore parmy nous. Son sentiment est que par ce passage Hippocrate a clairement reconnu la vertu purgatiue de l'antimoine, n'ayant pris garde qu'il employe assez souuent ce mot καθαίρειν pour signifier toute sorte d'euacuation faite par art. Mais on ne sçauroit iustifier par aucun passage, que lors qu'il adiouste comme il fait en ce lieu τὴν κεφαλὴν καθαίρειν, qu'il ait iamais entẽdu parler de la purgation; ce qui se peut facilement decider par vn autre lieu suiuãt du mesme liure, où il traicte de la façon de guerir cette autre espece de maladie qu'il qualifie du nom de νόσημα παχὺ. il a sceu fort biẽ distinguer son πετραγώνον d'auec les purgatifs, quand [p] il dit qu'il faut purger le bas ventre auec l'hippophaës, celuy d'enhaut par l'ellebore, puis il adiouste καὶ τὴν κεφαλὴν καθαίρειν τῷ

[p] ὁκόταν οὕτως ἔχῃ καθαίρειν τὴν κοιλίην, κάτω μὲν τῷ ἱπποφέω, ἄνω δὲ ἐλλεβόρῳ καὶ τὴν κεφαλὴν καθαίρειν τῷ πετραγώνῳ.

πτεαγώνῳ. qu'il conuient purger la teste auec le tetragone : par laquelle purgation il marque celle que nous practiquons encore auiourd'huy auec les sternutatoires & masticatoires que les Grecs ont appellé ἔῤῥινα, ἀποφλεγματισμὸς, les Latins en vn mot *caputpurgia*, lequel retient encore les vestiges de cette phrase vsitée d'Hippocrate & des premiers Grecs.

PHIL. Voila qui va bien, Orthodoxe, pour persuader mesme aux plus obstinez que le tetragone d'Hippocrate ne se doit prendre pour vn purgatif absoluëment parlant, ains pour vn medicament qui descharge la teste tirant ses excremens par le nez & la bouche. Vous nous feriez maintenant vn singulier plaisir de nous dire quel estoit ce tetragone : car de vray ce ne pouuoit pas estre l'antimoine, vû que iusques à present ces Messieurs qui l'ont chargé de tant de vertus & proprietez n'ont osé luy donner celle-cy de peur d'estre trouuez menteurs par l'experience.

ORTH. Si vous m'en demandez la composition, Philalethe, ie ne la puis deuiner, Hippocrate n'en ayant parlé en ce lieu ny ailleurs, & pour ce Foësius a eu raison apres Cornarius de ne toucher à ce mot en sa version. Cette pretenduë authorité de Galien ne les a pû persuader

encores de mettre pour l'interpretátion de ce mot πτεραγώνα *antimonio*, ou *ſtibio*. Bien vous diray-ie qu'au liure des parties de l'homme, Hippocrate [q] a fait mention en general de deux ſortes de medicamens qui purgent la teſte : les vns plus puiſſans qui deſchargent de toutes ſes parties, les autres plus doux qui tirent ſeulement des yeux & des parties voiſines du nez ; ce qu'eſtant ainſi il failloit que ſon πτεράγωνον fuſt du nombre de ceux-là, & l'vn des premiers d'iceux. Car de ſe perſuader auec quelques-vns que ce nom ait eſté forgé ſur le nombre des ingrediens ou ſur ſa figure, il y a trop peu d'apparence. La ſimplicité du ſiecle d'Hippocrate & la naïfueté de ſon ſtyle ne ſouffroient point encore cette façon de parler, & de donner des noms à ſes remedes; ſes œuures font aſſez de foy de mon dire: & quant à moy i'ayme mieux croire, que par ce nom il a voulu exprimer plus preciſement la puiſſance de ſon remede ſelon la façon de parler des Grecs. C'eſt ainſi que le prend Heſychius en la diction πτεραγῆιας qu'il explique πτεραγώνης καὶ ἰσχυρῆς, ce qui ne vient pas de ſon creu, mais du Poëte Simonides, comme le cite Protagoras chez Platon en ſon dialogue de meſme nom : Ariſtote auſſi en ſes Rethoriques s'en eſt ſeruy en pareil ſens. Et ſi vous conſiderez de

[q] φάρμακα κατὰ τῆς κεφαλῆς καθαρτήρια, ἃ μὲν αὐτῶν ἰσχυρά ἐστιν, ἀπὸ τῆς κεφαλῆς ἄγουσιν ὅλης. ἄσσα δὲ ἀσθενέα ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν, καὶ αὐτόθεν ἀπὸ τῶν πέλας τῆς ῥινός.

plus prés les paroles d'Hippocrate, vous trouuerrez cette explication conforme à sa pensée, & au dessein qu'il auoit de guerir telles maladies auec ce tetragone; la teste se trouuant lors toute abreuuée d'humeurs en sorte que les malades ne pouuoient ioüir de la liberté de leurs sens, il estoit besoin d'vn puissant remede qui peust sur le champ suffire tout ensemble à la deriuation & euacuation de tant d'humeurs, qui surchargoient de toutes parts cette partie principale.

IATR. Il faut que ie vous confesse ingenuëment, Orthodoxe, que ce passage me mettoit à la gehenne; vous estes le premier qui luy donnez sa naïfue & veritable interpretation. Ce n'est pas aussi d'auiourd'huy qu'on admire la bonté de vostre genie pour descouurir ce qu'il y a de plus caché dans les escrits de nostre grand Maistre, ie ne me le promets pas moins heureux à leuer le scrupule que nous laisse Monsieur Martin mettant en surcharge l'authorité de Dioscoride, qui [r] en son liure quatriesme chapitre cent cinquante-cinquiesme, où il parle de l'elaterium, ou suc espaissi de concombre sauuage, & duquel il compose des pilules pour vuider le bas ventre en y adioustant vne double portion de sel auec vn peu d'antimoine.

ORTH. C'est grand cas, Iatrophile, qu'vn

[r] εἰ μὲν οὖν θέλεις κατὰ κοιλίαν καθαίρειν, διπλάσιον ἁλῶν μίξας, καὶ στίμμεως ὅσον χρῶσαι, δι' ὕδατος ὀρθιαῖα καταπότια δίδου.

homme d'vne telle reputation, pour auoir esté des plus entendus en la lecture de nos anciens Grecs, se soit laissé seduire par la corruption manifeste de ce passage que les mauuais Escriuains nous ont changé ; comme l'a doctement remarqué Anthoine Sarrazin sçauant Medecin Lionnois en ses scholies sur Dioscoride, & qu'il ait leu στίμμεως au lieu de σινήπεως que portent les vieux exemplaires : vû qu'il est pour constant que les anciens qui mettoient en vsage tant de sortes de purgatifs, n'ont iamais employé sinon exterieurement l'antimoine : mais pour conuaincre de faux ces Escriuains, verifions ie vous prie leurs escritures. Andromachus chez Galien au liure septiesme de la composition des medicamens selon les parties chapitre huictiesme descriuant ces pilules, qu'il pouuoit auoir retenu de son contemporain & amy Dioscoride, ne fait aucune mention d'antimoine ; ains au lieu de στίμμεως il met νάπυος, c'est à dire la graine de moustarde. Mesme Dioscoride, au second liure des remedes aisez à trouuer chapitre quarantiesme, faisant mention de cette description de pilules met aussi σινήπεως : & ne differe qu'en ce seul point de celle que nous auons mise de luy en premier lieu, qu'il prend le nitre pour le sel. Et Aece au liure huictiesme

chapitre soixante & troisiesme ny a rien changé que la dose. Mais quand bien i'accorderois à Monsieur Martin qu'il faut lire en ce passage στίμμεως & non νάπυως ou συνήπεως, cõme il a pleu pareillement à Ruel Cornarius, & Hermolaus: cette authorité ne pourroit pour tout cela donner credit à la purgation de l'antimoine. Ie prends foy sur les propres paroles de Dioscoride qui sont en suite, par lesquelles il en specifie la quantité, & donne tout ensemble raison de ce meslange ; il faut, dit-il, adiouster autant d'antimoine, ὅσον χρῶσαι, ce qui peut souffrir deux interpretations, comme l'ont remarqué ceux qui ont trauaillé plus soigneusement sur ce passage. Si nous nous en tenons à ce qu'en ont dit Ruel Cornarius, & Hermolaus, ce sera à dire qu'il failloit mesler aux autres ingrediens autant d'antimoine qu'il estoit necessaire pour donner couleur à ces pilules, laquelle interpretation me semble plus friuole, la couleur ne seruãt de rien à leur vertu. Quant à moy ie tiens plus raisonnable celle que luy a dõné le docte Morbanus, & apres luy Gesner grand Chymiste; sçauoir est que Dioscoride conseilloit d'adiouster autant d'antimoine qu'il en failloit pour donner corps & propre consistence à ces pilules : ce qu'il est aisé de reconnoistre en ce que Diosco-

ride ayant esté soigneux de declarer la dose de l'elaterium & du sel, il s'est contenté de specifier celle de l'antimoine par la iuste consistence que ce mineral deuoit donner à ces pilules. Et c'est ainsi que nous en vsons encore auiourd'huy, quand nous voulons designer le meslange ou la coction des medicamens que nous ordonnons; dans lequel sens Hesychius l'a pris, où il donne double signification à ce mot χρῶσαι, χρωματίσαι, μολῶσαι: ce qui signifie donner couleur ou auoir corps & consistence, en sorte qu'il puisse estre formé & se tenir aux doigts. Quoy qu'il en soit, de quelque façon que vous l'entendiez, il paroist assez que Dioscoride n'a point reconnu la vertu purgatiue de l'antimoine, & qu'il ne l'estimoit de grande consequence en la composition de ces pilules: autrement il se seroit monstré peu aduisé & diligent à specifier & determiner le choix & la quantité d'vn si dangereux remede, à sçauoir s'il le failloit prendre crud ou preparé, ou combien de grains ou scrupules il y deuoit entrer. En vn mot c'estoit pour donner couleur & consistence à la masse de ces pilules; & partant ce n'estoit pas pour la vertu purgatiue de l'antimoine.

Phil. C'est maintenant, Iatrophile, qu'il nous faut rendre aux doctes & solides persua-

fions d'Orthodoxe, & tenir pour certain qu'aucun des anciens n'a iamais eu en la penfée que l'antimoine fuft vn vomitif & purgatif, ny fi temeraire que de le donner à prendre. Cela neantmoins ne peut aucunement preiudicier à l'vfage que les experiences iournalieres, & tant d'heureux fuccez nous donnent des nouueaux remedes inconnus à toute l'antiquité, ny diminuer l'obligation que nous deuons à la Chymie, pour auoir defcouuert la premiere la vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine.

ORTH. Ie fçay bien, Philalethe, que la defcouuerte du nouueau monde, l'experience & le trauail peuuent fournir tous les iours aux plus ftudieux & curieux de noftre profeffiõ, de nouuelles connoiffances de la matiere medicinale; mais ie ne fçaurois affez déplorer le malheur qui nous vient le plus fouuent de telles recherches trop curieufes, les mieux fenfez pourront-ils approuuer cette nouuelle & innoüye vertu purgatiue de l'antimoine forgée dans le creufet des Chymiftes ? n'ont-ils pas efté bien-heureux dans leurs curieufes inuentions de nous auoir preparé d'vn remede externe innocent, vn tres-prefent venin pris au dedans? lequel ne tuë pas feulement par l'excez & la violence des euacuations fuperieures & inferieures, mais par la malignité

lignité de toute sa substance en vlcerant l'estomach & les intestins, & leur donnant la torture le plus souuent iusques au dernier periode de la vie.

PHIL. Faut-il donc, Orthodoxe, que nous condamnions ainsi sur l'etiquete la Chymie & ses inuentions? ne seroit-il pas plus iuste & raisonnable d'escouter, sinon le vulgaire des Chymistes, au moins les plus sçauans & iudicieux d'entr'eux, qui ont examiné de plus prés la nature & les principes de ce mineral; & par vn long & penible trauail reconnu & fait le discernemẽt des vertus nuisibles & profitables qu'il recele?

ORTH. Ie louë & prise grandement vostre retenuë, Philalethe, & qu'il ne vous reste autre passion que pour la verité: certes ie confesseray volontiers que nous deuons à la Chymie la connoissance parfaite des proprietez de ce mineral. C'est elle qui nous a fait voir toutes ses parties & qualitez differentes, parmy lesquelles le prince des Chymistes Paracelse en aduouë de veneneuses; c'est au chapitre troisiesme du premier liure des maladies metalliques où il [f] dit, que l'air des mines infecté de la vapeur de l'antimoine cause à ceux qui y trauaillent vne toux seiche, auec douleur de teste, de costé, inflammation de rate, iaunisse, galles, & autres maladies du cuir.

[f] Ex Antimonij veneno tussis arida & sicca oritur, punctiones laterum, dolores capitis, apostemata splenis, icteritia flaua, scabies & fœditas cutis siccatæ atque ardor sanguinis.

IATR. Basile Valentin Moine de l'ordre de sainct Benoist & tres-excellent Chymiste, qui viuoit sur la fin du quatorziéme siecle quelques trente années auant Paracelse, a bien parlé encore plus ouuertement, Orthodoxe, des proprietez & vertus internes de l'antimoine. Il[t] y a, dit-il, en la page quinziesme & seiziesme de son char triomphal, plusieurs hommes qui entreprennent d'escrire des vertus internes de l'antimoine, mais il y en a peu qui ayent connu le fond de ses proprietez, & troué d'où il les possede. Qui prend à tasche d'en escrire doit auoir beaucoup de prudence, estre fourny de grand esprit, connoistre la diuersité de ses preparations, & les limites qui bornent ses qualitez vtiles; afin qu'il puisse porter vn iugement certain de ce qui s'y trouue de bon ou de mauuais, de ce qui est remede ou venin. Ce n'est pas peu de chose de proposer l'examen veritable de l'antimoine, de connoistre son essence, & acquerir par experience & diligence la science d'oster son venin (dont les ignorans ont fait tant de bruit) & le changer heureusement en medicament salutaire. C'est vn venin tres-pernicieux, & vn souuerain remede lors qu'il est sans venin, duquel on se doit seruir exterieurement & interieurement. Il y a en l'antimoine vne

[t] Scripturus de Antimonio indiget magna consideratione, animo latissimo, multiplicique doctrina præparationis eius, certiq; termini intra quē vtilitas reperitur, vt iudicium ferre possit indubium quid bonum malumve, remedium aut venenū sit. Non enim parū est verū examen Antimonij proponere, eoque essentiā ei⁹ agnoscere, tandēque scientiā acquirere experientia & diligentia venenū eius (tātopere ab indoctorum clamoribus

ſubſtance fixe & volatile, la volatile n'eſt pas exempte de venin, la fixe au contraire n'eſt en aucune façon veneneuſe. Nos Chymiſtes d'auiourd'huy ſont bien eſloignez de ces conſiderations autant iudicieuſes que neceſſaires, ils ſe contentent de l'eſcorce des paroles de Paracelſe tirées du ſixieſme de ſes Archidoxes, & diſent en general de leur Antimoine qu'il eſt le reſtaurateur & renouateur de toutes les forces du corps, qu'il guerit la lepre, la morphée, la pelade, la gratelle, & autres infirmitez; ce qu'ils font propre & ſingulier à ce mineral: car ainſi qu'il a la vertu de nettoyer & purifier l'or, de la meſme façon à ce qu'ils diſent il purge & nettoye noſtre corps de ſes ordures.

agitatum) tollere, idque meliori omine in medicinam mutare ſalubrem. Eſt venenum idque peſſimum; eſt abſque veneno ſimulque ſumma medicina extra & int' adhibenda. Eſt in Antimonio fixum & volatile, volatile veneni non eſt expers, ſed fixum ab omni veneno eſt immune.

PHIL. Cette comparaiſon ſeroit ſupportable, Iatrophile, ſi nos corps auoient autant de ſolidité que ce metal auec lequel ils les comparent, & pouuoient ſouffrir le creuſet. Mais ie craindrois pluſtoſt qu'il ne les reduiſit au neant, de meſme qu'il exhale en vapeur les autres metaux reſerué l'or & l'argent.

ORTH. Nos Orfebvres, Iatrophile, ne ſont pas ignorans qu'il deſpoüille l'or de ſes impuretez & l'exaltent en ſon ſouuerain degré de perfection, ou pour parler à leur mode en ſon dernier Karat: ie ne puis neantmoins me perſuader

qu'il agiſſe en nous de la ſorte & produiſe de ſemblables effets, apres meſmes eſtre preparé comme on fait auiourd'huy, ſi ce n'eſt qu'il nous faſſe paſſer de cette vie mortelle & remplie de miſeres, en l'eternelle & bien-heureuſe. C'eſt ainſi qu'on pourroit dire qu'il nous nettoye de toutes nos ordures & ſaletez.

IATR. Nous permettrons aux Chymiſtes de l'appeller en ce ſens, Philalethe, vn remede diuin, de meſme que Neron nommoit les champignons viande des Dieux, deſquels il auoit empoiſonné ſon predeceſſeur Claudius ; eſtant chez les Romains vne religieuſe flatterie de conſacrer la memoire de leurs Empereurs & leur eriger des Autels.

ORTH. Vous vous ſeruez bien à propos d'vne vieille raillerie, Iatrophile, toutesfois on auroit raiſon ſi nous eſcoutons Paracelſe de canoniſer ce mineral ſi ſouuerain contre les plus grandes maladies; telles que ſont l'epilepſie, la phreneſie, la folie, les contractures, & autres reputées incurables. C'eſt pourquoy quelques Medecins de ce temps, ſans ſçauoir la façon dont il en vſoit, luy ont donné maintenant tant de credit, qu'on nous rend auſſi-toſt coulpables de la mort aduenuë par la ſeule malice ou violence du mal, ſi nous n'auons à leur exemple eu

recours à l'antimoine. Ils declament hautement en tous lieux contre ceux qui en blasment l'vsage, & s'ils trouuent par leurs artifices quelque appuy ou entrée chez leurs malades, ils oseront dire que ce qu'ils font par vne veritable, ferme & prudente generosité digne du nom de nos ancestres, & d'vne conscience aussi esclairée que reglée, ne procede que de l'ignorance de sa vertu, ou d'vne trop lasche timidité autant indigne d'vn sçauant Medecin, qu'elle est preiudiciable aux malades; ou pource qu'ils ne peuuent souffrir par vne malice sans exemple qu'on guerisse si tost malgré leurs sentimens, & par vn procedé contraire à l'ancienne methode: ils passeront mesmes plus auant, & comme s'il eust fallu faire banqueroute aux lettres pour estre bon Medecin, ils auront assez de front pour dire qu'il y a dans la Faculté de Paris grand nombre de sçauans Medecins; Mais qu'eux seuls ont trouué le secret de la bonne pratique & de l'vsage des remedes.

IATR. Il les fait beau voir ainsi declamer, Orthodoxe, & mettre en auant que les plus sçauans de vostre compagnie, & mieux versez en la pratique (desquels on peut dire sans flatterie qu'ils n'ignorent rien de ce qui se peut sçauoir) sont encore apprentifs en la bonne façon de

traicter les malades. Si ces Messieurs ne vomissoient le venin de leur calomnie que deuant des hommes de sens & de iugement, leur vaine presomption & ignorance seroit aussi-tost reconnuë que leur malice. Bien leur en prend qu'ils parlent de cette sorte à des pauures languissans, que la grandeur du mal, l'apprehension de perdre la vie & le violent desir de se la conseruer, rend susceptibles de toutes les impressiõs qu'on leur donne. Les parens mesme portez d'vn semblable motif baillent les mains, & se laissent gagner sur l'attente de leurs folles vanteries & vaines promesses. C'est ainsi qu'ils triomphent de la misere des malades, & se donnent parmy des aueugles la creance d'estre les plus clair-voyans, & des esculapes capables de ressusciter les morts.

ORTH. Vous deuez estre pour tout asseuré, Iatrophile, qu'ils ne feront iamais de ces miracles s'ils n'ont d'autres remedes que l'antimoine: Mais ie vous prie faisons le passer à l'examen & iugement de ceux qui le manient tous les iours. Les [u] nouueaux Chymistes disent que l'antimoine est vn corps mineral de couleur de plomb, composé de soulphre impur bitumineux, & arsenical, & d'vn autre tres-pur ou rougeur interne auec vn mercure metallique crud & indigeste, & fort peu de sel. Pour luy

[u] Hamerus Poppius in Basilica antimonij.

donner plus de reputation, ils content que Geber Roy des Arabes a esté le premier qui en a parlé entre les Chymistes, luy ayant donné le nom de Magnesie, & enseigné le moyen de preparer ses fleurs, dont nos Chymistes se seruent. Les Grecs l'ont nommé στίβι στίμμι. οὐ γυναικεῖον πλατυόφθαλμον comme le tesmoigne Dioscoride, pource que les femmes auoient accoustumé de s'en noircir les sourcils afin de faire paroistre leurs yeux plus grands: lequel vsage a esté tres-ancien, ainsi qu'il se peut iustifier par les escrits sacrez & prophanes. Nous en auons vn tesmoignage au chapitre quatriesme de Hieremie, ou parlant prophetiquemét de la nation Iuifue qui s'estoit esloignée du culte de Dieu, il la compare à vne putain qui se farde & dit, quand [x] tu te peindras les yeux d'antimoine ce sera en vain que tu t'estudieras pour estre belle. Ezechiel au chapitre vingt-troisiéme suiuant la mesme metaphore parle de Ierusalem & dit, tu [y] as peint d'antimoine tes yeux, & t'es ornée d'affiquets. Et au quatriesme des Roys chapitre neufiesme il est rapporté, que Iesabel pour paroistre plus belle & gagner Iehu, peignit [z] ses yeux d'antimoine. Il se iustifie aussi par ce vers tiré de l'Omphale du Poëte Ion, qui viuoit en la soixante & douziesme Olympiade, que rapporte

[x] ἐὰν ἐγχρίσῃ στιβεῖ τοὺς ὀφθαλμούς σου εἰς μάτην ὡραϊσμός σου.

[y] καὶ ἐστιβίζου τοὺς ὀφθαλμούς σου.

[z] καὶ ἐστιβίσατο τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῆς.

Pollux au liure cinquiefme chapitre feiziefme

καὶ τὴν μέλαιναν στίμμιν ὀμματογράφον

c'eft à dire

&le noir antimoine propre à peindre les yeux.

Lequel vers a efté pareillement cité d'Euftathe fur le quatorziefme de l'Odyffée, où il adioufte que *στίμμι* eft vn mot venu des Egyptiens. Auicenne & les Arabes l'ont nommé Atemed, d'où l'on peu coniecturer que le nom vulgaire d'antimoine a efté forgé, n'eftant venu en aucune façon des Grecs, ainfi quoquelques-vns fe font à tort & fans aucune preuue perfuadez.

PHIL. Sans m'arrefter à tant de noms dont le caprice des Chymiftes a chargé l'antimoine, ny à fes merueilleux characteres auec lefquels ils nous ont blafonné ce pretendu plomb des fages. Ie trouue, Orthodoxe, qu'ils ont eu d'autres fentimens que leur Maiftre, lors qu'ils nous le font compofé de foulphre impur & d'vn mercure crud &indigefte: Paracelfe au contraire en fes Archidoxes veut qu'il foit fait d'vn foulphre & mercure tres-purs, en forme & fplendeur metallique fous efpece de vitriol.

IATR. Ils n'ont pas eu, Philalethe, mauuaife raifon de corriger ainfi leur Maiftre : quand vous calcinez l'antimoine fon foulphre crud, bitumineux, impur, & arfenical, fe brufle; & vous

vous fait ſentir aux yeux, au nez, & aux poulmons, ſi vous ne vous en donnez de garde, la mauuaiſe condition de ſon impureté : vous verrez auſſi la flamme qui en ſort eſtre bleuë & puante, comme celle qui s'eſleue des corps enſoulphrez & de l'arſenic. Son mercure pareillement eſt fort crud & en quantité à comparaiſon de ſon ſel metallique, ainſi qu'il paroiſt à la ſublimation.

ORTH. L'ordinaire, Iatrophile, de ceux qui ſuiuent vne mauuaiſe ſecte, & ſpecialement telle que celle-cy, eſt de n'eſtre iamais d'accord meſme pour ce qui tombe ſous les ſens ; ce qui chez les mieux ſenſez decredite entierement leur doctrine. Comme donc ils veulent que l'antimoine abonde en ſoulphre impur meſlangé auec le pur, & en mercure crud ; tout leur trauail tend à ſeparer le ſoulphre impur, & corriger par la coction la crudité du mercure. Il eſt maintenant queſtion d'examiner ces preparations, & de voir ſi par ce moyen ils le peuuent deſpoüiller de ſa qualité maligne & veneneuſe, & en faire vn remede ſi excellent comme ils vantent.

PHIL. Ces impuretez, Orthodoxe, doiuent meſmes chez eux eſtre iugées veneneuſes, vû qu'ils definiſſent le venin vne maligne ſubſtan-

ce portant l'image de la mort, & la puissance de destruire le sujet contre lequel elle agit. N'est-ce pas la ie vous prie le vray charactere de l'antimoine? lors que leur preparation a desueloppé ses esprits veneneux, qui estoient auparauant cachez & renfermez dans sa substance grossiere & terrestre. Quand il est crud il ne fait monstre de son venin, les Italiens le font boüillir auec la decoction qu'ils donnent à boire aux verolez pour exciter la sueur.

ORTH. Ce sont là les fruicts de ces preparations malheureuses, Philalethe, elles nous ont deschaisné, ie le puis dire auec verité, ce farouche mineral & ouuert la carriere à sa malice. Ie n'en veux point chercher d'autre tesmoin que Ioseph Duchesne, ils ne le peuuent reprocher estant de leur party & ayant si hautement loüé l'antimoine. Escoutez ie vous prie la diuision qu'il nous donne des esprits veneneux en son sixiesme chapitre du traicté de la peste, où il en fait de trois sortes: les [a] premiers de la nature de ceux qui se trouuent en la sandarache, & orpiment, qui ont cela de propre que d'attaquer la faculté naturelle : les seconds sont pareils aux esprits de l'arsenic, & ennemis iurez de la faculté vitale : les troisiesmes sont volatils, mercuriaux de la condition de ceux dont l'antimoine

[a] Obseruandũ est quod sal auripigmentale aut sandaracale naturalibus facultatibus imprimis aduersatur, sulphur arsenicale maligna sua subtilitate cordi & spiritibus vitalibus bellum indicit: mercurius antimonialis animalibus.

est remply, lesquels font vne guerre mortelle à la faculté animale.

IATR. Cette diuisiõ des esprits veneneux me semble, Orthodoxe, bien iudicieusement establie, le propre du venin estant de destruire auec nostre propre chaleur naturelle, les esprits dont la source & les reseruoirs sont és trois parties principales. Et partant à bon droict il leur oppose trois sortes d'esprits veneneux ennemis de ces parties, des puissances qui y resident, & des esprits par l'entremise desquels elles exercent leurs fonctions.

ORTH. Puisque donc, Iatrophile, par leur doctrine mesme l'antimoine contient des esprits veneneux, voyons s'ils sont apres auoir tant souflé assez heureux en leurs preparations pour corriger sa malice, & l'adoucir de sorte qu'il puisse deuenir vn vomitif innocent pour les fiebvres continuës ou intermittentes. C'est pourquoy examinons à loisir les diuerses preparations qu'ils luy donnent. Ceux qui trauaillent sur ce mineral auec plus de soin & diligence font choix du meilleur, qui nous vient de Hongrie & de Transyluanie; à cause que le lieu d'où on le tire est proche de la mine d'or qui luy communique, à leur dire, vn soulphre plus parfait: il a les rayes fort longues & luisantes, entre-

meslées d'vn rouge obscur, la preuue s'en fait de la sorte. On met en poudre deux ou trois drachmes d'antimoine, vous les arrousez en suite d'esprit de vin d'Espagne & l'euaporez aprés à petit feu ; la poudre qui reste, si l'antimoine est naturel, demeure rouge. Le choix ainsi fait, la premiere preparation qu'ils luy donnent c'est de le nettoyer de sa noirceur & impuretez, pour le reduire en regule.

PHIL. Cette preparation, Orthodoxe, est fort connuë & facile, elle se fait auec demie liure d'antimoine, vne once de poudre de charbon, trois onces de tartre, & autant de nitre bien purifié : ce qu'estant puluerizé à part puis meslé ensemble, on le iette à diuerses fois dans le creuset entouré de charbons ardens, le recourant à mesure ; ils luy donnent enfin le feu plus violent, qu'ils appellent feu de fusion, & lors venans à secoüer le creuset, ils trouuent au fond le regule qu'ils separent aisement de ses ordures. Il faut icy noter qu'en ce regule le mercure de l'antimoine est encores contenu, ceux qui sont bien versez en l'art sçauent le moyen de l'en tirer, & de nous le faire voir tout coulant, & semblable à nostre mercure ordinaire. C'est pourquoy ils le preparent derechef, & taschent de le despoüiller de ses qualitez malignes en le con-

uertissant en huile ; dont ils font grand estat pour la guerison de plusieurs maladies, & entre autres de la verole, qu'ils promettent guerir auec facilité merueilleuse. C'est donc la crudité de ce mercure qui donne à ce regule d'antimoine sa qualité veneneuse & maligne, de laquelle procedent les vomissemens & deiections violentes que le regule excite.

ORTH. A propos de ce que vous dites, Philalethe, ie me souuiens qu'estant ieune & curieux des preparations Chymiques, comme ie trauaillois auec deux de mes compagnons à faire ce regule, que le valet imprudent se seruit du mesme creuset pour decrepiter du sel, & par m'esgarde en assaisonna quelques saulses. Ie me trouuay assez heureux ce iour là pour n'auoir pas d'appetit, & me contentay de la moitié d'vne sole frite sans sel : mes compagnons moins desgoustez n'espargnerent pas le poisson ny sa saulse. Mais quelque temps apres le disner, ie fus estonné de les voir surpris tout d'vn coup d'enuie de vomir, auec foiblesse, langueur, & estourdissement; & de fait le vomissement s'en ensuiuit qui fut violent & de durée, n'ayant cessé qu'apres auoir aualé à plusieurs fois quantité de laict tiede, lequel corrigea auec peine la qualité maligne & vomitiue, que ce sel auoit con-

tracté du creuset, qui auoit seruy à cette premiere preparation d'antimoine. Ce que ie soupçonnay aussi-tost, voyant les mesmes accidens apres ce repas venir sur l'heure à mes deux compagnons, sans que i'en eusse ma part: la confessiõ du valet me mit hors de peine, lequel aduoüa, qu'ayant esté paresseux d'aller querir du sel à la salliere, il auoit employé à ses saulces vne partie du sel par luy decrepité dans ce mesme creuset.

PHIL. Vous me faites par ce recit, Orthodoxe, la malignité de l'antimoine bien estrange; qui pourra croire qu'vn creuset si solide & vny, voire au milieu d'vn feu ardent puisse retenir cette qualité veneneuse, & la communiquer au sel qu'on y auoit decrepité ? & de plus, que ce peu de sel qui entra dans les saulses, aye pû conseruer la malice toute entiere de l'antimoine?

IATR. Vous en estonnez vous, Philalethe, c'est le propre des grands venins de se retrancher ainsi, & de renfermer leur force en peu de corps. Considerez l'aiguillon du scorpion; vous ne trouuerrez en son extremité qu'vne fort petite cauité pleine de liqueur veneneuse, qu'il laisse en la partie qu'il picque, & neantmoins ce peu de venin nous oste la vie par des accidens bien cruels. La vipere ne le cache qu'en vne petite vesicule sous ses dents canines: les effets sont

tous pareils pour la moindre partie de l'antimoine. Ioseph Duchesne, au chapitre qu'Orthodoxe nous vient de citer, ne dit-il[b] pas que la centiesme partie d'vn grain d'esprit d'antimoine, contenu dans quatre ou cinq grains de ses fleurs, peut exciter de tres-grands vomissemens, & purger en mesme temps par les selles, sueurs & vrines sans dechet de sa vertu ny de son poids?

ORTH. C'est de là que nous deuons tirer, Philalethe, vn suffisant tesmoignage de la malice inuincible du poison de l'antimoine, qu'il ne peut iamais quitter ny rabattre: ce qui leur a appris à mesnager auec son regule des pilules qu'ils nomment perpetuelles, lesquelles estans infusées dans le vin blanc peuuent suffire à purger tousiours, sans aucune tare de leur vertu: & mesmes estans auallées ils les retirent des excremens pour le mesme vsage. Les gobelets qu'on fait de ce regule gardent tousiours sa vertu vomitiue, vous ne l'affoiblirez pas pour toutes les infusions du vin que vous ferez dedans. La raison que Ioseph Duchesne donne est de mise, il la prend du principe & de la veritable cause de cette vertu vomitiue & purgatiue, laquelle dit-il consiste en des esprits metalliques & veneneux, qui ne donnent aucun poids à leurs corps,

[b] Maxime mirandum quod centesima tantum vnius grani spiritus antimonij pars in corpoream matricem vnà cũ eiusdem floribus ad quinque aut sex grana dispersa tãtos effectus citra notabilem vllam vel in pondere vel in quantitate diminutionem producere potest.

ainsi que ce n'est pas merueille, si ces substances spirituelles sans couleur, odeur, ny saueur, & qui ne tombent point sous les sens, ont tant de force. C'est vne de leurs maximes fondamentales que les actions, telles qu'elles puissent estre, viennent des esprits : ils donnent comme nous auons remarqué par leurs escrits aux alimens la faculté nutritiue, aux medicamens l'alteratiue, la purgatiue, & la veneneuse. La preuue qu'ils fournissent est euidente, vû que si on fixe ces esprits subtils & penetrans de l'antimoine, ils luy ostent sa faculté purgatiue & vomitiue, & le changent, si nous les croyons, en vn excellent sudorifique.

PHIL. Cet autheur est demeuré constant en son dire, Orthodoxe, il le confirme encore au chapitre huictiesme de la response qu'il fist à vn liure anonyme.

IATR. L'authorité d'vn tel homme, Philalethe, doit estre d'vn grand poids chez les Chymistes, ils l'ont tous tenu en grande estime. Les Allemands l'appellent le grand Quercetan & le mettent au rang des Illustres de son siecle.

ORTH. Ie ne veux rien desrober à son merite, Philalethe, il auoit quelques belles parties, & s'il eust esté aussi versé en la doctrine d'Hippocrate & de Galien qu'en celle de Paracelse, & en

la preparation des medicamens Chymiques, il n'auroit ainsi abusé du talent qu'il croyoit luy deuoir donner l'auantage par dessus les meilleurs Medecins de son temps ; & mesme assez d'authorité pour condamner la bonne doctrine, & introduire celle de Paracelse en donnant credit aux remedes chymiques ; & sur tous à l'antimoine dont il vantoit en tous lieux les vertus merueilleuses, aux despens de sa propre conscience qu'il trahissoit, dissimulant malicieusement la verité de son poison par luy reconnu ; ainsi que ie vous feray voir maintenant, pour satisfaire à la passion qui l'emportoit à se faire signaler par telles nouueautez de remedes. Vous en iugerez de la sorte quand vous sçaurez qu'il n'osa iamais en vser luy-mesme, & feu Monsieur de Lisle Maistre Apothiquaire à Paris de reputation & probité singuliere, qui auoit eu auec luy vne tres-estroite familiarité, a de son viuant plusieurs fois tesmoigné, que l'ayant assisté maintesfois en ses maladies & preparé les remedes, qu'il n'auoit iamais mis d'autres que les nostres en vsage, pour l'apprehension & deffiance qui luy restoit en l'ame de ces remedes metalliques & mineraux. Et pleust à Dieu que ceux qui l'ont suiuy & si hautement approuué ses erreurs, eussent retenu & pratiqué cette leçon pour les autres.

PHIL. C'est l'ordinaire de ces gens là, Orthodoxe, de faire peu de conscience de mettre au hazard la vie des hommes, pourueu qu'ils se donnent de la reputation : le peril des malades, & la desolation des familles entieres ne les touche point. Mais lors qu'il s'agit de leur vie ils se monstrent plus retenus, & pour peu iudicieux qu'ils soient, ils craignent tousiours de venir à ces remedes, & de se voir enfin payez par la loy du Talion.

IATR. Ie ne m'esbahis pas, Orthodoxe, s'il apprehendoit pour luy l'antimoine; il auoit découuert de prés sa nature, & appris des plus secretes & curieuses operations de la Chymie, que les esprits autheurs de sa faculté purgatiue & vomitiue, estoient meslez des arsenicaux & de la nature du feu; & partant veneneux au plus haut point de malice.

ORTH. Ie ne sçay comment les Chymistes le pourront desdire, Iatrophile, il la dit trop clairement au chapitre huictiesme du liure qu'il fit pour la defense de la Chymie, contre vn autheur anonyme; où il enseigne, que pour mieux connoistre la vertu purgatiue des medicamens, il faut passer de la nature vegetable en la minerale; & que c'est en celle-là comme en sa matrice & premiere source, qu'il la faut prendre. Or

est-il qu'il reconnoist dans les metaux trois premiers gêres d'esprits, sçauoir est les mercuriaux, arsenicaux, & antimoniaux ; qui sont simples formels, de la nature du feu, agissans auec vne force & promptitude admirable ; l'origine desquels vient de trois diuers principes. Les premiers du mercure, & sont subtils, vaporeux, de la nature de l'eau & de l'air : les seconds du soulphre, & pour cette cause tres-chauds, de mesme condition que le feu, & mediocrement volatils : les derniers naissent du sel, qui sont les grossiers & terrestres ; ce qui leur fait prendre des corps plus sortables à leur origine. Les mercuriaux se renferment dans le mercure, les arsenicaux dans le soulphre, arsenic, & orpiment, & les antimoniaux dans l'antimoine. Il range enfin ces esprits & les fait plus ou moins purgatifs, de sorte que les premiers sont assez doux, les seconds tres-violens, les derniers tiennent le milieu. On tire, dit-il puis apres, de l'arsenic & orpiment des esprits purgatifs si violens, qu'on à iuste raison de les compter entre les plus puissans venins. De ces trois esprits meslez ensemble en differentes façons, naissent premierement les metaux, puis les mineraux ; & lors que les esprits antimoniaux surpassent les autres, ils engendrent le plomb & l'estain ; qu'il nomme Saturne

& Iupiter. Si les arsenicaux ont le dessus, ils font esclorre Mars & Venus, c'est à dire le fer & le cuiure. Quand les mercuriaux sont les plus puissans, & parfaictement fixez par la coction, ils font l'or & l'argent, qu'il appelle le Soleil & la Lune : le mercure en dernier lieu vient de leur fixation imparfaite. Il adiouste, qu'encores que les metaux paroissent à nos sens bien solides, neantmoins qu'ils se conuertissent tous en cendre & verre, horsmis l'or & l'argent, ou s'exhalent en fumée : ce que les orfebures experimentent tous les iours à la copelle. La raison est qu'ils sont composez de soulphre impur, & d'autres diuerses substances ; comme d'esprits antimoniaux & arsenicaux, auec peu de mercuriaux impurs. Il change en dernier ressort ces metaux en medicamés purgatifs, & d'effets differens selon la diuersité des esprits qu'ils contiennent. Les fleurs du plomb & de l'estain preparez par la sublimation, purgent, dit-il, haut & bas, comme aussi par les sueurs & vrines. L'airain & & le fer vuident seulement le ventre, comme nous ont fort bien remarqué les anciens. Voila tout ce qu'en dit en ce lieu Ioseph Duchesne.

IATR. Cette recherche est belle & curieuse Orthodoxe, elle nous descouure le secret du

mesſange des metaux & mineraux ; & de leurs vertus ſingulieres.

ORTH. Reconnoiſſez auſſi auec moy, Iatrophile, le profit qui nous en eſt venu, nous ayant reuelé ce qu'ils cachoient de malin : c'eſt pourquoy nos anciens auoient iuſte raiſon d'en apprehender l'vſage. Et certes nous ferions mieux & plus prudemment de les ſuiure, & nous deffier touſiours des remedes quon en tire ; ſans nous laiſſer aller ſi facilement au courant des erreurs qui regnent, en les employans, comme on fait auiourd'huy, en tous temps & toutes ſortes de rencontres. Auſſi ces mineraux, qu'ils nomment ſucs metallics coagulez, ne nous peuuent fournir que de violens purgatifs ſelon qu'ils abondent en ces eſprits veneneux, dont le fameux antimoine ſe trouue entre tous le mieux partagé.

PHIL. Vous le prenez bien, Orthodoxe, quiconque recherchera curieuſement ſes principes, & fera en particulier vn diligent examen de leurs vertus & proprietez ; confeſſera malgré qu'il en aye cette verité : le [c] venin de ſon mercure, au rapport de Ioſeph Duchesne ſon fameux Aduocat en ſon chapitre ſixieſme du traicté de la peſte, a tres-grand rapport auec celuy du chien enragé, & pour ce il le iuge

[c] Rabidi canis toxicum cum veneno mercuriali & antimoniali maiorem habens ſimilitudinem cerebrum imprimis oppugnat.

le plus mortel ennemy de la faculté animale.

IATR. Ie ne m'estonne donc plus, Philalethe, si ce malheureux poison exerce ordinairement sa violence sur cette partie principale, & que les malades en meurent maniaques & comme enragez, ou en conuulsion & lethargie: si ce n'est qu'ils allongent leur supplice par vne plus longue demence, demeurans tous hebetez & perdus de sens & iugement.

PHIL. I'ay creu iusques à present, Orthodoxe, que ces accidens funestes procedoient de la seule violence du vomissement, qui remplit la teste & y transporte les impuretez de toute l'habitude du corps. Mais i'apprends auiourd'huy, que le mercure de l'antimoine a son venin specifique tres-contraire au cerueau.

ORTH. Vous voyez, Philalethe, que ie n'aduance rien du mien : tels sont les sentimens de celuy que les Chymistes reuerent, comme vn des plus sçauans en la doctrine de Paracelse. Et si nous espluchons ses autres principes, nous ne les trouuerrons pas moins veneneux; son soulphre est arsenical, & de la nature de celuy qui se rencontre en l'arsenic, orpiment, & sandarache; lequel pour ce suiet s'attache particulierement aux facultez naturelles & vitales; comme enseigne le mesme autheur au chap. que i'ay allegué.

IATR. L'antimoine à son compte, Orthodoxe, sera la quint-essence de tous les venins, & le plus grand en malice; vû qu'il y rencontre entierement ce que les mineraux cachent de plus pernicieux.

ORTH. Il dit plus, Iatrophile, lors qu'il recherche la nature & les differens effets des venins, & les considere en leur particulier. Si nous l'en croyons, le venin de la peste approche beaucoup de la nature de l'arsenic, dont le sel est septique comme celuy du charbon de la peste. Le venin de la vipere pour ses qualitez pareilles au soulphre arsenical, attaque le cœur. Celuy du scorpion ayant les vertus d'vn sel nitreux & sandarachal se prend aux parties destinées à la seconde & premiere coction: ce qu'il veut qu'on reconnoisse par les vomissemens, hocquets, mauuaise couleur de visage, tumeur du ventre & des aines, auec vne enuie continuelle de vuider le ventre: l'aconit & le napelle tirent pareillement leur venin des esprits mineraux de l'arsenic. Et partant puisque suiuant la commune opinion des Chymistes, la vigueur de tous les venins est animée par leur soulphre arsenical, & que tous confessent auec luy, que l'antimoine contient en soy vn soulphre pareil à celuy de l'arsenic & orpiment; ne doit-on pas de neces-

sité inferer, que luy seul egale la malice de tous les venins.

PHIL. I'aduouë, Orthodoxe, que nous auons obligation à Monsieur Duchesne, de nous auoir marqué si precisement la nature de ces substances veneneuses; leur origine, leur force, l'estenduë de leur malice, & le rapport qu'elles ont toutes ensemble.

ORTH. Toutesfois en declarant ces veritez, Philalethe, il paroist preuaricateur en sa propre cause, & nous fournit, sans y penser, les tiltres qui condamnent l'antimoine pour le plus puissant d'entre tous les venins : escoutez derechef son raisonnement & la preuue que i'en tire. Mais encores, dit-il, que les simples vegetaux tirent de la terre auec ces substances metalliques ces esprits mercuriaux, antimoniaux & arsenicaux doüez d'vne vertu purgatiue, de laquelle ils sont nommez medicamens purgatifs : à cause qu'ils abondent en vne certaine amertume de fiel, prouenuë des esprits du sel nitreux terrestre & metallique cõmuniquez aux vegetaux par leurs racines. Ils ne possedent pas toutesfois cet esprit violent & dangereux tel qu'il est en sa miniere & origine, où il se trouue indigeste & crud de toute sa nature : car il depose son venin par la diuerse coction & digestion faite en la substan-

Notez.

ce

ce vegetable, en ſorte qu'outre la vertu & l'effet de purger il ne retienne rien de nuiſible ; ſi ce n'eſt par hazard qu'il purgeaſt trop, ou qu'il fuſt donné en plus grande doſe qu'il n'eſtoit neceſſaire : lequel raiſonnement il reprend en ſuite de la ſorte. Les vegetaux eſtans ainſi nourris de la reſolution des mineraux, il faut que les plantes qui purgent ou font vomir auec violence, telles que ſont le tithymale, l'ellebore & autres ſemblables, participent plus ou moins des eſprits de l'antimoine. C'eſt pourquoy elles naiſſent pluſtoſt és montagnes parmy les rochers & cailloux où ces eſprits metalliques abondent, qu'en terre graſſe & fertile : & pour cette cauſe la malignité de ces vegetaux eſt beaucoup moindre que celle de l'antimoine. Il repete la raiſon qu'il en auoit donné, qui eſt, que ces eſprits veneneux cruds & indigeſtes, comme ils paſſent ainſi de la nature minerale en la vegetable, s'adouciſſent par la chaleur naturelle de ces plantes : principalement ſi elles ſont tirées des montagnes, & tranſplantées en terre graſſe expoſée aux rayons du Soleil : lequel comme vn autre feu de digeſtion tempere leur chaleur, & en corrige l'acrimonie ; le propre de la digeſtion eſtant d'adoucir ce qu'il y a d'aſpre, reueſche & corroſif, & quelquesfois meſme la

malignité des venins. De tout son discours ainsi raisonné il nous permettra, s'il luy plaist, de tirer cette consequence; que l'antimoine sera plus violent vomitif & purgatif qu'aucune sorte de plante, & que pour ce sujet nous auons bonne raison de tenir son operation suspecte, & d'en abhorrer l'vsage. La raison naturelle nous dicte & contrainct de confesser, que ce qui est cause en d'autres d'vn certain effet, le doit en soy posseder par eminence.

PHIL. Tous vos raisonnemens, Orthodoxe, sont autant de pressantes conuictions tirées de leur propre doctrine pour condamner vn si malheureux remede, que la preparation ne peut rendre innocent. S'ils en veulent appeller à l'experience ie ne la recuseray pas: les desordres que commet l'antimoine preparé en regule, l'extreme violence du vomissement, les syncopes, estourdissemens, suffocations, conuulsions, sont les tesmoins irreprochables de son entiere malice; restée apres tout leur appareil, qui condamnent la temerité de ceux qui employent ordinairement ce poison, comme le seul & souuerain remede des fiebures continuës & intermittentes. Mais quelqu'vn me dira que le secret d'vne autre preparatiõ pourroit estre plus heureux, & luy faire perdre entierement son venin.

ORTH. La calcination, Philalethe, est la seconde façon de preparer l'antimoine : elle se fait en deux manieres, par la seule operation du feu, ou par quelque meslange. La premiere se pratique en deux sortes, l'vne par le moyen du miroir parabolique ramassant les rayons du Soleil, & les renuoyant & faisant passer sur l'antimoine amoncelé en pyramide : ainsi il prend feu, & se conuertit en chaux blanche ; ses parties mercuriales & sulphurées estans exhalées en fumée. Et bien qu'en cette calcination il perde beaucoup de sa substance, on ne laisse à leur dire de trouuer son poids plustost accreu que diminué : laquelle chaux, si nous les voulons croire, est vn excellent remede sudorifique. L'autre espece de calcinatiõ se fait au feu : l'antimoine estant reduit en poudre on le brusle sur vne thuile, iusques à ce qu'il soit conuerty en chaux grise, & qu'il ne luy reste plus aucune marque de sa volatilité, estant mis sur le fer ardent. Apres cette preparation ils le fixent en outre à feu violent, & pour lors il deuient iaune, & vn excellent diaphoretique à ce qu'ils promettent.

IATR. Il n'est pas hors de raison, Orthodoxe, que l'antimoine puisse quitter par telles preparations ses qualitez malignes & veneneuses, auec sa faculté vomitiue ; pour deuenir vn re-

mede salutaire, & vn souuerain diaphoretique. Galien nous apprend au neufiesme liure des medicamens simples, que [d] les substances acres perdent au feu leur chaleur, & par ce moyen leur acrimonie; la preuue en est manifeste en la plus-part des mineraux.

[d] τὰ μὲν οὖν θερμὰ, πολὺ τῆς θερμότητος ἀπολλυσι χυθέντα. τὰ δὲ μὴ τοιαῦτα προσλαμβάνει.

PHIL. Vous dites vray, Iatrophile, mais adioustez quant & quant auec Galien, que les substances destituées d'acrimonie en acquierent par le feu : & que l'antimoine a vne nature toute particuliere, qui n'a pû encore estre connuë par les plus versez és operations chymiques; ainsi que Paracelse le confesse ingenuëment au liure troisiesme de la vie longue chapitre sixiesme. Et de vray ses preparations sont si peu asseurées & si diuerses, qu'on peut assez par la reconnoistre son naturel farouche, qu'il ne sçauroit iamais oublier : si vne preparation semble luy oster sa vertu vomitiue, vne autre luy rend aussi-tost auec vsure. La chaux d'antimoine, qu'ils pensent auoir rendu diaphoretique par la calcination, se change derechef en verre, que tous accordent estre le plus violent & pernicieux entre les vomitifs.

ORTH. Vous estes sçauant à ce que ie voy en leurs mysteres, Philalethe, mais laissons à vn autre temps cette preparation, & parlons de celle

qui se fait par le meslange. Elle se pratique de deux façons, à sçauoir en adioustant à l'antimoine vne matiere seiche ou humide. La premiere se fait auec le nitre & s'appelle detonation, laquelle se dit petite ou grande : de celle là vient le saffran des metaux, de celle-cy l'antimoine fixe & diaphoretique. Vous sçauez trop bien ces preparations pour vous les estaller tout au long.

PHIL. Ce fameux vin emetique, Orthodoxe, n'est autre chose que l'infusion de ce saffran des metaux dans le vin blanc, mais encores que l'vsage en soit maintenant si commun, ceux qui les premiers luy ont donné credit me le font soupçonner.

ORTH. Les Chymistes, Philalethe, l'apprestent diuersement, tantost ils le font boüillir auec l'eau qui en deuient vomitiue, & par excellence est appellée chez eux eau beniste ; ils la cuisent auec le sucre, suc de limons, canelle, & d'icelle ainsi preparée ils composent vn syrop vomitif dont ils font grand cas. La preparation la plus ordinaire est de l'infuser dans le vin blanc, ainsi qu'il a esté mis en nostre antidotaire. Toutesfois de quelque façon qu'on le puisse preparer, ie ne croy pas qu'il perde sa malice & son poison.

Iatr. Ie ne puis, Orthodoxe, vous laisser passer cette pensée, elle est trop iniurieuse à vostre compagnie. Vous dites que cette preparation ne despoüille point l'antimoine de sa malignité; est-il croyable qu'vne si celebre Faculté la premiere de toutes, remplie d'vn si grand nombre de sçauans, qui ont trauaillé pour rechercher la vertu & proprieté des remedes, eust approuué l'vsage de l'antimoine apres auoir reconnu sa malignité incorrigible.

Orth. Tout beau, Iatrophile, ma croyance seroit vn crime si i'osois sans l'adueu d'vne si illustre compagnie penser du contraire; ne sçauez vous pas, qu'ayant esté employée par l'authorité de la Cour a rechercher plus curieusement, & decider en dernier ressort ce qui estoit de la nature & vertu de l'antimoine, elle le condamna comme vn venin par vn decret authentique & celebre donné le troisiesme Aoust de l'an 1566. Maistre Simon Pietre estant Doyen, apres en auoir meurement examiné les raisons, & les preuues iustificatiues pardeuant Messieurs les gens du Roy. Il est bien vray qu'au preiudice d'vne decision authorisée de la sorte & si legitime, ie l'apperçois tenir son rang dans nostre Pharmacopée : toutesfois contentez vous de sçauoir qu'on luy a glissé à petit bruit, sans as-

fembler la compagnie pour authorifer ce nouueau remede. C'eft pourquoy ce decret demeure encore en fon entier, iufques à tant qu'il ait efté reuoqué, comme nos loix & couftumes le veulent, par trois affemblées generales ; ce que nous attendons depuis quatre-vingt quatre années.

PHIL. Il faut que ie vous confeffe, Orthodoxe, que ie ne l'y fçaurois lire fans vne fenfible douleur & confufion extreme, quand ie voy que cette tacite approbation a donné à ce venin tout le credit qu'il a maintenant parmy nous. Si ces grands hommes qui auoient fi bien connu fa malignité, ces Duretz, Pietres, Martins, Marefcots, Hauftains, Hellains, & autres lumieres de nos efcholes reuenoient maintenant au monde, de quel eftonnement ne feroient-ils furpris, voyans l'efclat & la pureté de la bonne & ancienne methode terny par ce nouuel & frequent abus. Ie ne m'eftonne plus fi vn Martin Ruland a tant prifé l'antimoine, & nous a laiffé vn fatras de centuries auec le denombrement de fes heureux fuccez aux inflammations du poulmon, pleurefies, & autres maladies de mefme nature: Ie ne fuis point furpris d'entendre qu'vn Iofeph Duchefne en ait vfé de la forte, la paffion qu'ils auoient toute entiere pour la Chymie les

fascinoit, & empeschoit de reconnoistre la verité de la doctrine d'Hippocrate. Mais que ceux qui en ont succé le laict dés leur tendres années suiuent les traces de ces heretiques, & que par vne ie ne sçay qu'elle complaisance criminelle ils donnent l'antimoine au commencement des fiebures continuës, mesme auec fluxion sur le poulmon; sans que la mort de plusieurs arriuée durant l'operation ou peu de temps apres, les ait pû rendre doresnauant plus sages & mieux aduisez : c'est ce que ie ne puis souffrir apres Hippocrate, qui les auoit aduerty d'vne si lourde faute au liure des medicamens purgatifs. C'est, dit-il, vn[e] malheur bien honteux que de voir mourir son malade dans l'effet ou pour l'effet de la purgation.

[e] αἰσχρὰ γὰρ ξυμφορὰ φάρμακον δόντα ἀνθρώπῳ, ἀποκλᾶναι.

IATR. Ie trouue fort estrange, Philalethe, que nonobstant ces desordres maintenant si ordinaires, son credit croisse tous les iours; il faut croire que l'artifice de ceux qui le donnent est aussi grand que la confiance de ceux qui le prennent est aueugle. Mais de grace quelle raison, Orthodoxe, vous a porté à dire que l'antimoine gardoit apres cette preparation sa qualité veneneuse : est-ce à cause de ses mauuais effets ?

ORTH. Le malheur si apparent, Iatrophile, qui suit d'ordinaire ses effets, & tant de funestes experiences

experiences doiuent suffire à vous deporter de son vsage ; si vous y adioustez pour raison que la faculté purgatiue de l'antimoine despend des esprits veneneux dont il abonde, ainsi que les Chymistes confessent d'vn commun accord, l'ayans appris de Basile Valentin en la page 71. de son char triomphal de l'antimoine, où il asseure qu'il[f] ny a en l'antimoine que sa qualité veneneuse qui soit purgatiue. Il est donc certain qu'il retiendra ce naturel tandis que la preparation luy laissera cette vertu, & pource il est grandement hazardeux d'en vser quelque precaution qu'on y apporte. Hartmannus vn des plus celebres Chymistes de son temps, contemporain de Ioseph Duchesne, semble aduoüer tacitement cette verité en ses commentaires sur la Basilique chymique de Crollius; lors que pour preparer son syrop vomitif il se sert indifferemment du verre d'antimoine, ou du saffran des metaux, pour l'estime qu'il auoit que les vertus de l'vn & l'autre estoient esgales. Or est-il qu'ils confessent tous que le verre d'antimoine est d'vn tres-dangereux & perilleux vsage, pour raison de son esprit blanc & arsenical, duquel il tient la violente faculté vomitiue & purgatiue ; ce que ie desduiray tout au long & tres-nettement quand nous nous entretiendrons de cette preparation.

[f] Venenata antimonij qualitas solum purgans est.

PHIL. On ne sçauroit resister à ces preuues, Orthodoxe, ny douter doresnauant que le saffran des metaux ne recele encore beaucoup de venin, vû qu'il retient quantité de ces esprits acres & corrosifs pareils à ceux de nos cauteres; & en outre si malicieux qu'ils rendent l'antimoine vn violent poison : il recele aussi vne portion de ces esprits sulphurez, que nous disions estre de la nature de ceux de la sandarache & orpiment. Adioustez que son mercure volatil, le plus puissant ennemy de la faculté animale, n'est fixé ny consommé entierement en cette preparation, vû que le saffran des metaux se conuertit aisement en regule; lequel nous auons dit tenir sa qualité veneneuse du mercure qui y est contenu : il faut donc condamner l'antimoine preparé de la sorte, & dire qu'il demeure malgré leur trauail vn puissant venin ; que si vous le mettez au creuset, il vous en donnera les marques par les vapeurs qu'il exhale ne vous laissant que bien peu de regule.

IATR. Il me faut rendre pareillement, Orthodoxe, à ces veritez que vous auez sceu si adroictement tirer de la bouche de nos aduersaires ; Nous ayant fait parler Ioseph Duchesne le plus grand panegyriste qu'ils ayent eu de l'antimoine, lequel ne s'est pû empescher, tant

la verité le gehennoit, de mesler parmy ses fausses loüanges vn blasme si veritable, & vne verité si importante.

ORTH. C'est assez parlé, Philalethe, de cette legere calcination d'antimoine qu'ils appellent detonation. Quant est de celle qu'ils nomment grande, à raison qu'en icelle ils le bruslent de sorte qu'ils dissipent, ou fixent comme ils pretendent ses esprits veneneux, & de vomitif & purgatif le rendent sudorifique ; Ie ne vous en diray rien puis qu'elle ne fait à nostre suiet, & que ce n'est celle que mettent auiourd'huy en vsage ces Messieurs, ausquels l'antimoine seroit inutile, s'il n'estoit mal faisant par sa vertu vomitiue ou purgatiue : Venons à la calcination qu'ils font par le moyen des substances humides, à laquelle ils donnent le nom de precipitation. Elle ne se peut faire si ce qu'ils veulent precipiter n'est premieremēt fondu en quelque liqueur propre & conuenable, ou qu'il soit mélangé. La premiere façon se pratique en fondant le regule d'antimoine dans l'eau royale, & le separant puis apres par inclination des ordures qui descendent au fond du vaisseau : l'eau estant enfin exhalée au feu de cendre, il demeure precipité en poudre, laquelle on adoucit la lauant par plusieurs fois en l'eau tiede, puis on

la calcine au feu de reuerbere, & alors elle se change en poudre rouge; de laquelle si vous prenez trois ou quatre grains, vous vuiderez haut & bas & pareillement par les vrines, & mesme par les sueurs, à ce qu'ils vantent, toutes sortes d'humeurs bonnes & mauuaises, non sans vne extreme violence.

IATR. Qui pourroit donc, Orthodoxe, approuuer des euacuations si desreglées & precipitées; pour moy ie croy que cette preparation rend l'antimoine plus veneneux.

ORTH. Vous dites vray, Iatrophile, il est pour constant que l'eau royale, qui est ainsi desguisée sous ce beau nom, la plus violente de toutes les eaux fortes, laisse tousiours en la matiere qu'elle a calciné vne ardeur extreme & impression maligne, qui ne se peut corriger & esteindre par quelque lotion ou fixation que ce soit; comme nous disions ce matin suiuant les sentimens de Seuerin le Danois: nos cauteres d'argent en seruiront pareillement de témoignage.

PHIL. Mais pource que cette calcination d'antimoine n'est pas pour l'ordinaire en vsage; laissons là ie vous prie, Orthodoxe, & parlons de celle qui se fait par la distillation, de laquelle ils se seruent maintenant pour preparer la poudre emetique.

ORTH. Ils prennent, Philalethe, parties esgales d'antimoine & de mercure sublimé sans arsenic, les mettent en poudre & distillent au feu de sable pour en tirer vne liqueur gommeuse, laquelle Basile Valentin distille par trois fois, & la circule auec l'esprit de vin pour s'en seruir seulement aux vlceres malins; Mais auiourd'huy on s'est bien hazardé dauantage, ils la precipitent en l'eau pour la conuertir en poudre blanche, qu'ils appellent la poudre emetique, ou mercure de vie, ou poudre d'algeroth; du nom d'Algerothus Medecin de Veronne qui le premier la mit en credit. Quelquesfois ils la fixent auec l'esprit de nitre pretendans en faire l'antimoine diaphoretique, qu'ils appellent bezoart mineral.

IATR. Il nous faut, Orthodoxe, examiner de plus prés vne telle preparation, laquelle nous donne cette fameuse poudre que nous pouuons à bon droit appeller l'idole des Chymistes. C'est ce catholicon mineral qu'ils disent propre à toutes sortes de maladies: ce remede merueilleux & le *veni mecum* dont la plusspart de ces grands & fameux Medecins du temps remplissent leurs poches, & leurs boites à plusieurs ressorts, croyans que c'est assez pour l'entiere reputation d'vn sçauant Medecin que

d'en estre fourny & la debiter à tous propos.

PHIL. Ils vantent par tout, Iatrophile, ses vertus admirables, & dans les maladies les plus desesperées y trouuent tousiours de nouuelles esperances. C'est ainsi qu'ils se donnent le credit aux mespris de ceux qui font conscience d'acquerir de la reputation par des moyens si iniustes. Voyons donc, Orthodoxe, & pesons soigneusement les excez de son venin.

ORTH. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire, Philalethe, cette poudre est composée de deux venins tres-puissans, de sublimé corrosif & de regule d'antimoine. Le premier est de soy vn des plus violens poisons, il vlcere la langue, la gorge, l'estomach, & apporte vne grande oppression à la poictrine auec difficulté de respirer, & enfin cause vne mort d'autant plus cruelle, qu'elle se trouue accompagnée de douleurs continuës & insuportables: le regule d'antimoine n'est pas moins veneneux, ainsi que nous auons desia dit ; que nous reste-il donc plus sinon de conclure, que cette poudre emetique estant composée de deux tels venins, doit sans doute retenir leur nature. On pourroit adiouster dauantage qu'ils ne se donnent pas tousiours la peine de preparer leur sublimé, & que le plus souuent celuy qu'ils acheptent est mes-

langé d'arsenic. Voyez, ie vous prie, qu'elle asseurance on peut auoir à ce secret de leur preparation, qu'ils ne manquent de vanter pour leur estre particuliere.

IATR. Vostre conclusion, Orthodoxe, à beaucoup d'apparence de verité. Ie ny sçaurois pourtant adiouster foy si à la legere, quelques operations que la Chymie a descouuert me retiennent encore suspends; ne voyons nous pas que des venins meslez ensemble perdent leur malignité, & deuiennent salutaires.

PHIL. Nous esprouuons cela, Orthodoxe, en la preparation du tartre vitriolé, y a-il rien de plus corrosif que l'huile de vitriol, de plus acre & mordicant que le sel fixe de tartre fondu à l'humidité, qu'ils appellent assez improprement huile: neantmoins ces deux liqueurs meslées ensemble se coagulent en vne substance blanche qu'ils nomment tartre vitriolé; qui n'a rien de venin, ains est vn remede assez doux, duquel ils se seruent pour preparer les humeurs à la purgation. C'est pourquoy, vû que la seule mixtion fait ces changemens si admirables, nous pourrions bien dire qu'il en est de mesme de ces deux venins, & que de leur meslange on peut faire vn bon remede. Qui ne sçait que le sublimé corrosif, sublimé pour la seconde fois

auec le mercure bien preparé, deuient doux & quitte sa malice.

ORTH. Il est certain, Philalethe, que la mixtion des substances produit souuentesfois des effets bien esloignez de leurs vertus particulieres. Hippocrate nous l'enseigne (comme nous auons desia remarqué au liure de la vieille medecine) quand il dit que l'amer, le salé, le doux, l'insipide, l'aspre, l'acide, & quantité d'autres substances, se rencontrent en l'homme, lesquelles estans meslées ensemble ne tombent point sous les sens, & n'apportent aucun dommage : que si quelqu'vne vient à se separer des autres, elle se donne incontinent à connoistre par le mal qu'elle fait. C'est ainsi que l'art se reglant sur la nature, sçait faire d'estranges merueilles par le moyen de la mixtion, & tirer du bien des choses les plus mal-faisantes. Mais ie vous puis asseurer qu'il n'en va pas de mesme en la preparation de la poudre emetique, dans laquelle le mercure ne demeurant point meslé auec l'antimoine, ne peut par consequent adoucir sa malice.

IATR. Obligez-nous, Orthodoxe, de nous descouurir le secret de cette preparation.

ORTH. Ie le feray d'autant plus volontiers, Iatrophile, que sans le sçauoir on ne peut iuger

au

au vray des vertus & proprietez de la poudre emetique. Pour venir à bout de cette preparation, il faut auoir du sublimé corrosif qui se fait de mercure purgé de sa noirceur & meslé auec le sel commun nitre, & vitriol preparez selon l'art: le tout estant par apres mis en vn matras & enseuely dans le sable, on luy donne le feu par degrez qui esleue les esprits des sels, & exhale le mercure en vapeur; & quoy que ces esprits soient de substance tres-subtile, & capable de fondre les metaux les plus solides: ils ont neantmoins la vertu de coaguler & fixer le mercure en vne substance blanche, solide, pesante & crystalline, qu'ils appellent sublimé corrosif.

PHIL. Ie suis tout surpris d'estonnement, Orthodoxe, de voir des effets si differens d'vne mesme chose, & que les esprits des sels acres & corrosifs puissent coaguler en vn corps massif le mercure reduit en vapeur, & dissoudre en eau les metaux si solides.

ORTH. Vostre estonnement n'est pas sans raison, Philalethe, quant à moy i'aduouë mon ignorance, & quelque peine que ie me sois donné, ie n'ay encore pû comprendre la cause de ces effets si contraires; & i'auray grande obligation à celuy qui m'en voudra instruire. I'ay bien appris de Paracelse en son chapitre neufiesme des

maladies tartareuses, que l'esprit du sel est le prince & le maistre de la coagulation, & qu'il coagule en son propre corps chaque substance spiritualisée & reduite en atomes, & met en poudre, ou fond en eau les mixtes les plus solides; leur laissant toutesfois la faculté de retourner en leur nature, mais cela ne me contente pas; qu'il nous suffise donc de dire auec Paracelse que l'ouurier de ces merueilles est tout spirituel & inuisible, & partant qu'il se cache de nous quand il s'occupe à ses operations.

IATR. Ces effets du tout admirables, Orthodoxe, m'auoient esté cachez iusques à cette heure, & ie confesse que les anciens n'ont iamais rien reconnu de pareil. C'est pourquoy il nous faut aduoüer librement que nous sommes pour cet esgard beaucoup redeuables à la Chymie par le moyen de laquelle on a descouuert ces secrets de la nature.

PHIL. En contre-eschange, Iatrophile, nous ne pouuons assez nous plaindre des Chymistes de ce temps, lesquels n'ayans penetré ces secrets, & s'estans contentez de faire à la haste quelque cours de chymie chez vn Beguin, vn de Claues, ou quelque autre de mesme estoffe, demeurent toute leur vie enclauez & embeguinez des opinions erronées de ces docteurs à la douzaine; &

ſans regarder de plus prés à la nature de l'antimoine, s'eſtudient ſeulement par toutes ſortes d'artifices à gagner l'opinion d'vne haute ſuffiſance, & ſcience de pratique, pour de leur ſeule authorité donner cours à ce malheureux poiſon.

ORTH. Ie vous veux d'abondant, Philalethe, faire connoiſtre vne autre merueille de la nature dans la ſuite de la preparation de la poudre emetique, qui eſt qu'apres que l'antimoine & le ſublimé ont eſté ſuffiſamment eſchauffez, les eſprits des ſels quittent le mercure qu'ils auoient ſublimé pour s'attacher au regule d'antimoine : ils fondent apres ce regule en vne liqueur gommeuſe, qu'ils appellent le beurre dantimoine; lequel eſtant precipité dans l'eau ſe change en poudre tres-blanche, qu'ils lauent iuſques à ce qu'ils l'ayent trouuée exempte d'acrimonie, & pour lors vous auez la poudre emetique.

PHIL. I'ay appris, Orthodoxe, que les plus rafinez d'entre eux paſſent plus outre, & pour vn grand ſecret de la bonne preparation diſtillent quatre ou cinq fois leur beurre d'antimoine, & broyent long-temps auec le ſel ſa poudre, taſchans par ce moyen à luy oſter la violence de ſa vertu vomitiue. Mais quelque trauail qu'ils

se donnent, quelque soin qu'ils prennent, il leur est entieremẽt impossible de l'exempter de cette acrimonie veneneuse, s'ils ne fixent ces esprits malins par l'esprit du nitre, & qu'ils ne la changent en antimoine diaphoretique. Par ainsi ceux à qui ils le donnent souffrent les accidens pareils à ceux qui ont aualé du poison, si ce n'est que par hazard la force & violence de son venin soit emoussée, par la quantité des excremens amassez en l'estomach & intestins ; ausquels neantmoins il ne laisse d'empraindre les marques de sa malice. La raison est que cette calcination d'antimoine est pareille à celle qu'on fait à l'eau forte, les esprits des sels qui fondent en beurre le regule d'antimoine estans les mesmes qui composent l'eau forte : d'où ie concluds necessairement que tant s'en faut que l'antimoine puisse par cette bonne preparation, qu'ils vantent tant, deposer sa malice ; qu'au contraire il en acquiert vne nouuelle par les esprits des sels acres & corrosifs : & nous auons desia monstré suiuant l'authorité de Paracelse & Seuerin le Danois, que la vertu corrosiue qui reste aux medicamens calcinez par l'eau forte, ne peut iamais estre ostée quelque lotion qu'on leur donne, si on ne les ressuscite, comme ils disent, les faisant retourner en leur nature metallique.

ORTH. Bien que i'encheriſſe ſur vous, Philalethe, ie croy que vous n'en ſerez faſché, en diſant bien plus, que cette preparation ne deſpoüille pas entieremẽt l'antimoine de ſon ſoulphre arſenical: vous le ſentirez en le bruſlant à l'odeur puante & infecte qu'il exhalera, & par cette eſpreuue connoiſtrez qu'il reſte touſiours en la poudre emetique (ſa bonne preparation eſtant acheuée) deux parties de ſoulphre impur & arſenical, lequel eſt vn tres-mortel poiſon, & vne partie de regule calciné par les eſprits des ſels corroſifs; qui par neceſſité y demeurent pour le maintenir en poudre, autrement il reprendroit ſa nature premiere. C'eſt pourquoy Seuerin le Danois a eu grande raiſon, au chapitre quinzieſme de ſon idée de la medecine philoſophique, de condamner le verre d'antimoine, & toutes ſortes de preparations qui luy laiſſent la faculté vomitiue & purgatiue: faiſant eſtat ſeulemẽt de celles qui le rendent ſudorifique. Claude Dariot excellent Medecin à Beaune, & grandement verſé en l'vne & l'autre medecine, en a eu de pareils ſentimens au chapitre vingt-vnieſme de ſon traicté de la preparation des medicamens.

IATR. Vous nous feriez vn ſingulier plaiſir, Orthodoxe, de nous faire part de ce qu'il en dit;

ie ne le recuserois point pour iuge & arbitre de ce differend, vû qu'il a esté aussi entendu en la doctrine de Paracelse, & curieux des preparations chymiques, que iudicieux à s'en seruir.

ORTH. Vous ne vous adressez pas mal, Iatrophile, Dariot auec le talent qu'il auoit estoit sans passion pour l'vn & pour l'autre party, & s'estudioit particulierement à faire le triage de ce qui se pouuoit rencontrer de bon dans la doctrine de Paracelse, & qui pût estre conforme aux maximes de la bonne & ancienne medecine. Il dit donc en ce lieu apres Paracelse, que ceux qui ont traicté la plus secrette philosophie qu'ils appellent adepte ou acquise, & qui ont esté nommez alchymistes, ayans connu l'integrité & la puissance de l'antimoine qui s'est tousiours conseruée entiere à l'encontre de l'iniure des temps, & qu'il a cette proprieté de repurger l'or de toutes ses impuretez, ont recherché curieusement le moyen de retirer & separer de son corps sa vertu & teinture, pour l'opinion qu'ils auoient que comme il se preserue luy-mesme, & repurge l'or, qu'aussi sa teinture bien preparée pourroit repurger le corps de l'homme & le rendre en parfaite santé; car ils faisoient comparaison de l'or au corps de l'homme : enfin ils ont tant trauaillé qu'ils en ont tiré vne rougeur

douce, qu'ils ont grandement loüée & estimée, principalemét pour la guerison des vlceres malins. Mais Paracelse ne se contentant pas de cette rougeur separée de son corps seulement puluerisé sans aucun autre apprest, reduit premierement l'antimoine en vne poudre volatile & permeable, puis il fixe & arreste par le feu ses esprits veneneux & en tire la teinture, dont il fait grand estat pour purger & nettoyer nos corps des impuretez dont ils sont remplis, par les sueurs & insensible transpiration : car si l'antimoine n'est fixé de cette façon, il est à craindre que ses vapeurs malignes & arsenicales estant excitées par la chaleur de l'estomach, ne suffoquent le cœur, comme font celles qui s'esleuent *Notez.* du sublimé. La raison est que l'antimoine est composé de soulphre crud & d'argent vif, non sans quelque partie de realgar; toutes lesquelles substances sont tres-malignes : c'est pourquoy si l'antimoine n'en est despoüillé par la preparation, il produit de tres-mauuais effets & tuë assez souuent le malade durant l'operation du remede. Et si apparemment on s'en trouue bien, comme quand le malade fort & robuste a eu assez de vigueur pour se descharger de ce venin, & par hazard aussi des mauuaises humeurs dont il estoit surchargé, toutesfois il laisse vn mal qui

ne se connoist du premier iour ny soudainement, parce que les vns le sentent tost, les autres tard : quelques-vns mesmes ont eu l'estomach vlceré & gasté de sorte que bien-tost apres ils en sont morts, sans auoir pû estre secourus par quelque moyen que ce fust : les autres ont porté le mal plus longuement. Mais enfin parce que le foye & l'estomach auoient esté debilitez, ils ont si mal fait leur deuoir qu'au lieu de bon sang il s'en est engendré de mauuais & crud, qui les a fait tomber dans la mauuaise habitude, & enfin passer de cette vie auec leurs peres. Et pource il conclud que ce discours doit seruir d'aduertissement à ceux qui en vsent, afin qu'ils ne pratiquent ce remede que tres-sobrement, mais plustost point du tout, si ce n'est de celuy qui guerit sans faire aucune violence à la nature.

PHIL. I'admire vostre memoire en vostre aage, Orthodoxe, peut s'en faut que vous ne nous ayez cité ce chapitre mot à mot, auquel toutesfois ie vous diray qu'il ne fait mention que du verre d'antimoine & non du saffran des metaux, & de la poudre emetique. Il est pour constant que l'antimoine reduit en verre est tres-veneneux, tant pour les qualitez malignes qu'il a de soy (comme il sera aisé de reconnoi-

ſtre par ſa preparation) qu'à cauſe qu'il ſe fait à feu violent ; lequel augmente beaucoup ſa malice. Mais il n'en eſt pas de meſme de l'antimoine preparé par vn feu moderé, ou legerement calciné en ſaffran des metaux.

ORTH. Voſtre obiection ſeroit fort conſiderable, Philalethe, & capable de nous arreſter, n'eſtoit que cette poudre & ſaffran des metaux eſt vn verre d'antimoine deſguiſé, ſe changeant derechef ſans beaucoup de peine en iceluy, au rapport d'Hartmannus, & partant l'vn & l'autre en recele la malice qu'à tort pluſieurs attribuënt à la violence du feu, & non aux principes qui les compoſent. Vous ſçaurez que la vitrification n'exhalte pas touſiours les vertus de ſa matiere ; nos deſbauchez maſchent & aualent le verre commun par diuertiſſement ſans en receuoir aucune incommodité, au contraire comme nous diſions ce matin la cendre qui ſe tourne en verre perd ſon acrimonie & deuient inſipide.

IATR. Ie vous accorde, Orthodoxe, que la ſeule violence du feu n'augmente pas la malice de l'antimoine conuerty en verre ; mais que direz vous du borax qu'on employe à cette vitrification ? ne croyez vous pas que ce mineral extremement chaud & d'vne faculté corroſiue puiſſe l'accroiſtre.

ORTH. Quelques Chymistes, Iatrophile, fort ignorans en la preparation de leurs remedes se sont autresfois imaginé que le verre d'antimoine ne se pouuoit faire si on ny adioustoit du borax, du depuis ils ont reconnu que sa simple chaux ou cendre se conuertissoit facilement en verre sans aucun meslange, & c'est de la sorte qu'ils le preparent maintenant ; c'est pourquoy vostre obiection n'est pas receuable.

PHIL. Vous nous auez n'agueres remarqué, Orthodoxe, que cette chaux d'antimoine n'estoit purgatiue ny vomitiue, & toutesfois vous dites qu'elle deuient vn puissant vomitif par la vitrification ; d'où i'ay raison d'inferer que la violence du feu luy donne cette qualité.

ORTH. Pardonnez-moy, Philalethe, vous vous trompez, ces changemens despendent de la nature de l'antimoine, lequel ainsi qu'vn Prothée acquiert selon ses diuerses preparations des vertus differentes sans perdre sa qualité maligne ; si ce n'est quand on en tire la teinture : & partát, lors qu'il est preparé en chaux ne pensez pas que ces esprits malins soient dissipez par le feu, ils ne sont que fixez ; & quand cette chaux sera conuertie en verre, vous les verrez ressusciter auec de nouuelles forces & causer des effets bien tragiques, dont la poudre emetique est aussi coupable.

IATR. Aduoüons, Philalethe, que les vertus de ce mineral sont prodigieuses, & que ces changemens deuiennent bien estranges par l'artifice de telles preparations : nonobstant tout cela, i'estimerois qu'vn prudent Medecin s'en pourroit seruir à la rencontre, & en esperer vn bon succez, & pour ce sujet le iugement que vous en faites me semble par trop seuere ; celuy de Guinterus Andernacus, qui fut vn des plus habiles & experimentez Medecins de son temps, a plus de moderation, & si i'ose dire de iustice : il nous dit, que celuy qui a assez de force pour supporter sa violence, & la nature tellement vigoureuse qu'elle le puisse entierement mettre hors, & se deffaire d'vn si mauuais hoste, par cet effet il se purgera en sorte qu'il demeurera sain pour long-temps.

ORTH. Nostre deuoir est, Iatrophile, de guerir auec asseurance, ce qui nous doit faire apprehender l'vsage des medicamés veneneux : qui guerit de cette sorte guerit par hazard, & ne doit rien au Medecin ny a ses remedes, ains seulement à la bonté de sa nature ; laquelle nonobstant l'ignorance & temerité de l'vn, & la malice de l'autre, se deffait heureusement en mesme temps de ce venin & des humeurs malignes qui l'accabloient : & partant ie concluray auec Da-

riot, que l'antimoine preparé de cette façon, pour ses qualitez veneneuses qui irritent la nature & le plus souuent la ruinent, est tousiours à craindre; & qu'il se faut deffier de luy, qui a coustume d'operer comme le malin esprit qui fait bien quelquefois, quoy qu'à regret, n'ayant autre dessein que de mal faire.

IATR. Partant, Orthodoxe, ceux là ne rencontrent point mal qui le comparent au lyon, lequel n'ayant pû oublier son naturel farouche deuore enfin son maistre. C'est ainsi que tost ou tard l'antimoine nous paye, & lors que plus on s'y fie qu'il iouë ses plus mauuais tours. Quoy que toutes ces considerations n'ayent pas retenu ny empesché Paulmier Medecin de nostre compagnie de prescher ses loüanges au chapitre vingt-vniesme de son petit liure qu'il a intitulé la pierre philosophique des dogmatiques, où il soustient qu'on peut employer l'antimoine preparé à plusieurs differens vsages, & en attendre vn heureux succez dans les maladies les plus difficiles; soit qu'on l'ait conuerty en verre, ou distillé en poudre emetique, ou sublimé en fleurs circulées auec l'esprit de vin & de miel, ou enfin fixé auec l'or & rendu par ce moyen diaphoretique. Il passe outre & se mettant à l'abry de Martin Ruland & d'Alexandre Suctenius,

nous aduance que l'antimoine ne doit estre reputé venin, ny pour sa nature, ny pour sa preparation, & que les malheurs qui le suiuent viennent de l'imprudence de ceux qui l'ordonnent ayans manqué à sa dose, à preparer le corps & les humeurs, ou d'examiner la force du malade & mesler prudemment d'autres remedes propres à adoucir sa malice.

ORTH. A quoy pensez vous, Iatrophile, de mettre en auant le iugement de Paulmier, on ne le peut receuoir pour iuge competant en cette cause, puis qu'il refuse d'oüyr les raisons qu'en ont donné les plus habiles en ce mestier, pour s'arrester à l'authorité d'vn ie ne sçay quel Martin Ruland, & d'vn Alexandre Suctenius : il nous faut payer de meilleure monnoye. Quant à moy ie les trouue assez condamnez par la bouche de leurs maistres, par l'examen de ses principes dont la chymie nous a donné la connoissance, & par tant d'experiences malheureuses.

PHIL. Cet homme, Orthodoxe, estoit entré en vne telle opinion de soy-mesme, qu'il s'aheurta malheureusement à soustenir auec opiniastreté & vn caprice sans raison, les plus estrãges resueries de la chymie ; & entre autres osa luy seul auancer le premier que l'antimoine n'auoit rien de veneneux, & que les mauuais effets

qui arriuoient apres en auoir pris ne luy deuoient pas estre imputez, ains à la violence de la maladie. Bien plus il se monstra si temeraire & extrauagãt que d'escrire, qu'il ne peut causer de plus mauuais effets que la casse & nos autres remedes; lesquels tous benins qu'ils soient nous sont contraires si on les donne mal à propos, ou en trop grande quantité: ce qui obligea nostre Compagnie à le chasser honteusement n'ayant voulu venir à resipiscence de ses erreurs, qui luy cousterent enfin la vie, estant mort subitement par la fumée de ces remedes innocens qu'il preparoit; ainsi *fumo periit qui fumum vendiderat*, celuy qui vendoit la fumée, perit par la fumée.

IATR. Ceux qui se seruent auiourd'huy de ce malheureux remede, Orthodoxe, ont bien sceu faire leur profit des instructions que Paulmier leur donne pour couurir sa malice;& quoy que les malades expirent & meurent tous les iours deuant leurs yeux, & durant les violences de son operation, ils se mettent aussi-tost à couuert de la calomnie, accusant les excez de la maladie, & le deffaut de la nature qui n'a pû attendre le bon-heur qu'ils se promettoient en hazardant ce remede. C'est lors que pour estouffer tout le bruit que pourroient faire leurs mau-

uais coups, ils prescheront les miracles qu'ils ont fait auec l'antimoine en semblables maladies; dont mesme ils tiennent registre & fournissent les memoires à tous venans, afin de leur faire perdre la mauuaise opinion qu'ils auroient de leur remede, & que les plus timides auallent desormais plus hardiment ce breuuage empoisonné.

ORTH. Il semble, Iatrophile, que vous ayez esté esleué parmy eux à vous entendre parler des mysteres de leur cabale, mais bien que ce que vous en dites soit veritable, ie trouue que vous allez contre la charité chrestienne qui nous commande de cacher les fautes de nostre prochain.

PHIL. Pardonnez-moy, Orthodoxe, ce deuoir d'vn chrestien ne peut ny doit fermer la bouche à ces veritez. Elles sont trop preiudiciables à vn chacun, & les preuues trop publiques pour les taire : tant s'en faut que i'en fisse conscience, que ie souhaitterois plustost d'auoir tout le monde pour tesmoin de ce que nous disons, & de donner à connoistre cet abus à vn chacun. Mais quoy il reste encore à quelques-vns d'entre-eux vne porte de derriere, lesquels estans enfin contraints de ceder à la force de ces raisons que vous auez estallé, & d'aduoüer le

venin de l'antimoine, taschent d'en eluder la condemnation en disant qu'on peut luy oster sa malice par le meslange de nos remedes plus benins.

ORTH. C'est de cette façon qu'ils en vsent, Philalethe, en meslant le vin emetique auec le syrop violat, à dessein d'adoucir par sa vertu lenitiue l'acrimonie de ses esprits corrosifs. Ils voyent toutesfois par les testamens de mort que la malice de son venin ne peut estre surmontée par ce meslange.

IATR. Peut-estre que ceux là rencontreront mieux, Orthodoxe, lesquels par vne tacite confession le croyans venin & craignans d'estre repris comme empoisonneurs, l'assaisonnent de theriaque pour estre le plus fameux des antidotes & alexiteres, capable de surmonter toutes sortes de poisons: ils pensent par ce moyen estre plus asseurez de leur baston, & pource ne feindront de promettre aux malades de les guerir sur l'heure malgré la fiebure continuë.

ORTH. Voila vne iolie & iudicieuse inuention de meslange, Iatrophile, qui ne peut venir que d'vne teste bien mal tymbrée: qu'il y a peu de raison en vn tel meslange! ils donnent le vin emetique pour vomir, & meslent la theriaque qui empesche & retarde le vomissement. Ignorent-ils

rét-ils qu'il se doit faire sans peine, & durer peu, crainte que sa longueur & violence n'apporte les accidens que nous disions en nostre premier entretien luy estre si familiers. C'est donc bien manquer de iugement que d'y mesler la theriaque qui l'empesche & entretient long-temps en sa violence: ioint que par l'excez de sa chaleur elle sert d'aiguillon à la malice du vin emetique, dont elle laisse vne telle impression en l'estomach, qu'à grande peine on la peut vaincre, ainsi que le pourroient dire ceux qui ont esté si malheureux que d'esprouuer ce meslange. Leur procedé enfin iustifie assez la qualité de ce poison dont la vertu vomitiue despend des esprits arsenicaux, acres, corrosifs, & de la nature du feu: puis qu'ils ne l'ont pas plustost donné qu'ils trauaillent à force de boüillons gras d'empescher les sinistres effets de sa malice, comme s'ils auoient fait aualer de l'arsenic au malade.

PHIL. Cette excellente mixtion, Orthodoxe, n'est pas d'auiourd'huy sortie de leur boutique. Ce fameux & signalé Chymiste Crollius leur auoit asseurement declaré ce secret en la composition de son electuaire, qu'il vante estre vn singulier remede pour les fiebures longues & opiniastres, dans lequel auec le verre d'antimoine preparé à sa mode il adioustoit la theria-

que, le maſtic, l'eſcorce d'orenge, corail rouge preparé, cloux de girofles, noix de muſcade, ſemence de fenoüil, & coriandre, le tout incorporé dans la gelée de coings.

ORTH. Ie pardonne volontiers, Philalethe, à cet Allemand qui n'auoit pratiqué la medecine ſi ce n'eſt à la mode des empiriques, encores il a eu cela de bon qu'il viſoit par ce meſlange à munir les parties nobles contre les atteintes de ſon antimoine. Mais ie ne puis ſouffrir en ceux qui ont eu le bon-heur d'eſtre mieux inſtruits vne ignorance ſi groſſiere, & que par vne ſotte vanterie ils oſent le traduire pour vn merueilleux ſecret, & le pretieux fruit du trauail de plusieurs années.

IATR. Ie n'ay iamais ſceu, Orthodoxe, non plus que vous gouſter ce meſlange du vin emetique auec la theriaque, i'aurois plus d'inclination pour ceux qui l'adiouſtent à vne ptiſane laxatiue preparée ſeulement auec le ſené. On nous dit qu'eſtant ainſi meſlé & dozé de deux onces ſur vne pinte, il deuient vn ſingulier remede epiceraſtique nullement vomitif, & qui exalte la vertu purgatiue du ſené ſans en augmenter ſa chaleur; faiſant ainſi de puiſſantes euacuations par bas, dont le principe deſpend au ſentiment des Chymiſtes d'vn certain eſprit

renfermé dans le purgatif, lequel irritant la faculté expultrice, & se meslant auec ses esprits qu'elle emplôye à cet office, les met en trouble & agite violemment pour son acrimonie. D'où vient que la nature ainsi fortement irritée, & voulant se liberer de l'excez de leurs violences, par vn mesme effort se desgage des impuretez qui rendoient les maladies opiniastres & rebelles. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut venir à bout des fiebures aiguës & malignes, & que les longues s'abregent qui ne pouuoient guerir par nos remedes ordinaires, trop foibles pour demesler vne si longue fusée.

ORTH. Si vous pensez par ce moyen, Iatrophile, esteindre & estouffer la faculté vomitiue de l'antimoine vous estes bien esloigné de vos pretensions. Ce mineral reuient tousiours à son naturel & ne peut en cette façon s'appriuoiser. Si vous ne rencontrez par hazard cette ptisane vomitiue en quelques-vns, vous en verrez plusieurs autres qui en porteront la peine. Ie suis tesmoin qu'vn seul verre de ptisane laxatiue dont la pinte ne contenoit que deux onces de vin emetique, causa des vomissemẽs si estranges que le malade pour robuste qu'il fust s'en estonna tellement qu'il ne voulut courir le hazard d'vn second verre, son Medecin ayant resolu

de luy faire vuider à diuerses fois la pinte entiere.

PHIL. Nous ne pouuons, Orthodoxe, nier ces experiences, & si nous examinons la nature du sené il y a bien de l'apparence de croire qu'il ne peut effacer cette qualité vomitiue de l'antimoine. Et certes on pourroit mieux à propos esperer ce bien de la mouëlle de casse dissoulte en cette ptisane, chacun sçait qu'elle est de toute l'estenduë de sa nature entierement contraire aux esprits veneneux, acres & corrosifs qui conseruent à l'antimoine sa vertu vomitiue, & de vray sur ces esperances on donne maintenant la reputation à cette ptisane laxatiue d'antimoine, mesme en toutes sortes de maladies lors que l'vsage de la purgation & non du vomitif est necessaire.

ORTH. C'est là, Philalethe, la derniere inuention de ceux qui ont voulu donner credit à l'antimoine, lesquels ayans vû plusieurs fois les malheureux effets de la poudre, ou du vin emetique donnez à part, ont creu l'appriuoiser en compagnie: tantost l'adioustant à leurs extraits purgatifs, tantost meslát ce vin au syrop violat ou à la ptisanne laxatiue du sené. Mais enfin se voyás au bout de leur industrie, & si honteusement descheus des folles esperances dont ils nourris-

ſoient les pauures languiſſans, ont pour dernier reſſort employé la caſſe en le donnāt ainſi mixtionné és plus faciles maladies, qui ne demandoient qu'à guerir par les voyes ordinaires. A deſſein de le faire gouſter petit à petit par quelque heureux ou pluſtoſt hazardeux apprentiſſage à ceux meſmes qui s'en deffient.

IATR. Ils ſe trauaillent bien, Orthodoxe, à lauer vn more, comme l'on dit en commun prouerbe. He Dieu qu'ils ont de peine à le traueſtir de peur qu'on ne le connoiſſe ! mais tout deſguiſé qu'il ſoit il ſe deſcouure luy-meſme le plus ſouuent, & ſignale ſa malice par les vomiſſemens, conuulſions, eſtouffemens, & autres accidens funeſtes.

ORTH. Cela eſt vray, Iatrophile, & quand meſme on leur accorderoit que l'antimoine ainſi meſlé auroit perdu ſa faculté vomitiue, & ſeroit ſeulement demeuré purgatif, ils ne le pourroient pour ce purger du ſoupçon qu'il reſtaſt encores veneneux ; puiſque ſa vertu purgatiue vient de ſon venin comme les Chymiſtes teſmoignent, & par conſequent il ſe trouuera touſiours de cette nature iuſque à ce que la preparation ait entierement fixé, ou pluſtoſt diſſipé ces eſprits malins : mais en cet eſtat il n'eſt plus purgatif ny vomitif, ains ſeulement

diaphoretique si nous les voulons croire.

PHIL. Il y auroit encore lieu de remedier à sa malice, Orthodoxe, en le meslant en petite quantité, ainsi on n'auroit suiet de craindre ces mauuais accidens dont vous nous effrayez : par ce moyen il seconderoit, voire mesme aduanceroit l'effet des autres purgatifs trop lents en leurs operations, cet esprit antimonial pour malin qu'il fust pourroit-il nuire en si petite doze, mesme estant meslé d'vn correctif si conuenable & familier ?

ORTH. C'est par là, Philalethe, que ceux qui donnent impunement l'antimoine se pensent eschapper, & mettant à couuert leur temerité, authoriser de plus en plus ce mauuais vsage; mais puisque les plus sçauans de leur secte, que la plus curieuse recherche de la nature de ce mineral a rendu plus iudicieux en son vsage, ont reconnu tousiours en l'antimoine, quoy que bien preparé, vn esprit arsenical & mercurial crud & indigeste ; il faut à son esgard qu'ils le condamnent eux-mesmes, comme nous estant contraire de toute sa substance, & de mesme nature que les venins les plus presens. Qu'ils apprennent aussi de Galien au liure cinquiéme des facultez des medicamens simples chapitre dixneufiéme, que telles sortes de venins ne peu-

uent oublier leur malice par le meslange. Il y a des choses, dit-il, qui [g] nous sont contraires de toute leur substance, & pource encore qu'on en prenne tres-peu ils nuisent entierement, comme la feuchere de chesne, les chenilles de pin, le thapsia, le solanum furieux, quelques champignons, la saliue & le fiel des bestes veneneuses: car toutes ces choses sont veneneuses de toute l'estenduë de leur nature & non pas par la seule quantité; c'est pourquoy il n'entre rien de tout cela dans les antidotes & alexiteres. Pleust à Dieu que tels Medecins fussent venus à cette eschole, ils ne feroient pas tant de pas de clerc comme ils font tous les iours.

[g] ἔνια δ' ὅλαις ταῖς οὐσίαις ἐστὶν ἡμῖν ἐναντία, διὰ τοῦτο κἂν ἐλάχιστα ληφθῇ βλάπτει πάντως, οἷον, ἥ τε δρυόπτερις καὶ ἡ πιτυοκάμπη, καὶ ἡ θαψία, καὶ τὸ στρύχνον τὸ μανικὸν καὶ ὑδράργυρος, ἔνιοί τε τῶν μυκήτων καὶ τὸ σίαλον, καὶ χολαὶ τῶν ἰοβόλων ζώων. ταῦτα γὰρ πάντα τῷ γένει δηλητήρια καθέστηκεν οὐ τῷ ποσῷ. καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲν ἐξ αὐτῶν εἰς τὰς ἀλεξιτηρίους ἀντιδότους ἐμβάλλεται.

IATR. Pour moy, Orthodoxe, ie gouste auec vn singulier plaisir vos sentimens, qui me seront desormais autant d'oracles des plus belles & necessaires veritez en ce temps où nous sommes: nos ennemis pourtant sont encore debout & ne mettent bas les armes, ils se retranchent & ne gardans aucun respect pour leurs maistres ont assez de front pour les desdire, & nier hardiment que ces esprits acres, corrosifs, arsenicaux, mercuriaux & de la nature du feu, qu'ils ont dit tant de fois se rencontrer en l'antimoine sont entierement imaginaires ; ils en appellent au goust, disans que la langue le iuge

inſipide, & n'en a iamais reſſenty aucune chaleur ou acrimonie, & partant que ce dire vient de l'artifice de leurs ennemis qui penſent par là combattre les ſens, deſcrier leurs experiences, & decrediter les ſecrets merueilleux de leurs preparations & meſlanges.

ORTH. Cette obiection, Iatrophile, eſt de prime abord bien plauſible & populaire, c'eſt pourquoy ie ne m'eſtonne pas ſi ceux qui ne ſont entrez bien auant dans la connoiſſance de la vertu de l'antimoine, apres en auoir ſeulemét gouſté eſtans ainſi preoccupez par les ſens iugent en ſa faueur : meſme ayans retenu des Chymiſtes que le propre des medicamens corroſifs eſt d'exciter vne douleur ſenſible. Il faut bien penetrer plus auant, Iatrophile, pour en iuger à fond, & ne ſe laiſſer emporter ſi precipitamment à cette premiere connoiſſance, tous les mauuais effets ne ſont pas touſiours ſenſibles. Galien nous apprend au chapitre quinzieſme du liure cinquieſme des medicamens ſimples, la difference qu'il y a entre les medicamens eſcharotiques ou faiſans crouſte, & les ſeptiques ou pourriſſans. Ceux-là, dit-il, poſſedent[h] en vne ſubſtance terreſtre vne chaleur vehemente, & pource ils bruſlent & fondent à la façon du feu, font eſcharre ainſi que les cauteres auec douleur

h εἰ δὲ μὴ θερμὰ μόνον, ἀλλὰ καὶ παχυμερῆ ταῖς συστάσεσιν εἴη, σφοδρὰ μὲν ὑ-

violente pareille à celle que causeroit vn dard fiché dans vne partie charnuë: ceux-cy au contraire, cachent vne vertu caustique plus moderée sous vne matiere subtile, & sont pour la plus part du temps exempts de toute acrimonie; au moins s'ils fondent nos chairs, c'est auec peu de douleur: car ce qui agit petit à petit & penetre aisement, fait son effet en cachette & insensiblement, l'excez du sentiment dependant des mouuemens subits, & de la violente penetration que souffrent les parties sensibles: c'est pour ce sujet que tels medicamens ne font point de crouste en la partie, quoy qu'ils y causent la corruption sans aucun sentiment de douleur; tels sont l'orpiment, que les Grecs appellent arsenic, la sandarache, la chrysocolle, la feuchere de chesne, les chenilles de pin, l'aconit, qui ont tous la vertu de fondre, liquefier & corrompre sans douleur les parties les plus tendres. Pensent-ils donc reconnoistre au goust tout ce qu'il y a de vertus cachées dans les mixtes, dont les vns pour l'excez des qualitez premieres, ostent aux sens la liberté d'en iuger? C'est ainsi, au rapport de Dioscoride, qu'il est difficile de discerner les vertus de [i] l'euphorbe par le goust; le poison du [k] pharicum resemble au goust le nard sauuage; celuy du [l] chameleon

ὑπάρχοντα καὶ καυστικὰ συντήκει τε τὰ σώματα δίκην πυρὸς, ἐσχάρας τε πολλάκις ὁμοίας ταῖς ἀπὸ τῶν καυστήρων ἐργάζεται, & apres il adiouste, εἰ δὲ καυστικοὶ τε ἅμα, καὶ μὴ μάλιστα σφοδρῶς εἶεν, καὶ προσέτι λεπτομερὲς, ἤτοι παντάπασιν ἀδήκτως ἔσται τὸ τοιοῦτον, ἢ μετ᾽ ὀλίγης δήξεως καὶ ὀδύνης ἀποτήξει τι τῶν σαρκωδῶν μορίων. οὐ γὰρ μήτ᾽ ἀλλοιοῦν ἀθρόως ὥσπερ τὰ σφόδρα θερμὰ, μήτε μόλις διεξέρχεσθαι καθάπερ τὰ παχυμερῆ λανθάνουσιν ἔχει τὴν ἐνέργειαν. εἴγε τῆς ἀλλοιώσεως αἱ ἀθρόαι μεταβολαὶ μάλιστα αἰσθηταὶ καὶ τῶν διεξόδων αἱ βίαιαι. τὸ γὰρ παχυμερὲς καυστικὸν ὥσ-

περὶ ὧν ἐπιζη- σῃ μυρίων σκό- λοπος δίκην ἐμπεπαρμένων ἀνιᾷ; ἀλλ' ἐκεῖνο μὲν ἐσ- χαρωτικὸν ἐστιν ὁμοίως τοῖς καυστικοῖς ὑπὲρ ὧν ἐστι νῦν ὁ λόγος, ἐν- έστηκεν, ὥστε ἐσχάραν ἐργά- ζεται καὶ κα- λεῖται σηπτι- κά. καθάπερ

noir a l'odeur & la saueur du basilic; les autres, comme sont tous les metaux, pour la solidité de leurs substances, ne permettent à leurs vertus cachées de se communiquer aux sens : en vn mot, il n'appartient pas aux sens de iuger de ce qui depend des proprietez de toute la substance dans laquelle nous auons prouué suffisamment que le venin de l'antimoine estoit renfermé.

ἀρσενικὸν met il en suite καὶ σανδαράχην, καὶ χρυσόκολλα δεινότερός τε καὶ πιτυοκάμπη καὶ ἀκόνιτον, τήκειν τε καὶ συντήκειν ἅπαντα καὶ μάλιστα τῆς μαλακῆς σαρκὸς ὀδύνης χωρίς

i Au liure 3 chapitre 96. δυσδοκίμαστος ἐστὶν ὁ τῇ γεύσει λαμβανόμενος.

k Chap. 19. des Alexiphar. φαρικὸν τὴν μὲν γεῦσιν πᾶσαν νάρδῳ ἀγρίᾳ ἔοικεν.

l Chap. 21. ἰξίας δὲ ὃς καὶ ὑλόφονον καλεῖται ἐν τῷ πίνεσθαι, οἷον τι ὠκίμῳ κατὰ τὴν ὀσμήν, καὶ κατὰ τὴν γεῦσιν ἐμφαίνει.

IATR. Il faut de necessité, Orthodoxe, que ces gens-là soient ignorans ou meschans, ils ne peuuent esuiter ce premier tiltre, s'ils ne sçauent ce que vous nous remettez en memoire de la nature des medicamens septiques; que s'ils en ont la connoissance, ils sont bien meschans de trahir ainsi leur conscience en cachant vne verité si prejudiciable sous vne fausse apparence des sens; lesquels, comme vous dites fort bien, ne peuuent estre iuges competans, & connoistre d'vne qualité maligne qui est entierement hors le ressort de leur iurisdiction.

PHIL. Ie ne puis croire, Iatrophile, qu'ils ayent l'ame si noire, il vaut mieux les accuser

d'ignorance : mais quoy, ils sont trop peu de cas de la bonne doctrine, pour se rendre aux sentimens de Galien; c'est pourquoy, Orthodoxe, nous vous prions, si vous auez lieu de les conuaincre par leur propre doctrine, de dresser vne information, & de prendre la deposition de leurs tesmoins.

ORTH. S'ils estoient dociles, Philalethe, ce seroit-là l'expedient pour les retirer de l'erreur, & leur faire enfin aduoüer cette verité. Paracelse au chap. 9. du second traité de la seconde partie de sa Chirurgie, apres auoir dit que les vlceres se faisoient par les sels corrosifs, à raison que suiuant ses maximes, il n'y a rien de corrosif qui ne soit de la nature du sel, remarque qu'il y a des vlceres sans douleur, qu'il appelle mortes: car encores que les sels qui les produisent soient de leur nature chauds & acres, leur chaleur se trouue souuentefois surmontée & vaincuë; ce qui se fait, dit-il, quand ils sont paruenus à vne extremité de malice, laquelle ils ne manifestent iamais que lors qu'ils veulent destruire & tuer. Leur action donc est mortelle & non pas vitale, & font sans sentiment ce qu'ils deuroient faire auec douleur; la cause de cela est que l'esprit de ces sels est pareil à celuy de ces animaux malins, qui couuent leur malice iusques au temps qu'ils

nous assaillent: ces vlceres, comme il philosophe, prennent leur origine de la mort & de ses actions, qui sont la putrefaction. Seuerin le Danois a suiuy Paracelse au chap. 11. de son Idée de la Medecine Philosophique, où il escrit, que tous les sels qui sont remplis d'esprits tres-aigus, & pource apportent vne douleur extreme, ne font pas toûjours vlceres; & qu'il y en a d'vne telle malice, qu'ils vlcerent sans douleur: & partant, dit-il, nous n'ignorons pas les vertus des septiques. Il adiouste, qu'encore que les tourmens de la nephretique, colique & goutte surpassent de bien loin les douleurs des vlceres, & tesmoignent par là qu'ils viennent de ces esprits tres-aigus, on ne trouue point neantmoins ce venin arsenical & septique si ennemy des chairs és semences de telles maladies.

IATR. Ie reconnois, Orthodoxe, que ces sentimens de Paracelse & de Seuerin le Danois, quoy que desguisez, ont esté empruntez de nostre Gallien: par ainsi ils nous accordent, qu'on ne peut pas tousiours iuger par les sens de la qualité des choses qui nous nuisent. Que ces mauuais escholiers donc se taisent, & ne nous viennent plus dire que l'antimoine ne cache rien de malicieux, puis que les sens ne le descouurent: ils auroient meilleure grace de suiure

leurs Maistres, & ne desdire pas Seuerin le Danois; lequel au chap. 15. de son Idée de la Medecine Philosophique, confesse ingenuëment, que l'antimoine, aussi bien que tous les autres mineraux, est vn venin, quoy que pour ce sujet l'vsage n'en doiue estre interdit, ains qu'il soit absolument necessaire és perilleuses maladies prouenuës des impuretez minerales: La raison qu'il apporte est, que les esprits de ce mineral penetrent iusques aux parties les plus esloignées; & par la similitude de substance qu'ils ont auec ces ordures minerales, les ioignent facilement, les fondent en eau, & portent auec impetuosité non seulement aux lieux par où elles doiuent estre chassées, mais aussi (remarquez ie vous prie ce qu'il dit en cet endroit) au cerueau, au cœur & autres parties nobles; d'où procedent les palpitations de cœur, foiblesses, vertiges & conuulsions tres-dangereuses; toutefois ces humeurs estans vuidez en cette maniere, nous voyons, dit-il, les malades recouurer en vn instant leur parfaite santé; tous lesquels accidens prouenoient plustost de la nature des ordures amassées, que de la malice du remede, qui ne rendra ces mauuais seruices si le corps n'en est farcy : ce qui fait qu'il purgera auec peine ou facilité vne mesme person-

ne, selon la quantité ou qualité de ces ordures.

ORTH. Il semble que vous vouliez preuariquer en leur cause, Iatrophile, employant pour eux cette authorité qui nous doit laisser de mauuais soupçons pour l'vsage de l'antimoine & de tous les autres mineraux, encores qu'elle nous fasse voir l'imprudence de cet Escriuain, qui ne fait conscience de se seruir d'vn venin par luy aueré. Ie luy veux donner qu'il y ait en nous des impuretez minerales, & qu'il soit expedient de les vuider par vn remede mineral, pourueu qu'il veüille garder les loix que leur secte prescrit: c'est à sçauoir, qu'il obserue vne exacte similitude du purgatif mineral, & de ces impuretez minerales qu'il pretend purger. Or considerez, ie vous prie, comme il s'abuse & prend mal ses mesures pour rencontrer cette similitude. L'impureté minerale qu'il s'imagine en nous, est passée de la nature minerale en la vegetable, & de là vegetable en l'animale, suiuant les maximes de la Chymie, qui veut, cõme nous disions hier, que les vegetaux soient nourris de la resolution des mineraux; & les animaux, de la resolution des vegetaux: Et partant puis qu'il demande vn remede qui ait plus de rapport auec cette impureté, qu'il dit à ie ne say quel propos minera-

le, (veu qu'elle seroit mieux nommée animale) il faudroit, pour ce sujet, tirer ce remede de la nature animale; que si elle ne luy en peut fournir, son recours deuoit estre à la plus proche, à sçauoir, la vegetable. C'est donc contre ses maximes qu'il met en jeu la minerale, laquelle ne sçauroit, pour vne plus grande disproportion & esloignement de sa nature, accomplir son intention: si bien qu'en cette façon il fait paroistre son imprudence & vn dangereux *qui pro quo*, donnant l'antimoine non comme vn remede specifique determiné à vuider cette espece d'impureté minerale, mais pour vn medicament qui trouble tout, ainsi qu'il appert par les accidens qu'il met de sa suite: ce qu'il pratique contre l'ordre & methode de sa doctrine mesme, qui demande des specifiques aux maladies & impuretez qui les causent, pour les purger sans desordre: c'est pourquoy il a tort de confesser que ces ordures estant remuées, se portent aux parties nobles; & dire apres que les mauuais accidens qui s'en ensuiuent, ne doiuent estre attribuez à l'antimoine: tout au contraire, la raison & la verité tirée de sa bouche, veulent que nous donnions à la fortune & à la bonté de la nature, tout le bon-heur, si aucun en arriue, & le mal-heur entier au seul anti-

moine; qui contient, comme il confesse auec les autres Chymistes, vn venin contraire de toute sa substance à nos trois facultez principales; de sorte que cet esprit antimonial & arsenical tout ensemble, qui luy donne vn des premiers lieux entre les venins, se portant droit au cœur & au cerueau, y entraisne auec soy beaucoup d'ordures qui suffoquent facilement les esprits desia presque esteins en ces parties, par la violence du mal, iointe au venin de l'antimoine. Qui s'estonnera donc, sçachant cela, de veoir vn malade fort & robuste perir en si peu de temps, & le plus souuent durant ou peu apres son operation? Quant à ce qu'il met en auant, que le vomitif d'antimoine n'a aucune fascheuse suite d'accidens, quant le corps est net de toutes ces impuretez, Ie luy demanderois, en premier lieu, s'il conseilleroit de donner l'antimoine en ce rencontre où il n'y a point d'impuretez à vuider. En second lieu, l'experience luy donnera le dementy: nous voyons tous les iours que les personnes saines sont plus mal-traitées par les venins, & mesmes par les purgations les plus innocentes; ce que nous ne trouuons que trop veritable dans l'vsage repeté du vin emetique, lequel donné pour la seconde fois, excite de plus estranges rauages; pource que son esprit

vomitif & purgatif (qui est arsenical & mercurial, selon son opinion) ne trouuant plus sur qui exercer sa rage, fond & resoult la substance propre des parties, comme il fait les metaux; & pour cette cause Crollius, sçauant Chymiste & ignorant Medecin, n'osa iamais en donner pour la troisiesme fois.

PHIL. Vous auez, Orthodoxe, pris nagueres vne induction de l'authorité d'Hartmannus, pour prouuer que le saffran des metaux auoit les mesmes vertus du verre d'antimoine; & partant que celuy-cy estant tres-veneneux, que nous deuions en croire autant de celuy-là. Ie doute encore toutefois de la verité de cette consequence que vous en tirez, veu qu'il y en a plusieurs qui font grand estat de ce verre.

ORTH. Ie n'auray pas grand' peine, Philalethe, à vous faire connoistre la malice du verre d'antimoine; sa preparation, les authoritez des principaux Chymistes, & les pernicieux effets qu'il produit, vous seruiront de preuue assez conuainquante : Ils prennent l'antimoine puluerisé sur le marbre, le fondent en vn creuset auec le sel commun ou ammoniac, selpestre ou chaux de tartre, le remuans continuellement auec quelque morceau de fer, iusques à ce qu'il

se coagule en nœuds; ils le tirent apres du feu, le remettent en poudre sur le porphyre, puis ils le purifient derechef par le feu, iusques à ce que la pouldre deuienne grise blancheastre; enfin ils luy donnent le feu de fusion : ce qu'estant fait, ils le iettent en vn bassin vn peu eschauffé, dans lequel il se trouue conuerty en verre transparent, resemblant de couleur à cette pierre precieuse que nous nommons hyacinthe. Quelques-vns, ainsi que nous auons desia remarqué, le preparent auec la chaux simple: Notez que ceux qui trauaillent à cette preparation, ont bien à se donner de garde des vapeurs malignes, mercuriales & arsenicales de l'antimoine, que la violence du feu esleue; & pour ce, au rapport de Reusnere en l'exercice septiesme du Scorbut, on a de coustume de se couurir le visage de quelque cuir percé à l'endroit des yeux, & garny de lunettes.

IATR. On a donc, Orthodoxe, raison de penser que la violence du feu dissipe en cette operation les esprits mercuriaux & arsenicaux de l'antimoine; & partant que son verre doit estre exempt de ces qualitez veneneuses que vous luy attribuez.

ORTH. Pardonnez-moy, Iatrophile, il n'y a que les plus volatifs qui se dissipent, les autres

demeurent coulpables des accidens tragiques que nous voyons arriuer à ceux auſquels on a fait prendre de ce poiſon, ſoit en ſubſtance ou en infuſion dans le vin blanc. Ioſeph Ducheſne a reconnu en beaucoup de lieux cette verité, qui l'a obligé de s'eſcrier, au chap. 3. contre le liure Anonyme dont nous auons parlé, Qui [m] ſera le ſage Medecin qui pourra loüer le verre d'antimoine, veu qu'il cauſe tant de mortels accidens? c'eſt vn pernicieux remede, lequel irritant par ſon eſprit arſenical la faculté expultrice, vuide haut & bas auec vne extreme commotion: Il eſcrit le meſme au chap. 10. de ſa Tetrade des plus griefues maladies du cerueau. Le [n] verre d'antimoine, dit-il, quoy que deſpoüillé de toute ſaueur, (voyez, ie vous ſupplie, comme il parle) produit auec violence les meſmes accidens que ſa fleur; laquelle il reconnoiſt au meſme endroit exciter des vomiſſemens & flux de ventre ſi violens, qu'ils mettent le malade en tres-grand peril: La raiſon qu'il en donne eſt, que * ce verre contient vn certain eſprit blanc & arſenical, qui marque meſme le marbre ſur lequel on le iette: ce qu'il a apris de Seuerin le Danois au chap. 15. de ſon Idée de la Medecine Philoſophique, où il prend la hardieſſe de cenſurer ceux qui le mettent en vſage.

[m] Quis prudens medicus vitrificatum antimonium tot ſymptomatum exitialium parens in vſum reuocabit? quod ſuo arſenicali ſpiritu facultatem expultricem irritando per ſuperiora & inferiora magna cũ perturbatione & ægrotantis periculô euacuat.

[n] Vitrũ antimonij cũ omni ſapore careat idẽ tamen ferociter præſtat quod eius flos: idque ob ſpiritum quemdã album & arſenicalem ipſi inſitum, qui in marmore in quod iniectum fuerit vitrum facile animaduerti poteſt.

* *Notez.*

o Neque cēsuram nostram subterfugient famosa illa presidia quę passim laudantur ab his, culpantur ab aliis: inter quæ antimonij vitrum primo producemus, quod accusationē meretur, quia separationem puri ab impuro non recepit, quod resolutionem & digestionē debitam non sustinuit.

Ces o remedes fameux, dit-il, qui ont maintenant tant de reputation par toute l'Allemagne, n'eschapperont pas nostre censure; les vns les loüent; les autres les blasment: nous proposerons entre iceux le verre d'antimoine qui merite d'estre blasmé, pour n'estre encore espuré & n'auoir souffert la resolution & digestion qui luy sont deües. Reusnere est de pareil sentiment au lieu que j'ay presentement allegué: On desire, dit-il, en cette preparation vne parfaite separation du pur d'auec l'impur, comme aussi vne fusion spirituelle laquelle appartient aux spagiriques; ce que vous reconnoistrez par les vomissemens & dejections violentes qui suruiennent apres auoir pris de ce verre; lesquelles quelquefois vont si auant, que le malade meurt plustost que le verre n'a acheué son operation: Tous lesquels sentimens ont esté empruntez de Basile Valentin, qui dit en la pag. 55. de son Char triomphal, Que p le verre d'antimoine n'est point sans venin, ains au contraire, il en retient encore beaucoup: & pour ce il poursuit à enseigner le moyen de le tirer entierement; ce qu'il accomplit en faisant l'extrait de sa teinture, ou, comme il dit, de son soulphre incombustible, & laissant celuy qui est arsenical resté dans son verre apres la vitrification; & c'est ainsi

p Vitrū antimonij non est absque veneno, sed multum adhuc secum retinet.

qu'il en compose vn medicament sudorifique. N'auons-nous donc pas iuste sujet de condamner auec ces Chymistes le verre d'antimoine, que les plus ignorans de leur Eschole ont arraché des mains des Charlatans pour l'introduire en la Medecine? Reusnere adiouste, que ce verre en tuë plus qu'il n'en guerit; & que s'il guerit, qu'il laisse apres soy vne telle suite d'incommoditez, qu'à peine auec beaucoup de temps le malade recouure ses premieres forces. Le verre d'antimoine, & ce principalement s'il n'est artistement preparé, esbranle tout le corps auec vne extreme violence, & purge seulement l'estomach, les intestins & parties voisines, sans passer aux plus esloignées. Martin Ruland a pareillement aueré mal-gré soy son venin en la question 47. de ses exercitations Chymiques: Ie mets, dit-il, l'antimoine au nombre des venins, ne possede-il pour cela rien de bon & de salutaire? l'anatomie spagirique le change en fleurs rouges & blanches, en verre, en regule & teinture dont se seruent ordinairement les Chymistes, qui les condamnera tous pour venins? Si vous me dites, que ie iette les yeux sur les tombeaux de ceux que les Charlatans & imposteurs Paracelsistes ont fait mourir auec les fleurs & le verre d'antimoine; ie vous respon- *Notez.*

dray, que ce malheur eſt arriué par le mauuais vſage de ce remede, & que l'antimoine n'eſt point venin qu'à la façon des autres medicamens, qui eſtans de ſoy ſalutaires, eſgalent la malice des venins quand ils ſont donnez mal à propos. On nie donc qu'il ſoit venin de ſoy, veu qu'eſtant bien preparé & donné à temps, les plus grands practiquans l'eſpreuuent tous les iours auſſi benin que les autres remedes. Le verre d'antimoine & ſes fleurs n'eſtans pas dauantage preparez, purgent, dites-vous, violemment haut & bas, à raiſon des eſprits mercuriaux & arſenicaux qui s'y rencontrent; & pour ce ils purgeront par leur qualité maligne en vertu de l'arſenic & du mercure, par ainſi l'antimoine ſera venin. Ie reſponds, que l'effet ne nous monſtre point cela, pource qu'il eſt purgatif & non veneneux ny ennemy de la nature. Si vous m'oppoſez qu'il eſt de ces medicamens qui troublent tout noſtre corps, & qui purgent auec tant d'excez & de violence, qu'ils en tirent l'ame aſſez ſouuent, Ie vous diray qu'il a cela de commun auec les autres purgatifs, tant doux que violens: Ne ſçait-on pas que la manne a quelquefois fait auorter vne femme & tué la mere & l'enfant; eſt-elle pour cela veneneuſe?

IATR. Ie ne me fuſſe iamais perſuadé, Or-

thodoxe, qu'vn homme eût assez de front pour faire comparaison du venin de l'antimoine auec nos remedes les plus innocens, mais encores qu'il se defende si mal; ie ne void pas qu'il demeure d'accord que le verre d'antimoine soit vn venin.

ORTH. Attendez, Iatrophile, vous verrez son adresse à declarer cette verité; laquelle comme s'il la deuoit ou pouuoit contester plus opiniastrement, il veut sembler la laisser passer pour indecise. Accordons, dit-il, aux haineux de la Chymie, que le verre & les fleurs d'antimoine sont veneneux, à raison des esprits mercuriaux dont ils sont remplis; si toutesfois nous les fixons par leur sel, & corrigeons ainsi leur malice, pourquoy les appeller apres cela veneneux? est-ce à cause qu'ils purgent & excitent les sueurs & le vomissement à la façon des autres remedes salutaires? cet effet de la purgation semblable, nous marque vne mesme faculté purgatiue: le verre & les fleurs d'antimoine bien preparez & adoucis, purgent aussi doucement que la manne ou quelque autre syrop purgatif; & partant ils n'apportent de soy aucun dommage en purgeant, & ne nous font aucunement ennemis; pourquoy donc les appeller veneneux? le propre du venin n'est pas de purger,

les venins ne sont point purgatifs; & partant les choses veneneuses ne le peuuent estre aussi, si ce n'est que vous vouliez confondre les medicamens auec les venins; ce qui ne se peut faire, puis qu'ils sont distinguez les vns des autres par leur definition, & par consequent reellement & de faict ils seront donc distinguez par leurs effets; le venin & la substance veneneuse, en destruisant la nature; le medicament, en purgeant, & par accident en la conseruant: Les substances donc qui n'ont point cette faculté nuisible qui se trouue aux venins & aux choses veneneuses, ne sont en aucune façon venins ny veneneuses: Or est-il que le verre & les fleurs d'antimoine bien preparez, n'ont point cette vertu nuisible des venins; & partant il faut conclure qu'ils ne sont point venins. Quelques-vns, adjouste-il, ont creu que la malice de l'antimoine venoit de la violence du feu, mais ils se sont trompez, car plus vous le bruslez, plus il s'adoucit, ses esprits mercuriaux & arsenicaux estans dissipez: C'est pourquoy l'antimoine ayant cette vertu de purger innocemment, & de nous conseruer par son soulphre solaire, c'est à dire de la nature de celuy de l'or, ne peut estre venin ny veneneux, ce qu'il y a de malin luy estant estranger & se pouuant facilement separes des parties pures.

PHIL.

PHIL. Il me semble, Orthodoxe, qu'il ne faut point chercher ailleurs des raisons pour prouuer le venin de l'antimoine, ce passage en fournit de suffisantes, si nous l'examinons diligemment.

ORTH. Vous dites vray, Philalethe, il pose en premier lieu que l'antimoine n'est venin qu'entre les mains des Charlatans qui le preparent & donnent mal à propos. D'où ie concluds qu'il a donc tousiours esté veneneux entre les siennes, ses centuries le faisans assez voir pour vn des fameux charlatans & empiriques de son temps, ignorât les reigles de la bonne methode, & si temeraire que de mettre en vsage le vomitif d'antimoine és pleuresies, inflammations du poulmon & autres maladies de mesme nature. Il adiouste en second lieu que le verre d'antimoine & ses fleurs ayans esté fixez par leur sel sont despoüillez de leur malice & nullement veneneux, & qu'il ne faut craindre les vomissemens & purgations qu'ils excitent. Ie le veux croire, la chymie m'apprend que le verre & les fleurs d'antimoine preparez de cette façon ne purgent point, & sont seulement, si les Chymistes disent vray, diaphoretiques. Ce sel auec lequel on les prepare est le nitre, dont l'esprit distillé sur les fleurs d'antimoine ou sur le verre

pulueriſé, fixe & arreſte leurs eſprits veneneux, comme ceux de la poudre emetique qu'il change pareillement à leur dire en vn medicament diaphoretique. Il aduance en troiſieſme lieu que le verre & les fleurs bien preparez, purgent auſſi doucement que la manne ou quelque ſyrop laxatif : il faudroit auant que de le croire qu'il nous euſt deſcrit cette merueilleuſe preparation, & que nous euſſions eſté teſmoins des beaux effets que produit l'antimoine ainſi preparé. En quatrieſme lieu, il veut perſuader que les venins ne purgent point, & que l'antimoine eſtant purgatif ne peut eſtre venin. Conſiderez ie vous prie cette concluſion priſe de trauers, elle marque trop bien ſon ignorance. Ioſeph Ducheſne luy pourroit enſeigner ainſi que nous auons deſia dit, qu'on tiroit de [q] l'arſenic des eſprits purgatifs tellement violens qu'ils donnent la mort ſur le champ : qui ne s'eſtonnera donc de l'aueuglement de tels Chymiſtes qui ſouſtiennent qu'on peut preparer en ſorte l'arſenic qu'il deuienne vn purgatif innocent. Voila enfin vn excellent raiſonnement pour conclure que l'antimoine ayant la faculté de purger innocemment, & de fortifier noſtre nature languiſſante par ſon ſoulphre qui eſt ſemblable à celuy de l'or, & nous donne vne teinture tres-accom-

[q] *Au chapitre huictiéme de ſon traicté contre vn liure anonyme.* Ex arſenici & auripigmẽti tota ſubſtãtia educuntur ſpirit' adeo ſulphurei ignei violenti & exitiales vt merito inter venena omnium lethaliſſima recenſeantur.

plie, ne peut ny doit estre appellé venin ; ce qu'il contient de veneneux luy estant estranger & facile à separer de ses parties essentielles tres-pures & parfaites, si nous le voulons croire.

PHIL. I'aurois encores à vous dire, Orthodoxe, que le iuste soupçon de sa malice, qui reste en l'ame des plus aduisez Chymistes en a rendu l'vsage incertain & changé diuersement sa doze ; à laquelle toutesfois quelques-vns n'ont point d'esgard, le croyans par vne ignorance inexcusable, & le publians auec vne effronterie nompareille aussi innocent que le sené.

ORTH. Vous auez raison, Philalethe, ie les trouue tous en different pour sa doze. Beguin infuse le saffran des metaux dans le vin blanc ou l'eau de chardon benit depuis douze grains iusques à vingt, son commentateur en prend vne once qu'il infuse en deux ou trois liures d'eau de chardõ benit auec demie once de canelle : Hartmannus en ses commentaires sur Crollius l'infuse depuis six iusques à douze grains dans le vin, hydromel, ou biere ; oubliant comme Beguin d'en determiner la quantité. Il l'ordonne depuis demie once iusques à deux onces, & attribuë aussi de pareilles vertus à l'infusion du verre d'antimoine fait sans borax ; dont il prend vne ou deux onces qu'il infuse dans trois ou

quatre liures de vin, & le donne depuis vn scrupule iusques à cinq : à la mienne volonté que ceux qui le font prendre auiourd'huy si largement eussent remarqué cette doze. Il fait de plus vn syrop auec six onces d'infusion de verre d'antimoine ou de saffran des metaux (estimant que ces deux preparations sont esgales en vertus) demie once d'eau rose & deux drachmes de canelle : laquelle ayant laissé infuser l'espace de vingt-quatre heures, il coule le tout, puis y adiouste huict onces de sucre, & en fait vn syrop qu'il doze depuis vne drachme iusques à trois. La Pharmacopée de Paris infuse vne once de saffran des metaux dans deux liures de vin blãc, ayant lasché la bride à ceux qui s'en seruẽt pour ordonner la doze à leur phantaisie, que nous voyons maintenant changer celle de leurs premiers maistres, qui n'osoient pas passer deux drachmes, pour la faire monter iusques à quatre onces. D'autres l'infusent dans le vin d'Espagne, assez mal à propos, si ie ne me trompe, puis qu'estant preparé de la sorte il tire beaucoup dauantage d'esprits arsenicaux & mercuriaux de l'antimoine, & deuient bien plus violent vomitif. C'est pourquoy quelques-vns au rapport de Reusnere en son exercitation septiesme du Scorbut, ont mieux aymé l'infuser en

l'eau, ou s'ils l'infusoient au vin ils ordonnoient qu'on iettast les deux premieres infusions, & qu'on se seruist seulement de la troisiesme.

IATR. Tant de diuers sentimens sur la doze & preparation d'vn medicament dont ils ont estimé l'vsage dangereux, marquent assez à mon iugement, Orthodoxe, leur ignorance criminelle, & tout ensemble leur craintiue temerité : ie crois qu'aux yeux des personnes de iugement cela doit estre suffisant pour luy faire perdre son credit si mal asseuré, & qui n'a à mon aduis aucun fondement que sur des coups de hazard, & la trop grande facilité de ceux qu'ils abusent aisement de bonnes esperances. Ie ne sçaurois me persuader qu'ils ayent pris authorité d'ailleurs, & ne pense pas mesme que Paracelse soit de leur costé.

PHIL. Paracelse vantoit par tout, Iatrophile, sa grande charité pour les malades, les soins qu'il y donnoit, & que pour tesmoigner qu'vn Medecin doit estre amy de la nature, qu'il auoit inuenté des preparations de remedes qui peussent la soulager sans violence. C'est pourquoy, Orthodoxe, ie doute apres Iatrophile, ou plustost ie croy fermement, qu'il ne s'est iamais seruy de l'antimoine qu'il n'en eust auparauant

separé les impuretez arsenicales, & corrigé la crudité de son mercure qu'il a iugé veneneux.

ORTH. Il n'a pas neantmoins esté le premier, Philalethe, qui aye descouuert les vertus cachées de l'antimoine. Basile Valentin les auoit (ainsi que nous auons desia dit) connuës exactement, & trauaillé tres-curieusement à l'anatomie de ce mineral. Mais sans remonter si haut arrestons nous maintenant à Paracelse, qui a le premier par les principes de Chymie ietté les fondemens d'vne nouuelle medecine, & sur lequel nos Chymistes disent qu'ils se reglent: voyons s'il a employé le vomitif d'antimoine. Si nous en croyons Leon Suaue en ses annotations sur le chapitre sixiesme du liure troisiesme de la vie longue, il dit que Mathiole a eu raison de nommer Paracelse pour le premier qui a mis l'antimoine en vsage, il luy donne pourtant le dementy, & nie hautement qu'il s'en soit seruy pour purger par le vomissement & les selles; & certes ie ne trouue en Paracelse qu'vn seul endroit au liure des contractures, où il l'ordonne pour faire vomir en la colique, ce que toutesfois ie pense luy estre eschappé de la plume ; vû qu'au chapitre cinquiesme & sixiesme du premier traicté du second liure du tartre, où il traicte amplement de la colique & contracture, il

ne parle en aucune façon de ce remede : ains au contraire louë ceux qui peuuent emousser la stypticité & acrimonie des sels qui produisent ces maladies : ce n'est pas que ie veuille aduancer qu'il n'ait bien connu sa faculté purgatiue, mais il n'a osé en vser à cause de sa violence : la façon de laquelle il s'est seruy pour descouurir les proprietez de ce mineral sera foy de mon dire. Il escrit au chapitre cinquiesme du premier traicté de la seconde partie de sa grande Chirurgie, qu'vn iour quelques Alchymistes recherchans le moyen de changer les plus vils metaux en or & argent, ayans esté peu soigneux de la teinture de l'antimoine qu'ils employoient à cet effet, des poulles l'auallerent ; ce qui leur fit tomber les plumes peu de temps apres, & en renaistre de plus belles ; luy-mesme se dit auoir esté tesmoin d'vn tel changement : duquel effet arriué par hazard ils tirerent cette consequence, que cette teinture pourroit nous faire la mesme chose en deschargeant par les sueurs & insensible transpiration nos impuretez qu'on peut dire auoir quelque sorte de rapport auec les excremens dont les plumes naissent aux oyseaux. L'essay ainsi qu'il adiouste ne fut pas sans fruict ; ce qu'il declare plus amplement au chapitre septiesme & huictiéme de la premiere partie du troisiesme

traicté de la guerison des vlceres, où il enseigne en ces mots (que ie vous prie de remarquer & peser auec attention) il [r] y a deux choses en l'homme qui font les maladies, à sçauoir la corruption des trois premieres substances laquelle nous nommons destruction, & l'amas des excremens à raison de la nourriture dont il a tousiours besoin : pour remedier à ces deux causes de maladies il faut vser de grande distinction, car tous les liures des Medecins Humoristes sont pleins de la façon de vuider les excremens. Mais tant s'en faut qu'aucun d'eux ait dit comme il failloit oster cette destruction ou corruption qu'ils ny ont pas seulement pensé comme ie croy. Et comme la corruption ou destruction des trois premieres substances, est vne plus puissante cause que l'amas des excremens qui se vuident facilement ; le Medecin doit aussi plus trauailler & mettre peine à renouueller qu'à purger : & si le renouuellement ne se fait par le moyen des teintures, quoy que le malade guerisse par la purgation, ce sera plustost à l'aduenture que par methode, nature s'estant disposée d'elle-mesme à se renouueller ne plus ne moins qu'il arriue au serpent & à l'estourneau. Ie ne nie pas pourtant que la guerison ne se fasse plus soudainement quand on purge les excremens: mais

[r] Duo sunt in homine quę morbos efficiũt, corruptio nimirũ trium primorum corporum quam nos destructionem vocamus, & stercorum collectio. Inter vtraque erit acuratè distinguendũ: nam vt stercora euacuẽtur omnes omnium humoristarũ libri scatent; at destructionem quomodo tollere oporteat, nemo discere nedum scribere vel per somniũ cogitauit. Itaque cum destructio quã collectio stercorum causa sit vehementior, magis quoque in renouatione quã purgatione medico laborandum erit.

mais ie soustiens qu'il ne faut attribuer la guerison à cette purgation.

IATR. De grace, Orthodoxe, auec quel medicament purgatif entend il purger les excremens qui entretiennent les vlceres.

ORTH. Il n'en parle point, Iatrophile, mais pource qu'il dit que les liures des Medecins Humoristes sont pleins de tels remedes ; ie tiens pour moy qu'il s'en est contenté aussi bien qu'é beaucoup d'autres maladies, & que s'il eust fait tant de cas comme l'on dit de l'antimoine vomitif & purgatif, il ne l'auroit oublié en ces maladies qui sont sans fiebvre, ny laissé eschapper l'occasion de blasmer les remedes purgatifs des Medecins Humoristes, comme il l'a recherché souuent pour condamner leur methode : & de fait au liure sixiesme de la nature des choses il monstre bien qu'il ne se seruoit pas de l'antimoine par dedans comme on le prepare auiourd'huy. Ce que vous auez, dit-il, entendu de l'or entendez-le aussi de la sorte des autres metaux : à sçauoir que vous ne preniez par dedans aucun secret metallique ou medicament, si premierement il n'a esté rendu volatile, & qu'il ne puisse se reduire en aucun metal. Employant donc ainsi nos remedes purgatifs pour accomplir cette intention ; il parle en suite de la seconde qu'il

estime la plus principale & l'appelle renouation, pour le recouurement de laquelle il se sert de la teinture d'antimoine par le motif de cette comparaison : comme l'antimoine, dit-il, purge l'or de ses superfluitez & l'esleue au souuerain degré de perfection, de mesme sa teinture repurge le corps de l'homme, qui est l'or entre les animaux, des impuretez attachées à ses trois principes & le reduit en son suprême degré de santé : ainsi la nature de cet antimoine espuré deuient purgatiue, toutesfois sans vuider les feces & autres excremens ; & quoy que les plus grands Philosophes des siecles passez ayent trauaillé à le preparer, ils ont perdu leur peine ; mais enfin par nostre trauail nous auons esté plus heureux, son secret pour le preparer est tel. Prenez l'antimoine reduit en poudre tres-subtile & le reuerberez durant vn mois, par ce moyen il deuiendra volatil & leger, premierement blanc, puis iaune, rouge, & en fin violet ou pourpré, quoy fait, il faut tirer l'essence de sa fleur auec l'esprit de vin, puis le circuler & en separer l'esprit qui contient la tres-noble, tres-precieuse, & tres-diuine essence de la fleur d'antimoine. C'est de cet antimoine, qui n'est ny vomitif ny purgatif, dont Paracelse entend vanter les vertus propres à plusieurs maladies : à raison de laquelle teintu-

re il asseure en ses archidoxes & aux liures de la vie longue, que l'antimoine est esgal en vertus au premier estre de l'or, & le restaurateur & renouateur de toutes les forces du corps separant de nous toutes sortes d'impuretez. Et pour ce en vn autre lieu il dit qu'il guerit la lepre contre toute apparence, & que le magistere & quinte-essence de l'antimoine mondifie le corps de lepre d'vne renouation parfaite, qu'il a tant de vertus qu'il change tout ce qu'il touche, & en separant les impuretez de l'humeur radical renouuelle entierement le corps. Or comme les mieux versez en sa doctrine ont tousiours fait estat de cette teinture, aussi ont ils retenu de luy l'auersion pour les autres preparations & les ont mises au rebut; dont toutesfois nos Chymistes font leur premier & plus singulier remede presque en toutes les maladies, luy attribuans, ignorans comme ils sont, les vertus & loüanges de cette teinture.

PHIL. Mais pensez vous, Orthodoxe, qu'elle possede ces belles vertus que Paracelse luy donne.

ORTH. Ie n'en ay iamais fait, Philalethe, l'experience, ny trauaillé à la preparer. Ie vous diray seulement que Hierosme Reusnere bien versé en l'vne & l'autre medecine approuue son

vsage au liure du Scorbut, en des maladies perilleuses qui ne peuuent ceder aux remedes ordinaires; & nous apprend que plusieurs, suiuans le conseil de Paracelse, font infuser demie once d'icelle en vingt sextiers ou mesures de vin doux, & la laissent boüillir auec le vin pour s'en seruir en la verole, lepre, epilepsie, paralysie, hydropisie, cachexie, iaunisse, scorbut, melancholie hypochondriaque; comme aussi és fiebvres de toutes sortes, & principalement en la quarte ou autres maladies longues, moyennant toutesfois qu'on prenne bien son temps, & qu'on ne mette pas en oubly la methode des dogmatiques.

IATR. Ces promesses sont assez grandes, Orthodoxe, pour faire enuie d'en venir à l'espreuue, & ie pardonnerois pour ce sujet volontiers à ces Messieurs qui trauaillent si souuent de leur vin emetique vn pauure febricitant auant que le deliurer des miseres de ce monde, s'ils auoient choisi cette preparation d'antimoine: au moins auroient-ils esté excusables de s'estre laissez aller aux persuasions d'vn si grand maistre. Mais que de leur propre mouuement, sans vne iuste & legitime experience, authorité ny raison, ils osent vser si temerairement des preparations que les plus iudicieux Chymistes ont condam-

né, & qui n'ont esté mises autrefois en vsage que par des coureurs & infames saltinbanques ; & dire de plus que telle preparation leur est vn secret en propre ; c'est vne fourbe trop criminelle & insuportable, principalement en vne ville de Paris, dont les habitans ont le corps mol, delicat & affoibly par l'oisiueté & les delices : qui ne peut sans courir grande risque supporter vne telle violence.

PHIL. Ils deuroient au moins estre retenus, Iatrophile, par la consideratiõ que nos citoyens ont pour la pluspart la poictrine foible, soit que ce deffaut leur vienne de naissance, ou pour la particuliere constitutiõ de l'air infecté de quantité d'immondices ; ce qui est cause qu'il s'en trouue peu qui ne finissent par quelque fluxion sur la poictrine : Et certes les plus sages & iudicieux Chymistes ont tousiours fait tel estat de cette constitution si contraire à vne telle pratique, que pour son seul respect ils en ont deffendu l'vsage. Ce sera donc auec raison & à leur exemple, si vous voulez, que nous deuons plustost icy qu'en autre lieu interdire le vomitif tel qu'il puisse estre, & que nous pourrons iustement condamner les abus que nous voyons tous les iours commettre au contraire, par ceux lesquels n'ayans aucune raison ny authorité

de leur costé, ont le seul azyle de leur profession aux maluersations ; à laquelle, comme s'est autresfois plaint Hippocrate, on [f] n'a point imposé d'autres peines que l'ignominie.

[f] *Au liure de la Loy.* ἡ δὲ ἁμαρτὰς τὰ μάλιστα δοκέει ἔχειν αἰτίην τηλικήνδε. πρόστιμον γὰρ ἰητρικῆς μούνης ἐν τῇσι πόλεσιν οὐδὲν ὥρισται πλὴν ἀδοξίης.

ORTH. Ie sçay bien, Philalethe, qu'il y en a qui estiment tels Medecins les plus habiles, & les loüent hautement pour estre hardis & courageux à entreprendre quelque chose de nouueau ou de hazard, & pour auoir tousiours en reserue quelque bon secret au besoin ; ceux au contraire qui se monstrent plus circonspects & retenus sont chez eux reputez ignorans, lasches & faillis de cœur dans les mauuaises rencontres : mais leur iugement me fait dire, qu'ils reconnoissent bien mal le merite de ceux-cy, & la folle temerité des autres ; qu'ils sçauent si mal discerner d'auec la veritable hardiesse, laquelle consiste à affronter auec cœur & conduite le peril qui menace. Quiconque ne craint point pour celuy qui s'est ietté entre ses bras, le voyant exposé à vn danger extréme, n'est pas hardy, mais estourdy & inhumain : & si par imprudence ou ignorance qui ne peut s'excuser il luy auance ses iours, il doit estre tenu pour vn meurtrier temeraire : on ne sçauroit apporter trop de prudence en telles occasions dans lesquelles on ne peut faire de petites fautes, ny mesmes le plus

ſouuent faillir vne ſeconde fois. C'eſt eſtre timide comme il faut en vne conduite que la charité & la conſcience doiuent reigler, de reſiſter auec courage à ceux qui abandonnent au hazard de ces dangereux remedes auec leur reputation la vie de leurs malades. Barclay dépeint bien à mon aduis le genie de tels aduanturiers Medecins au chapitre vnzieſme de ce liure qu'il nous a donné du tableau des eſprits, & pource que ce qu'il dit vient fort à propos de noſtre entretien, ie vous le reciteray tout au long & rendray fidellement : voicy donc comme il parle. Æſculape[t] pere d'Apollon, ny les Muſes conjoinctement auec luy, n'excuſeront aſſez ces Medecins ; ie dis ceux-là qui courent ſi viſte pour acquerir des biens & de la reputation, & qui n'eſtans portez de la ſainctete de leur profeſſion, ny touchez des ſentimens d'vne fragilité commune, ne ſont pas aſſez ſatisfaits de voir ſouffrir leurs malades: mais les tiennent d'abondant comme des victimes pour eſtre immolées à leur reputation, & ce par vn attentat d'autant plus frequent qu'il eſt impuny. Ils mettent en vſage des remedes ſuſpects & qu'ils ne connoiſſent pas aux deſpens de ceux qu'ils entreprennent de guerir. Les maximes de l'art ne leur ſuffiſent, ny les enſeignemens de leurs anciens :

[t] At Medicos non pater Æſculapij Apollo, non ſatis cũ Apolline Muſæ excuſent ; illos dico qui ad opes & famam præcipites, non officij ſanctitate, aut ſociæ mortalitatis generiſque affectu ſatis ægris placantur ; ſed eos veluti deſtinatas ſuæ gloriæ victimas habent, ſecuro ſcelere, id-

ains au contraire ils se portent pour accusateurs de toute l'antiquité, & si on les vouloit croire ils se diroient volontiers autheurs d'vne nouuelle medecine. Si par ces moyens le sort vient à fauoriser leur temerité, & que le remede qu'ils donnent à vie ou à mort ait profité (car ils ne sçauent lequel des deux attendre) ou par hazard, ou dans l'occasion du mal qui tiroit à la fin, ou pour la force & vigueur du malade : le bruit court aussi-tost de leur diuine & certaine connoissance; si bien que plusieurs payeront de leur mal'heur la santé d'vn seul : tels Medecins s'enhardissans ainsi à pecher auec l'applaudissement mesme de ceux qui meurent. Mais cette mal'heureuse hardiesse ne vient pas de ce bon naturel, qui porte aucunefois auec asseurance ceux qui sont temeraires ou courageux, à faire des actions violentes & turbulentes : car c'est hardiesse ou courage de ne s'estonner pas de son propre danger; mais il est de l'humanité de craindre pour celuy d'autruy.

eoque frequenti. Inexperta, & suspecta remedia illorum quos curant periculo vsurpant; non contenti suę artis documentis, non præceptis antiquorũ; sed vetustatis accusatores, & si illis crederetur nouæ arti suum nomẽ daturi. Si hoc modo temeritatem fortuna adiuuerit; & remedium ab illis, in mortem, aut valetudinem (nam & vtrum sit ipsi nesciunt) propinatũ, vel forte, vel concedente iam morbo, vel ægrotãtis robore profuerit, statim fama velut certæ & diuinæ scientiæ in vulgus emanabit, & hanc vnius, sanitatem plurimi sua pernicie luent; his medicis iam audacius & cum pereuntium plausu peccantibus. Sed tristis istius audaciæ non ab illa indole origo est, quæ erectos homines, & siue temerarios, siue fortes, ad acrem & interdum turbulentum impetum agit. Quippe audacia est aut fortitudo, in suo periculo non terreri; in alieno timere, humanitas.

IATR. Barclay connoissoit bien, Orthodoxe, le genie de tels Medecins de son temps. C'est

le mesme qui conduit à present la pluspart de ceux qui fauorisent l'vsage de l'antimoine: ils n'ont pas oublié ces vieilles maximes, & vous en verrez plusieurs montez à tel point d'ignorance & d'impudence, qu'ils oserōt dire qu'Hippocrate & Galien n'ont iamais sceu practiquer la medecine: & que maintenant s'ils reuenoient au monde ils quitteroient leur methode pour prendre la loy d'eux. Aussi n'espargnent-ils pas ceux qui les suiuent, & font conscience d'abandonner les loix de la bonne & ancienne medecine, pour se laisser conduire au hazard & à la fortune. Leurs artifices ne tendent qu'à les decrediter, & faire passer en l'opinion des ignorans & plus credules pour vne cabales d'asnes.

ORTH. C'est de la sorte, Iatrophile, que Thessale & ses sectateurs, superbes & ignorans comme luy, traictoient à Rome nostre Galien & les autres bons Medecins: ne pouuans trouuer de raisons pour condamner leur doctrine & ancienne practique, ils employoient les iniures & les calomnies. Mais reuenons ie vous prie à ces nouueaux Docteurs à la mode, & voyons comme ils s'entendent: quelques-vns d'entr'eux veulent qu'on donne l'antimoine dés le troisiesme iour des fiebvres continuës, & blasment les plus retenus qui n'osent s'en seruir

qu'aux extremitez, les faisans par leurs discours coupables de la mort des malades, pour auoir trop differé l'vsage de ce diuin remede. Les autres se defendent au contraire, & les accusent d'auoir violé les loix de la bonne medecine pour suiure sans raison le caprice de quelque heureuse temerité, en le donnant si tost : ainsi les malades perissent entre leurs mains pour l'auoir pris tard ou de bonne heure. Considerez ie vous prie par ces iustes & veritables reproches le peu d'asseurance qu'il y a de se fier à leur conduite.

PHIL. Quelque mauuais succez qu'il arriue, Orthodoxe, ils en deschargent tousiours l'antimoine, qu'ils disent lors estre aussi peu mal-faisant que nos purgatifs les plus benins, & qu'il purge de mesme façon par la proprieté de toute sa substance.

IATR. La curiosité, Philalethe, me porta auant-hier de lire vn petit liure nouuellement esclos, qui porte pour tiltre specieux *la science du plomb sacré des sages ;* où ie remarquay que son autheur auoit apres Martin Ruland aduancé cette proposition : disant à son Philiatre que l'antimoine purge la bile ærugineuse, verdastre, obscure, bleuastre, isatide, & autres semblables à la façon des autres purgatifs par proprieté de substance.

Phil. Puisque vous auez eu l'aduantage de l'auoir leu des premiers, Iatrophile, c'est bien la raison que vous nous en faisiez part, pour moy ie vous prierois volontiers, sous le bon plaisir d'Orthodoxe de nous en donner le sommaire : il vous sera bien aisé de nous contenter, vous en auez encore la memoire toute fraische ; aussi bien ay-ie appris qu'on l'a fait courir depuis peu pour donner plus de vogue à l'antimoine.

Orth. Vous dites bien, Philalethe, peut-estre que cet autheur, comme les sciences & les arts se perfectionnent tous les iours, aura par son estude & trauail heureusement descouuert quelque chose de meilleur en faueur de l'antimoine ; dont ie seray bien-aise de faire mon profit.

Iatr. Vous serez, si ie ne me trompe, Orthodoxe, frustré de vostre attente, & vous blasmerez ma curiosité pour auoir perdu de bonnes heures à lire vn si chetif ouurage : toutesfois puis que vous le souhaittez ie vous feray l'abregé de ce qu'il contient. Il promet dés l'entrée de satisfaire à son Philiatre, qu'il introduit tout curieux de la connoissance des mineraux, & entre-autres de celle du plomb sacré des sages ; & souhaittant de sçauoir les causes de son meslange, la maniere d'en tirer le mercure, le sel & le

foulphre, neantmoins en parcourant fon petit liure i'ay trouué qu'il s'eftoit efgaré, & oublié de ces belles promeffes, en fe contentant de dire que l'antimoine eft compofé de quatre elemens, qu'il contient quelque foulphre impur fans fpecifier fa nature, ny parler de fon mercure, & de fon fel : il ne dit mefme rien des vertus de fon foulphre rouge & incombuftible, dont les plus fçauans Chymiftes font le plus de cas.

PHIL. Il a eu raifon, Iatrophile, de ne fe pas embarquer plus auant en la diffection de l'antimoine; il ny euft pas trouué fon compte. Pouuoit-il parler de fon mercure & ne pas dire qu'il eft contenu en fon regule, & qu'il luy donne cette qualité veneneufe que nous y auons remarquée : laquelle au rapport de Iofeph Duchefne efgale en malice le venin du chien enragé. Ne fçait-il pas bien diffimuler en debitant vne fi mauuaife drogue, & traictant fi legerement du foulphre impur de l'antimoine, fans defcouurir à fon Philiatre la nature de fon impureté, & luy ofer dire qu'elle eft arfenicale, de peur de trahir fon deffein & d'eftre obligé de condamner de poifon vn remede diuin, qu'il fait aualer fi heureufement à fes malades.

IATR. Vous l'excuferez tant qu'il vous plaira, Philalethe, & direz qu'il n'eftoit pas payé ny

appliqué à la question pour confesser la verité du poison de l'antimoine : qu'il seroit de mauuaise grace à vn Aduocat de publier les deffauts de sa partie. Ie ne sçaurois toutesfois luy pardonner qu'ayant entrepris son panegyrique, il ait dit si peu de chose du soulphre incombustible que les Chymistes y rencontrent, & nomment rougeur interne; auquel presque seul appartiennent les eloges qu'ils donnent à l'antimoine. Ne deuoit-il pas monstrer le moyen de l'en separer, & faire le denombrement des maladies ausquelles il le iugeoit propre, luy prescrire sa doze, & n'oublier le temps de le mettre en vsage. La qualité qu'il prend l'obligeoit pareillement à luy monstrer la façon de tirer le mercure de son regule, & l'artifice que la Chymie employe pour corriger sa malice, & le rendre vn remede si salutaire & bien-faisant.

PHIL. Vous luy en demandez trop, Iatrophile, il eust fallu vn maistre des plus entendus & versez aux preparations chymiques pour satisfaire à toutes ces choses.

IATR. Ie vous aduouë, Philalethe, qu'il a bien sceu mesurer sa portée, & se desgager prudemment des demandes que son escholier luy eust pû faire : auquel toutesfois, pour ne faire paroistre entierement son foible, il monstre

l'escorce des choses; s'arrestant en premier lieu à reformer le nom de Chymie, & par le seul change d'vne lettre luy trouuer vne tres-noble, tres-sçauante, ancienne, & veritable origine. C'est ainsi que desormais ne l'appellant plus que Chemie il pretend emprunter les tiltres de sa noblesse des Egyptiens, & en iustifier les preuues en ce que les Grecs ayant tiré cette science des Egyptiens aussi bien que leurs characteres, ont nommé l'Egypte *χημὶ* & *χημίαν* par vn *η* & non pas par vn iota, ny par vn ypsilon; & par ainsi que Chemie ou Alchemie vaut autant à dire que la science d'Egypte.

ORTH. Ie ne puis plus long-temps garder le silence, Iatrophile, il faut que ie vous interrompe & vous fasse entendre la verité qu'il vous desguise, en mandiant ainsi ce faux tiltre de noblesse d'vne fauorable rencontre de semblables lettres. S'il auoit leu Plutarque au liure de l'Isis & Osiris, il auroit appris que les Prestres Egyptiens appelloient la prunelle de nos yeux *χημία*, & qu'ils [u] auoient par rapport à sa couleur noire & obscure donné le mesme nom à quelque canton de l'Egypte, pour vne pareille couleur de sa terre. Cette inuention est trop grossiere & ridicule pour venir de la boutique d'vn des illustres de ce temps, elle pourroit à peine estre receuë

[u] *ἔπ τὴν αἴγυπτον ἐν τοῖς μάλιστα μελάγγειον οὖσαν ὥσπερ τὸ μέλαν τοῦ ὀφθαλμοῦ χημία καλοῦσι.*

des moins sçauans, & plus faciles à estre persuadez que la Chemie ou Alchemie est la science d'Egypte. Si ce que nous auons rapporté d'Eustathius sur l'Homere fust venu à la connoissance de ce royal Professeur, il ne l'auroit pas oublié pour annoblir son antimoine, en disant que le mot σίμμι n'est pas Grec, aïns de la langue des Egyptiens. Mais quoy, sa cause à mon iugement n'en seroit pas meilleure, s'il ny adioustoit d'autres authoritez tirées de l'antiquité, par lesquelles il nous parust que les anciens Egyptiens & les Grecs apres eux ont ietté les premiers fondemens de la Chymie, & eu connoissance de ses operations.

PHIL. Puis que les Prestres d'Egypte ont appellé quelque partie d'icelle χημία, a cause de sa terre noire; pourquoy, Orthodoxe, enuiez vous ce nom à la Chymie. Quoy, ne sera-il pas permis à ce sçauant maistre de l'appeller d'oresnauant Chemie, comme qui diroit science noire, puis que ceux qui y trauaillent retiennent encore la teinture des charbons.

ORTH. Ie ne puis vous pardonner cette raillerie, Philalethe, vous la voulez tourner au desaduantage d'vne trop belle connoissance, que les diuerses operations du feu exercées sur les corps mixtes ont fait paroistre en nos iours.

C'est par elle que nous approchons de plus prés la nature des choses sensibles, & que nous descouurons vne partie des secrets de leur premier meslange. En vn mot elle fait vne des plus vtiles partie de la Pharmacie, qu'elle a enrichy de plusieurs belles & necessaires preparations de remedes : Et certes ceux qui pour l'annoblir se sont estudiez de prendre son origine de plus haut, luy font grand tort en nous desrobant cette gloire. C'est estre aussi trop iniuste que de la mespriser pour sa nouueauté, autrement il nous faudra mettre au rabais l'Imprimerie, l'inuention du papier, des armes à feu, de la boussole, des lunettes d'approche, & condamner le sené, la rhubarbe, & la casse, pour n'auoir esté mis en vsage par Hippocrate & Galien. Ie vous prie donc poursuiuez Iatrophile.

IATR. Il dit en suite à son Philiatre que les sept metaux sont autant de diuinitez, entre lesquelles l'antimoine paroist comme fils naturel de Saturne, & passionnement aymé de Venus. Il remarque apres que les artisans l'employent dans leurs trauaux & ouurages, qu'il se joint à tous les metaux par le moyen de son soulphre incombustible, purifiât vne partie de leur soulphre impur & combustible ; que ce soulphre exalte la Lune en sa perfection, graduë le Soleil

de

de luſtre & de karat, qu'on en peut tirer l'or potable, & le ſang de l'or. Il pourſuit l'alliance qu'il a auec les autres metaux, les noms & qualitez que les Chymiſtes luy donnent, & les caracteres dont ils blaſonnent cet excellent mineral, qui peut auſſi ſeruir de teinture & de coloris aux cryſtaux & pierres precieuſes.

PHIL. Les plus iudicieux, Iatrophile, qui ſçauent fort bien le peu d'aſſeurance qu'il y a en tels eſcriuains ne prendront pas ſon dire pour des veritez : i'entends meſmes quelques artiſans qui l'accuſent de fauſſeté. Mais quoy, ces belles loüanges n'eſtoient-elles pas fort propres à ſon ſujet, & toutes ces connoiſſances capables de rendre ſon Philiatre vn ſçauant Medecin.

IATR. Mocquez vous ſi vous voulez, Philalethe, nous ne ſçaurions iamais trop ſçauoir, ces connoiſſances, pour n'eſtre neceſſaires à noſtre profeſſion, ſont toutesfois gentilles & curieuſes : ce n'eſt pas neantmoins que ie les veuille approuuer s'il ne nous donne vn meilleur garand. Il dit apres que les dames s'en embelliſſoient autresfois le viſage, & les yeux aux maladies deſquels il remedie par vne vertu ſinguliere : & afin qu'on ſceuſt que Galien auoit reconnu les vertus de l'antimoine, il d'eſcrit ſeulement vingt-trois collyres compoſez d'antimoine, dont il

dit qu'il s'est seruy, & les Medecins de son temps. I'en ay remarqué quelques-vns de consequence, entr'autres le collyre nommé Θεοδότιον φλακιανὸν ἁρποκράτιον, propre selon l'obseruation de Galien à guerir les inflammations & douleurs des yeux, & ce sans l'vsage de la saignée; ce qu'il escrit en gros characteres pour le mieux faire voir. Il en met vn autre appellé σκυλάκιον, à cause de la douceur de l'antimoine souueraine aux parties malades: puis le nommé φάιον, à raison de l'antimoine qui rend la clarté aux yeux. Et pour prouuer plus à plain son innocence, & la vertu singuliere qu'il a de rabattre la malice des autres remedes, il met en veuë le collyre μαλαβάθρινον qui est mordicant, comme il dit, s'il n'est meslé d'vn autre nommé παγχρηστὸν, pource que l'antimoine qui est le porteur de l'adoucissement y entre en moindre doze; les autres metaux qui y sont employez au double communiquants l'acrimonie aux yeux: & pour ce sujet il remarque que Galien veut que le collyre malabathrin soit bon pour le commencement des indispositions des yeux; & pour la fin qu'on y adiouste parties esgales de son pancreste, dans lequel l'antimoine entre au double des autres metaux. Pour ce qui est des autres collyres dont il a farcy & remply seize pages de son petit liure

ie les passe sous silence : ils ne marquent rien de consequence.

Phil. Cet autheur estoit de grand loisir, Iatrophile, & à mon aduis bien empesché de sa contenance, que de perdre tant de temps & de papier à transcrire ces collyres ; que nous lisons presque de suite dans Galien au quatriéme liure de la composition des medicamens simples selon les parties chapitre sixiesme : il se pouuoit exempter de cette peine, vû que personne ne luy conteste l'vsage exterieur de l'antimoine reconnu de toute l'antiquité. Et certes elle eust esté bien mieux employée pour le party qu'il embrasse, s'il en eust tiré des tesmoignages authentiques qui nous fissent foy de la vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine, & du secret de ses preparations. C'estoit la le seul point qu'il auoit à decider, & le deuoir de sa profession l'obligeoit d'en instruire pleinement son Philiatre.

Orth. Vous luy demandez l'impossible, Philalethe, comment voudriez-vous qu'il vous fournit de vieilles preuues pour vne inuention toute nouuelle? Ne sçauez vous pas que ie vous disois tantost, que cette vertu purgatiue & vomitiue de l'antimoine, & tous les nouueaux miracles de sa preparation, auoient esté cachez à

nos peres ; qu'il nous en donne vn seul tesmoignage nous nous contenterons. Mais dans cette attente, laissant à part ses fables, ie ne sçaurois dissimuler les impostures & extrauagances qu'il commet, en estallant ses collyres. Voyez ie vous prie auec quel front il impose à Galien d'auoir obserué le collyre Θεοδότιον Φλακιαιὸν ἀρποκρέτιον, pour estre vn remede singulier aux inflammations & douleurs des yeux, sans aucun besoin de la saignée. Les moins versez en la lecture de Galien n'ignorent pas qu'en ces liures de la composition des medicamens selon les parties, il a compilé & fait extraict des remedes practiquez par les anciens Medecins, ou les plus celebres de son temps, de quelque secte qu'ils fussent : c'est pourquoy vous trouuerrez que les empyriques, methodiques, dogmatiques & autres y ont eu part; Galien mesme s'est monstré fidelle iusques à ce point que d'y apposer leurs inscriptions & vertus qu'ils leurs donnoient. Si bien que vous y obseruerez les remedes composez ou citez par Andromachus, Asclepiades, Archigenes, Erasistrate, Sorane, Criton, Apollonius, Lampon, Heraclite, & autres auec leurs etiquettes. Mais quoy, pour decrediter la saignée & esleuer l'antimoine au dessus, il a malicieusement fait couler pour le propre texte de Galien, le tiltre &

eloge que luy donne l'autheur de ce collyre cité en cet endroit, non par Galien comme il se mesprend, ains par Asclepiade au [x] liure premier des remedes externes des yeux. Au moins deuoit-il adiouster le iugement que fait en suite Galien de ce collyre, lequel blasme assez clairement la mauuaise practique de son autheur Hemophobe. Ce [y] collyre, dit-il, excite la tumeur des paupieres.

[x] Θεοδότιον Φλακιανὸν Αρποκράτιον ἐπιγραφόμενοι πρὸς τὰς μεγίστας ἐπιφορὰς, καὶ περὶ ὀδυνίας ἀπαλλάττει χωρὶς φλεβοτομίας.

IATR. Vous ne sçauez pas toute sa fourbe, Orthodoxe, & le peu de foy qu'il garde en ses escrits, adioustant de son creu à ce iugement de Galien pour diminuer le mauuais effet de ce collyre, qu'il causoit aux paupieres vne tumeur apres en auoir enleué les douleurs.

[y] τὸ κολλύριον οἰδηματώδες τοῖς βλεφάροις ἐπιφέρει.

ORTH. L'infidelité d'vn si mauuais truchement meriteroit bien quelque peine, Iatrophile, mais pour ce qui est des deux autres collyres que vous notez en suite, l'interpretation de leur nom, qu'il tire au seul aduantage de l'antimoine, le fera seulement monstrer au doigt pour vn Professeur ridicule & ignorant; qui n'a sceu comprendre que ces anciens Empiriques recherchoient des noms specieux, pour donner plus de creance & de vogue à leurs compositions. C'est ainsi que de l'effet pretendu ils ont appellé le premier de ces deux σκυλάκιον, à cause

qu'il adoucissoit les parties irritées par la douleur & inflammation : laquelle vertu doit estre attribuée non à l'antimoine qui ne seruoit presque qu'à luy donner corps, (c'est pourquoy il est mis à la fin que [z] sa consistence est plus espaisse) mais à l'acacia, au lycium, au saffran & à l'opium qui y entrent : de mesme le second a esté nommé par excellence φάιον de son inuenteur Neapolite, pour sa vertu Oxydercique communiquée par le nard celtique, l'aloës, la myrrhe, la cadmie & le cuiure bruslé ; bien que ie ne veuille nier que l'antimoine pour sa faculté cathæretique ny fust vtile. L'induction qu'il prend du collyre Malabathrin pour prouuer la vertu lenitiue de l'antimoine, outre qu'elle est fausse peut seruir à le conuaincre : Il dit que l'acrimonie de ce collyre est emoussée par le meslange du collyre pancreste, pource que l'antimoine en celuy cy est dosé au double des autres metaux, & qu'en celuy là au contraire ceux cy le surpassent au double. La fausseté de son induction paroïst en ce qu'au collyre nommé ἀρτεμώνιον dont la vertu est de consommer les excroissances des tuniques des yeux, les duretez & corps estranges qui s'y forment, mesme d'effacer les cicatrices ; l'antimoine entre au double de ces mineraux. Au reste il s'abuse grandement & fait commettre à

[z] ἡ χρίσις παχυτέρα.

Galien, si son dire estoit veritable, vne lourde faute en pratique : car qu'elle apparence qu'il eust conseillé vn collyre acre & mordicant au temps des douleurs les plus violentes, & lors que la fluxion & l'inflammation est la plus irritée, pour se seruir d'vn remede doux, quand les accidens sont appaisez. Qu'il apprenne premierement que ce collyre n'est pas de Galien, mais de la composition d'Asclepiade d'escrite en son premier liure des remedes externes, qu'il a intitulé Marcellas, & qu'il auoit de contraires sentimens pour son vsage ; se [a] seruant au commancement du collyre malabathrin meslé auec le blanc d'œuf, & sur le declin du mal y adioustant vne portion de son collyre panchreste lequel tant s'en faut qu'il l'estime plus doux que le malabathrin, qu'au contraire il met en suite qu'il a esté d'escrit entre les collyres mordicans : & sans doute c'est ce panchreste de la composition d'Erasistrate, duquel il auoit fait auparauant mention, & loüé l'vsage pour les aspretez des paupieres, les vlceres de la bouche, & les ophtalmies : vous noterez de plus que l'antimoine ny entre pas. Mais à quoy bon nous amuser dauantage à ces collyres, ils ne seruent de rien pour authoriser l'vsage de l'antimoine pris au dedans. Racheuez ie vous prie Iatrophile.

[a] ἡ χρῆσις δὲ οὗ ἐν ἀρχῇ τῆς διαθέσεως, καὶ ἐν παρακμῇ κιρναμένου ἀπὸ μέρους τοῦ λεγομένου παγχρήστου, ἀναγέγραπται δὲ τοῦτο τοῖς δηκτικοῖς κολλυρίοις.

IATR. Apres auoir vsé tous ces collyres à deboucher les yeux de son Philiatre, il declame contre les hommes de ce temps que l'enuie & ignorance ont aueuglé à tel point, que de les porter à blasmer vn remede qu'ils ne connoissent pas, & qui merite loüange. C'est pourquoy il se promet de chasser les tenebres de leur esprit en examinant les parties interieures de ce mineral, & leur faisant voir que ses cendres consomment les chancres, qu'il purge haut & bas, qu'il fait suer, & redoubler la force des parties principales contre la malice des venins; & afin qu'on reconnust l'antimoine comme tel estre d'ancien vsage en medecine, il luy fait prendre le masque du πτερύγωνον d'Hippocrate ; se seruant pour preuue de son dire de ce passage de Galien au liure qu'il a composé de l'explication des mots d'Hippocrate, où il pretend qu'il l'explique de l'antimoine. Mais pource qu'il se doutoit du peu de foy qu'on auroit à ce passage corrompu, il se met à deplorer l'iniure des temps qui nous a rauy les liures dans lesquels il auoit enseigné par ses raisons & experiences, que l'antimoine chasse les biles porracées, verdastres & malignes.

ORTH. Il estoit comme ie croy, Iatrophile, assisté de quelque genie, qui luy a reuelé ce que Galien a escrit dans ses liures qui nous manquent.

quent. Pour ce qui est du πτεράγωνον d'Hippocrate, qu'il persuade à son disciple estre l'antimoine, si l'escholier auoit entendu ce que ie vous en ay dit cy-deuant, il auroit pû faire vne meilleure leçon à son maistre.

IATR. Il est vray, Orthodoxe, que vous auez si solidement respondu à ce passage, que l'ignorance de celuy qui l'employe en la cause de l'antimoine nous paroist dauantage. Toutesfois ne pensez pas qu'il en demeure là, comme si c'estoit encor trop peu de donner à l'antimoine vne vertu purgatiue, il luy en adiouste vne balsamique appuyé de l'authorité du grand Philosophe Basile Valentin; qui reconnoist, dit-il, en son char triomphal de l'antimoine ce mineral pour bien faisant aux parties nobles, le nommant pour ce sujet *Balsamum vitæ, & medentem mumiam*, le Baulme de la vie, & la mumie qui guerit: & que mesmes apres auoir fait reflexion sur ses diuerses operations, par vn adueu de sa faculté sudorifique, purgatiue, vomitiue, & alexitere: il s'estoit escrié *Verum verum dico non est sub cœlo medicina sublimior.* C'est à dire, ie vous dis en verité qu'il n'y a point sous le Ciel vne medecine plus excellente.

ORTH. Il a mal fait son profit, Iatrophile, des sentimens de cet autheur, lequel n'a iamais

donné vn tel eloge qu'à la partie de l'antimoine qui n'est point veneneuse ; ains entierement separée de ses autres substances malignes qui le cõposent, & nous le font à bon droit apprehender : comme il tesmoigne en la page quarante-quatriesme de son liure dont nous auons desia fait mention. L'antimoine, dit-il, [b] n'est pas vn petit venin, mais tres-grand & tres-pernicieux aux hommes & aux bestes, d'où vient que le vulgaire des Medecins le reiettent comme veneneux, & en interdisent l'vsage aux grands. Les Professeurs mesmes crient dans les Academies à leurs disciples qu'ils se donnent de garde de l'antimoine. Que c'est vn pur venin : laquelle consideration a empesché que iusques à present on ne s'en soit pas seruy, ny fié aux remedes qu'on en tire quoy que tres-excellens. Mais ie vous dis en verité, & prends Dieu le Createur à tesmoin, qu'il ny a point sous le Ciel de medecine plus excellente. Il dit apres qu'il a declaré au commencement de son liure que l'antimoine auant sa preparation est vn veritable venin, qu'il faut separer pour en faire vn remede salutaire. C'est pourquoy ny l'antimoine crud que Paracelse au liure cinquiesme de la nature des choses, dit estre plustost vn venin qu'vn remede, ny le saffran des metaux qui se change aisement en verre

[b] Est itaque antimonium venenũ non leue. Sed præcipuum & altissimũ hominibus & brutis lethiferum, vnde vulgus medicorum & ignara plebecula veræ medicinæ nullam habens cogitationem, antimonij vt pote venenati vsum reiiciunt, & medici magnatibus vt periculosum interdicunt, professoresque in academiis discipulis ad rauiem vsque ogganniunt cauete, cauete antimoniũ, purum putum est venenum His

ou en regule ; tous deux reconnus meſme par les Chymiſtes pour des venins tres-dangereux, ne peuuent paſſer pour medicament alexitere. Par ce moyen il eſt aiſé de voir l'autheur du plomb ſacré condamné par la bouche de Baſile Valentin, ce fameux Philoſophe, ce grand homme qu'il a choiſi pour arbitre de ce differend, & la caution de ſon dire.

opinionibus cõmoti oppidulorũ ciues antimonij vſum prohibent, clamoribus enim his pleriq; hominũ cõmoti fuerũt, vt ad meam vſque ætatem antimonio audientiam facere nemo voluerit, aut eius remediis certo confidere, licet immenſa & indicibilia in eo reperiantur. Verum, verum dico, vera ſunt ſcripta mea, & deum creatorem teſtem inuoco non eſſe ſub cœlo ſublimiorem medicinam, in qua columna capitalis locuples collocari poteſt, quod in antimonio iure fieri & collocari poteſt.

PHIL. Si le ſujet qu'il traicte eſtoit de moindre conſequence en noſtre profeſſion, Orthodoxe, i'excuſerois ſa faute, c'eſt eſtre adroit & aduiſé que de ſupprimer les pieces qui luy pouuoient faire perdre ſa cauſe, & de n'aduancer rien qui luy fiſt preiudice ; autrement il auroit trompé ceux qui l'ont chargé de la plaider. Mais puis qu'il a eu aſſez d'effronterie de faire paroiſtre au iour des fauſſetez ſi preiudiciables, ie ne puis, ſans me rendre ſon complice, que ie ne condamne vn ſi malicieux deſguiſement.

IATR. Il vient apres à la diſſection de l'antimoine, & le diuiſe en ſes parties contenantes & contenuës : celles-là eſtans à ſon iugement plus froides & ſeiches que les autres, toutes leſquelles

sont entr'elles differentes en vertus & marquent des effets tous dissemblables. Bref ces diuerses substances de l'antimoine sont en subsistance dissimilaires, comme sulphureuses, nitreuses, & autres: c'est ainsi qu'il comprend par vn &c. le reste des parties de ce mineral, quoy qu'elles soient de tres-grande consequence, & qu'il fust tres-important de les examiner de plus prés.

ORTH. Ie ne puis croire qu'il l'aye fait par ignorance, Iatrophile, ains plustost pour esquiuer la gehenne que luy eust donné vne entiere & veritable diuision de toutes ses parties; lors qu'il eust fallu venir à vne plus exacte discussion de leurs vertus & proprietez singulieres. C'est pourquoy il n'a pas voulu suiure la methode de ce grand & fameux Chymiste Basile Valentin, qui de vray a escrit le premier comme il nous appert, & le plus pertinemment de tous, des vertus de l'antimoine: de peur d'estre obligé à son exemple de nous aduertir qu'on se donnast de garde de son soulphre impur, & de son mercure, comme d'vn mortel poison.

IATR. Il semble mesme, Orthodoxe, qu'il ait voulu paroistre preuaricateur en sa propre cause, ne disant rien des vertus du sel metallique de l'antimoine, dont Basile Valentin a fait tant d'estat pour vuider la grauelle, & taisant les

grands auantages de son soulphre incombustible, enfin il se tient serré & n'ose tout dire, à l'exemple de ces criminels ausquels on a fait le bec, de peur qu'on ne iugeast ce procez par ses responses & escritures. C'est pourquoy ne vous attendez pas aussi qu'il parle des differentes qualitez & vertus que donnent les diuerses preparations à toutes ces parties de l'antimoine. Il ne fait plus profession que d'empirique, & paure qu'il est de raison il nous renuoye à l'experience, comme au seul iuge des proprietez de l'antimoine; laquelle nous apprendra, ce dit-il, sa vertu vomitiue, purgatiue, sudorifique & alexitere, & ses effets merueilleux, lors qu'il tire par proprieté de substance les biles ærugineuses, bleuastres, isatides, verdastres, obscures, & semblables qui sont de teinture minerale.

PHIL. Il a donc pareillement, Iatrophile, oublié de compter entre ses vertus la proprieté diuretique que les plus diligens Chymistes luy donnent.

IATR. C'eust esté, Philalethe, exceder ce nombre quarré qu'il luy affecte pour le respect duquel il ne reconnoist en ce mineral que quatre proprietez, de mesme qu'il est composé de quatre elemens, afin de le naturaliser par ce nombre & nous le faire passer pour le verita-

ble πιτέγωνον d'Hippocrate. Ainsi sa vertu balsamique ne sera plus sur les rangs.

ORTH. Pour venir, Iatrophile, à ce qu'il soustient que l'antimoine purge par proprieté de substance. L'experience à laquelle il nous renuoye luy donnera le dementy : elle nous fait voir tous les iours qu'il purge indifferemment sans aucun choix ny election, ce qui est pourtant la seule & veritable marque de la proprieté de toute la substãce, qui doit estre par ce moyen determinée à vn seul effet ; ainsi l'aymant attire seulement le fer, l'ambre la paille, & nos purgatifs ordinaires les humeurs qu'ils affectent. On ne sçauroit dire auec verité le mesme de l'antimoine, qui ne peut auoir proprieté de toute sa substance auec toutes sortes d'humeurs qu'il met hors par tant de violence ; vû que les humeurs sont differens les vns des autres en toute l'estenduë de leur nature ; que s'il n'en veut demeurer d'accord, la dissection que nous permettrons aux Chymistes d'en faire, le contraindra d'aduoüer cette verité. C'est pourquoy si nous voulons parler proprement, nous ne dirons pas que l'antimoine purge, mais que par la vertu d'vn esprit blanc, arsenical & mercurial (que nous auons suffisamment prouué estre contenu en l'antimoine preparé de la façon

qu'on le donne à present) il trouble & violente toute la nature, & en la contraignant de mettre hors ce poison, entraisne par ce moyen les serositez teintes de toutes sortes d'humeurs ; lesquelles par leur subtilité suiuent facilement l'effort de la nature ainsi irritée. Ce que Basile Valentin auoit remarqué en la page quarente-huictiéme de son char triomphal où il dit, que [c] tous les mineraux sont veneneux pour raison d'vne essence mercuriale & volatile dont ils abondēt, laquelle est cause de la purgation. Il adiouste (ce qui est tres-important à remarquer) que cette essence mercuriale & volatile, qui purge dans les mineraux, n'attaque point la racine du mal, & qu'il ny a que les seuls remedes fixes capables de s'attacher aux maladies fixes, & les déraciner entierement ; ce que ne peuuent faire tels purgatifs qui ne sont fixes, & qu'on peut iustement comparer à vne rauine ou torrent, qui entraisne ce qu'il rencontre en son chemin & ne touche point la terre ferme. Qu'vn chacun donc sçache qu'il faut separer entierement de l'antimoine son essence veneneuse, auant qu'on le puisse changer en medicament & luy donner le nom de remede : qu'on songe à separer le bon antimoine du mauuais, le fixe du volatil, le remede du venin. C'est ainsi que parle Basile Va-

[c] Antimonium vt & mineralia omnia substantiæ sunt venenosæ propter mercurialis volatilis essentiæ in iis prædominationē, qui spiritus volatilis eiectionis in homine inuentorum causa est, non quod morbi radicem ipse aggrediatur quod fixi est, quia sola remedia fixa morbos fixos perquirunt & expellunt radicitùs, quod purgantibus non fixis non conuenit, quæ ra-

lentin, & fait leçon à ces Medecins d'auiourd'huy qui le donnent fans le preparer auec tant de myfteres.

pinę aut torrenti cõferri poffunt, qui obuia in fuo itinere auffert fed terram firmam non aggreditur. Purgantia fixa præparata non mouent excrementa per feceffum fed oftendunt fe tantum fudoris expulfione aliifque modis. Sciat itaque quilibet venenatam effentiam omnino ab antimonio tollendam antequam in medicinam poffit conuerti, & remedij nomine appellari. Attendatũr itaque ad feparationem antimonij boni à malo, fixi à volatili, remedij à veneno diftinguendi.

IATR. Noftre ieune autheur, Orthodoxe, n'auoit pas pris deffein de rechercher fi auant les parties & vertus interieures de l'antimoine; ce luy eftoit affez d'efcrire pour abufer les plus ignorans, leur faifant accroire qu'il a cet auantage par deffus nos purgatifs qu'il ne peut exciter ny eftre caufe qu'il y ait naufée, rapports, vomiffemens par aucun déboire; au contraire qu'il fortifie l'eftomach & les parties nobles, en chaffant ces biles cy-deuant nommées de l'eftomach & des parties voifines; ce que tout autre medicament que luy ne peut faire, & partant qu'il doit eftre eftimé par deffus tous les autres remedes. Que c'eft vne infuportable medifance de fouftenir le contraire, l'experience iuftifiant fon innocence; vû qu'eftant pris fimplement en decoction pour le boire ordinaire, il n'excite ny vomiffement, ny flux de ventre, ny mefmes aucunes naufées, mais refoult auec vne douceur tres-particuliere, & fond les duretez des parties nourri-

nourricieres; donne à la chaleur naturelle vn secours aduantageux pour fortifier les parties qui ont la puissance d'aider aux autres, & leur communique vne viuante force.

PHIL. C'est ainsi, Iatrophile, que ces charlatans persuadent la bonté de leurs drogues à vne populace ignorante. Il est vray qu'il est insipide, mais il n'est pas moins veneneux pour estre plus traistre. Le napelle le plus present de tous les poisons, le colchic, le dorycnium sont sans goust : ce qu'Orthodoxe nous a sagement descouuert par l'exemple des medicamens septiques. Ie veux que la decoction de l'antimoine crud ne purge ny fasse vomir : cette preuue est trop legere pour tesmoigner son innocence; l'ebullition n'estant pas suffisante de desuelopper les esprits malins renfermez en sa masse terrestre, elle n'en tire qu'vne acidité subtile semblable à celle qu'on extrait du vitriol; qui rend à son dire sa decoction sudorifique & diaphoretique.

IATR. Voyez ie vous prie en suite, Orthodoxe, l'excellent raisonnement qu'il nous donne pour purger l'antimoine de poison. Tout poison, dit-il, est ce qui change toute nostre substance & la corrompt, & ne peut estre en aucune façon changé ny alteré par nostre natu-

re. L'antimoine ne change aucunement nostre substance & ne corrompt aucune des parties du corps, puis que l'on a assez iustifié qu'il les fortifioit tant par sa vertu cachée, que par ses puissances manifestes : d'où vient qu'il n'a aucune antipathie auec les parties du corps de l'homme. Il n'emprunte aucune qualité souueraine de pas vn des elemens simples, ne peut de soy causer la mort à personne, n'ayant aucune qualité phtoromiitique (il eust mieux dit phtoropoiique) ou corrompante, mais plustost alexitere : d'où il infere que ceux qui blasment vn si loüable & si excellent remede n'ont aucune philosophie des metaux & mineraux, & ignorent leurs preparations.

ORTH. S'il auoit pris vne bonne teinture d'vne meilleure philosophie, Iatrophile, au moins auroit-il mieux sceu deffendre la pretenduë innocēce de son antimoine, & trouué quelque moyen pour ne demeurer si court comme il fait en la preuue : quoy est-ce assez le iustifier que le dire sans en donner raison, pour conclure ainsi auec vne imprudence nompareille contre les sentimens des meilleurs Chymistes. C'est à nous à luy reprocher cette ignorance dont il nous accuse, n'ayant sceu iusques à present, tout illuminé qu'il est, & esclairé des belles lumieres

de Basile Valentin, que l'antimoine est vn poison qui corrompt nostre nature. Il est bien vray qu'il contient des parties qui ne sont pas veneneuses, mais vn Philosophe qui fait profession d'enseigner deuoit parler plus ingenuëment & franchement pour la verité; & faire distinction de celles-cy d'auec les veneneuses. S'il me dit, que l'eau en laquelle l'antimoine crud a boüilly n'est point veneneuse, & par consequent que l'antimoine ne l'est pas: Ie luy nieray la consequence en le renuoyant à Basile Valentin son maistre, pour luy apprendre que l'antimoine crud est vn puissant poison. Que s'il a entendu restraindre son dire à l'antimoine preparé, il deuoit specifier sa preparation & monstrer qu'en icelle le feu auoit dissipé, ou du moins fixé & adoucy ses esprits volatils mercuriaux & arsenicaux. Les moindres apprentifs de la chymie sçauent fort bien que les fleurs & le verre d'antimoine sont tres-veneneux, & nous auons pertinemment monstré que le saffran des metaux, qu'il vante tant pour estre vn excellent alexitere, n'a pas moins de venin: Vû qu'il n'est qu'vn déguisement de ce verre, & qu'il contient quantité de regule dans lequel abonde le mercure crud de l'antimoine; la preuue en est fort aisée au creuset. Il ne sert de rien de nous dire que

l'antimoine n'emprunte aucune qualité souueraine des elemens, ce n'est pas pour icelle qu'on le blasme : y a-il aucun corps mixte en la nature dans lequel les elemens soient assemblez auec leurs qualitez entieres ? S'il parloit ainsi en l'eschole de Chymie ie craindrois pour luy qu'on ne le remist sous la ferule ; & quoy, a-il oublié sa qualité de Professeur en cette science, & tant de cours qu'il dit auoir fait pour escrire de la sorte ? Ne deuoit-il pas parler en Chymiste, & donner les vertus de l'antimoine non aux elemens, dont cette nouuelle philosophie se mocque & fait litiere, mais à ses trois principes qui selon ses maximes possedent toutes les vertus des corps mixtes ; les elemens à ce qu'elle veut ne leur communiquant que des qualitez sans vigueur ny puissance.

PHIL. Il sembleroit, Orthodoxe, à l'entendre parler de la sorte qu'il ne sceût encore (comme Tydides dans Homere) à quel party se ranger, laissant dans les mixtes cet ancien droict des qualitez & vertus elementaires, que la Chymie entend & veut estre supprimé. C'est ainsi qu'il nous fait paroistre les restes des meilleurs sentimens qui le pressent, & le font parler à son desauantage ; lors qu'il les pense estouffer par les mauuaises maximes de cette bastarde philoso-

phie marastre de la verité : ne voyez vous pas qu'il l'a tient aux fers de peur qu'elle ne paroisse en public, & qu'il n'ose faire monstre du soulphre arsenical de l'antimoine, crainte de faire esclater sa vertu phtoropoiitique ou corrompante, & luy faire perdre son premier rang entre les medicamens alexiteres; lesquels il croit à fausses enseignes estre tousiours ennemis des venins & amis de nostre nature.

IATR. Permettez, Philalethe, que ie vous donne les derniers traits de son ouurage, nous pourrons vne autrefois faire passer par l'examen d'Orthodoxe cette derniere pensée qui nous choque : bien que, comme vous auez entendu, il n'ait fait voir aucunes raisons ny experiences pour sauuer l'antimoine d'vne condamnation si legitime; il ne laisse de parler ainsi. Toutes ces raisons, dit-il, toutes ces considerations, & les grandes experiences connuës à la plus grande & meilleure partie de l'eschole de Messieurs les Docteurs de Paris, leur ont fait reconnoistre en l'année 1638. que l'antimoine estoit vn bon & excellent remede; en sorte qu'ils luy ont donné place en leur antidotaire, & l'ont mis au rang de leurs electuaires purgatifs, auec les preparations chemiques : ce seroit donc, comme il conclud, vne offense signalée que l'on feroit à Messieurs

de la Faculté de Paris, de les accuser d'auoir mis vn poison dans leur antidotaire; comme ils ont fait sans oublier aucune deuë preparation & choix pour la composition du vin antimonial, du vin emetique, ou alcohol vineux, ou infusion de foye d'antimoine, autrement du saffran des metaux. Ainsi que c'est à tort que l'enuie & calomnie de quelques particuliers a qualifié l'antimoine du nom odieux de poison, de laquelle pernicieuse qualité il se trouue autant esloigné, que ses effets innocens nous prouuent tous les iours sa vertu alexitere, preseruatiue, & defensiue des parties nobles, soit qu'il soit seul, ou joint à ses semblables.

ORTH. Ce docteur est comme ie croy au bout de son rooller, Iatrophile, les raisons luy manquent, il en est aux iniures: les premiers en sçauoir & probité de cette celebre Faculté sont maintenant ces enuieux & calomniateurs de l'antimoine. Si ce ieune homme, qui se fait tout blanc d'Hippocrate, eust conserué autant de respect que luy pour ses Maistres, il n'auroit pas parlé de la sorte; faisant ainsi tout d'vn coup banqueroute à son honneur, à son serment solemnel & public, & à sa propre conscience, pour sacrifier à l'idole Baalim, c'est à dire à la tyrannie de la mode qui court. En quel temps

sommes nous venus, mes amis, ce qu'on tenoit à religion est maintenant vn crime : garder par vn serment inuiolable le testament de nos peres, c'est estre auiourd'huy criminel si on ne suit aueuglement la passion de ceux qui le rompent si à la legere ; & que sous leur simple caution on n'approuue l'vsage de l'antimoine, on passe incontinent pour ignorant, calomniateur & enuieux. I'excuserois ces transports si son procedé estoit accompagné de iustice, ou que par quelque complot tramé à la sourdine on eust fait violence à l'innocence d'vn tel poison : qu'il prenne requeste ciuile contre les Arrests souuerains qui l'ont condáné ; qu'il le purge du decret que nos peres donnerent contre luy auec tant de connoissance de cause ; qu'il iustifie par bonnes raisons du tort & grief qu'on a fait à ses vertus incomparables. Car de s'arrester comme il fait à cet imprimé pour luy donner l'authorité entiere de nostre Faculté, c'est le mal prendre : quoy la datte de l'impression de la Pharmacopée est-ce le decret de la faculté qui a reintegré l'antimoine? qu'il recherche ses registres il ny trouuera aucun decret d'icelle assemblée donné en sa faueur. Ie n'en veux pas dire dauantage, qu'il sçache seulement qu'il a esté aisé de le faire passer à la presse, mais non pas aux suf-

frages d'vne si celebre & sage Compagnie.

PHIL. Vous me consolez par vos discours, Orthodoxe, en purgeant nostre Compagnie du faux bruit de cette approbation. C'est donc à tort que l'autheur du plomb sacré se vante que la plus grande & meilleure partie de Messieurs les Medecins de Paris ont à present embrassé son party. Si on fait la reueuë il y trouuerra bien du mesconte : ce n'est pas que ie veuille dire qu'il fust tout seul de cette classe, il pourroit s'asseurer de quelques autres; & s'il veut y adiouster tous ces coureurs estrangers & empiriques, il fera grossir ce nombre & paroistre beaucoup au delà de ceux qui se tiennent fermes dans le meilleur chemin. Mais il sçaura qu'és choses d'vne telle consequence les suffrages se pesent & ne se comptent pas. Ie sçay bien qu'il y auoit à Rome plus de Thessales, d'Erasistrates, d'Asclepiades, d'Archigenes, & d'Hæmophobes que de Galiens ; & on peut dire maintenant le mesme de Paris : voudroit-il pour cela condamner la doctrine de ceux-cy pour approuuer l'autre. Ce desordre marque assez le deffaut de la pluspart des hommes qui courent apres les nouueautez, & sans deliberer dauantage se monstrent d'abord fauorables aux opinions les plus estranges. Sans dire le pourquoy les vns se laissent gaigner

par

par le temps & les habitudes eſtrangeres, les autres ſe portent par le ſeul intereſt de leur fortune, & luy ayans fait hommage de leurs volontez ſe mettent au collier & ſuiuent celuy qui les meine. Les plus foibles ſe laiſſeront gaigner & emporter à vne mauuaiſe couſtume, ils ne vont pas ains pluſtoſt ſont portez à la façon de ceux qui nagent, & ſuiuent le coulant d'vne riuiere: Seneque a bien remarqué cette foibleſſe. Nous ne [d] nous reglons point, dit-il, par la raiſon, ains ſommes le plus ſouuent emportez de la couſtume: nous eſtimons le plus honneſte ce qui eſt le plus en vſage, & quand l'erreur s'eſt rendu public il tient place chez nous de choſe iuſte & raiſonnable, pour lors il eſt bien difficile de le condamner. L'abus ayant paſſé pour loy dans les eſprits preoccupez de la ſorte.

[d] Ratione non componimur, ſed conſuetudine adducimur: honeſtius putamus quod frequentius: recti apud nos locum tenet error vbi publicus factus.

IATR. Sans cette preoccupation, Philalethe, il ne ſeroit pas difficile de les detromper, & bien qu'ils ne fuſſent verſez en noſtre profeſſion, la bonté d'vn ſens commun & iugement naturel leur deſilleroit les yeux, & feroit enfin gouſter & connoiſtre ces veritez dont nous nous entretenons. Ie voudrois au reſte que cet autheur ſublime nous euſt fait part des raiſons, qu'il dit auoir meu cette ſçauante Compagnie à ordonner qu'on calcinaſt l'antimoine auec le

salpestre, pour subtiliser sa substance grossiere & terrestre, & en tirer plus facilement la vertu vomitiue & purgatiue.

ORTH. Est-ce là cette deuë preparation comme il dit, Iatrophile, à laquelle on n'a rien oublié: il se deuoit faire instruire par Basile Valentin qui a le premier comme il nous paroist donné cette preparation. Voila comme il parle en la page cent dixiesme, apres que l'antimoine aura esté calciné en cette maniere il se conuertit en verre rouge & transparent, mais il n'en demeure pas là comme fait cet autheur auec son antidotaire, ne trouuant pas d'asseurance en vne telle infusion, ains il veut qu'on le puluerise pour en tirer la teinture auec le vinaigre distillé de l'antimoine mesme; lequel vinaigre n'est autre que l'esprit acide de ce mineral: & certes par cette si exacte & recherchée façon de preparer l'antimoine, il luy faisoit perdre beaucoup de ses esprits volatils & veneneux. Il poursuit & exhale le vinaigre dont il reste vne poudre de laquelle il tire la teinture auec l'esprit de vin bien rectifié, & vous aurez ainsi, dit-il, vn extraict tres-rouge & doux fort vtile en la medecine; c'est le tres-pur soulphre de l'antimoine: cette preparation a cela de particulier de ne tirer du verre que la teinture rouge, laissant sa partie veneneu-

se renfermée en la masse terrestre. Celuy donc qui a le premier employé le saffran des metaux pour faire le vin emetique dont on vse maintenant, a ignoré & abusé de l'intention de Basile Valentin; lequel a introduit en la Chymie cette calcination d'antimoine, tant pour ouurir le corps compacte & serré de ce mineral, que pour dissiper son soulphre impur & ses esprits arsenicaux les plus volatils, qui le rendent vn tres-mortel poison lors qu'ils sont desueloppez de leurs parties terrestres. S'il nous pense faire croire que le salpestre esleue la vertu vomitiue & purgatiue de l'antimoine, il s'abuse grandement, le feu fait cet effet; ceux-là le sçauent fort bien qui le conuertissent tous les iours en verre, & en apprestent vn tres-violent vomitif; apres auoir par ce moyen deschaisné les esprits blancs & arsenicaux de ce mineral. Que le salpestre attenuë & subtilise les humeurs grossieres, il n'a besoin de caution, on l'accorde, en luy niant toutesfois que le saffran des metaux retienne cette vertu du salpestre: il ne sçait pas qu'on laue par trois fois l'antimoine ainsi preparé, pour l'adoucir & luy oster entierement la saleure que le salpestre y auroit pû laisser.

PHIL. Vous le pressez de bien prés, Orthodoxe, si vous continuez de la sorte ce liuret

enfin ne nous paroistra qu'vne rhapsodie mal cousuë de passages aussi mal à propos deschiffrez qu'entendus, & de propositions toutes, ou la pluspart, ridicules, fausses & erronées en l'vne & l'autre philosophie & medecine.

IATR. Passons ie vous prie, Philalethe, ce recit commence à me desplaire autant qu'à vous. Il tasche en outre d'excuser le poison de ces esprits volatils & arsenicaux de l'antimoine restez dans le vin emetique, en soustenant que le medicament purgatif composé de parties volatiles & subtiles, purge auec moins de peine & plus de douceur que celuy qui est remply de parties grossieres & heterogenées, & que le soulphre impur de l'antimoine estant dissipé par la detonation, sa vertu purgatiue se rencontre plus pure & plus douce : laquelle detonation esleue ce qu'il a d'alexitere, & le rend plus propre à fortifier les parties nobles, & chasser les humeurs malignes ou corruptions interieures ; à raison du nitre qui attenuë & desopile les humeurs grossieres & gluantes.

ORTH. Il y a en ce texte trois propositions, Iatrophile, la premiere est que le medicament purge auec moins de peine & plus de douceur quand il possede des parties volatiles & subtiles. Mais la raison & l'vsage la condamnent de faus-

ſeté; l'vne & l'autre nous apprend, que la facilité ou difficulté de la purgation ne depend pas ſeulement des parties groſſieres & ſubtiles, mais auſſi de la condition des humeurs qui ſe vuident, & de la qualité des medicamens. Y a-il rien de plus ſpiriruel que la centieſme partie d'vn grain d'eſprit antimonial, renfermé en quatre ou cinq grains de ſes fleurs, & neantmoins oſeroit-il nier qu'il purge auec des violences nompareilles: la caſſe & la rhubarbe purgent fort doucement & ſans violence, bien que leur ſubſtance ſoit des plus groſſieres & terreſtres. Sa ſeconde propoſition eſt que la detonation ayant diſſipé le ſoulphre impur de l'antimoine, ſa vertu purgatiue deuient plus douce, quoy qu'elle eſleue en meſme temps au plus haut point ſa qualité alexitere. Pour le premier chef il faut qu'il apprenne que cette detonation diſſipe ſeulement les eſprits arſenicaux & mercuriaux les plus volatils, & qu'il en demeure encore aſſez pour faire d'eſtranges rauages; & ce principalement lors qu'ils iufuſent ce ſaffran des metaux dans le vin d'Eſpagne, lequel pour la force de ſa chaleur & de ſa ſubſtance ſpirituelle attire & retient beaucoup plus de ces eſprits que noſtre vin ordinaire. Et pour ce les plus aduiſez Chymiſtes, qui ont voulu autrefois hazarder ce

remede, ne l'ont iamais infuſé que dans le vin ordinaire: & auoient de couſtume de ietter la premiere & ſeconde infuſion comme trop violente, & ſe ſeruir ſeulement de la troiſieſme: ainſi que i'ay deſia rapporté de Reuſnere en ſon exercitation ſeptieſme du ſcorbut. Pour le ſecond chef c'eſt paroiſtre bien ignorant des preparations chymiques de dire que la detonation eſleue la vertu alexitere de l'antimoine, le ſalpeſtre employé à cette detonation ne reſte plus, comme nous auons monſtré, en ce ſaffran des metaux: au contraire vne telle preparation confond dauantage auec la terre metallique le ſoulphre pur & incombuſtible, dans lequel ſeul eſt reſeruée, au dire des plus ſçauans Chymiſtes, cette vertu alexitere. N'eſt-il pas donc bien eſloigné de ſes pretenſions, & de la perfection qu'il ſe promet ainſi donner à cette noble & ſublime qualité alexitere.

PHIL. Vous deſcouurez trop clairement ſon impoſture, Orthodoxe, s'il peut y auoir en l'antimoine quelque partie profitable, & meſmes s'il veut alexitere; c'eſt principalement ce ſoulphre pur & incombuſtible qui paroiſt en la teinture rouge, ainſi que dit Paracelſe apres Baſile Valentin: & il eſt pour conſtant qu'on ne la peut extraire de l'antimoine par l'infuſion du

ſaffran des metaux, & qu'il y faut proceder en la façon que vous auez remarqué de Baſile Valentin ; ſi mieux on n'ayme la ſublimation de Paracelſe, par laquelle il enſeigne à ſeparer les parties volatiles de l'antimoine de ſa terre metallique : c'eſt de la ſorte qu'on doit l'entendre, quand il dit prenez l'antimoine reduit en poudre tres-ſubtile & le reuerberez l'eſpace d'vn mois. Chacun ſçait que la ſublimation eſt le mortier & pilon des Chymiſtes, pour reduire en poudre plus ſubtile les corps mixtes ; ainſi que l'a noté Reuſnere en l'exercitation cy-deſſus mentionnée. L'antimoine ſublimé en cette maniere nous donne trois ſortes de fleurs, les premieres & plus eſleuées ſont blanches, les ſecondes iaunaſtres, & les troiſieſmes rouges : il veut qu'on les meſle enſemble pour les reuerberer l'eſpace d'vn mois, c'eſt à dire de quarante iours qui font le mois des Chymiſtes. Par tout cet artifice l'antimoine, apres auoir pris diuerſes couleurs, deuient enfin violet, duquel en dernier lieu on extrait la teinture auec l'eſprit de vin : de laquelle teinture Baſile Valentin & Paracelſe diſent s'eſtre ſeruis heureuſement en diuerſes maladies, & pour ce ils luy ont donné en propre cette merueilleuſe vertu alexitere. Si noſtre autheur euſt ainſi parlé de ſon antimoine nous n'au-

rions pas eu tant de ſujet de le blaſmer : il n'auroit failly qu'apres ſes Maiſtres ; & en cas de vexation il les euſt pû prendre à garand. Mais ie ne ſçaurois ſans me rendre ſon complice excuſer vne ignorance ſi criminelle & preiudiciable au public ; quand il attribuë au poiſon reconnu de l'antimoine crud ou changé en ſaffran des metaux, contre le ſentiment de ſes Maiſtres, cette ſublime vertu alexitere.

IATR. Il n'eſt pas mieux traicté de Vous que d'Orthodoxe, Philalethe, vous ne pouuiez plus pertinemment ruiner cet excellent raiſonnement qui le fait ainſi conclure. Puis que l'antimoine oſte les poiſons de l'eſtomach, purge, deſopile, defend les parties nobles, fond les abſcez cachez quand il eſt donné ſeul, il eſt impoſſible qu'eſtant preparé auec le ſalpeſtre il ne deuienne vn puiſſant alexitere propre à conſeruer la chaleur naturelle, tirer les biles craſſes & eſpaiſſes, leſquelles par leur fermentation rempliſſent la teſte, & cauſent des obſtructions pareilles à celle qu'Hippocrate dit deuoir eſtre enleuées par ſon tetragonon : & partant l'antimoine ſera ce tetragonon, cette mumie curatiue, cette tres-haute & ſublime medecine qui communique au vin ſa puiſſance. Enfin eſtant rauy en extaſe il s'eſcrie, excellent tetragonon, *medicina*

cina sublimior, puis qu'elle purge l'or & le purifie, qu'elle oste les corruptions & gangrenes metalliques, rend à l'homme par ses diuerses preparations tant de soulagemens particuliers, elixir d'antimoine propre à prolonger les iours.

PHIL. Cette exclamation, Iatrophile, seroit pardonnable à vn charlatan monté sur le theatre pour vanter les vertus admirables de son baulme; pense-il nous amuser auec le commun & la debiter pour des raisons tant necessaires à sa mauuaise cause.

IATR. Et quoy, Philalethe, enuiez vous à vn si grand Orateur qui se voit au bout de sa carriere, & croit auoir gain de cause, vne peroraison si à propos pour persuader à son Philiatre les miracle de l'antimoine. C'est assez antimonier, poursuit-il, & esclaircir ces difficultez; n'auez-vous pas l'anatomie de ce mineral? vous reste-il encore quelque difficulté à leuer : vous pouuez voir dans les particuliers trauaux de nostre cours chymique, qu'il se trouue vne essence antimoniale qui rend la perfection aux metaux & la santé aux hommes, & par ces eslans il l'exhorte à conclure que *non est sub cœlo medicina sublimior*, qu'il ny a point sous le Ciel vne medecine plus releuée, tant pour les hommes que les metaux.

Phil. Il est donc reuenu à luy-mesme, Iatrophile, ou plustost aux sentimens des meilleurs Chymistes; ne se retracte-il pas lors qu'il chante les vertus de son essence antimoniale, qu'il donnoit n'agueres si liberalement à l'antimoine & au saffran des metaux. Pour moy ie m'imagine qu'il entend parler de cette teinture que nous disions ne pouuoir estre tirée qu'auec beaucoup de temps & de peine : de laquelle Paracelse au second liure de sa grande Chirurgie traicté troisiesme chapitre neufiesme, faisoit infuser vne demie once au temps de vendanges dans six septiers, ou vingt mesures de vin doux, & ce iusques à ce qu'il eust acheué de boüillir : & c'est là le vray vin d'antimoine que Reusnere dit auoir esté donné auec heureux succez en des maladies tres-dangereuses, & qui refusoient les plus doux remedes : c'est de cette essence dont parle Paracelse au chapitre cinquiesme du liure que ie viens de citer. La nature, dit-il, de l'antimoine est purgatiue sans faire vuider les matieres fecales, ny les excremens; car elle chasse seulement par dessus tous les autres secrets ce qui rend l'homme plein d'impuretez, & le remet au plus haut point de sa santé, ayant vuidé les causes de toutes les maladies & vlceres. Et au chapitre huictiesme il asseure que par la vertu de la

teinture d'antimoine on peut exalter tout homme en vne tres-parfaite santé : mais ce qu'il en dit au second liure des contractures chapitre troisiesme est encore plus precis. L'essence de l'antimoine, dit-il, c'est vne purgation sans aller à la selle, qui purge l'homme tres-excellemment au delà de tous les secrets, qui oste entierement tout ce quil faut arracher, & tout ce qui rend le corps de l'homme impur, il le rend pur iusques au souuerain degré de santé, & le nettoye de toutes maladies ; mesme de celles d'où naissent les vlceres : elle efface tout ce qu'il y a chez l'homme d'impur, & de plus tout ce qui se peut trouuer en l'homme de messeant venu de l'homme. Voila de belles loüanges, Orthodoxe, si elles estoient veritables : lesquelles si ce docteur pense brouiller & entendre par ses dernieres paroles du saffran des metaux, il fera chez les Chymistes comme chez Nous esclatter ses impostures, estant ainsi deuenu si mal-heureux eschanson que de verser à boire à ses malades ce vin empoisonné, au lieu d'vne telle ambroisie laquelle ne purge qu'insensiblement & sans faire vuider aucune chose.

IATR. C'est bien la raison, Orthodoxe, apres vous auoir tant & si longuement ennuyé que ie vous donne la comedie, auec la suite des belles

machines de cet autheur : tout seuere que vous paroissiez ie croy qu'il vous fera rire ; escoutez seulement les dernieres paroles qu'il dit à son cher Philiatre. Si apres ces raisons & ces experiences confirmées par l'authorité de si grands Philosophes & Chymistes vous n'estes assez illuminé, vous pouuez prendre les lunettes, torches & flambleaux du Hibou de khunrath pour vous conduire, puis qu'au recit d'Aristote la plus grande partie des hommes est de la nature des chats-huants, & ne peut voir clair en pleine lumiere, mesmes aux choses qui naturellement & visiblement tombent d'elles-mesmes en leur connoissance. Considerez ie vous prie ce Hibou, escarpé sur vn sep de vigne auec des lunettes entre deux chandeliers & deux torches, & la croix au deuant, auec cet excellent quatrain :



Le Hibou fuit la clarté viuifique,
Et quoy qu'il ait lunettes & flambeaux,
Il ne peut voir les secrets les plus beaux
De l'antimoine & du vin emetique.

C'est ainsi que par la sublimité de sa science d'Egypte, il a tracé & charbonné le hieroglyphe de ces enuieux & calomniateurs qui ne veulent reconnoistre les beaux secrets de l'antimoine & du vin emetique.

ORTH. Ie confesse, Iatrophile, que les belles productions de ce visionnaire me font rire, à ce que ie voy il est bien instruit & fourny des phantosmes & grotesques resueries de Khunrath.

PHIL. Il me fait en cet estat, Orthodoxe, plus

de pitié que d'enuie ; il ſemble meſme que le puiſſant genie de la verité l'ait conduit pour luy faire amende honnorable, l'ayant contraint de mettre en teſte & à la fin de ſon ouurage cet oyſeau mal'heureux auec la croix, les torches, les chandeliers & cierges qui ſont les enſeignes des funerailles, afin de nous faire connoiſtre les mortelles ſuites de ſon vin emetique. Vn Poëte de ce temps a gentiment exprimé cette penſée & tourné contre ce peintre infortuné par ces vers.

STANCES.

Enfin ſans y penſer ton foible iugement
Fait voir la verité dans ſon aueuglement,
Ce bizarre Hibou dépeint dans ton ouurage ;
Malgré tous tes projets nous monſtre euidemment
Des mal'heurs de ton art le ſiniſtre preſage.

Cet embleme emprunté te va faire grand tort,
Cet oyſeau, tout couuert des armes de la mort:
Torches, cierges & croix, chandeliers, luminaire,
Sont les triſtes teſmoins du lamentable effort,
Que par le blomb ſacré, ton funeſte art ſçait faire.

Ta folle vanité qui croist auec tes ans,
Presume d'arriuer au but que tu pretends,
Et renuerser nos loix pour despeupler la terre.
Petit fils du Soleil, le dessein que tu prends,
Comme vn ieune Chartier doit craindre le tonnerre.

ORTH. La verité de cette peinture, Philalethe, si naïfuement redressée contre son autheur, n'est en ce temps que trop sensible, & nous pourrions à meilleur tiltre le metamorphoser en ce Hibou : tout esbloüy qu'il est des belles lumieres de son Basile Valentin, il ne s'apperçoit pas du venin de l'antimoine qu'il a condamné si souuent pour estre des plus pernicieux ; iusques à ce que toutes ses parties volatiles qui seules possedent tout son venin ayent esté dissipées, & qu'il ne les puisse desormais reprendre : ce qui arriue pour lors que ses seules parties fixes restent, lesquelles ne purgent point à ce qu'il dit, que par les sueurs. Sa raison est que cette partie de l'antimoine, outre qu'elle est renduë en cette façon exempte de tout venin, se trouue d'abondant alexitere, ayant la proprieté d'attirer à soy par similitude de substance les humeurs malins & veneneux & les chasser par les sueurs.

IATR. Il est vray que les plus experimentez & iudicieux Chymistes, Orthodoxe, apres Basile Valentin n'ont iamais loüé que cette seule partie de l'antimoine, comme n'ayant aucune vertu qui nous fust contraire, & de plus renfermant en soy cette diuine vertu alexitere; laquelle pour ce sujet il appelle mumie, & non l'antimoine en general ou preparé en saffran des metaux & vin ou poudre emetique, comme fait l'autheur du plomb sacré. Et de fait ce seroit trop prophaner ce nom auguste entre les Chymistes que de l'imposer au poison du vin emetique, qui n'auoit esté forgé par Basile Valentin que pour l'essence de l'antimoine; laquelle aussi il nomme pierre de feu : estant la mode des Chymistes de prendre vn jargon particulier, & de controuuer des tiltres specieux & extrauagans pour surprendre les ignorans, & se cacher & mettre à couuert des plus doctes. C'est pourquoy, ce Docteur & Professeur royal en chymie apres vn si bon Maistre se deuoit en enseignant son Philiatre garder d'vn tel *qui pro quo*, en prenant l'antimoine tout crud & veneneux qu'il est pour cette pierre de feu; il monstre bien qu'il en ignoroit la nature, & ne sçauoit pas qu'elle fust composée du soulphre pur de l'antimoine meslé auec son mercure despoüillé de sa malice, & fixé selon l'art.

PHIL.

PHIL. Cessons ie vous prie, Iatrophile, à lauer ce More, ses impostures se font assez voir d'elles-mesmes, & vous ne gaignerez rien de nous en dire dauantage: n'ennuyons pas Orthodoxe, aussi bien i'ay la croyance que vous deuez estre pleinement satisfait, si vous vous souuenez de tout ce qu'il a si doctement & nettement decidé touchant vos difficultez & l'abus de l'antimoine: les authoritez, les raisons & les experiences qu'il nous a fait paroistre m'ostent quand à moy les moyens de luy repliquer, & nous doiuent doresnauant fermer la bouche. Toutesfois s'il vous plaist, Orthodoxe, sçachant que vous aymez la poësie, ie vous feray part des vers d'vn des premiers & plus religieux Chymistes de son temps. C'est Christophe Horne, en son iardinet medical, hippocratique, spagyrique, hermetique, & poëtique, ausquels il a donné pour tiltre l'ellebore mineral des Chymistes. Escoutez comme il parle de nos donneurs d'antimoine.

O Seclum! ô spagyros! heu quantum inuenta medentum!
Heu quoties nostros ludunt phantasmata sensus!
Heu quoties stomachum torquent immanibus ausis!
Dum stibio, vitri chymica in secreta redacto,

Heu bona mixta malis furibundo, è corpore, motu;
Cumque his fermè animas exturbant, turbine vasto:
Fit via vi, rumpunt aditus, prostrata ruit vis
Corporis infelix: tum membris sæpe relinquunt
Arsenicalem ignem, venturæ semina labis.

Heu quanto ægrotos homines conamine, quantâ
Ad secreta adigunt loca vi secreta medentum!
Sæpe decem ventris complentur fæcibus vrnæ:
Cum tamen exhibeat morbis ingentibus ortum,
Occlusus fibris, putrescens, pauculus humor;
Pauculus, exæquans vix ternas pondere drachmas,
Nonne modum hunc omnes purgandi corpus agyrtæ,
Qui vagabundi errant terris, hoc tempore norunt?

Discite vos spagyri, senis hæc præcepta magistri:
Vt bene cedat opus medici mortalibus ægris:
Purgentur propriis tantum purganda medelis:
Non quantum, sed quid purges, spectare decebit.

Sic vim naturæ vos arte iuuate magistrâ:
Vt leni tollat motu, molimine blando:
(Quæ nil naturæ vires nil robora frangant:)
Corruptum, obstructum membris quodcunque tenetur
Firmata expultrix, non debilitata facultas.

Nil nisi quod fuerit prauum, expurgetis ab aluo,
Materiemque oculis morbi exhibeatis apertè,
Exiguâ humoris secreti in mole, videndam.

Sic vos purgandi rationem nosse, fatebor,
Artis appollineæ firmo fundamine nixam:

Sic Hippocratici venerabor vt inclyta cœtus
Lumina, thymbræi dignissima stirpe parentis;
Sic vobis semper victoria, gloria palmæ,
Semper honos artis, lauri laus viua virescet.

IATR. Vn de mes amis, Philalethe, ayant esprouué autresfois à ses despens la malice de l'antimoine, & conceu pour cette raison vne grande auersion pour ces mauuais Chymistes qui abusent de leur art & de leurs remedes, prit plaisir d'exprimer en vers François les pensées de cet autheur; iugez, Orthodoxe, s'il y a bien reüssi.

O Siecle! ô temps! ô mœurs! ô trompeurs spagyriques!
Combien doit-on trembler à vos secrets chymiques!
Combien de fois nos sens sans en voir les malheurs
Se trouuent abusez par ces fausses couleurs,
Combien par cette noire & funeste science
Font-ils à l'estomach souffrir de violence,
Quand par leur antimoine auec mille tourmens,
Ils l'excitent sans cesse à des vomissemens;
Qui suiuans de ce plomb la force mal-faisante
Tirent la bonne humeur comme l'humeur peccante.
Ce remede est cruel par tout sçait penetrer,
Par tout il se fait voye & par tout sçait entrer,

Debilite du corps les forces estonnées
Et laisse aux intestins ses qualitez ignées :
L'esprit arsenical qui forme ce poison
D'où sourdent tous les maux qui sont sans guerison.
Helas! par quels efforts & par quelles batailles
Ce remede penetre au fond de leurs entrailles,
Et pour vn peu d'humeur ces cruels Medecins
Font-ils vuider d'vn corps pour emplir dix bassins ;
Encores qu'vne grande & forte maladie ;
Naisse d'vn peu d'humeur dans les fibres pourrie :
Humeur qui tout au plus ne peut passer le poids
Pour ce qu'elle contient de deux drachmes ou trois.
Ainsi l'on voit agir dans les places publiques
L'infame charlatan, & ces docteurs chymiques
Qui portent aux maisons vne boiste à ressort
Pleine de cette poudre & pleine de la mort.
Spagyriques quittez l'art trompeur qui vous flatte,
Rangez-vous sous les loix du diuin Hippocrate,
Afin que les mortels par ses bons fondemens
Reçoiuent du secours de vos medicamens ;
Qu'à ses decisions vostre ignorance cede,
Que l'on purge tousiours par le propre remede.
Et ne regardez point pensant les soulager,
Combien vous purgerez, mais ce qu'il faut purger :
Ainsi gardant tousiours cette iuste mesure,
Par vn art sans peril soulagez la nature,
D'vn remede benin qui ne la presse point,

Ce qu'elle a de gasté purgez-le de tout point.
Qu'aucune faculté n'en soit debilitée,
Et mettez en repos la nature agitée:
Ne purgez iamais rien que ce qui luy nuira,
Et faites voir l'humeur que l'on en tirera;
En agissant ainsi ie veux bien reconnoistre,
Que nous auons, enfin, mesme art & mesme maistre:
Ainsi ie vous rendray tout l'honneur que ie dois
A ces sçauans Docteurs qui viuent sous ses loix;
Ainsi tousiours vostre art vous couurira de gloire,
Et grauera vos noms au Temple de Memoire.

I. POVSSET.

ORTH. Ces vers meritoient bien d'estre citez, Philalethe, la version en est aussi excellente que fidelle, & leur autheur, tout chymiste qu'il estoit, feroit maintenant la leçon à quelques vns de nos dogmatiques, tant il condamne à propos l'abus & la malice de l'antimoine par les bonnes maximes de la vraye medecine: il semble qu'il ait voulu mettre en racourcy tout le suiet de nostre entretien. Mais finissons ie vous prie mes amis, ce lacquais qui vient à nous m'aduertit que le souper nous attend: ie ne puis pourtant oublier ma coustume, & vous laisser aller sans le sommaire de ce dernier entretien; il est trop im-

portant pour y manquer. Souuenez vous donc, pour le reprendre dés le commencement, que les anciens n'ont reconnu en l'antimoine qu'vne vertu emplastique & astringente, & ne l'ont employé qu'aux maladies externes. Qu'il est faux qu'Hippocrate nous l'ait caché sous son tetragonon, lequel mot ne signifie qu'vn puissant masticatoire ou errhyne pour descharger teste, en faisant cracher & esternuer. En suite nous auons monstré que la vertu vomitiue & purgatiue de ce mineral a esté trouuée en la boutique des Chymistes, & que Basile Valentin en a parlé le premier & le plus pertinemment de tous, ayant fait vne tres-exacte distinction de ses parties veneneuses & volatiles, d'auec les fixes; qui ont à son dire vne vertu sudorifique & alexitere. Que toutes les preparations d'antimoine dont se seruent auiourd'huy les Chymistes, & qu'ils vantent à faux tiltre, & pour mieux tromper leur estre particulieres, ne l'ont point despoüillé de sa qualité veneneuse qui se trouue en son regule; à raison du mercure crud & indigeste contenu en iceluy auec les restes des esprits arsenicaux. Que le saffran des metaux recele les mesmes esprits & qualitez malignes. Que le fameux vin emetique ne purge qu'en vertu de cet esprit veneneux arsenical & mercu-

rial. Que le vin ſelon qu'il eſt genereux l'attire de l'antimoine ainſi preparé, qui n'eſt lors que le verre deſguiſé; vû que ce ſaffran des metaux retourne facilement en ce verre, touſiours reconnu par les plus iudicieux Chymiſtes pour tres-veneneux. Que la poudre emetique eſt composé d'vn ſoulphre impur & arſenical, & du regule d'antimoine, & par conſequent qu'on ne luy fait point de tort de la mettre au rang des poiſons; & que ſa malice eſt d'autant plus grande qu'elle ſe trouue pour lors aiguiſée par les eſprits acres & corroſifs des ſels qui ont calciné l'antimoine, & deſguiſé en cette maniere; leſquels il eſt impoſſible d'en ſeparer. Que s'il y auoit en l'antimoine quelque partie vtile ou innocente elle ne pourroit eſtre autre que ce ſoulphre rouge & incombuſtible, tãt vanté pour ſes vertus par Baſile Valentin & Paracelſe qui louë ſa teinture en pluſieurs maladies; luy donnant la vertu de vuider par les ſueurs les impuretez attachées aux trois premieres ſubſtances dont il s'eſt imaginé que nos corps eſtoient compoſez. Que les mauuais Chymiſtes au preiudice de ces ſentimens qu'ils n'ont iamais penetré, ont attribué ces proprietez merueilleuſes à la partie veneneuſe de l'antimoine. Et qu'enfin par vn malheur que nous ne pourõs iamais aſſez deſplorer,

plusieurs qui se vantent d'estre dogmatiques & maistres de la bonne methode, éblouïs par quelques heureux succez arriuez de hazard en des maladies qu'on croyoit sans suiet desesperées, ont osé & osent encore declarer innocent vn poison si dangereux; tant d'accidens tragiques ne pouuans les retenir d'vn si mauuais vsage. Toutes lesquelles considerations agitées entre nous sans autre passion que de la verité, nous ont enfin obligé à conclure que l'antimoine estant vn tres-violent & pernicieux vomitif & purgatif, est non seulement d'vn tres-perilleux vsage és fiebvres continuës, & nullement necessaire aux intermittentes, mais mesmes conformement aux sentimens des plus iudicieux Medecins dogmatiques & chymistes, il doit estre entierement pour ce sujet banny de la Medecine.

IATR. Vous auez, Orthodoxe, appuyé cette conclusion de raisonnemens & d'authoritez si puissantes, que ie la tiendray toute ma vie pour vne proposition des plus certaines & indubitables en nostre profession, & publieray hautement desormais les grandes obligations que ie vous en ay; m'ayant fait l'honneur de me receuoir chez vous auec tant de bonté & courtoisie, & pris la peine de m'instruire en si peu de

temps

temps des plus belles & necessaires connoissances de nostre pratique ; que ie n'aurois pû acquerir sans beaucoup de longueur & de peine. Quant à vous, Philalethe, qui m'auez procuré ce bon-heur, faites estat qu'vn si signalé seruice ne s'eschappera iamais de ma memoire, & que ie vous tesmoigneray combien il m'est sensible, en recherchant toutes les occasions & les moyens de m'acquitter de cette debte.

PHIL. Ce compliment, Iatrophile, me semble vn peu outre-passer les loix de l'amitié que nous nous sommes iurez il y a long-temps ; les amis viuent ensemble auec plus de franchise, les ceremonies doiuent estre reseruées pour les estrangers. I'excuse pourtant cette ciuilité, elle vous est si naturelle, qu'il est impossible que vo⁹ ne la mettiez en pratique à toutes occasions & rencontres. C'est pourquoy elle ne me donne aucun soupçon de la candeur & sincerité de vostre affection. En reuanche de laquelle vous me permettrez de payer en mesme monnoye, & vous dire, que c'est à vous apres Orthodoxe à qui i'ay l'obligation de tout ce docte entretien ; & que si vous ne m'eussiez proposé la difficulté qui vous retenoit suspends, ie n'eusse iamais songé de prier Orthodoxe de nous entretenir de cette matiere, & de resoudre les doutes qui

nous arrestoient : partant reconnoissez que ie vous en ay l'entiere obligation. Pour ce qui est de vous, Orthodoxe, le profit & l'vtilité que i'ay tiré de vostre conuersation m'est vn surcroist d'obligations, qui me rend tellement vostre redeuable, que ie confesse qu'il m'est impossible de pouuoir assez dignement vous remercier, & reconnoistre iamais vn tel bien-fait.

ORTH. C'est à vous au contraire, mes Amis, à qui ie dois beaucoup de reste pour l'honneur & le bien que ie reçois de cette visite. Quand ie fais reflexion sur moy-mesme ie demeure tout honteux & confus pour l'opinion que vous auez conceu de moy, me defferans le iugement de vos difficultez. I'aduouë que ie ne passay iamais le temps si agreablement que i'ay fait en vostre compagnie & durant tout cet entretien: duquel si vous en remportez quelque satisfaction, souuenez-vous que vous y auez plus mis du vostre en venant à la rencontre, & me faisant songer à des resolutions que ie n'eusse pû prendre sans estre secondé par vous. Mais c'est trop perdre de temps à ces complimens, le souper se gaste ; allons, lauons les mains, mettons nous à table, & ne parlons plus que de faire bonne chere.

FIN.



TABLE DES MATIERES contenuës en ce Liure.

A

C

D

F

I

K

L

M

Medi-

O

P

Q

R

S

T.

V

Fin de la Table des Matieres.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE
SEBASTIEN MARTIN,
ruë S. Iacques, à l'Enseigne S.
Iean l'Euangeliste, deuant
les Mathurins.

